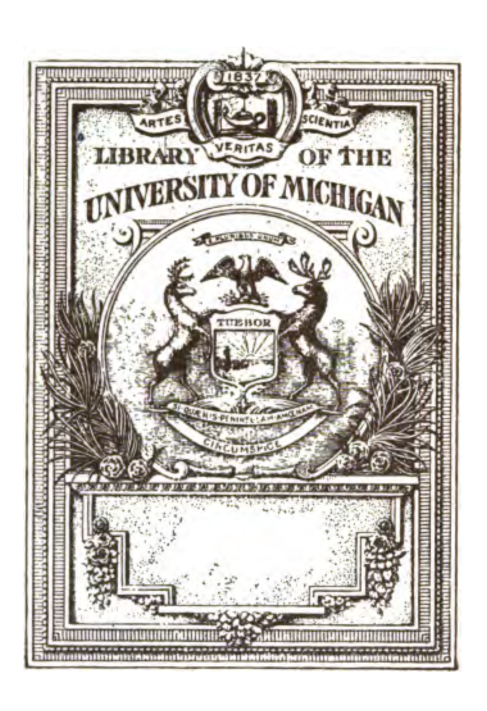

A 940,634


1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE



NOUVEAUX

SAMEDIS

CHEZ LES MÊMES ÉDITEURS

OUVRAGES

DE

A. DE PONTMARTIN

Format grand in-18

Causeries littéraires, nouvelle édition. . . . . 1 vol.
Nouvelles Causeries littéraires, 2e édition, revue et augmentée d'une préface. . . . . 1 —
Dernières Causeries littéraires, 2e édition. . . . . 1 —
Causeries du samedi, 2e série des Causeries littéraires, nouvelle édition. . . . . 1 —
Nouvelles Causeries du samedi, 2e édition. . . . . 1 —
Dernières Causeries du samedi, 2e édition. . . . . 1 —
Les Semaines littéraires, nouvelle édition. . . . . 1 —
Nouvelles Semaines littéraires. . . . . 1 —
Dernières Semaines littéraires. . . . . 1 —
Nouveaux samedis, 1re série. . . . . 1 —
Le Fond de la Coupe, nouvelles. . . . . 1 —
Les Jeudis de madame Charbonneau, 5e édition. . . . . 1 —
Contes d'un planteur de choux, nouvelle édition. . . . . . . 1 —
Mémoires d'un notaire, troisième édition. . . . . 1 —
Contes et Nouvelles, nouvelle édition. . . . . 1 —
La Fin du Procès, nouvelle édition. . . . . 1 —
r et Clinquant, nouvelle édition. . . . . 1 —
Les Brûleurs de Temples, nouvelle édition. . . . . 1 —

Sous presse :

Entre Chien et Loup. . . . . 1 —

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1

NOUVEAUX

SAMEDIS

PAR

A. DE PONTMARTIN

DEUXIÈME SÉRIE



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1866

NOUVEAUX

SAMEDIS

I

LA REINE MARIE-ANTOINETTE
ET SON GROUPE[1]

I

Janvier 1865.

Ce ne serait pas comprendre la vraie marche de l'histoire que de se la figurer s'avançant à pas comptés, et de mesurer ses progrès d'après les années parcourues. Il y a des époques, des publications, des courants d'idées, qui lui font faire tout à coup un pas immense, et assurent aux événements ou aux personnages travestis par les pas-

[1] *Correspondance inédite de Marie-Antoinette*, publiée par le comte d'Hunolstein. — *Louis XVI, Marie-Antoinette et Madame Élisabeth*, lettres et documents inédits publiés par M. Feuillet de Conches. — *Marie-Antoinette et le procès du collier*, par M. Émile Campardon. — *La Princesse de Lamballe*, par M. de Lescure.

sions contemporaines les bénéfices du lointain. Je n'en voudrais pour preuve et pour exemple que ce qui vient de se passer, sous nos yeux, à propos de la reine Marie-Antoinette et de l'auguste groupe qu'elle domine. Dirai-je que cet exemple est consolant, que cette preuve doit réjouir les cœurs dévoués, de longue date, à ces grandes mémoires? Oui et non : oui, car toute réparation, même tardive, toute justice, même après coup, doit être accueillie avec reconnaissance, et peut offrir de sérieux avantages; non, car si l'irritation était permise quand il s'agit de ceux qui ont tout pardonné, on serait en droit de s'écrier avec une douloureuse amertume : Il est bien temps!

Il est bien temps de démontrer et de reconnaître, à l'aide de documents irrécusables, les intentions libérales et bienfaisantes de Louis XVI, l'innocence et la grandeur d'âme de Marie-Antoinette, les angéliques vertus et le charmant esprit de madame Élisabeth, la grâce incomparable de la princesse de Lamballe! Il est bien temps de déclarer que leurs lettres, les révélations spontanées et involontaires de leurs pensées les plus intimes, ne laissent là-dessus aucun doute et placent en pleine lumière ces chastes figures, deux fois souffletées par la révolution et par la calomnie! Malgré tout ce qu'ont de précieux ces aveux, ces déclarations, ces renseignements, ces évidences, peu s'en faut qu'on n'y trouve un sujet d'impatience et de colère, quand on songe à ce que la France a fait de ces destinées et de ces souvenirs qu'elle réhabilite aujourd'hui!

N'importe ! commençons par offrir le tribut de notre sincère gratitude à tous ceux qui, après de longues années de recherches et d'études, ont fait passer de la vie privée à la vie publique ces trésors lentement amassés. M. le comte d'Hunolstein a donné le branle ; et qui sait ? Peut-être cet heureux précurseur a-t-il piqué au jeu et décidé à nous faire part de ses richesses, le plus célèbre, le plus riche des collectionneurs, l'autographe fait homme, M. Feuillet de Conches, qui, en voyant le feu ouvert, n'a pas voulu rester en arrière. Nous ne connaissions jusqu'ici, de M. Feuillet de Conches, qu'une excellente notice sur Léopold Robert, et les intéressantes *Causeries d'un curieux*. N'y aurait-il pas une piquante étude à essayer sur ce *curieux* par excellence, trop admirablement informé pour voir l'humanité en beau, causeur formidable, entre onze heures et minuit, pour les fausses vertus et les réputations usurpées, arrivant, dans ce recueil de lettres dont il est à la fois le possesseur, l'éditeur et le commentateur, à l'émotion par la curiosité, et infligeant un heureux démenti à l'opinion vulgaire, qui veut que la curiosité, élevée à l'état de passion, de science, presque de génie, finisse par dessécher le cœur ? Quoi qu'il en soit, cette publication, dont nous n'avons encore que les deux premiers volumes, restera comme un monument expiatoire, bâti par les victimes.

N'oublions pas, dans ce dénombrement préliminaire, M. Émile Campardon, le savant archiviste, qui nous dit, pièces en main, le dernier mot de l'affaire du collier, et dont le livre, analysé par M. Gustave Chaix-d'Est-Ange

dans une série d'articles publiés par le *Moniteur*, achève de dissiper les nuages amassés par l'ignorance et la mauvaise foi. On le sait, l'épisode du collier signala d'avance dans les mœurs la révolution que le *Mariage de Figaro* annonçait dans les idées. A quelques mois de distance (1784-1785), un cardinal, un prince du Saint-Empire, un Rohan, dupe d'une intrigante issue de sang royal et soufflée par un imposteur habile à exploiter les crédulités d'un siècle incrédule, un prélat quinquagénaire et libertin, assez fou pour se croire aimé d'une jeune reine, assez corrompu pour n'écouter que sa passion ou sa vanité, assez aveugle pour compromettre avec lui tout ce qu'il aurait dû respecter, donnait la réplique au valet raisonneur, qui, sous la livrée du dernier des Scapins, laissait voir déjà l'habit noir du tiers-état. Il y eut, du côté de la cour, pendant et après l'instruction de cette funeste affaire, des maladresses commises; qui en doute? Mais faire subir à la reine le plus léger contre-coup, l'impliquer, de loin ou de près, dans ce mauvais roman qui préparait à l'histoire les tentations de la mauvaise compagnie, c'est exactement comme si l'on traitait de faussaire l'homme dont un fripon a contrefait la signature. Grâce au ciel! il ne reste plus la moindre équivoque, et la responsabilité matérielle et morale de Marie-Antoinette est absolument dégagée. Lisez le livre de M. Campardon; lisez les feuilletons si nets et si vifs de M. Chaix d'Est-Ange; vous reconnaîtrez que le consciencieux archiviste a le droit de se vanter d'avoir atteint son but; qu'il a bien réellement « vengé la reine des calomnies que ses con-

temporains ont répandues contre elle, et dont quelques historiens modernes se sont trop complaisamment faits les échos. »

Nous retrouverons, dans la correspondance de Marie-Antoinette (page 154 du premier volume de M. Feuillet de Conches), les traces et comme les vibrations douloureuses de cet épisode du collier. Nous verrons cette reine de France, encore dans tout l'éclat de sa puissance et de sa beauté, outragée par des misérables, mortellement offensée par le malheureux acquittement du cardinal et les complicités de l'opinion publique, écrire à une sœur, à une amie : « Je triompherai des méchants en triplant le bien que j'ai toujours tâché de faire; il leur sera plus facile de m'affliger que de m'amener à me venger d'eux. » Et le lendemain : « Plaignez-moi, ma bonne sœur! Je ne méritais pas cette injure... mais ne croyez pas que je me laisse aller à rien d'indigne de moi; j'ai déclaré que je ne me vengerais jamais qu'en redoublant le bien que j'ai fait. » Ce passage si émouvant, si royal et si chrétien, nous aidera, comme beaucoup d'autres, à caractériser, dans ses phases successives, l'attitude de Marie-Antoinette, d'abord vis-à-vis de la France qui n'était pas encore la Révolution, puis vis-à-vis de la Révolution qui n'était plus la France.

Pour le moment, voici M. de Lescure : son livre sur la *Princesse de Lamballe* ajoute une page à ce dossier authentique qui replace les martyrs en présence de leurs bourreaux, non plus cette fois pour subir une odieuse sentence, mais pour exécuter à leur tour un arrêt immor-

tel. M. de Lescure et M. Feuillet de Conches ont concouru à la même œuvre par des procédés différents. Le premier a voulu savoir, pour justifier en lui ce qui n'était d'abord qu'un sentiment irrésistible; le second a commencé avec l'impassibilité d'un collectionneur : l'émotion, la *sensibilité*, la pitié, le respect lui arrivaient peu à peu avec les pièces qu'il accumulait. L'un a cherché, fouillé, trouvé, pour se convaincre qu'il avait eu raison de plaindre, d'admirer, d'aimer et de maudire : l'autre a plaint, admiré, pleuré, aimé, maudit, à force d'avoir cherché, fouillé et trouvé. Ainsi se complètent et se fortifient mutuellement, pour le plus grand honneur de leurs clientes et de leurs causes, l'écrivain chez qui l'attendrissement a précédé la certitude, et celui qui s'est attendri après s'être renseigné. Réunis, ces deux témoignages représentent tout ce qui peut se dire sur ces douloureux sujets pour émouvoir en éclairant, et pour ranger dans le même parti la raison et le cœur. L'avocat et le juge d'instruction se donnent la main.

Faut-il se borner à ces vues superficielles et rapides? Suffit-il de constater l'impression générale que nous avons gardée de ces diverses lectures? Assurément non : bien avant ces publications, dont nous ne contestons pas la valeur, la question morale était jugée. A cet ensemble de lettres et de documents qui font éclater au grand jour ces vertus et ces innocences, nous pouvions répondre comme le grand-maître des Templiers : « Je le savais! » — Il est donc évident que la discussion va changer de face, et c'est sur un autre terrain que nous devons l'ac-

cépter : il ne s'agit plus de repousser les mensonges dont on avait essayé d'entourer les royales victimes, comme ces fumées qui, dans les sacrifices antiques, dérobaient aux regards le couteau, le meurtre et le sang : non, mais si la question morale est résolue, la question historique et politique subsiste : que doit-on conclure de cette masse de renseignements authentiques et épistolaires pour ou contre les sentiments de Marie-Antoinette et de son entourage, en ce qui touche à la Révolution naissante, aux réformes entrevues et tentées, à la lutte prête à s'ouvrir entre le passé et le présent, entre le pouvoir et la liberté, entre le vieux monde et la France? Cette *Autrichienne* a-t-elle été Française? Cette Française d'adoption a-t-elle compris cette crise qui allait mettre en jeu tant d'intérêts et d'idées, tant de priviléges anciens et de droits nouveaux, tant de griefs et de colères? La Révolution a-t-elle été pour cette reine autre chose qu'une révolte, une sédition, un crime? Si elle a compris, si elle a deviné, si elle a prévu, a-t-elle attendu, pour tressaillir d'horreur et déclarer la guerre, que la Révolution se baignât dans le sang et devînt criminelle? Ses instincts de race, ses souvenirs d'enfance dominèrent-ils dès le début ou jusqu'au bout les inspirations qu'elle aurait pu trouver sur le trône au milieu des premiers frémissements de la société nouvelle? Est-ce la fille de Marie-Thérèse, est-ce la souveraine d'ancien régime, est-ce la compagne d'un roi libéral et réformateur, chargé par la Providence du soin de balayer les écuries de Versailles, — que nous reconnaissons dans ces pièces autographes et dans ces correspondances?

On le voit, le champ est encore assez vaste, et il reste beaucoup à dire, même après que l'on s'est incliné devant ces saintes et pures mémoires. Nous ne prétendons pas épuiser ce sujet inépuisable. Seulement, puisque des écrivains honorables, des critiques éminents, tout en rendant hommage à la beauté des caractères qui se révèlent dans ces lettres, ont cru devoir se demander si, à des points de vue purement politiques, elles ne prouvent pas une incompatibilité radicale entre la Royauté d'avant 89 et la Révolution d'avant 93, si elles ne renferment pas, par conséquent, une justification indirecte de cette révolution aux dépens de cette monarchie, nous voudrions les suivre dans cette voie, traiter la même question en la déplaçant, et demander, en toute franchise, si, à telle date, en face de tels problèmes, à travers de telles difficultés, en présence de tels épisodes, au milieu de telles lueurs sinistres sillonnant de telles ombres, il n'eût pas fallu joindre à une patience de saint, à une vertu d'ange, à un dévoûment de patriote, à un génie de grand politique, une divination de sorcier, pour penser autre chose que ce que Marie-Antoinette a pensé, pour écrire autre chose que ce qu'elle a écrit.

II

Trois quarts de siècle se sont écoulés depuis la Révolution, et les jugements qu'elle a subis de la part de ceux qui ont souffert de ses excès ou réclamé le droit de les flétrir, peuvent se diviser en trois phases : la phase passionnée, celle que j'appellerais volontiers sentimentale, et celle où nous entrons, celle où, munis de documents nouveaux, mûris par d'autres épreuves, avertis par d'autres malheurs, nous tâchons de concilier le sentiment et la raison.

Tant que les blessures ont saigné, il eût été injuste et absurde de demander une impartialité, même approximative, à une génération décimée par cette prétendue bienfaitrice ou à des hommes dont l'enfance s'était passée à voir pleurer, souffrir et mourir. Le détachement de soi-même et de sa propre cause est honorable et possible quand il ne s'agit que d'intérêts ; mais quand toutes les fibres du cœur ont été brisées, lorsqu'on a également à protester contre d'intimes douleurs et contre une immense violation de la morale immortelle, trop de désintéressement ressemblerait à beaucoup d'égoïsme, et la modération elle-même serait aisément suspecte de défection, d'oubli et de sécheresse d'âme. Ce n'était pas sur des tombes scellées par le temps, sur des marbres usés par le soleil et la pluie, que s'engagèrent les premiers débats

touchant cette effroyable époque dont le martyre de Marie-Antoinette marque le point culminant. C'était sur des fosses encore ouvertes, sur des ruines toutes neuves, sur un terrain fraîchement piétiné par les vainqueurs et les vaincus, au milieu de fantômes chéris ou exécrés dont on ne savait s'ils étaient morts ou vivants, dont on croyait voir encore les fureurs ou les angoisses, le départ pour l'exil ou pour la prison, le regard désespéré ou implacable, le linceul humide de sang ou de larmes. Encore une fois, dans des conditions pareilles, pour bien des gens, sages d'ailleurs et sensés, sympathiques et débonnaires, mais qui se redressaient irrités à chaque apparition de ces funèbres souvenirs, la partialité était un devoir de cœur. La rigoureuse équité politique eût fait l'effet d'un crime de famille.

La distance s'agrandit entre ces souvenirs et nous; les blessures devinrent cicatrices; le lointain se forma; les jeunes morts de la fatale époque vieillirent dans les mémoires oublieuses; ceux qui avaient un intérêt immédiat dans la querelle moururent ou se turent; une nouvelle ère commença; mais alors, comme pour retarder la fin du procès, il se trouva que ce passé de la veille, au lieu de rester muet, de se laisser faire et d'attendre passivement ses nouveaux juges, se changeait, suivant les points de vue, en plaidoyer ou en réquisitoire, ressuscitait tout armé pour pousser les uns contre les autres les héritiers des deux sociétés et des deux politiques, et se chargeait de fournir aux jeunes recrues de la révolution ou de la monarchie leurs mots d'ordre et leurs cris de guerre. Il y

eut plus : le talent, le génie, l'imagination, la poésie, les méfiances et les rancunes bourgeoises ou populaires, l'esprit du siècle, un libéralisme trop bâtard pour aimer la légitimité, se liguèrent pour embellir ce qui ne pouvait se justifier et essayèrent d'expliquer ce qui n'avait pas d'excuse. C'est alors que nous opposâmes aux connivences de l'histoire, de la politique et de la poésie ce sentimentalisme royaliste qui, n'ayant plus l'ardeur de la passion et le frémissement du combat, risquait d'attirer sur ses élégiaques redites les railleries des moqueurs et des sceptiques. Chaque sophisme à réfuter, chaque idole à détruire, chaque anniversaire à fêter, nous voyaient invariablement reparaître, le crêpe au bras et la larme à l'œil, et traverser mélancoliquement ces odieux mensonges ou ces dates funèbres, en empruntant, pour le voyage, quelques phrases à Bossuet. C'était honorable, et même nécessaire. Il ne fallait pas laisser prescrire cette dette de respect, de justice et de piété ; mais, à la longue, il y avait à craindre que l'expression des mêmes sentiments à propos des mêmes souvenirs ne finît par contracter quelque chose de l'immobilité des tombeaux et de la monotonie des discours d'apparat. La lutte se transformait en cérémonial, la place de guerre en nécropole.

Aujourd'hui, — et les publications qui nous occupent y auront contribué pour leur part, — l'œuvre de réparation peut s'accomplir par des procédés différents. Nous entrons dans une période plus vivante et plus virile ; celle où l'on sait ce que l'on était forcé de croire, où la raison et la foi parlent le même langage, où les personnages

eux-mêmes, sortant de cette impassibilité douloureuse qui subissait tour à tour les insultes et les panégyriques, se mêlent aux groupes de leurs ennemis et de leurs fidèles, et se montrent dans toute la vérité de leurs caractères, dans toute la sincérité de leur âme, dans toute l'intimité de leurs pensées. Après avoir vu et entendu Marie-Antoinette, Louis XVI, la princesse Élisabeth, la princesse de Lamballe, tels que les font revivre leurs propres lettres recueillies et commentées par MM. Feuillet de Conches, Paul d'Hunolstein, de Lescure, il n'est plus permis de s'en tenir à l'éloge vulgaire ou à la récrimination banale. Les arguments prennent corps et refusent de se délayer en phrases. Arrêtons-nous donc un moment à cette halte décisive qui, si elle ne met pas fin aux controverses, doit au moins les déplacer et les restreindre. Plus tard, beaucoup plus tard, quand le bon sens et l'équité auront suffisamment exercé leurs droits, quand les derniers échos des passions contemporaines se seront éteintes avec notre siècle octogénaire, ces événements et ces personnages auront encore une transformation à subir. Après la polémique, le panégyrique et l'histoire, la poésie s'emparera d'eux, non plus cette poésie décevante ou déçue que nous avons vu idéaliser des crimes, colorer des horreurs et hisser des scélérats sur le piédestal de leur scélératesse, mais la poésie vraie qui n'a besoin que de l'éloignement des âges et de l'apaisement des cœurs pour reprendre son bien où elle le trouve. Elle réclamera comme siennes ces vertus et ces grâces, ces majestés et ces infortunes, ces Marie

Stuart sans Bothwell et sans Rizzio. Alors la question de savoir si Marie-Antoinette a parfaitement compris et adopté le sens de la Révolution, si Élisabeth, dans ses lettres à sa chère Raigecourt, a été, en politique, de la force d'un publiciste anglais de 1688 ou d'un patriote français de 1789, cette question perdra beaucoup de son importance ; les caractères et les âmes apparaîtront dans toute leur beauté morale. Nous n'en sommes pas encore là et, en fait de poésie, il faut nous contenter cette fois des admirables vers du royaliste Shakspeare, que M. Feuillet de Conches a eu l'heureuse idée de prendre pour épigraphe. Bornons-nous donc à chercher dans ces documents ce qui s'y rencontre à chaque ligne ; de nouveaux motifs pour nous affermir dans notre tendre et douloureux respect à l'égard des vertus privées ; de nouvelles raisons pour comprendre qu'il y ait eu des fautes, des hésitations, des incohérences dans le contact de ces vertus avec la vie publique et la Révolution ; de nouvelles preuves pour reconnaître que la responsabilité de ces fautes appartient à la situation et au temps. Ce sera le sujet de cette étude.

III

La catastrophe finale, les suprêmes douleurs de la reine Marie-Antoinette, brisée par la démocratie nais-

sante, ne furent pas ses premières épreuves : avant d'en arriver là, nous avons à profiter d'une grande leçon politique.

Ne perdons pas de vue le point de départ; cet intérieur, cette cour de Marie-Thérèse, où la bonhomie patriarcale des mœurs allemandes se combinait avec un sentiment si énergique de la majesté et de la puissance souveraine, que la jeune princesse de quinze ans, prédestinée à devenir dauphine, puis reine de France, ne pouvait, en commençant à penser et à regarder autour d'elle, comprendre les devoirs de la royauté que sous leur antique forme : les vertus et la bonté du souverain, seul adoucissement des institutions absolues.

Pour elle, — en supposant qu'elle pût réfléchir dès cette époque, — il s'agissait de rendre *ses* sujets heureux, de se faire aimer et bénir par *son* peuple, sans rien changer à un régime où un roi débauché ou méchant pouvait se faire détester et maudire. Elle devait, semblait-il, y procéder et y réussir d'après cet idéal un peu vague qui avait cours alors dans toute l'Europe, que l'on retrouve dans les écrits du temps, qui agitait les imaginations avant de se formuler en lois, et tenait de plus près à la vie privée qu'à la vie publique, à la morale qu'à la politique. Élevez d'un degré ce vertueux duc de Penthièvre, qui a inspiré à M. de Lescure, dans sa *Duchesse de Lamballe*, de si touchantes pages; placez-le sur le trône, et donnez-lui pour premier ministre un Florian sérieux : vous aurez sans doute une idée du type caressé par la jeune archiduchesse, plus prête à goûter les doux

rêves de Bernardin de Saint-Pierre que les réformes positives de Turgot ou de Necker.

Voilà comment Marie-Antoinette, au début, pouvait et voulait être une bonne reine, une reine bienfaisante, affable et populaire : comment, dans quel sens pouvait-elle et devait-elle être Française? Ceci est d'une explication plus délicate.

Les meilleurs princes ne connaissent pas toujours complétement le pays qu'ils sont appelés à gouverner. Une étrangère, à peine adolescente, pouvait-elle connaître parfaitement la France, la France d'alors surtout, où le progrès, j'allais dire le ravage des idées et des utopies, créait, sous la société extérieure et régulière, toute une nation inconnue? Ce mot si peu précis, *le peuple*, ne représentait à l'esprit de Marie-Antoinette qu'une masse indéfinie d'individus qui se classaient confusément en quatre parts; la cour, la noblesse, la bourgeoisie et le peuple proprement dit. Ses rapports avec la bourgeoisie devaient se réduire à quelques rapprochements de cérémonial, de tradition et de jours de fête: ses relations avec le peuple se bornaient, dans sa pensée, à des questions de bienfaisance, de charité, de dévoûment au bien public, et elle était décidée, sur ce point, à faire bonne mesure. La cour et la noblesse (remarquez que je ne dis pas l'aristocratie, mot qui n'est pas français dans le sens politique), la cour et la noblesse, c'étaient là ses premiers points de contact : c'est par là qu'elle allait commencer à être Française et aimer à l'être.

Sachons tout dire ; les publications comme celles de

MM. Feuillet de Conches et d'Hunolstein ont cela d'excellent, qu'elles en finissent avec ce *convenu* dont les partis ont tant de peine à s'affranchir. En profitant des avantages qu'elles nous donnent, acceptons les obligations qu'elles nous imposent. Il y a, dans ces révélations épistolaires, un attrait et comme une force de naturel qui ramène à la vérité. Elles nous autorisent — que dis-je ? — elles nous engagent à faire, dans l'étude des effets et des causes, cette part de l'observation personnelle qui manque souvent à l'histoire, toujours au panégyrique, et, au lieu de juger d'après des lois exceptionnelles les princesses, les princes, les personnages historiques, à les rattacher à ces lois générales qui gouvernent et expliquent le cœur humain.

On résumerait, je crois, ce qu'eurent de spécial les malheurs de Marie-Antoinette, en remarquant que cette destinée fut broyée entre deux extrêmes, l'étiquette et la Révolution. Elle eut pour ennemis tous les abus de l'ancien régime, avant d'avoir pour persécuteurs tous les excès du régime nouveau. L'étiquette fit plus : elle se ligua un moment avec le vice contre cette Dauphine de quinze ans, qui repoussait, pour sa jeune innocence, les hypocrisies de la *forme*, dont se couvraient de vieilles turpitudes.

Que pouvait être la cour, que pouvait être la noblesse à cette date rapide de 1770, qui précéda de si peu l'avénement de Marie-Antoinette à un trône, que, par habitude, on appelait encore le plus beau de l'univers ? Tout s'y réunissait pour ajouter aux périls et aux difficultés de

son rôle. Le vieux roi, après l'avoir accueillie avec la gracieuseté banale d'un libertin de bonne compagnie devant un charmant visage, ne sut pas même la respecter assez pour lui épargner la douleur et la honte d'être présentée à madame du Barry. C'est à sa mère qu'elle adresse, le 7 décembre 1771, cette pénible confidence, en termes d'une exquise sobriété : « Reste madame Dub... dont je ne vous ai jamais parlé. Je me suis tenue, devant *la faiblesse*, avec toute la réserve que vous m'aviez recommandée. On m'a fait souper avec elle, et elle a pris avec moi un ton demi-respectueux et embarrassé, et demi-protection... »

Quel triste contraste, ou plutôt quel rapprochement bizarre entre cet abandon des derniers restes de la majesté royale et le courroux des gens scandalisés de voir la Dauphine essayer, de temps à autre, d'échapper au joug suranné de l'étiquette : royale routine qui était à la vraie dignité ce que le masque est à la figure ! on la blâmait, on la taquinait, peu s'en faut qu'on ne la calomniât d'avance pour une robe de linon, pour une promenade au grand air, pour un bal dans les jardins de Saint-Cloud, pour l'essai d'une mode nouvelle, pour un effort de cet aimable naturel, cherchant à reprendre possession de soi-même et à alléger ses augustes servitudes. M. Feuillet de Conches accuse Louis XVI lui-même de n'être pas resté toujours étranger à cette opposition satirique qui devait prendre plus tard des proportions si meurtrières. C'est ici le moment de se rendre compte de ce caractère qui attriste l'admiration et impatiente le respect.

Au point de vue où nous sommes placés, Louis XVI, le Louis XVI de l'histoire, n'est et ne peut être que le martyr, le saint dont le testament sublime a effacé les irrésolutions et les faiblesses politiques; mais, si nous essayons de le détacher un moment de son auréole, nous trouvons, en 1770 et pendant les années suivantes, un jeune prince, retardé dans son développement intellectuel par une éducation étroite, honnête et timide, un peu lourd, un peu gauche, parfois taciturne et sombre, et que le sentiment de son infériorité vis-à-vis de cette belle et brillante dauphine prédisposait à un sentiment singulier, mais assez fréquent chez les hommes de ce caractère; un amour profond, mêlé de défiance et souvent de mauvaise humeur; une jalousie vague, sans objet particulier, mais prête à se formaliser d'un ruban, d'une coiffure, d'une étourderie, d'une fantaisie innocente. C'est sans doute dans un de ces accès d'humeur chagrine et de mécontentement de soi-même que le dauphin adressait indirectement à Marie-Antoinette ces épigrammes en action, dont M. Feuillet de Conches a peut-être un peu exagéré l'importance. N'est-il pas curieux de rapprocher ici deux hommes qui ne se ressemblaient guère, à propos de deux femmes qui ne se ressemblaient pas? Bonaparte, quand il n'était encore que général en chef de l'armée d'Italie, avait de ces crises nerveuses de dépit et de fureur jalouse, chaque fois que la trop aimable et trop sensible Joséphine s'exhibait, à un des bals offerts au jeune vainqueur par les municipalités italiennes, dans une de ces diaphanes robes

de mousseline, qui remontaient au temps d'Alcibiade et au dessus du genou ; il s'approchait alors de sa gracieuse compagne, et déchirait à coups d'éperon le peu d'étoffe qui trahissait ce qu'il aurait fallu couvrir. Ce même sentiment, exprimé d'une façon si diverse par deux hommes si dissemblables, mécontents des caprices de toilette de deux femmes si différentes, n'est-ce pas un joli chapitre de l'histoire des mœurs ou des modes, à écrire en marge de la grande histoire ?

A côté du dauphin, Marie-Antoinette rencontrait ses deux frères, le comte de Provence et le comte d'Artois. Là encore, il faut s'abstraire des époques qui suivirent, et qui, finalement, nous montrèrent Louis XVIII si intelligent et si libéral, Charles X si aimable et si bon. Il y a, dans les premières lettres de la Dauphine (1771), quelques traits spirituels et vrais, qui peignent au vif ses deux beaux-frères : « M. de Provence, tout jeune qu'il soit, est un homme qui se livre peu et se tient dans sa cravate. Je n'ose pas parler devant lui depuis que je l'ai entendu, à un Cercle, reprendre déjà pour une petite faute de langue la pauvre Clotilde qui ne savait où se cacher. Le comte d'Artois est léger comme un page et s'inquiète moins de la grammaire ni de quoi que ce soit. »

Le fait est que le voisinage de ces deux jeunes princes offrait aussi ses inconvénients et ses périls : la supériorité intellectuelle du comte de Provence, la supériorité mondaine et galante du comte d'Artois, froissaient le Dauphin et contribuaient à lui donner ces allures d'hé-

sitation ombrageuse qu'il porta plus tard sur le trône. M. Feuillet de Conches pousse, selon nous, trop au noir, quand il nous représente, en 1771, *Monsieur* secrètement irrité du hasard qui l'avait fait naître après Louis XVI, lui qui se croyait plus capable de dominer les événements et de gouverner la France. Nous n'allons pas si loin. Le comte de Provence avait dès lors ce malheureux penchant des *lettrés*, qui est la marque distinctive de la *profession*, et qui consiste à se regarder comme plus importants que tout le reste du monde : ce pédantisme littéraire, en face du naturel charmant de sa belle-sœur, devait créer entre eux une antipatihie instinctive dont on retrouve la trace dans plusieurs de ses lettres. Quant au comte d'Artois, on sait que son élégance, sa réputation de prince à bonnes fortunes, sa légèreté peut-être, secondées par les mœurs du temps, entrèrent, hélas! pour une bonne part dans les calomnies qui ne tardèrent pas à se déchaîner contre Marie-Antoinette et donnèrent un sens odieux à ses récréations les plus innocentes.

Glissons sur les personnages secondaires, sur les filles du vieux roi, Mesdames Adélaïde, Victoire et Sophie, dont la physionomie originale, les vertus et les défauts, aigris par la bizarrerie de leur situation, préparaient à la Dauphine une guerre de coups d'épingles trempées dans l'eau bénite. Ce ne sont pas là, Dien merci! les vrais coupables ; la faute remonte à la société même, ou plutôt à cette forme de gouvernement qui, en condamnant la noblesse de cour à n'être plus qu'une superfétation brillante, en la faisant tour à tour passer par les puérilités

majestueuses de la vieillesse de Louis XIV, par le dévergondage effréné de la Régence et par les voluptueux exemples de Louis XV, l'amenait fatalement à se complaire dans d'élégants commérages, de futiles taquineries, d'oiseuses questions de cérémonial, de formalité et de préséance, dans une sorte de fronde de salon et de boudoir, qui n'avait pas même la grâce cavalière, l'esprit aventureux et chevaleresque de l'ancienne fronde. Pour cette noblesse, les innovations de Marie-Antoinette, ses goûts de familiarité ou d'intimité, furent des scandales. Elle se partageait alors en deux fractions, et toutes deux, pour des raisons différentes, déployèrent une malveillance égale : la Dauphine se heurta chez l'une, à l'immobilité des idées ; chez l'autre, à la corruption des mœurs. Pour celle-ci, elle fut une jeune révolutionnaire de palais, de modes et d'étiquette, et la part qu'avait prise le duc de Choiseul à son mariage, la rendit à la fois suspecte aux dévots et aux courtisans ; pour celle-là, elle était jugée d'avance d'après la morale de l'époque et du règne, d'aprés les chances qu'offraient aux roués du haut parage cette beauté, cette inexpérience, ces premières étourderies, les grâces de ces quinze ans, associées à un prince sérieux et bon, mais dénué du don de plaire. On parlait la langue de Louis XV à l'oreille de cette fille de Marie-Thérèse, et, à chaque contre-sens, à chaque malentendu qui s'élevait entre cette honnêteté et ce libertinage, on le traduisait en satire en attendant qu'il se formulât en calomnie.

On retrouve quelques-unes de ces impressions dans la

première partie des lettres publiées par M. Feuillet de Conches : « J'ai été bien émue de la disgrâce de M. de Choiseul, car il a toujours été un ami de notre famille et m'a toujours donné, à l'occasion, de bons avis. On a beau être dauphine de France, on n'en est pas moins, quoi qu'on fasse, une *étrangère*. Je ne sais si je me trompe, mais autour de moi on a l'air de s'en souvenir.... »

Une *étrangère!* D'autres disaient : une Autrichienne! Ainsi, avant que la Révolution eût donné signe de vie, le mot était prononcé par la cour et ne devait plus s'oublier. On ne négligeait rien pour hérisser de difficultés et de désagréments cette acclimatation française à laquelle Marie-Antoinette apportait des dispositions si gracieuses et tant de bonne volonté. Pour réussir à faire valider son adoption, à s'identifier avec cette nation capricieuse qui en d'autres temps l'eût adorée, il lui fallait combattre et vaincre, tout près de soi, des répulsions, des méfiances, des malices, des soupçons, des préjugés, des jalousies, des haines d'autant plus dangereuses qu'elles n'avaient pas de cause positive. Avant même que son affection pour sa nouvelle patrie fût éprouvée par d'incroyables malheurs qui devaient un jour lui montrer la France sous les traits d'un insurgé, d'un massacreur, d'un geôlier, d'un accusateur et d'un bourreau, on avait fait à l'extrémité contraire tout ce qu'il fallait pour la dégoûter de son métier de princesse française, et lui donner le droit de croire qu'il eût mieux valu rester à Vienne. Encore une fois, infortunée princesse, destinée à épuiser tour à tour

tout ce que les mœurs de l'ancien régime avaient de pire et tout ce que celles de la démocratie devaient avoir de plus horrible!

Et cependant, malgré ces tristes présages et ces fâcheuses influences, tel fut l'ascendant, tel fut le prestige de cette belle âme et de cette figure enchanteresse, qu'au bout de quelques années ces nuages semblèrent se dissiper. Quatre ans après l'arrivée de la Dauphine, Louis XV mourut : quoi de plus pathétique, pour qui connaît la suite, que les premières émotions du jeune et auguste couple sur qui la Providence allait faire peser le fardeau héréditaire de fautes commises par d'autres? Innocents comme Abel, victimes désignées comme lui, on eût dit qu'ils pressentaient déjà le crime de Caïn. Quoi de plus touchant que la lettre écrite, au premier moment, par Marie-Antoinette à sa mère : « Que Dieu veille sur nous!... Mon Dieu! qu'allons-nous devenir! Monsieur le Dauphin et moi, nous sommes épouvantés de régner si jeunes. O ma bonne mère! ne ménagez pas vos conseils à vos malheureux enfants! »

Et Louis XVI! quel tendre respect pour la mémoire de ce roi, qui lui léguait, avec de si affligeants souvenirs et une puissance si mal définie, de si cruels embarras! Lisez notamment la lettre nº 21 du recueil de M. Feuillet de Conches; et plus loin : « Je veux être aimé!... Il vaut mieux se faire aimer que se faire craindre. Je ne veux pas oublier que je suis le roi de tous, grands et petits, et que l'art de se faire aimer est le moins coûteux de tous les moyens de gouvernement. »

Oui, il y eut, à l'aube de cette journée qui devait être dévorante, quelques heures matinales, pures comme ces âmes, belles comme cette reine. Si corrompu ou si affaibli que fût le sentiment public, nul ne put rester insensible à ce coup de baguette magique qui reléguait le vice dans l'ombre ou dans l'exil et plaçait sur le trône la beauté et la vertu. Ce fut comme une bouffée d'air vivifiant et frais, entrant par les fenêtres de Versailles et dissipant les miasmes. Bientôt d'autres craintes s'évanouirent; d'autres espérances se réalisèrent: Marie-Antoinette fut mère, et cette nouvelle couronne, qui lui préparait, hélas! d'inexprimables souffrances, rayonna sur son beau front, rasséréné par le sourire de ses enfants, par la tendresse de son mari, par l'allégresse de son peuple. Trianon devint le cadre naturel de ces joies de famille, qui ne coûtaient pas une larme, qui ne s'achetaient pas par une honte, et où la Reine, heureuse épouse, heureuse mère, avait enfin le droit de redevenir ce qu'elle voulait être, ce que les princesses sont si rarement, ce qui fut son péril et son charme, sa force et sa faiblesse, — une femme... Une femme! Ce mot délicieux qui seul vaut la peine qu'on vienne au monde et qu'on regrette la vie, elle le personnifiait dans toute sa liberté et toute sa grâce. Pour le bien comprendre, songez à ce qu'avaient été depuis deux siècles les reines de France! Médiocres ou équivoques, insignifiantes ou effacées; Catherine et Marie de Médicis, Anne d'Autriche, Marie-Thérèse, Marie Leczinska!... Quelle différence! la Royauté, qui allait mourir, se montrait, à cette heure suprême, sous sa forme la plus exquise;

comme ces sourires de malades qui brillent tout à coup sur une figure aimée, donnent à ceux qui l'entourent l'illusion de la santé et de la vie, et font passer, en un instant, sur ces traits décolorés, le reflet des lointaines amours et des joies évanouies.

Le rêve fut court, et nous ne sommes pas encore au premier tiers du premier volume de M. Feuillet de Conches, que déjà ces dates significatives, 1783, 1784, 1785, viennent nous rappeler de douloureuses réalités et d'effrayants réveils. C'est en 1778, au moment où venait de naître celle qui devait être Marie-Thérèse de France, que les joailliers de la couronne, Bœhmer et Bassange, conçurent la fatale idée de faire acheter par la reine le fameux collier dont l'histoire est une des nombreuses préfaces de la Révolution. En 1780, la grande Marie-Thérèse meurt emportant avec elle un lambeau de ce manteau impérial qui semble protéger les autres monarchies. En 1782, pendant la dernière maladie de la princesse Sophie, Marie-Antoinette écrit à sa sœur cette ligne prophétique : « On dirait qu'il y a sur nos têtes un mauvais ange. » — En 1783, apparaît, dans le recueil, une de ces signatures qui font frémir, en rappelant à la fois un trait de bonté du roi et un trait d'odieuse ingratitude, lié aux plus hideux souvenirs de 93 : c'est Gammin, qui, après avoir demandé et obtenu une pension, dénonça son bienfaiteur et son maître. Mais avant d'aller plus loin, arrêtons-nous un moment à une lettre du roi, datée du 5 avril 1782, et qui est vraiment curieuse : il s'agit d'un pension accordée à la petite-fille de Racine : « J'ai toujours regretté que

les œuvres de ces grands génies qui deviennent l'honneur et le patrimoine d'une nation, laissent sans aisance leurs descendants *quand tant d'autres s'en enrichissent.* Ce que j'ai fait il y a cinq ans, pour régler les *droits des auteurs*, est loin malheureusement d'avoir obvié à tous les événements de ce genre. »—Ainsi, même sur cette question de détail qui n'a été résolue — et encore ! — que soixante-dix ans après la Révolution, Louis XVI voyait juste, et il rêvait une de ces nombreuses réformes qu'il a pressenties et désirées. On sait le prix qu'il en a reçu.

En 1784, le *Mariage de Figaro*, dont nous regrettons de ne pas retrouver quelques traces dans les recueils de MM. Feuillet de Conches et d'Hunolstein. En 1785, l'explosion de l'affaire du collier, et déjà les premiers symptômes de l'inquiétude universelle. C'est là le point de séparation entre les deux phases de cette destinée ; celle où, la famille royale n'ayant pas encore à se défendre contre le dehors, Marie-Antoinette n'avait eu qu'à triompher de petites taquineries d'intérieur, à surmonter des préventions hostiles et de secrètes méfiances pour devenir, par droit de pacifique et gracieuse conquête, une princesse française, et se développer, malgré de sourdes haines, dans toute la beauté de son rôle de reine et de mère ;— et celle où, forcée par les événements d'être un personnage politique, d'entrer en contact et en conflit avec des puissances inconnues, d'essayer de voir clair dans ses devoirs, ses affections et ses intérêts au milieu d'obscurités terribles, amassées par des inimitiés impla-

cables, elle eut chaque jour le droit de se demander où était la France, et si, pour rester Française, elle devait regarder autour d'elle, sous ses fenêtres, ou au delà de la frontière.

IV

J'ai lu avec soin les recueils de MM. d'Hunolstein et Feuillet de Conches, les livres de MM. de Lescure et Campardon : après quoi, j'ai essayé de me placer au point de vue le plus large et, pour ainsi dire, le plus *révolutionnaire* que puisse accepter un écrivain royaliste sans renier ses antécédents et ses doctrines. Eh bien ! je l'avoue en toute humilité, je me demande comment aurait pu faire Marie-Antoinette, je ne dis pas pour aimer, mais pour comprendre la Révolution.

Rien de plus commode que de faire, à distance, de la politique rétrospective, et d'y apporter les expériences du passé et les enseignements de l'histoire. Aujourd'hui il suffit de quelque droiture d'esprit et de conscience pour savoir : premièrement, que, pendant ces années brûlantes qui vont du *Mariage de Figaro* à la prise de la Bastille, une révolution était inévitable; secondement, que cette révolution ne pouvait se contenter de réformes partielles, et qu'elle devait être radicale; troisièmement, que tels étaient alors le désarroi des institutions, la caducité du vieux régime, le désordre des esprits, l'état de

fièvre de la société, que la révolution ne pouvait pas venir d'en haut, mais d'en bas ; ce qui la condamnait d'avance à être violente, aveugle et meurtrière; enfin, qu'il n'y avait qu'un moyen de la forcer de faire plus de bien que de mal; c'était de se placer résolûment à sa tête, d'en prendre toutes les initiatives; de se tracer, dès le premier jour, un plan et une limite; d'exécuter l'un sans jamais dépasser l'autre, et d'être aussi ferme dans la répression des excès que large dans la correction des abus.

Voilà ce que nous comprenons maintenant : Mais Marie-Antoinette? Seize ans, à l'époque dont je parle, s'étaient écoulés depuis son arrivée en France. Pendant ces seize ans, quel avait pu être le but de ses efforts, le terme de ses succès? Vaincre quelques préventions de famille et d'entourage, rompre avec l'étiquette et les routines de cour, conquérir la tendresse du roi, se faire rendre justice par ses proches, confier à quelques précieuses amitiés le soin de la consoler de ses peines, être mère, être reine, être Française dans le vieux sens, dans le sens monarchique du mot? Y avait-il, dans cet apprentissage, qu'on lui rendit parfois si douloureux et si difficile, les éléments d'une éducation politique et d'une politique *divinatoire?* Lorsque, dès le début, elle se vit frappée à la tête et au cœur par la calomnie et la satire, lorsque, en 1786, dans une affaire où son innocence était évidente, elle put mesurer du même coup l'inimitié de la noblesse représentée par la maison de Rohan, l'indifférence de la cour, la malveillance du Parlement, la corruption de la

société tout entière[1], l'injustice du peuple qui, en applaudissant le cardinal, outrageait la reine, étaient-ce là des motifs bien puissants pour étudier avec amour le futur champ de bataille, pour s'identifier avec des intérêts si complexes, si contradictoires, dont aucun ne lui offrait la sécurité d'une affection ou la certitude d'une vérité? Deux forces étaient en présence, la monarchie et la nation : pour bien se rendre compte des exigences de l'une, il eût fallu pouvoir être sûre de l'appui de l'autre; pour entreprendre la guerre ou travailler à la paix avec de bonnes chances de réconciliation ou de victoire, il eût fallu que les périls de l'attaque fussent balancés par les ressources de la défense.

Ce n'est pas tout encore : les grands rôles politiques ne s'apprennent pas d'emblée et en un jour; on y arrive par initiations progressives. La première condition pour être capable de les bien remplir, c'est que cette aptitude soit tout d'abord reconnue et invoquée. Or, nous voyons, dans maint passage des lettres de Marie-Antoinette, que, jusqu'aux crises suprêmes, elle fut tenue en dehors du gouvernement et n'eut pas même voix consultative. Elle inspirait à Louis XVI plus de tendresse que de confiance. Le roi, d'ailleurs, comme beaucoup d'hommes faibles et irrésolus, n'aimait pas à trouver à ses côtés l'énergie qui lui manquait. Son indécision et sa faiblesse, en le désarmant vis-à-vis de ceux qui l'attaquaient, le rendaient ombrageux et taciturne à l'égard de ceux qui pouvaient le

[1] Voir le livre de M. Campardon.

défendre. L'amour-propre a de secrètes bizarreries qui ne cèdent qu'à l'urgence. Un roi de France a beau se sentir insuffisant à sa tâche dans des circonstances redoutables, il lui répugne de se l'avouer à lui-même, et, ne sachant pas donner l'impulsion, il est mécontent de la suivre. Tout à l'heure, il se laissera arracher par les factions qu'il déteste une partie de ses prérogatives : en attendant, il refuse d'aliéner, au profit d'une femme qu'il chérit, une parcelle de son autorité. De toutes les abdications qui le menacent, celle qui le protégerait contre toutes les autres et qui coûterait le moins à sa puissance et à son cœur est celle qui coûte le plus à sa vanité. Il en est de lui comme de ces prodigues qui se laissent dévorer par des fripons plutôt que d'accepter un conseil de famille.

Faisons un pas de plus : nous voici en 1789; il est, à présent, bien convenu que 1789 a été aussi *bienfaisant*, aussi *débonnaire* que 1793 a été atroce et hideux. On sait gré à la première date de ses intentions, comme on demande compte à la seconde de ses crimes. Ce partage est sans doute très-spécieux, très-plausible dans un livre de politique ou d'histoire publié soixante-dix-ans après les événements; mais pour Marie-Antoinette, au jour le jour, la distinction était impossible, la nuance insaisissable : 93 commençait dès 89. La voilà, sans transition, sans gradation, transportée des douceurs de la vie d'intérieur où tout prolongeait sa minorité royale, en présence de ces épisodes précurseurs dont elle fut la première victime. Puis, par une nouvelle secousse, la voilà en face de la Révolution, son ennemie : quelle magnifique journée,

nous dit-on, que la prise de la Bastille! — Oui, pour nous, bourgeois de 1865, enchantés, je ne sais pourquoi, de la destruction d'une forteresse où l'on enfermait les grands seigneurs[1], et que M. Thiers a remplacée par une colonne, surmontée d'un génie ailé : mais, pour Marie-Antoinette, la prise de la Bastille, suivie de la mort de Foulon, de Berthier et de Flesselles, n'était et ne pouvait être que le premier coup de dent du tigre révolutionnaire. Quel court espace d'ailleurs entre cette journée et celle des 5 et 6 octobre, où l'imminence du danger ne fut égalée que par la violence de l'outrage ! « J'ai vu la mort de près ; on s'y fait, monsieur le comte! » écrivait-elle le surlendemain au comte de Mercy-Argenteau. Et plus tard, à son frère Léopold : « Oui, mon cher frère, notre situation est affreuse; je le sens, je le vois, et votre lettre a tout deviné, etc. » — Ainsi, dès cette époque, et sans la moindre de ces lunes de miel révolutionnaire qui auraient pu donner le change ou montrer de loin les

[1] Je ne puis résister au plaisir de rappeler une anecdote que raconte, d'une façon charmante, le spirituel vicomte d'Yzarn de F... Un de ses grands-oncles, le comte de S., très-bon gentilhomme, mais fort irascible, avait, dans un accès de colère, tué un de ses gardes. Condamné à mort comme assassin volontaire, il avait vu, grâce à sa naissance illustre, à de hautes influences et à l'odieux régime de priviléges qui indignaient alors les âmes sensibles, sa peine commuée en une détention perpétuelle à la Bastille. Il y était encore, — à peu près seul, — enfermé, le 14 juillet 1789. Ce comte de S... fut tout naturellement une des intéressantes et malheureuses victimes du despotisme et de l'arbitraire délivrées par cette première victoire de la Révolution, et, après avoir gémi dans les fers, saluant la radieuse aurore du règne de l'égalité. Qui donc était peuple, le garde assassiné ou le grand seigneur prisonnier?

conditions d'un accord quelconque, la Révolution n'était pour la reine qu'une ennemie furieuse et implacable: ennemie à plusieurs faces et à plusieurs têtes, suivant qu'elle la voyait envahir, l'insulte à la bouche, ses appartements, massacrer Varicourt et Miomandre, prendre les allures méticuleuses et sournoises des parleurs de réforme et de liberté, se glisser clandestinement jusque dans son entourage, et diminuer chaque jour cette portion d'air respirable nécessaire à toute royauté pour agir et pour vivre. Lisez les lettres de Marie-Antoinette et d'Élisabeth, écrites pendant ces derniers mois de 1789 : elles ne vous permettront ni un doute ni un blâme.

J'insiste sur ce point, parce qu'il m'a paru essentiel de bien constater que, pour Marie-Antoinette, la Révolution avait été toute d'une pièce ; qu'il n'y avait pas eu un moment où, avec beaucoup de clairvoyance, de dévoûment au pays et, comme on dirait aujourd'hui, de *libéralisme*, elle aurait pu admirer ces manifestations nationales au lieu d'en avoir horreur, s'y associer de cœur et d'âme, et les empêcher par une franche adhésion de s'envenimer et de la perdre. Non; la question fut immédiatement posée d'une façon telle, que la reine ne pouvait voir dans cet ensemble qu'une minorité factieuse, méchante, perverse, poussée par quelques meneurs de haut parage, tandis que la majorité du pays, bonne et honnête, mais frappée de stupeur et d'impuissance, perdait de plus en plus la force et le courage de résister au torrent. Cette idée, qui a été, du reste, celle de tous les survivants de cette effroyable époque, éclate dans la plupart de ses

lettres à son frère et au comte de Mercy. — « On peut voir par là ce que serait le bon peuple et le bon bourgeois, s'il était laissé à lui-même... Mais tout cet enthousiasme n'est qu'une lueur, qu'un cri de la conscience, que la faiblesse vient bientôt étouffer » (10 mars 1790). — « La nature humaine est bien méchante et monstrueuse ; et cependant cette nation n'est pas mauvaise au fond, etc., etc. » (27 décembre 1790.)

Voilà la note dominante, la note juste, dans toute cette orageuse phase qui va de la prise de la Bastille à l'épisode de Varennes. Dès lors quelle était la pensée et quel était le devoir de Marie-Antoinette? Se faire l'alliée, la souveraine de cette majorité honnête, découragée et vacillante ; appeler à son aide une force, matérielle et morale, qui permît à la Royauté de traiter avec la Révolution au lieu de la subir. Fille de la grande Marie-Thérèse, sœur d'un puissant empereur, croyant — et la suite lui a donné raison — à une sorte de solidarité entre les principaux souverains de l'Europe, elle voulait, non pas attirer en France les armées étrangères, non pas se voir défendue contre les Français par les Autrichiens et les Russes, mais fortifier les résistances, hélas! trop faibles, de la conscience publique, en y ajoutant, de la part des puissances, une grande démonstration plus diplomatique que militaire. Elle voulait, pendant qu'il en était temps encore, mettre le parti violent de la Révolution dans l'alternative, ou de se voir à la fois renié par les honnêtes gens et menacé par l'Europe, ou d'abdiquer en faveur de la majorité modérée et de la laisser maîtresse

de régler enfin avec la monarchie des conditions de stabilité, de dignité et de paix. Toute la correspondance avec le comte de Mercy, laquelle tient une très-grande place dans les deux volumes de M. Feuillet de Conches, n'a pas d'autre sens. Qu'il y ait eu illusion, erreur d'optique, inconsistance d'idées résultant de la rapidité et de la mobilité des événements, c'est possible : il n'en est pas moins vrai que cette étrangère, ironiquement qualifiée d'Autrichienne avant que l'on fît de ce mot son arrêt de proscription et de mort, cette princesse maintenue en tutelle par des méfiances ou des traditions de cour, cette royale bergère de Trianon, n'aimant qu'à s'amuser et à s'étourdir, mal secondée, médiocrement conseillée, eut en somme l'honneur de juger sainement la situation, de comprendre le seul moyen de salut, de se tenir, malgré ses préventions et ses angoisses personnelles, également éloignée des réactions anti-nationales qui pouvaient servir de prétexte aux fureurs révolutionnaires, et des concessions absurdes ou coupables à une révolution qu'elle avait le droit de haïr.

C'est à cette idée principale que se rattachent, sauf quelques incidents de détail, presque toutes les pages significatives de cette correspondance, qui, dans le recueil de M. Feuillet de Conches, s'arrête, pour le moment, à la fin d'octobre 1791. Maintenant, faut-il s'étonner ou se plaindre si quelques-unes de ces lettres ne sont pas aussi *héroïques* qu'on le voudrait? Deux reproches, si nous ne nous trompons, ont été adressés, de divers côtés, à certains passages qui nous montrent, dit-on, sous un

jour nouveau et douteux, la politique de Marie-Antoinette : elle fait trop bon marché de la bravoure et du dévoûment des émigrés, oubliant que c'est dans leurs rangs que se trouvent ceux qu'elle devrait regarder comme les vrais Français et ses vrais amis. Elle laisse entendre que, sur tel ou tel point, sa pensée intime est d'avoir l'air de céder tant qu'elle est la plus faible, sauf à se dédommager et à se venger quand elle sera la plus forte.

Héroïques, avons-nous dit : d'abord l'héroïsme et la politique marchent rarement ensemble; au moment où l'on se demande, ces nouveaux documents en main, quel a été le vrai rôle politique de la reine vis-à-vis de la Révolution, il serait parfaitement injuste de s'obstiner à la rejeter dans ce vieux moule de l'héroïsme, qui n'admet ni réflexions, ni calculs, ni demi-teintes, ni termes moyens. Son héroïsme, elle le réservait pour les heures suprêmes où elle devait se révéler dans toute sa grandeur, où, seule devant Dieu, elle n'avait plus qu'à suivre les inspirations de son cœur, à compter les étapes de son martyre : le Temple, la Conciergerie, l'échafaud. Mais, en 1789 et 1790, alors que la partie pouvait encore se gagner, il ne lui était pas permis d'être héroïque ; il fallait, avant tout, se souvenir qu'elle était reine, épouse et mère, qu'elle avait à défendre sa couronne, ses enfants, son mari, ses serviteurs, ses amis. Or, ses amis n'étaient pas tous dans le camp des émigrés, et, parmi ceux-là, elle en connaissait plusieurs, à commencer par les princes, dont elle n'avait pas eu à se louer.

Devait-elle se sacrifier à ceux qu'elle soupçonnait de



ne travailler que pour eux-mêmes, à ceux dont la fougue, l'étourderie, parfois l'arrogance, indisposaient les souverains, déconcertaient les diplomates, paralysaient les efforts tentés par les modérés et les sages? L'émigration, que je ne prétends ni blâmer ni juger, avait pour Marie-Antoinette cet inconvénient terrible que, si elle paraissait la désapprouver ou la maudire, elle semblait tirer sur les siens, et que, si elle lui accordait une marque d'adhésion ou de sympathie, elle justifiait l'accusation d'alliance avec les étrangers et les ennemis de la France : situation inextricable, dont elle allait être victime! Quoi d'étonnant si son langage trahit ces hésitations, ces incohérences, ces impatiences contre les équipées d'un zèle aveugle ou d'une présomption funeste, ce va-et-vient d'une intelligence droite, ferme, lucide, énergique, mais réduite à se débattre contre l'impossible et l'irréparable!

J'en dirai autant des rares passages où la reine semble cacher son jeu, exprimer des sentiments qu'elle désavoue, faire des concessions qu'elle retirera plus tard. Que les politiques qui n'ont pas encouru le même reproche, en ayant la même excuse, lui jettent la première pierre! C'est le privilége de la faiblesse, j'allais dire de la femme, et, cette fois, la faiblesse était placée en présence des plus horribles abus de la force brutale qui aient jamais légitimé la dissimulation et le subterfuge. Personne ne fut moins dissimulé que Marie-Antoinette; il n'y eût pas eu plus d'équivoque dans sa vie publique que dans sa vie privée si elle avait été aux prises avec une situation nette;

là, un grand péril, ici un grand appui; d'une part, des amis sûrs ; de l'autre, des ennemis déclarés. Mais la fatalité accumulait autour d'elle les incertitudes, les surprises, les obscurités et les ombres; elle marchait sur un terrain mouvant, au milieu de piéges, de mines et de contre-mines qui se dérobaient sous ses pas : elle était réduite à se méfier de ceux qu'elle aurait voulu chérir et à se servir de ceux qu'elle ne pouvait estimer. L'adversaire de la veille devenait l'allié du lendemain; on lui apprenait à attendre son salut de ceux qui avaient frappé les premiers coups et à craindre d'être achevée par ceux qui auraient dû la secourir. Sans cesse, le moyen se changeait en péril, l'obstacle en expédient, la promesse en mécompte. Elle finit par se ressentir, non pas d'un système de mensonge prémédité, mais des énigmes de sa destinée, des contre-sens de sa position, des contradictions de son rôle, de la variation des événements et des personnages qui la pressaient de tous côtés. Il n'est pas plus facile d'être sincère dans des circonstances problématiques, que de marcher droit dans la nuit.

N'oublions pas, d'ailleurs, de quelle nature sont ces nouveaux documents qui nous aident à étudier le caractère et les idées politiques de Marie-Antoinette. Ce sont des lettres, c'est-à-dire le déshabillé de l'esprit et du cœur, le premier jet d'une âme fière, ulcérée, méconnue, trop agitée pour se ressembler toujours, une série de sentiments, de pensées, de confidences, où s'exprimait, librement et au jour le jour, cet *en dessous* que nous avons tous et qu'il ne faut pas trop fouiller, si l'on veut rester

dans le diapason héroïque. La tragédie, l'épopée, l'histoire même s'emparent des grandes lignes et en forment le personnage. Les lettres servent à retrouver l'homme vrai, ce qui a bien son prix. Marie-Antoinette est vraie, toujours vraie dans cette correspondance, et cette vérité ne lui nuit pas. Elle prouve, — ce qui suffit à cette partie de notre étude, — qu'en fait de justesse de vues, d'esprit politique, de persévérance à rendre le bien pour le mal, d'attachement à sa nouvelle patrie, de pardon des injures, de fidélité à ses devoirs de reine, Marie-Antoinette, étant données son origine, son éducation, sa situation, son inexpérience, les injustices qu'elle avait subies, les calomnies qui l'avaient frappée, les souffrances qui la torturaient, a été tout ce qu'elle pouvait être.

La politique n'a rien ou presque rien à démêler avec les deux angéliques créatures qui ont mérité d'être associées au martyre et à la gloire de Marie-Antoinette : Madame Élisabeth et la princesse de Lamballe, la sœur et l'amie. C'est pour cela que nous les avons un moment laissées à l'écart, et que nous avons peu parlé d'Élisabeth, bien que ses lettres soient aussi nombreuses que celles de la Reine dans le recueil publié par M. Feuillet de Conches. Ces deux pures et adorables figures, Élisabeth et Lamballe, revivent tout entières, l'une dans sa correspondance, l'autre dans le livre de M. de Lescure. Ce sera notre dernière halte : halte douloureuse comme l'autre, mais où toute polémique se tait, tout esprit de parti s'efface en présence de tant de grâces, de douleurs et de vertus.

V

En groupant aujourd'hui autour de la reine les deux femmes que M. de Lescure nous représente « comme les plus illustres et les plus pures de toutes ces victimes rayonnantes qui forment, la palme à la main, le cortége de Marie-Antoinette montant au ciel, » nous ne pouvons nous défendre d'un rapprochement qui nous semble à la fois triste et consolant. Quelles furent les trois grandes persécutées de la Révolution française? La royauté, la noblesse et l'Église; je dis l'Église, et non pas la Religion, afin qu'on ne puisse se méprendre sur ma pensée.

Étaient-elles innocentes? Hélas! non : sans sortir de notre cadre, sans remonter plus haut que cette date de 1770, qui est comme le seuil de cette tragique histoire, que de désordres, que de fautes, et parfois que de scandales! Un vieux roi qui ne craint pas de faire souper la fille de Marie-Thérèse avec Jeanne-Veaubernier, un cardinal volontairement compromis dans une ignoble intrigue où il y a presque autant de honte à être dupe que fripon, de grands seigneurs calomniant Marie-Antoinette pour se dédommager de ne pouvoir la séduire, rien ne manque au dossier. Les débuts de la Dauphine à la cour et l'épisode du collier suffiraient à défrayer un long réquisitoire contre ces trois grandes puissances qui avaient dominé tout le passé. Les partisans les plus modérés des idées nouvelles pouvaient dire sans exagération pessi-

miste : l'Église est déchue, la royauté salie, la noblesse déshonorée.

Eh bien ! dans cette société tombée si bas, qui, en cessant de se respecter elle-même, donnait à ses ennemis le droit de ne plus la respecter, à la veille des catastrophes qui allaient tout expier et où de sublimes exemples devaient racheter toutes les fautes, Dieu, comme premier gage de rédemption, montra au monde trois figures féminines qui personnifièrent, dans toute leur noblesse et toute leur beauté, les types de la reine, de la princesse et de la chrétienne. Grâce à Marie-Antoinette, on put reconnaître qu'il y avait encore une reine, au moment où la monarchie allait périr : grâce à Élisabeth et à la princesse de Lamballe, on fut forcé d'avouer qu'à cette heure suprême où croulaient toutes les hiérarchies sociales, toutes les formes visibles du christianisme, il y avait encore une sœur de roi qui professait et pratiquait hautement la religion de saint Louis, une fille de prince qui, restée innocente et pure dans une atmosphère empestée, ne se souvenait de ses priviléges que pour se rappeler ses devoirs, et élevait jusqu'à la perfection, jusqu'à l'héroïsme, le dévoûment, la piété filiale, la charité et l'amitié.

Nous l'avons dit, le recueil de M. Feuillet de Conches contient un grand nombre de lettres de madame Élisabeth. Si ces lettres n'offrent pas l'intérêt historique et politique de celles de la reine, on y trouve, en revanche, je ne sais quelle originalité piquante, un mélange de malice contre-révolutionnaire et de ferveur catholique, un

esprit fin, vif, ingénu et mordant à la fois, une persistance à se tenir en dehors du *progrès*, des nouveautés, du courant des idées, des modes et des admirations du moment, laquelle, chez un homme politique, pourrait impatienter, mais, chez une femme, surtout quand nous songeons aux suites, nous touche profondément.

Ici plus d'alliage; plus de contact avec la Révolution pour essayer de la diriger ou de la fléchir; plus de ces expédients demandés à la sagesse humaine, au bon sens d'une nation en délire, à la conversion d'un factieux illustre, à des conseillers impuissants, à une de ces transactions qui sont nécessaires, mais où s'altèrent fatalement la grandeur et l'intégrité des caractères. Avec Madame Élisabeth, rien de pareil. Si l'on osait, si l'on pouvait s'abstraire de l'épouvantable dénoûment, on l'appellerait la *dévote* au dix-huitième siècle, la chrétienne des époques de foi, dépaysée dans un siècle de doute. Pour elle, Voltaire et Rousseau, le maréchal de Richelieu et le cardinal de Rohan, Condorcet et Sieyès n'ont pas existé ou n'existent pas. C'est sur la tablette de son prie-Dieu qu'elle lit les écrits du temps. C'est de son oratoire qu'elle date ses lettres à sa chère Raigecourt : lettres charmantes, un peu frustes, pieuses, moqueuses, où s'accuse cette nature pleine de franchise, de verdeur et de séve, cette physionomie de religieuse retenue sur les marches du trône par les pressentiments de sa tendresse fraternelle.

Ne lui demandez pas un mot de concession réfléchie aux opinions qui triomphent, une idée qui puisse servir

de trait d'union entre la révolution modérée et la monarchie menacée : ce n'est pas son affaire. Elle est, certes, trop intelligente pour ne pas voir où l'on va, vers quels abîmes l'on court ; mais elle ne fera pas aux démolisseurs l'honneur de les discuter, de les maudire, de laisser entamer par eux une parcelle, un atome de sa conscience, de son âme et de son cœur. A deux pas des clubs qui rugissent, des factions qui conspirent, du peuple qui hurle, des assemblées qui délibèrent, elle lève vers le ciel ses mains pures, et calme, intrépide, souriante, elle ne cesse de parler à son Dieu que pour causer avec son amie. Voyez ces quelques lignes, que je choisis au hasard entre mille : « Je t'écris dans un moment bien satisfaisant pour quiconque croit en Dieu et en son Église. Les curés intrus sont établis ce matin. J'ai entendu toutes les cloches de Saint-Roch. Je ne puis *vous* dissimuler que cela m'a mise dans une fureur affreuse ; et puis, je ne suis pas contente de moi. J'aurais dû me piquer de dévotion aujourd'hui, pour au moins réparer un peu tout ce que l'on fait contre Dieu : ne *v'là*-t-il pas qu'au lieu de cela j'ai été pis qu'une bûche ! Je ne sais pas comment le bon Dieu fera pour me sauver, car je ne m'y prête guère... »

Je pourrais citer une foule d'autres passages où éclate cette foi naïve, profonde, toujours prête à répondre par le dédain ou la raillerie aux spectacles qui l'affligent. Elle ne leur accorde pas même l'aumône de sa colère : n'étaient son frère, sa belle-sœur et ses neveux, elle ne ressentirait de ces événements et de ces crimes que ce que peuvent éprouver les habitants du ciel en assistant,

à travers les espaces, aux malheurs et aux folies de ce monde. Au milieu de cette lave et de cette boue, c'est une blancheur d'hermine, mais d'une hermine qui a des griffes, et s'en sert contre tout ce qui froisse son adoration et son culte. Cette belle âme, inaccessible à la crainte, au doute, à la haine, au scandale, saisit admirablement le ridicule. Ses lettres sont parsemées de remarques très-fines et souvent très-justes sur chaque détail qui prête à rire dans cet ensemble de cérémonies, de fêtes, de motions, de réformes, d'enthousiasmes, de sophismes, de sottises, dans toutes ces nouvelles figures qui se produisent au grand jour et représentent le bouleversement universel. Et à côté de ces traits malins, quelle onction ! quelle grandeur ! « Lorsque Jésus-Christ fut trahi, abandonné, il n'y eut que son cœur qui souffrit de tant d'outrages : son extérieur était calme et prouvait que Dieu était vraiment en lui. Nous devons l'imiter, et Dieu doit être en nous. »

Voilà le ton ; jamais d'emphase ; pas un point de contact avec les événements et les hommes ; un naturel céleste, un regard dans le ciel ; puis, quand elle retombe sur la terre, quand elle en mesure les iniquités, une résignation tempérée par un grain de malice. Je ne sais si je me trompe ; mais ce caractère tout d'une pièce, cette foi sans bornes, cette sainte qui plaisante agréablement avec une confidente digne d'elle, cette façon virginale et cavalière d'ignorer tout ce qu'elle ne veut pas savoir, de se refuser à comprendre tout ce qui trouble ses affections et ses croyances, ce détachement absolu de l'œuvre formidable

qui se fait sous ses yeux et qu'elle payera de sa vie, tout cela, rapproché des souvenirs du Temple et de la fatale charrette, est plus pathétique et plus grand que si madame Élisabeth, favorable à ce qu'offraient de juste et d'humain plusieurs des idées nouvelles, nous faisait assister, dans sa correspondance, aux hésitations d'un esprit flottant entre le présent et le passé. Si cette correspondance est une des précieuses originalités du recueil, c'est qu'elle peint au vif cette âme que M. Feuillet de Conches a appelée un diamant brut, dont les aspérités primitives alarmèrent un moment Marie-Antoinette et lui résistèrent, mais qui, une fois conquise par la Religion, se trouva au niveau de tous les devoirs et au-dessus de toutes les douleurs d'ici-bas.

J'appuie sur cette sainte *originalité* parce que c'est là le trait distinctif de madame Élisabeth. Madame de Lamballe a le *charme*, et M. de Lescure, son biographe, fait bien ressortir cette nuance. Nous ne connaissons rien de plus émouvant que l'histoire de cette jeune et belle princesse de Savoie-Carignan, désignée par Louis XV au choix du duc de Penthièvre pour devenir la femme de son fils le prince de Lamballe ; mariée à dix-sept ans, veuve à dix-huit, et ayant eu, dans cet intervalle si court, le temps d'épuiser tout ce que les vices de cette triste époque pouvaient infliger de douleurs à une innocente victime ; consolée de son veuvage par la tendresse de son beau-père, digne de contracter avec elle une longue alliance de charités et de vertus, et par l'amitié de Marie-Antoinette, heureuse d'oublier auprès

d'une pareille amie les ennuis et les tristesses de la royauté; se dévouant sans réserve à ces deux affections, charmante avec le pieux vieillard, toujours prête, avec la reine, à accourir quand elle est nécessaire, à s'effacer si on la néglige, et, dans ces alternatives de résidence chez le duc et de retour à la cour, ne consultant que les inspirations de son cœur; ne s'inquiétant que de savoir où elle a le plus de bien à faire, le plus de baume à apporter, le plus de souffrances à guérir; trop sincèrement vertueuse pour repousser les amusements honnêtes; gracieuse sans frivolité, élégante sans éclat; coquette seulement pour son beau-père et pour ses pauvres; semant de quelques fleurs ce sentier que sa destinée fit si âpre et où le malheur l'a laissée si douce. Arrivant ainsi, peu à peu, à l'immolation volontaire, au suprême sacrifice, dont les détails, racontés par M. de Lescure avec une sorte de réalisme passionné, glacent le sang dans les veines et font monter la rougeur au front; — d'autant plus admirable qu'elle n'est pas naturellement intrépide; que, pour qu'elle s'élève à la hauteur de son martyre, il faut que, par un effort de volonté, de résignation et de foi, son âme domine ses sens et ses nerfs.

« L'interrogatoire commence, dit M. de Lescure, et voici que maintenant, l'âme ayant dominé la chair, la femme qui se tordait et s'évanouissait tout à l'heure comme madame du Barry, devient et demeure l'héroïne digne d'Élisabeth. »

Nous disions, l'autre jour, que Marie-Antoinette, aux deux extrémités de sa vie en France, avait tour à tour

subi tout ce que l'ancien régime offrait de pire et tout ce que le triomphe de la démocratie a eu de plus affreux. Cette remarque s'applique à la princesse de Lamballe avec un surcroît de réalité poignante. Si la Reine, au début, avait eu à lutter contre des préventions, à surmonter des méfiances, à se voir jugée et calomniée d'après les mœurs du temps, tout se passa du moins dans une sphère élevée et idéale; le cœur et la conscience du Roi lui restaient, et elle eut bientôt, pour se rassurer, les caresses de ses enfants. De même, quoique son martyre dépasse tout ce qu'avaient pu rêver les inimitiés les plus atroces, il n'est pas sans précédent ni sans exemple. Charles Ier, Marie Stuart, Louis XVI, sont là pour lui servir de cortége. Si l'image de cette charrette, de ce *tombereau du crime*, indigne les cœurs les plus indifférents, elle partage ce sinistre véhicule avec tout ce que la noblesse et l'Église de France ont eu de plus vénérable et de plus pur. Il y a encore quelque chose au delà : le crime est complet, le sacrilége ne l'est pas.

Madame de Lamballe, dans toute la fleur de sa jeunesse, arrive en France; elle épouse un jeune prince, presque de son âge, et elle l'aime : or, telles sont les mœurs de cette société déjà condamnée à mort, que M. de Lescure invoque comme circonstance atténuante en faveur du prince de Lamballe, une fidélité de *deux mois!* un trimestre d'amour conjugal l'eût couvert de ridicule. Cet époux de vingt ans délaisse sa charmante femme pour d'indignes créatures, et, quand il meurt, le 6 mai 1768, ce n'est plus dans un livre d'histoire, mais dans un livre

de médecine qu'il faut chercher l'explication de sa mort précoce et de ses torts envers tant d'innocence et de beauté.

Vingt-quatre années s'écoulent; nous voici en septembre 1792 : madame de Lamballe va mourir pour l'amusement de la démagogie en liesse. Qui la juge? Une Convention? Un tribunal révolutionnaire ou un semblant de tribunal? Non. Quelques hideux scélérats du plus bas étage, assassins gagés à deux écus par jour, ivres de sang et de vin, jugeant et égorgeant sur la borne. Son échafaud, c'est un monceau de cadavres sur lequel on la force de monter. Ses exécuteurs, ce sont ces cannibales qui joignent l'insulte au coup de hache, l'infamie à la férocité, la profanation à la mort, la mutilation au massacre. Son supplice... il est présent à toutes les mémoires. On le retrouvera, tout palpitant, dans le livre de M. de Lescure; et nous l'avons trop bien lu pour avoir le courage de le retracer.

Ainsi, contre cette malheureuse princesse, dont le passage dans la vie n'avait été marqué que par des bienfaits, l'ancien régime recula les limites de l'immoralité; la démocratie révolutionnaire recula les bornes de la barbarie. — « Cette civilisation qui s'était séparée de Dieu, dit M. de Beauchesne, dépassait d'un seul bond les fureurs des sauvages, et le dix-huitième siècle, si fier de ses lumières et de son humanité, finissait par l'anthropophagie. »

Faut-il en conclure, comme le prétendait récemment un des critiques de M. de Lescure, qu'il y ait plus d'in-

convénients que d'avantages à ranimer ces douloureux souvenirs, où chacun, en définitive, a eu sa part de fautes, où le paganisme élégant produisait des princes de Lamballe, où le paganisme démagogique enfantait des Charlot, des Grison et des Petit-Mamain? Nous ne le croyons pas. Si j'ai bien compris le sens de ces publications, si je n'ai pas trop dévié en suivant, dans les documents qu'ils nous offrent ou dans les scènes qu'ils retracent, MM. Feuil-et de Conches et d'Hunolstein, Campardon et de Lescure, il ne s'agit pas, il ne s'agit plus de nous rejeter les uns aux autres des récriminations stériles, de décider si la corruption des mœurs aristocratiques méritait, à la fin du dernier siècle, un châtiment, ou si les instruments choisis par la Providence pour ce châtiment terrible ont à jamais déshonoré la cause démocratique. Non, on ne reverra plus, nous en sommes sûrs, une société organisée ou plutôt désorganisée de façon à laisser ces *enfants des dieux*, comme dit la Bruyère, ne suivre d'autre loi que leur bon plaisir et repaître de scandales leur désœuvrement superbe : on ne reverra pas davantage, nous l'espérons, l'inertie des honnêtes gens ouvrir le champ libre à des orgies de scélérats déguisés en démocrates. Mais la eçon ne subsiste pas moins, et nous sommes de l'avis de M. de Lescure. De même que personne ne songe à regretter ou à ramener l'ancien régime, il est bon, pour ne pas trop humilier le passé, pour ne pas trop enorgueillir le présent, de rappeler à la société nouvelle sous quels auspices, au milieu de quelles scènes, au prix de quelles existences se sont inaugurées ses premières victoires.

Voilà pour la justice, la vérité et le bon sens, ces seuls survivants légitimes des longues querelles politiques : il est une impression plus mélancolique et plus douce, une pensée qui terminera cette étude, et que M. Feuillet de Conches nous suggère : « Soyons de notre temps, nous dit-il; le moule du vieux siècle est brisé, personne, à moins d'être fou, ne rêverait d'en reconstituer les débris. Personne non plus, à moins d'être injuste, ne refuserait quelque indulgence aux emportements vertigineux de l'action; mais ne troublez pas notre pitié par des accusations et des plaintes contre les victimes. Laissez-nous, du moins, notre respect pour les martyrs ensevelis sous les débris. »

Laissez-nous, ajouterai-je, à côté de la sombre et sévère histoire, cette légende destinée à se dégager de plus en plus de son sanglant alliage. Les années passeront ; les générations militantes iront rejoindre les générations disparues : alors Marie-Antoinette et ses deux compagnes, madame Élisabeth et la princesse de Lamballe, apparaîtront dans un nimbe lumineux, non plus avec leur sinistre cortége de bourreaux, de geôliers, d'accusateurs, d'insulteurs et d'assassins, non plus comme des sujets d'invectives et de discordes, mais comme trois beaux lis, moissonnés par l'orage et retrouvés sous les ruines.

II

M. CHARLES DE MOUY[1]

29 janvier 1865.

C'est un des devoirs de la critique, en ce temps de discussion universelle et d'analyse, d'offrir tour à tour au public les pièces du long procès qui s'instruit entre le présent et le passé. En étudiant les conséquences de toute idée poussée à l'extrême, nous arriverons tôt ou tard à cet état d'apaisement intellectuel qui prépare les réconciliations historiques et politiques. Les publications relatives à Marie-Antoinette, le martyre de la princesse de Lamballe, les frémissements de la reine en présence des calomnies et des factions déchaînées, nous ont fait comprendre comment les excès de la démagogie peuvent rendre la liberté haïssable, et comment les fureurs de la populace peuvent déshonorer le peuple. Aujourd'hui, prenant M. Charles de Mouy pour guide, nous

[1] *Don Carlos et Philippe II.*

reculerons de trois siècles, et nous contemplerons un tableau tout différent. Un épisode célèbre du règne de Philippe II nous montrera, dans son vrai cadre, cet absolutisme farouche qui ne précéda que de bien peu d'années les premiers bienfaits de la liberté de conscience, apportée à la France par notre Henri IV. Nous aurions d'autant plus mauvaise grâce à refuser audience à M. Charles de Mouy, que, tout en condamnant le fanatisme et l'intolérance, l'inquisition et les auto-da-fé, il a su, grâce à d'heureuses recherches et à une impartialité d'homme d'esprit, dégager cette page d'histoire de l'appareil mélodramatique qui faisait de Philippe II un Othello couronné, meurtrier de son fils et peut-être de sa femme.

Remarquons-le tout d'abord : c'est là, et en d'autres siècles encore que le seizième, le châtiment inévitable de ces gouvernements absolus, qui ne peuvent se plaindre d'être dévalisés par la calomnie dans les *entre chien et loup* du pamphlet, du roman et du drame, puisqu'ils s'enveloppent volontairement d'une atmosphère de ténèbres et de mystères. La servitude qui chuchote en dit trois fois plus et vingt fois pis que la liberté qui parle. Un poëte a appelé Louis-Philippe « un roi de plein jour. » Cette monarchie espagnole, à dater de l'abdication et des singularités finales de Charles-Quint, fut une royauté de nuit. On dirait des fantômes errant dans une galerie éclairée de cierges funèbres, entre deux rangées de moines peints par Zurbaran et de damnés peints par Ribeira. Leur domination s'étend sur les deux mondes; mais ces dominateurs sont pleins d'appréhensions bizarres et de

ressaillements fébriles; ils semblent avoir peur d'eux-mêmes, et se vengent, en torturant les âmes, des tourments que leur cause l'excès de leur pouvoir, aggravé des troubles de leur conscience. Ils ont des griffes de lion et des yeux de hibou : le jour et le bruit les effrayent; ils passent leur vie à se réfugier dans des monastères ou à se bâtir des palais qui ressemblent aussi à des cloîtres, et qui portent le double caractère de leur grandeur sans bornes et de leurs clandestines angoisses. Leur vêtement est noir, leur visage est pâle, leur regard brille d'un feu maladif, que l'on pourrait prendre pour le reflet des bûchers. Ces intelligences vacillent, ces imaginations sont visionnaires. Neutralisée plutôt qu'anéantie par le génie de Charles-Quint, majestueuse encore chez Philippe II, la triste succession de Jeanne la Folle pèse d'un poids de plus en plus lourd sur leurs mélancoliques héritiers. Don Carlos est le premier anneau de cette chaîne, et ses infortunes ont de quoi nous attendrir, alors même qu'elles ne sont plus celles d'un héros de tragédie ou de roman.

Vous connaissez la légende, telle que l'ont recueillie les tragiques, Schiller en tête. Philippe II, vieux et morose, — il avait trente-trois ans, — déjà veuf de Marie de Portugal et de Marie Tudor,— épouse la jeune et charmante Élisabeth de Valois, une princesse de quinze ans, bercée au milieu des fêtes et des chansons d'une cour voluptueuse et galante. Aux côtés de son terrible époux qu'elle ne vit jamais sourire, Élisabeth trouve don Carlos, né du premier mariage de Philippe, paré de toutes les

grâces de la jeunesse, de tous les dons de l'intelligence, précurseur du libéralisme de Henri IV et de la tolérance de Fénelon, opposé de cœur et d'âme aux persécutions dont il est témoin, et prêt à lever dans les Flandres le drapeau de la liberté religieuse. Les deux jeunes gens sont du même âge ; ils s'aiment. Mari jaloux, tyran ombrageux, persécuteur acharné, Philippe II sacrifie don Carlos à ses griefs de souverain menacé dans son autorité, de catholique offensé dans sa foi, d'époux attaqué dans son honneur. Don Carlos meurt empoisonné ; Élisabeth de France le suit de si près dans la tombe, qu'un double soupçon plane sur ce dénoûment lugubre et que l'on peut croire la reine sacrifiée comme le prince.

Avant de rendre hommage à la vérité, telle que M. de Mouy la rétablit d'après des documents authentiques, plaidons en faveur des poëtes les circonstances atténuantes. La tentation était bien forte, ou plutôt ils n'avaient que le choix des tentations. Les personnages et les événements semblaient étiquetés tout exprès pour le roman et le drame : les trois principaux acteurs avaient, comme on dit en style de théâtre, le physique et l'âge de l'emploi. Si Boileau a pu écrire et si l'expérience de la vie nous prouve que le vrai n'est pas toujours vraisemblable, en revanche, le vraisemblable, surtout quand il plaît à l'imagination, peut être souvent pris pour le vrai. Il y a plus : pour un homme tel que Schiller, grand poëte, mais poëte révolutionnaire, ce royal et tragique *trio* représentait autre chose que le groupe ordinaire du mari, de l'épouse et de l'amant. Il personnifiait la lutte des deux religions,

lutte dont ces sombres années marquaient la crise suprême, et où la Saint-Barthélemy allait s'encadrer entre les rigueurs catholiques de Philippe II et les cruautés protestantes de la reine d'Angleterre. Dans le rôle du marquis de Posa, dans la fameuse scène entre le marquis et don Carlos, Schiller use du droit des poëtes : il franchit à vol d'aigle les espaces et les années, et, dans ces âmes qui pouvaient à peine mêler quelques pressentiments vagues aux passions de leur temps, il nous montre des aspirations prophétiques vers un avenir de délivrance et de lumière.

A présent, voici la vérité historique : Philippe II était le petit-fils de Jeanne la Folle, et Marie de Portugal, sa première femme, était sa cousine-germaine. Il y avait donc deux raisons physiologiques pour que don Carlos fût infirme de corps et d'esprit. Nous ne voyons pas pourquoi les mariages entre cousins-germains, qui réussissent rarement aux simples particuliers, réussiraient mieux aux princes, et peut-être est-ce à cette cause qu'il faudrait attribuer l'appauvrissement de bien des races royales. Don Carlos, à peine au seuil de l'adolescence, fut pour son père, pour ses maîtres, pour son entourage, un sujet de graves inquiétudes. Maladif, contrefait, bizarre, irascible, presque toujours miné par des accès de fièvre qui mirent sa vie en danger et qu'aggrava, en 1562, une chute suivie d'accidents terribles, ce jeune prince, loin de menacer l'honneur et d'exciter la jalousie de son père, ne put jamais attrister que son orgueil. M. de Mouy énumère tous les moyens qu'employa Philippe II, toutes les

ressources médicales et scientifiques auxquelles il eut recours, tantôt pour la guérison, tantôt pour l'éducation de son fils. La tendresse paternelle la plus passionnée et la plus active ne pouvait faire plus. Pour ne pas trop nous appesantir sur un sujet triste et scabreux, il nous suffira de dire que ce roi dont l'*infortune conjugale* et les *fureurs jalouses* ont défrayé une douzaine de tragédies, fut constamment réduit à se demander et à demander aux médecins si don Carlos, au lieu de séduire les femmes des autres, serait capable d'en épouser une.

Cependant, vers 1561, le mariage de l'infant préoccupa sérieusement Philippe II et devint pour l'Europe une affaire, tant la monarchie espagnole avait de prestige! Elle touchait à son déclin; mais ce soleil couchant projetait encore sur le monde la grande ombre de Charles-Quint. Il fut successivement question pour don Carlos, alors âgé de seize ans, de sa tante Jeanne de Portugal, de la princesse Anne de Bohême, petite-fille de l'empereur Ferdinand, et enfin de Marie d'Écosse, de cette Marie Stuart, prédestinée, semblait-il, à toutes les ironies du sort, puisqu'à peine veuve du débile François II, elle faillit devenir la femme de l'infirme don Carlos. Sa beauté, son penchant, son imagination ardente et romanesque la réservaient à d'autres aventures et à d'autres malheurs. Tandis que la raison d'État et la diplomatie européenne essayaient de disposer de sa main sans s'inquiéter de son cœur, elle se mariait toute seule et épousait Darnley, en attendant pire. M. Charles de Mouy a très-bien raconté cet

épisode diplomatique, où les sentiments des principaux intéressés étaient, suivant l'usage, traités comme non avenus, et où le sort de trois charmantes princesses, leur bonheur, leurs préférences, ne furent considérés que comme l'enjeu d'une partie politique. Nous louerons aussi la manière vraiment touchante dont le jeune historien introduit et esquisse le personnage d'Élisabeth de Valois. Que dis-je? Ce n'est pas un personnage; c'est une ombre discrète et douce, compatissante aux malheureux, et, par conséquent, à Carlos. Elle ne marche pas, elle glisse dans une sorte de demi-jour crépusculaire, à travers cette cour morne où la gravité espagnole est assombrie par les tristesses du roi, la maladie de l'infant, les soucis du dedans et du dehors. Sa prétendue passion pour don Carlos dont l'enfance se prolongeait au-delà de la seizième année, ne fut que ce sentiment de pitié quasi maternelle que les femmes éprouvent pour les êtres faibles, disgraciés, souffrants; une intervention bienveillante entre un père souvent irrité et un fils toujours irritable. « Douce, délicate, timide, nous dit M. de Mouy, asservie. à une étiquette qui réprimait toute initiative, Élisabeth a passé rapidement dans ce sombre palais de Madrid, sans laisser aucune autre trace que le souvenir vite effacé de ses grâces et de ses vertus. Elle a sa poésie, sans qu'il soit nécessaire de lui rien prêter du prestige qui s'attache aux passions ardentes et persécutées ; elle a le charme des femmes qui sont mortes jeunes après une vie morose; des mères que leurs enfants n'ont pas connues, des reines qui ont accueilli les grandeurs humaines

et la mort avec le même sourire mélancolique et résigné. »

Les projets de mariage avortèrent, et bientôt don Carlos, de plus en plus abandonné aux inégalités de son humeur, aux ravages de la fièvre, conçut pour son père cette haine étrange, tenace, maladive, qui, sous la plume de certains historiens et de tous les dramaturges, est devenue la sourde colère d'un rival secrètement aimé et la rancune d'un libre-penseur prêt à prendre parti pour la réforme. Il n'en est rien, et cette haine peut s'expliquer par des causes naturelles. Philippe II n'était pas tendre, et l'on doit ajouter qu'il n'était pas aimable. Les premiers chapitres de ce livre nous l'ont montré fort ambitieux pour son fils, ne négligeant rien pour que l'infant, entouré de maîtres illustres, ramené à la santé par de savants médecins, fût digne de sa naissance, digne de monter un jour sur ce trône qui, jusqu'à Louis XIV, n'eut pas d'égal en ce monde. A mesure que se dissipaient ses illusions et ses espérances paternelles, de graves symptômes éclatèrent. Don Carlos commit des actes d'enfant terrible, de furieux et de monomane; le mécontentement de Philippe II s'accusa par un redoublement de discipline et de sévérité. Le jeune prince, dans ses moments lucides, avait assez d'esprit pour s'exaspérer à la fois contre lui-même et contre ceux dont la volonté entravait ses caprices. Il devinait les déceptions de son père, et il lui en voulait tout ensemble de ce qu'il avait attendu de lui et de ce qu'il n'attendait plus. Puis survenaient de nouvelles crises qui ajoutaient aux emportements de l'un et aux

griefs de l'autre, comme les mouvements convulsifs d'un malade enveniment sa fièvre et ses plaies. Ce mélange d'omnipotence en perspective et de servitude présente, ces velléités d'impuissant, ces rêves d'halluciné, ces éclairs de raison qui rendaient la nuit plus sombre, ce penchant à se dire que l'on ne peut rien et que, quand l'homme qui est là n'y sera plus, l'on pourra tout, n'était-ce pas assez pour créer un antagonisme gorgé de fiel et de haine, pour expliquer une de ces situations qui donnent lieu à tant de tragédies bourgeoises, et qui cette fois empruntent à la grandeur des personnages plus de fascination et de vertige.

L'affaire des Flandres ne fut qu'un prétexte, la goutte d'eau qui fait verser le verre plein. On savait Philippe II décidé aux moyens de rigueur. Don Carlos avait tiré l'épée contre le duc d'Albe, le fidèle et redoutable exécuteur des volontés de son maître. Il n'en fallut pas davantage pour que le baron de Montigny, émissaire des grands seigneurs flamands, cherchât un appui auprès de l'infant, et nouât avec lui des relations qui devaient être fatales à tous les deux. Pour don Carlos, tel que nous avons essayé de le peindre d'après M. de Mouy, ces avances furent une vraie bonne fortune. A l'attrait du fruit défendu, elles joignaient l'espoir d'une délivrance et d'un rôle. Ce ne fut pas, comme on l'a dit, une grande pensée politique et religieuse, une opposition libérale, telle que l'a faite ou simulée, dans des temps et des pays plus avancés, l'héritier présomptif de la couronne; mais une idée fantasque, agréable à un enfant

malade et rebelle, un rêve d'émancipation personnelle, le plaisir de contrarier son père, l'envie de prendre l'air et la clef des champs, assez excusable dans un palais qui sentait le renfermé et où les portes avaient trop de clefs. De là ces complots et ces tentatives d'évasion, qui, pour la politique de Philippe II, furent des crimes d'État. De là l'emprisonnement de don Carlos, scène nocturne et terrible, que M. de Mouy esquisse avec talent et qui dut produire sur cette imagination de fiévreux une impression meurtrière. Sa mort, arrivée six mois après, fut la conséquence logique de cette arrestation aux flambeaux, de cette captivité entrecoupée de crises et de délire. Le régime de la prison acheva ce que la nature avait commencé. Dans ce sens, on peut dire que Philippe II hâta la fin de son malheureux fils; mais cette mort ne fut ni la vengence d'un mari, ni celle d'un roi fanatique. Les joies mystérieuses d'un amour coupable, les aspirations réfléchies d'une politique tolérante et douce, n'ont rien à démêler avec ce tragique dénoûment. Toutefois, comment s'étonner de cette erreur légendaire? La reconnaissance des Pays-Bas, intéressés à faire de don Carlos une victime de leur cause et un compagnon de leur martyre, les détails de cette arrestation ténébreuse qu'on dirait exécutée par des spectres, la mort d'Élisabeth de Valois, qui suivit, à deux mois et quelques jours de distance, celle de don Carlos, tout devait concourir à propager l'interprétation la plus romanesque, la plus accablante pour la mémoire de Philippe II. Les préventions de quelques historiens et l'imagination d'un grand poëte ont fait le

reste. Chose singulière! En 1827, en pleine Restauration, Alexandre Soumet, poëte essentiellement religieux et monarchique, fit jouer, lui aussi, une *Élisabeth de France*, et il suivit la tradition de Schiller : tant il est vrai que la poésie a des moules, et que, quand une fois elle y a jeté ses figures, il lui est bien difficile d'y renoncer!

M. Charles de Mouy, en publiant son livre, a donc rendu service à ce que j'appellerais l'érudition populaire, si ces deux mots ne semblaient s'exclure. Il a refondu et restitué une pièce de cette monnaie courante que nous avons tous dans notre poche et qui passe de main en main. Peut-être aurait-il pu analyser avec plus de finesse et de profondeur le caractère ou plutôt le tempérament de don Carlos, se rendre mieux compte des effets de ce lointain mirage de la toute-puissance dans un cerveau fêlé. Peut-être, au lieu de chercher personnellement à se défendre contre tout soupçon de partialité en faveur de Philippe II, — soin superflu, soupçon impossible, — aurait-il mieux fait d'élever la question, de faire remarquer, d'une part, que l'analyse, la curiosité, l'esprit moderne, en un mot, c'est-à-dire tout ce qu'il y a de plus contraire au génie de Philippe II, amène ici un résultat favorable à sa mémoire, puisque ses prétendus attentats contre la vie de la reine et de l'infant se bornent à un acte de rigueur trop conforme aux mœurs du temps; d'autre part, que Philippe II, dénoncé comme coupable de ce double meurtre par le poëte et par l'histoire, a porté la peine de ces exagérations d'absolutisme dont il a été un des plus formidables représentants. L'accusation est injuste, l'expiation ne l'est pas.

L'humanité n'accepte pas, sans bénéfice d'inventaire, ces pouvoirs démesurés, ces *individualités* excessives qui absorbent tout l'air respirable d'un siècle ou d'un pays, épaississent l'ombre et le silence au profit de leur despotisme, confisquent la liberté morale, et, sous prétexte de sauvegarder la vérité, la rendent oppressive et odieuse. Quand leurs contemporains ne peuvent pas les punir, la postérité se charge de cette punition tardive, et elle grossit le dossier pour que la peine soit plus forte. C'est une faillite royale, où de faux créanciers se présentent avec les véritables. Alors les mensonges de la poésie et de l'histoire, s'ils racontent un fait imaginaire, expriment une idée vraie; ils sont comme une variante de cette justice distributive qui ne veut pas que l'abus de la force soit impuni. On a raison de les réfuter et de les démolir ; car les droits de la vérité historique ne sauraient se prescrire; mais il sied d'ajouter qu'en dissipant l'erreur, on maintient la leçon, et que là aussi, s'il y a eu une fable, cette fable a sa morale. C'est pourquoi, malgré les deux ans écoulés depuis la publication du livre de M. Charles de Mouy, il nous a semblé utile de le rappeler à nos lecteurs.

Assurément, notre époque est fort différente de celle de Philippe II; mais il y a, dans tous les temps, des agents de servitude qui se déguisent en pasteurs de liberté, et des amis sincères de la liberté, que l'on signale comme dévoués au régime de servitude. Ceux-là ne doivent négliger aucune occasion de déclarer combien ils aiment deux choses dont furent privés les sujets de Philippe II : être libres et y voir clair.

III

M. MICHELET[1]

6 février 1865.

Ne rions pas, c'est trop triste. Ce vieillard monomane, qui fait de sa haine contre le christianisme et de son amour pour la gravelure quelque chose de pareil aux idées fixes qui peuplent Bedlam et Charenton, je l'ai connu jeune, éloquent, inspiré, savant, sympathique, chéri de ses élèves, qu'excitaient au travail cette physionomie heureuse, cette parole vibrante, cette science affable, ce mélange de passion et de douceur. Tous, ou presque tous, enfants de l'Université sous la Restauration, nous avons eu pour professeur ce brillant lauréat de 1816. Si j'appuyais trop fort, si j'exprimais en termes trop violents l'irritation nerveuse que cause une semblable lecture, les amis, les compères qui gémissent tout bas sans oser blâmer tout haut, ne manqueraient pas de m'accu-

[1] *Bible de l'humanité.*

ser d'irrévérence envers un sexagénaire illustre dont le seul défaut est de se griser de ses mensonges, comme Noé s'était grisé de son vin : ramenons donc la couverture; n'est-ce pas, d'ailleurs, ce que l'on fait pour les morts? et un auteur qui n'a plus ni talent, ni bon sens, ni style, n'est-il pas un mort en littérature?

Henri Heine, et, après lui, M. Émile Montégut, ont appelé M. Michelet un Hindou : ils ne croyaient pas si bien dire. Mais, pour que l'assimilation fût tout à fait exacte, il faudrait supposer un Hindou en qui se serait accompli un *avatar*, et dont la seconde existence serait incessamment occupée à infliger des démentis à la première. Notre Hindou aurait commencé par être Français et même à peu près chrétien; d'un christianisme vague, ondoyant, fluide, prêt à se fondre dans une religiosité mystique, laquelle, à son tour, serait disposée d'avance à toutes les métamorphoses. Un certain temps s'écoule, et, pendant ce temps, il passe de la religiosité à l'indifférence et de l'indifférence à la haine; puis tout à coup, par l'intervention d'un Brahma quelconque, le voilà changeant de patrie, d'origine, de race et de culte, mais sans oublier une seule de ses colères contre sa première religion. Au lieu d'adorer purement et simplement les divinités de l'Inde, — qui ne me paraissent ni simples, ni pures, — il fait de chacun de ses nouveaux articles de foi autant de griefs et d'armes offensives contre ses anciennes croyances.

Il ne se borne pas à chanter le Rig-Véda, à cultiver

Agni, à se régaler d'orge et de gâteau sacré, à réciter le Râmayana, à nourrir son dieu ou ses dieux de lait et de beurre; il faut encore que le Râmayana lui serve à *éreinter* l'Évangile, et que ce beurre divin lui fournisse des tartines contre le christianisme. En d'autres termes, un Hindou greffé sur un chrétien de l'*Opinion nationale*, se souvenant pour mieux haïr, mêlant à sa dévotion brahminique ses manies voltairiennes, appliquant tout ensemble à son apostolat de fraîche date les réminiscences de sa vie passée envenimées par sa passion actuelle, et cette faculté bizarre de l'imagination hindoue, qui trouverait moyen de changer les rochers en nuages et le granit en feu-follet, — voilà, autant qu'on peut toucher l'intangible, fixer l'insaisissable, raisonner l'absurde et définir l'impossible, le Moïse de cette *Bible de l'Humanité*; voilà le prophète inspiré qui écrit ces lignes foudroyantes : « Chose horrible qui fait frissonner un Père de l'Église : Saturne mangeait ses enfants!... Quel exemple pour la famille! » — Rassurez-vous, bonhomme. (Bonhomme! saint Jérôme ou saint Augustin!!!) Rassurez-vous, bonhomme. Il avale des pierres à la place. » En écrivant cette phrase, si difficile à avaler, pourquoi M. Michelet, toujours folâtre, oublie-t-il d'ajouter que c'est avec ces pierres, retrouvées par les savants, que l'on fait l'extrait de saturne?

Sérieusement, quelle est l'idée de ce livre *sacré*, comme l'appelle son modeste auteur? Quel en est le plan, quel en sera l'effet? Une analyse, même approximative et sommaire, serait bien difficile au milieu de ces fondrières et

de ce chaos. Essayons pourtant. Le travail est rude, mais peut-être aura-t-il sa récompense.

Dans la pensée de M. Michelet, l'avénement du christianisme a été un accident malheureux, qui a retardé d'une quinzaine de siècles les progrès de l'humanité. La Bible, ou, comme nous dirions, l'Ancien Testament n'est pas un livre à part offrant les caractères d'une inspiration exceptionnelle et divine, mais un fragment informe et suspect, un chapitre *inférieur* de la Bible universelle dont les vrais et grands prolégomènes appartiennent à l'Inde, à la Perse et à la Grèce. L'Inde adorait le feu (Agni) qu'elle nourrissait de beurre — j'avoue que ce beurre me semble un peu fort. — La Perse adorait l'eau ; la Grèce adorait la terre : religions primitives qui ont précédé toutes les mythologies, et autrement raisonnables que celle qui nous ordonne d'adorer un Dieu que nous n'avons pas fait, et que, par conséquent, nous ne pouvons pas défaire. Ici nous sommes condamnés à citer : on ne nous croirait pas !

« C'est le caractère grandiose de cette race, la première du monde, qu'en adorant toujours, elle sait bien qu'elle a fait les dieux... Donc nulle superstition. Si le Dieu s'oubliait, devenait un tyran, voulait enténébrer l'imagination de terreurs serviles (à bon entendeur salut !) l'esprit, armé d'une telle langue, lui retrouvant ses origines, disait : « Qui t'a créé? c'est moi. » Noble culte, de haute et fière conception, qui en donnant tout garde tout. »

J'arrête un moment M. Michelet par un pan de sa robe de professeur, et je lui soumets une observation timide.

Ces religions fondamentales, sans dogme distinct, créées par l'homme qui conservait le pouvoir de les détruire, répondant à ses besoins et à ses instincts, devaient être essentiellement humaines, extraordinairement *libérales*. Ce Dieu occupant dans l'ordre surnaturel un rang analogue à celui qu'occupe dans l'ordre politique un roi constitutionnel, parfaitement sûr qu'à la moindre velléité de coup d'État ses sujets l'enverront méditer à la frontière sur le juste retour des choses et des divinités d'ici-bas, ce Dieu est, par métier et par goût, forcé de se montrer excessivement accomodant et débonnaire. Or comment se fait-il que ces religions si claires, si pures, si favorables à la liberté morale, n'aient été, en somme, que d'horribles ténèbres, sillonnées de lueurs sanglantes? Comment se fait-il que ces cultes si simples se soient compliqués de cérémonies stupides ou cruelles, quand elles n'étaient pas infâmes? Comment se fait-il que les hommes vivant sous ce régime salubre et vivifiant, libre et doux, soient arrivés, sous ces bienfaisantes influences, à d'incroyables excès de bestialité, de barbarie ou de luxure? Comment se fait-il enfin que ces peuples, assez heureux pour conserver « ce noble culte, de haute et fière conception, » soient tombés dans un tel état de dégradation et d'abaissement, que leur sombre immobilité dure depuis vingt ou trente siècles, que toutes les servitudes les aient trouvés prêts, et qu'aujourd'hui encore ces enfants de la lumière, ces dépositaires de tous les principes de vérité, de civilisation et de progrès, subissent le joug des malheureuses nations, retardées dans leur développement

intellectuel et plongées dans l'ombre fétide du moyen âge par ce désastreux accident qui s'est appelé le christianisme? Il y a là quelque chose d'inexplicable; mais qui prétendrait expliquer M. Michelet? Je le défie de s'expliquer lui-même.

Poursuivons. Sur ces religions élémentaires se sont superposées les mythologies, première altération du vrai culte, à laquelle on peut cependant pardonner, pourvu que l'on en pénètre le sens et que l'on ne s'arrête pas à de trompeuses apparences.

Exemple : peut-être vous est-il arrivé — les cléricaux sont capables de tout! — d'être un peu scandalisés des galanteries de l'Olympe et notamment de Jupiter. Eh bien! lisez M. Michelet, soufflé par un savant dont le nom m'échappe; il vous dira que « l'air supérieur, le Ciel, le père Zeus, Zu-Pitter, a nécessairement la plus haute place, le trône de la nature. *Il pleut*[1], il produit tout. » Et ce savant ajoute : « On ne s'offensait pas plus des mille hymens de Zeus et d'Aphrodite, qu'on ne songe aujourd'hui à trouver que l'oxygène est un débauché parce qu'il s'unit à tous les corps.. »

Oxygène tant qu'on voudra! Cette explication scientifique ne change rien au scandale; elle n'empêche pas que, pendant trois mille ans, les amours de Jupiter et des autres dieux ou déesses, dont on veut faire aujourd'hui des gaz ou des éléments, n'aient servi de texte et de prétexte à toutes les licences érotiques du pinceau et de la

[1] Bélise dirait : « Voilà qui se conjugue : Je pleus, tu pleus, il pleut. » (Michelet, dernière manière.)

plume. Vous vous trompiez, nous dit-on : la lourdeur byzantine vous a enlevé la finesse de tact nécessaire pour bien comprendre le vrai caractère des ces fables. Eh! que m'importe? Lorsque ces fables ont entretenu dans la société et dans l'art tout un monde de libertinage, lorsqu'elles ont créé une poésie, une langue, un paganisme officieux survivant au paganisme officiel, que m'importe d'apprendre, après coup, qu'il y a eu erreur, que tout cela était du domaine, non pas de la poésie et de la morale, mais de la géologie et de la chimie? Est-ce vrai, d'ailleurs, et cette vérité nouvelle n'est-elle pas une nouvelle forme du vieux mensonge? Croyez-vous, par hasard, que si cette mythologie voluptueuse n'avait personnifié que des éléments ou des forces primitives; si, par ses formes, ses passions, ses écrits, ses symboles, elle ne s'était pas adaptée aux instincts matériels, aux sensuelles convoitises de notre pauvre humanité, elle aurait gardé sa puissance et son prestige, longtemps, bien longtemps après la chute des idoles et la ruine des temples?

Les poëtes païens du dix-huitième siècle étaient au moins de meilleure foi que nos modernes réformateurs. « Adorons-les, ces dieux faits comme nous ! » s'écrie l'un d'eux, l'insipide Gentil-Bernard. — Ces dieux faits comme nous, ou ces dieux que nous avons faits, c'est exactement la même chose. Si l'on nous engage à les adorer, ce n'est pas en l'honneur de la chimie, c'est par complaisance pour nos vices, qui s'arrangent bien mieux avec les dieux faits par nous ou comme nous qu'avec le Dieu véritable. Vous le voyez, rien n'est nouveau sous le soleil, et ce

n'était pas la peine d'écrire une *Bible de l'humanité*, d'essayer la palingénésie du matérialisme pour copier les plus plats versificateurs de l'école Pompadour.

Toutefois, M. Michelet ne tient pas énormément aux dieux de la fable. Ce qu'il a à cœur, ce qui occupe une grande place dans son système, c'est la légende intermédiaire, à demi divine, à demi héroïque, d'Hercule et de Prométhée. Hercule et Prométhée symbolisent, l'un la réparation, l'autre la protestation de l'humaine et immortelle justice, compromises par les ravages des monstres et par l'immorale tyrannie de Jupiter. Laissons parler M. Michelet ; il a le singulier privilége de nous réjouir en nous irritant : « Ce flambeau de la vie, que nous nous passons en courant, un génie l'alluma et le remit à l'homme pour se faire créateur, héros, dieu. Durs travaux!... Il n'importe ! Captif en Prométhée, il remonte au ciel en Hercule. » — Et recule en homme, ajouterait M. de Bièvre.

Sous le nom de ces deux héros, — demi-dieux ou Titans, — c'est l'homme qui reparaît dans sa liberté et sa force, n'ayant plus besoin que de lui-même, détrônant ou remplaçant les divinités symboliques auxquelles il avait délégué sa puissance, et revendiquant les droits de l'humanité, en attendant que ces droits, proclamés par les stoïciens, fussent formulés dans la loi, expliqués par la jurisprudence. Telle est, si j'ai bien compris, — mais qui peut se flatter de comprendre ? — la gradation *biblique* découverte par M. Michelet. Premièrement, les forces élémentaires de cette bonne Nature, adorées suivant le

besoin particulier de chaque société naissante : le feu chez les Hindous ; l'eau chez les Perses ; la terre chez les Grecs ; les dieux helléniques, assez bonnes gens d'ailleurs et indignement calomniés par les cléricaux, mais ayant le tort d'offrir à l'adoration des âmes pieuses des personnages trop distincts, trop aisément confondus avec des êtres réels, et, par cela même, détournés de leur véritable sens ; Hercule et Prométhée, ne laissant pas prescrire les pouvoirs de l'homme, ses rapports directs avec la nature, ses droits à la vérité et à la justice ; les stoïciens, héritiers de Prométhée et d'Hercule, élevant leur vertu au-dessus des croyances d'une religion fragile et tendant la main aux jurisconsultes de la grande époque romaine, qui sauveraient le monde, installeraient sur les débris de tous les cultes un nouvel âge d'or, de paix et d'équité, si on leur en laissait le temps ; puis une éclipse immense, quinze ou seize fois séculaire, que M. Michelet intitule poliment *défaillance du monde ;* l'écrasement du moyen âge. Puis enfin, l'ère radieuse des Strauss, des Renan, des Michelet, renouant la chaîne des temps, nous conviant à finir comme nous avons commencé, par Agni, Sôma, Mitra, Vârouna, Manou, Vichnou, Parosou, et nous ramenant à nos vraies origines, qui ne sont ni hébraïques, ni chrétiennes, mais hindoues, perses, chinoises, grecques et romaines.

Dans ce triomphal ensemble, que fait cette petite anecdote généralement connue sous le nom de christianisme? Hélas ! ce que fait un intrus dans un salon où on ne l'a pas invité ; une bien triste figure. D'abord il se rattache

aux peuples du crépuscule, de la nuit et du clair-obscur, lesquels ne sont bons qu'à servir de repoussoirs aux peuples de la lumière. Ensuite il n'a été qu'une superfétation, un éteignoir, une chape de plomb, une herbe parasite qui a étouffé le bon grain, un mensonge de la Grâce qui a indéfiniment ajourné le règne de la Justice. On allait être heureux, équitable, chaste, honnête, pacifique; le monde ne demandait qu'à faire un pas de plus, à passer immédiatement de Papinien à Babinet. La ville des Césars, de Claude et de Néron, à laquelle les calomnies d'écrivains dévots, tels que Tacite, Juvénal ou Suétone, ne sauraient ravir notre estime, Rome était en train de purifier les mœurs, d'assainir les caractères, d'affermir les libertés, d'adoucir les codes, de préparer une régénération définitive de l'espèce humaine. Le christianisme a tout gâté, tout obscurci, tout opprimé, tout falsifié, et l'idée-mère qui se cache, se montre ou se déguise dans la *Bible de l'humanité*, c'est qu'il faut le considérer comme non avenu, sauter à reculons sur ses ruines, et reprendre le fil de la conversation au point où il l'avait brisé.

Par quels moyens oratoires et historiques M. Michelet défend-il cette thèse? Par des procédés qui prouvent, une fois de plus, que, chez les maniaques *l'idée fixe* ne manque pas, pour se satisfaire, de certaines ingéniosités. Si vous avez visité les établissements affectés à ce genre d'infirmités, vous aurez remarqué chez les pensionnaires qui croient être Talma, Napoléon ou Bovliar, des raisonnements subtils qui vous forcent à douter de votre pro-

pre raison. L'art de M. Michelet consiste à noyer tout ce qui se rattache au christianisme, — Ancien et Nouveau Testament, dogmes, mystères, personnages, mots consacrés, — dans les eaux bourbeuses des théogonies païennes, comme on noierait un objet imperceptible dans un lac immense. En parlant de tous ces cultes immondes ou grotesques, en se complaisant à les confondre avec les forces primitives de la nature et les premières inventions de l'homme, il se sert d'expressions présentes à toutes les âmes pieuses : communion, hostie, les deux espèces, Vierge, Sauveur, Passion, Passion maternelle, — afin qu'il soit bien constaté que le christianisme n'est qu'un atome perdu dans ces sphères lumineuses, un maigre petit ruisseau, détaché de ces larges sources qui descendent des cimes de l'Himalaya et où s'abreuve l'humanité. Ce système d'absorption de la religion chrétienne dans les autres religions qui n'en étaient à nos yeux que de pâles ou infidèles reflets, cette façon de mettre d'accord les progrès de la science moderne avec ce qu'il y a de plus monstrueux dans les superstitions antiques, pour faire de ces deux extrêmes deux meules assorties et broyer le christianisme dans le rapprochement de ces deux meules, voilà l'impression qui se dégage de cette lecture, au milieu d'un déluge de sophismes, d'erreurs, de bévues, de non-sens, de mensonges et de folies.

Tout est bon à M. Michelet pour faire avancer son *dada*. Il supprime ce qui le gêne; il défigure ce qui le dément; il inflige à ce qui le condamne une signification diamétralement contraire à l'évidence. Les persécutions, les mar-

tyrs! Contes d'enfant; inventions des détracteurs de Rome impériale. *Quelques chrétiens périrent* (textuel), et encore c'est qu'ils y mirent de la mauvaise volonté. Les catacombes n'étaient peuplées que de poltrons qui craignaient l'enrôlement ou refusaient l'impôt. Au fond, Rome était bien moins corrompue qu'elle n'en avait l'air; la vraie corruption venait des chrétiens, de la substitution du régime de la Grâce au régime de la Justice. Caligula, Tibère, Néron, Domitien, valent beaucoup mieux que leur réputation; ils avaient un faible pour la religion nouvelle; ils étaient d'ailleurs trop *gentils* pour persécuter d'hon-nêtes gens, etc... On a parlé du procédé de réduction-Renan mais ce procédé était un verre grossissant, si on le compare à celui de M. Michelet. Jésus-Christ, chez M. Renan; gardait encore une *personnalité* distincte; il était, sinon fils de Dieu et Dieu lui-même, au moins une sorte de créature adorable, d'émanation divine. Dans la *Bible de l'humanité*, Jésus-Christ n'existe plus qu'à l'état de vapeur; Il n'a pas vécu; comme ces fantômes de lavandières qui remplissent les légendes bretonnes, il commence par se détacher sur le fond sombre de la nuit et finit par se perdre dans les brumes matinales. Il y a *crescendo* et surenchère; les couronnes de M. Renan, tressées de lauriers et de billets de banque, empêchaient M. Michelet de dormir : son insomnie nous a donné la *Bible de l'humanité*, un songe de dormeur éveillé, un cauchemar de cinq cents pages.

Que serait-ce, si j'abusais de mes avantages, ou bien s'il m'était possible de transcrire ce qui, pour des raisons

faciles à comprendre, ne doit pas trouver place ici? L'épisode du singe-héros, Hansuman, chargé d'effacer la dernière distinction entre l'homme et la bête; le mythe Osiris-Isis, odieuse parodie de nos plus saints mystères; la légende du *cœur* dans un acacia, obscénité à peine déguisée; le pays où un mari se débarrasse de sa femme à l'aide d'un chameau, — ce qui se voit encore dans des sociétés civilisées... Restons-en là; on ferait un livre de ces citations incroyables, et, avec de bonnes intentions, ce serait un mauvais livre.

Cependant je veux, en finissant, citer quelques lignes encore. Afin de mieux prouver la défaillance du monde, l'écrasement du moyen-âge par le fait du christianisme, M. Michelet ajoute : « Pour bien savoir le néant de l'époque, en mesurer la chute, il suffit de connaître la pâle littérature d'alors. Un souffle de mourant, un dernier radotage de faibles et vagues paroles. Profonde pauvreté et définitive impuissance. Tout est flasque, mou, vieux, — et, qui pis est, ENFLÉ A VIDE, GONFLÉ D'AIR ET DE VENT, BIZARREMENT EXAGÉRATEUR. »

Eh! mais, il a du bon, M. Michelet, et il simplifie d'avance la tâche de son critique. En lui appliquant, mot pour mot, la phrase qu'il applique si judicieusement à saint Jérôme, je place au rang qui lui appartient notre nouveau Père de l'Église.

IV

MM. ED. BIRÉ ET ÉM. GRIMAUD [1]

---

13 février 1865.

Voici une idée heureuse, très-heureusement menée à bien. Deux hommes de talent et d'esprit, un prosateur et un poëte, laborieux, chercheurs, lettrés jusqu'au bout de la plume, assez provinciaux pour se donner le temps de réfléchir, assez Parisiens pour être au courant de ce qu'il faut savoir, ont regardé du côté de l'Académie française, et ils se sont dit : L'Académie est attaquée ; la poésie est abandonnée ; traitons par l'homœopathie ces deux illustres malades. Notre siècle n'est pas poétique, mais il est curieux ; ramenons-le à la poésie par la curiosité. Rendons-le poëte malgré lui, en évoquant ces images du passé, qui ne manquent jamais leur effet sur les générations vieillissantes : la nôtre n'ouvrirait peut-être pas un volume de Lemierre, de Thomas, de Raynouard, de Mil-

[1] *Les Poëtes lauréats de l'Académie française.*

levoye, de Victorin Fabre, de Soumet; mais il lui plaira de savoir que, telle année et tel jour, ces noms déjà perdus dans la brume lointaine furent synonymes de succès, de couronnes, presque de gloire; elle ne sera pas fâchée de rencontrer comme légende de ces médailles usées par le temps, des notices brèves, nettes, spirituelles, exactes, piquantes, qui lui apprennent à mettre au-dessous de ces noms, quand ils seront prononcés, une date, une idée, un fait, un souvenir. Et que sait-on? L'appétit vient en lisant. Une fois la connaissance faite ou refaite, on voudra voir comment versifiaient ceux que l'on avait oubliés et comment ont débuté ceux que l'oubli ne peut plus atteindre. Ainsi nous arriverons tout doucement, par la plus honnête des supercheries, à réaliser un prodige plus surprenant, en 1865, que la prospérité du Piémont et les résultats de la liberté des théâtres : à faire lire des vers.

Peut-être MM. Edmond Biré et Emile Grimaud ne se sont-ils pas dit tout cela; mais il suffit, pour leur succès, qu'on le pense en les lisant. Tâchons de donner une idée de leur plan; ce sera le meilleur moyen de recommander leur ouvrage.

C'est du 25 août 1671 que datent les prix de poésie décernés par l'Académie française. Quels prix, grand Dieu! quels sujets, quels lauréats, et quel contraste entre les admirables chefs-d'œuvre qui signalaient cette triomphale période du grand siècle, et les amplifications rimées que consacraient invariablement à la gloire de Louis XIV des concurrents tels que l'abbé Genest, du

Jarry, La Monnoye, d'Alibert, de Saint-Romain, l'abbé de Maumenet, madame Durand, de la Granche, Roy, Gacon, La Visclède, etc., etc. ! Quatre-vingts ans, de 1671 à 1751, pendant lesquels ils sont tous à peu près de la même force et de la même notoriété ! *Si j'en connais pas un.....* Avouons, pour être juste, que le cahier des charges académiques était alors de nature à refroidir le plus bouillant génie, à décourager l'inspiration la plus vaillante. Toujours l'éloge de Louis XIV ! et des textes dans le genre de ceux-ci : « Qu'on voit toujours Sa Majesté tranquille, quoique dans un mouvement continuel. » — « Sur la gloire que le roi s'est acquise en se condamnant dans sa propre cause. » — « Plus le roi mérite les louanges, plus il les évite. » — Je ne cite ni les plus longs ni les plus ridicules. Toujours le même pâté d'anguilles, pétri de la même façon, et cuit aux rayons du Roi-Soleil ! En lisant ces singuliers programmes, on comprend que, pendant cette première période, les chances ne fussent courues que par de pauvres diables ou par des hommes du monde, enchantés de faire à la fois acte de poëtes et de courtisans. Ne vous hâtez pas, sur cet échantillon, de crier à l'abaissement des lettres. Cette époque où les Maumenet, les Gacon, les du Jarry, les La Monnoye s'excrimaient en l'honneur des gloires, des grandeurs et des perfections de Louis, était justement celle où Molière écrivait *Tartuffe* et *le Bourgeois Gentilhomme*, Racine *les Plaideurs* et *Britannicus*, la Fontaine ses *Fables*, Boileau ses *Satires*, Bossuet son *Exposition de la foi catholique*, la Rochefoucauld ses *Maximes*. Ce *laid* idéal de la littérature

de convention, d'adulation et d'apparat était exactement contemporain des Lettres de madame de Sévigné.

N'y a-t-il là, en effet, qu'un contraste? Ne pourrait-on pas, en tout bien, tout honneur, et sans être accusé d'arrière-pensées amoureuses pour la plus illustre des douairières, y trouver le sujet de quelques réflexions rassurantes? Quel est le principal argument des détracteurs de l'Académie? Par quelles objections essayaient-ils, cet hiver encore, d'atténuer l'immense effet produit par les éclatants discours de MM. de Carné et Dufaure? L'Académie, disent-ils, est une institution aussi dépaysée dans notre siècle que le seraient les culottes courtes et les ailes de pigeon; elle s'éloigne de plus en plus de son origine et de son but; entre elle et la littérature vraie, vivante, celle dont le cœur bat, dont les yeux brillent, dont les lèvres parlent, dont l'âme se communique incessamment de l'élite à la multitude, il y a des abîmes, ou, comme on dirait en langage de théâtre, des *loups* de plus en plus effroyables. Donc il faut en finir avec cette dernière épave de l'ancien régime; après quoi, notre maître et notre maîtresse, l'Art et la Liberté, nous accorderont, en guise de récompense, le privilége de ne plus faire que des chefs-d'œuvre.

Eh bien! voilà l'époque par excellence, celle où l'Académie était dans sa fleur, et semblait ne faire qu'un avec tout ce que la poésie et la littérature possédaient de plus éminent : ses prix offraient tout l'attrait de la nouveauté, et devaient être d'autant plus recherchés que la moyenne des auteurs était généralement plus pauvre. Pourtant

lisez ou essayez de lire les quarante-quatre éloges poétiques de S. M. Louis le Grand, et vous reconnaîtrez, entre deux bâillements, que le meilleur ou le moins mauvais est séparé des tragédies de Racine et des comédies de Molière par une tout autre distance que celle qui sépare, par exemple, le concours de 1817 des tragédies de M. de Jouy, et le concours de 1859 des comédies de M. Laya. Au dix-septième siècle, ce n'est ni la même poésie, ni la même langue, ni la même atmosphère. On dirait deux races distinctes, sans autre intermédiaire que Richelet et Chompré. Au dix-neuvième, les différences s'amoindrissent : ceux que l'Académie a couronnés la veille, le public les applaudit le lendemain. Chose singulière! c'est l'année 1789 qui ouvre cette révolution, comme elle en a ouvert de moins académiques. Nous lisons dans le premier volume de MM. Biré et Grimaud : « 1789 : l'Édit de novembre 1787 en faveur des non-catholiques : Fontanes. » Ainsi, au seuil de la société nouvelle, sous les auspices de cette liberté de conscience qui avait encore à se faire acheter bien cher, c'était un élégant écrivain, un vrai poëte, qui préludait par un prix d'Académie à de plus sérieux succès; et ce poëte a rempli, avec l'abbé Delille, tout l'interrègne qui va d'André Chénier à Lamartine. Dix-huit ans plus tard, le lauréat s'appelle Millevoye, à jamais sauvé de l'oubli par sa *Chute des feuilles;* en 1815, Alexandre Soumet, Charles Magnin et madame Dufrénoy, trois noms d'une incontestable valeur. Le concours de 1817 est plus significatif encore. Là, comme une nichée de fauvettes qui, à l'aube d'un beau jour, se posent un

moment sur la même branche avant de se disperser, paraissent ensemble les futurs auteurs de *Marie-Stuart* et de *Picciola*, puis Casimir Delavigne, Charles Loyson, mort à vingt-neuf ans et dont le talent valait mieux que le nom; la princesse Constance de Salm, qui eut ses jours de succès et d'éclat, et enfin un enfant de quinze ans qu'on appelait alors l'*enfant sublime*, et qui aujourd'hui s'appelle Victor Hugo. Cette supériorité du présent sur le passé a persisté jusques aux concours les plus récents, jusques à mademoiselle Ernestine Drouet, l'auteur inspirée de *Caritas*.

D'où vient cette différence? MM. Biré et Grimaud nous le disent : de la servitude, ou, si vous l'aimez mieux, du servilisme d'alors et de la liberté d'aujourd'hui. Par conséquent, dire que l'Académie française représentait fidèlement, à cette époque, les aspirations de l'intelligence e qu'elle est maintenant rebelle à tous les instincts de l'esprit moderne, c'est exactement comme si l'on disait que la littérature servile ou courtisanesque est préférable à la littérature indépendante; qu'il vaut mieux chanter, quarante-deux fois de suite, les vertus d'un monarque absolu que célébrer l'indépendance de l'homme de lettres, le bonheur que procure l'étude, la découverte de l'imprimerie ou la Sœur de charité; en d'autres termes, qu'une Académie libérale, conservant une fière attitude et personnifiant de son mieux l'émancipation tout actuelle de la profession littéraire, est un débris de l'ancien régime, bon à jeter au garde-meuble des vieilles monarchies, et qu'une Académie prosterné

devant les puissances de ce monde serait un magnifique *specimen* de la société nouvelle. Est-ce là l'opinion de ses détracteurs? Nous le croirions volontiers en lisant leurs brochures.

On comprend que MM. Biré et Grimaud aient glissé rapidement sur ces premiers poëtes lauréats, qu'ils se soient bien gardés de transcrire leurs vers, et se bornent à faire luire un rayon de jour crépusculaire sur ces *oubliés* et ces *dédaignés*. Les notices! voilà ce qui fait l'agrément et ce qui fera le succès de leur livre. Ils le comparent modestement à cette salle du palais de l'École des beaux-arts, spécialement destinée à recevoir les toiles qui ont valu le grand prix de Rome à leurs auteurs. Pour que la similitude fût complète, il faudrait supposer, à côté de ces toiles où les noms de Girodet, d'Ingres, de Flandrin donnent la réplique à ceux de MM. Norblin et Larivière, un *cicerone* très-bien renseigné, qui, dans une causerie instructive et piquante, nous redît en abrégé l'histoire des progrès ou des défaillances, nous rappelât pourquoi les uns ont dépassé et pourquoi les autres n'ont pas tenu les promesses de leur premier succès. Ces deux volumes sont pleins d'informations puisées aux bonnes sources, de jolies surprises qui réveillent l'attention au moment où elle risquerait de s'assoupir, et qui, je le répète, mettent notre passion la plus vive, la curiosité, au service de notre goût le plus émoussé, le goût des vers

Voulez-vous quelques citations? Un de nos chroniqueurs racontait récemment l'histoire de ce jeune artiste,

(n'était-ce pas Bouginier?) dont le nez, devenu légendaire, était crayonné ou charbonné sur tous les murs de Paris. Les aimables inventeurs de cette *scie* d'atelier ne se doutaient probablement pas qu'ils copiaient, à cent soixante ans de distance, de bien illustres personnages, le duc et la duchesse du Maine et le duc de Bourgogne. Le second des lauréats par ordre de date (1673), l'abbé Genest, avait un nez de dimension si colossale, qu'en cherchant l'anagramme de son nom, Charles Genest, les princes trouvèrent ces mots : *C'est large nès.* Le duc de Bourgogne dessinait partout ce nez gigantesque ; sur ses cartons de dessins, sur les murailles, sur la glace de son carrosse, quand elle venait à se ternir... — Tant il est vrai que les facéties des petits qui s'amusent ne sont pas beaucoup plus spirituelles que celles des grands qui s'ennuient!

Ce qui est plus piquant, c'est d'apprendre que Voltaire, oui, Voltaire lui-même, le grand émancipateur des esprits, l'impitoyable railleur des hiérarchies sociales, concourut deux fois pour ce prix de poésie sans réussir à l'obtenir. En 1714, Voltaire, âgé de dix-huit ans, fut vaincu par un abbé Laurent Juilhard, dit du Jarry, dont le poëme (*le Vœu de Louis XIII*) ne devait pas être un chef-d'œuvre, si nous en jugeons par les vers suivants :

> Pôles *glacés, brûlants*, où sa gloire connue
> Jusqu'aux bornes du monde est chez vous parvenue.

Soixante-quatre ans après, Voltaire octogénaire concourut encore sous le nom du marquis de Villette, et le poëte d'*Irène* ne fut pas plus heureux que l'auteur d'*Œdipe* : il

n'arriva que le cinquième, et peu s'en fallut qu'il ne fût jeté au panier. Entre ces deux dates, en 1747, il composa sur le programme du concours : « La clémence de Louis XIV est une des vertus de son auguste successeur, » — une ode qui ne pouvait prétendre au prix, puisqu'il était alors un des quarante, mais qui se fit remarquer par sa fougue dithyrambique. « Voltaire, ajoutent nos auteurs, prétendait alors à un prix bien autrement précieux pour lui : la faveur de Louis XV. »

Ces petits détails m'ont paru bons à recueillir. Le Voltaire de la postérité, ou, pour mieux dire, de *sa* postérité, n'est pas du tout celui que connurent ses contemporains. On ne le voit plus aujourd'hui qu'à travers une sorte de nuage olympique, dans la grandeur d'un rôle qui le fait adorer ou maudire, suivant qu'on hait ou qu'on regrette ce qu'il a démoli, suivant qu'on repousse ou qu'on vénère ce qu'il a blasphémé. Le fait est que peu de grands hommes eurent plus de petitesses : peu de semeurs d'idées nouvelles furent plus enclins à flagorner les idées reçues; peu de libérateurs des intelligences eurent plus de penchant à s'incliner devant tons les brillants emblèmes des servitudes intellectuelles. Génie saturé de gloire, il disputait une médaille académique à un André de Murville, à un abbé Guéroult, à un L'Œillart d'Avrigny; il lui fallait à la fois les gros morceaux et les miettes. Défenseur de l'humanité, un sourire de Louis XV lui eût fait abandonner sa cliente. Il avait autant de vanité que d'orgueil, autant de goût pour les distinctions chères aux gens médiocres que pour les succès promis aux es-

prits supérieurs. Ce frondeur était courtisan; ce malicieux était flatteur; ce pourfendeur d'abus les eût applaudis, si on l'eût mis, pour les voir passer, à une fenêtre du palais de Versailles. Le sarcasme qui a dessiné l'indélébile pli de sa face se fût figé sur ses lèvres, si le roi de France avait traité en favori celui qui devait être un jour le roi Voltaire.

Revenons aux *Poètes lauréats :* l'intérêt est plus vif à mesure qu'on avance. En 1754, l'Académie, débarrassée de ses langes marqués au chiffre de Richelieu et de Louis XIV, proclame (soit dit sans jeu de mots) la liberté des sujets. Dès lors se présentent des noms moins obscurs : Lemière, Marmontel, Thomas, la Harpe, Florian, Chamfort. Ces noms ne nous ont jamais inspiré un très-vif enthousiasme. Pourtant, si l'on veut bien se souvenir que les plus grands écrivains du dix-huitième siècle furent des prosateurs, on reconnaîtra que cette poésie académique nous donne, en abrégé, l'exacte mesure de toute la poésie de l'époque. N'oublions pas Rulhière et Gilbert, Gilbert surtout, que ses démêlés avec les philosophes avaient rendu suspect à l'Académie, et dont l'ode sur le *Jugement dernier* (1773) se termine par un vers admirable :

Sur les mondes détruits, le Temps dort immobile.

On sait que Gilbert, vaincu par la Harpe, lui fit payer sa défaite par ces vers présents à toutes les mémoires ;

C'est ce petit rimeur, de tous ses prix enflé,
Qui sifflé pour ses vers, pour sa prose sifflé,

Tout meurtri des faux pas de sa Muse tragique.
Tomba de chute en chute au trône académique.

N'oublions pas le poëte anonyme qui, dans une ode sur l'*Immortalité de l'âme*, couronnée en 1758, fit entendre des accents vraiment lyriques où vibre un écho des chœurs d'*Athalie* :

Grand Dieu, quand un rayon de ta clarté suprême
Ne m'eût point révélé mon sort,
Mon âme chaque jour lit au fond d'elle-même,
Qu'en la formant ta main l'a soustraite à la mort.
Un instinct généreux, un cri de la nature
Contre le néant me rassure.
Ce qui n'est point matière est immortel en moi :
Ma raison me l'apprend sans être téméraire,
Et sur cet important mystère
Ne laisse ni combat, ni mérite à ma foi...

On le voit, nous sommes loin déjà des *pôles glacés, brûlants*, de l'abbé Juilhard. Pour compléter ce second chapitre, cueillons, avec nos auteurs ce vers tant de fois cité sur Henri IV :

Seul roi de qui le pauvre ait gardé la mémoire...

Dix-neuf personnes sur vingt attribuent ce vers à Voltaire : il est de Gudin, fils d'un horloger comme Beaumarchais, et beaucoup moins célèbre par ce vers que par son amitié pour l'auteur du *Mariage de Figaro*.

Pourtant, tout ceci n'est, à vrai dire, qu'un prologue dans l'ouvrage de MM. Biré et Grimaud. Après le terrible intermède révolutionnaire, on vit l'Académie française renaître de ses cendres et proposer, dès 1803, de nou

veaux prix de poésie. Raynouard fut le premier lauréat de cette période ; sa pièce avait pour titre : *Socrate dans le temple d'Aglaure.*

C'est donc un espace de soixante années et de trente-deux concours poétiques que MM. Biré et Grimaud nous font traverser sans faiblir un instant et sans autre lacune que quelques vers de madame Louise Colet, qui se sont égarés (avec leur auteur). Avons-nous besoin de dire tout ce qu'il a fallu de soins, de patience, de démarches et de travail pour colliger, pour réveiller toutes ces pièces enpormies soit dans les cartons des lauréats, soit dans les papiers de famille, soit dans les archives de l'Académie? Nous avons mentionné la plupart des noms qui furent révélés par ces concours. Ajoutons qu'autour de chacun de ces noms, à propos de chacune de ces existences tranchées avant l'âge ou heureusement prolongées jusqu'à nous, les auteurs de ce livre ont groupé tout ce qui peut rendre la vie à ces figures éteintes ou ramener nos regards sur ces figures vieillies. Ils ont fait preuve, dans cette partie de leur travail, d'un sentiment littéraire très-juste et très-fin : je ne crains ni de me tromper ni de me répéter en affirmant que, si les poëmes couronnés donnent quelques lecteurs aux notices, les notices en donneront beaucoup plus aux poëmes. Rien de plus judicieux, par exemple, que la page où MM. Biré et Grimaud, établissant la balance entre Alexandre Soumet et Casimir Delavigne, l'un si brillant, l'autre si sage, nous font remarquer avec regret que la liste de nos grands poëtes se serait enrichie d'un nom immortel si ces deux talents

incomplets et divers se fussent réunis dans un seul homme. Dans un autre genre, quoi de plus touchant et de plus vrai que l'hommage rendu au pauvre Édouard Mennechet, ce dévoué serviteur de la branche aînée des Bourbons, cet aimable poëte, ce lecteur délicieux, dont la vie, si heureuse d'abord et si douce, s'est achevée dans les luttes d'une pauvreté fidèle? C'est par là, par ces retours sur un passé d'hier, que ces courtes biographies méritent de prendre pied dans la critique et dans l'histoire littéraire.

Quant au succès, je suis tranquille : outre le mérite très-réel du livre, il est placé sous le patronage d'une foule de sentiments qui se chargeront de sa fortune. Les lauréats morts ont laissé une famille et des amis : l'amitié, la piété filiale vont accourir vers ces pierres tumulaires avec des branches de cyprès et des couronnes d'immortelles. Les vivants accueilleront avec joie ce regain inattendu qui s'épanouit tout à coup sur un sol ravagé par le malheur des temps. Tous ceux — et le nombre en est grand, — qui aiment à se frotter de littérature sans que la couche soit trop épaisse, trouveront dans cet ouvrage assez de noms propres, de dates, d'anecdotes, de citations, de bons ou de mauvais vers, pour en faire le sujet d'une agréable causerie entre honnêtes gens. On achètera ces deux volumes comme on va à l'Académie. S'il manque quelque chose à ces pièces de vers au point de vue de la poésie pure, le désavantage est racheté par cette sorte de poésie qui ne dépend pas d'un hémistiche ou d'une rime, qui ne se formule pas en odes ou en sonnets, mais qui se

réveille subitement dans nos âmes, chaque fois que l'on nous reporte vers de lointains souvenirs et qu'une pâle clarté illumine les débris de nos jeunes années. Combien de ces noms, Millevoye, Soumet, Delavigne, Victorin Fabre, nous rappellent nos premiers songes, nos premières lectures, nos soirées au Théâtre-Français, nos promenades au Luxembourg ! Le passé ! il est la poésie de ceux qui n'en ont plus d'autre et la jeunesse de ceux qui se font vieux. Et à ce propos un petit détail m'inquiète. J'ai dit que l'amour-propre des lauréats me répondait du succès du livre : en suis-je bien sûr ? Parmi ces lauréats, il y a des femmes, et ce livre nous dit leur âge ; passe encore pour celles qui sont mortes ; tous les morts sont à peu près du même âge ; mais madame Louise Colet ? Née le 15 août 1815 ! La cinquantaine ! c'est à brouiller toutes les *elles* avec tous les *eux !* Quel baume poétique pourrait guérir une pareille blessure ?

C'est pourquoi je propose à l'Académie, comme sujet du concours de 1866 :

« Le chagrin d'entendre parler de leur âge l'emporte-t-il chez les femmes-poëtes, sur le plaisir de voir relire leurs vers ? »

Mais *mon* concours serait nul parce qu'il faudrait des femmes pour le juger, et que, si elles font des académiciens, elles ne sont pas encore de l'Académie française.

V

PROUDHON

20 février 1865.

Un mois s'est écoulé depuis la mort de Proudhon : c'est trop pour un panégyrique ; c'est assez pour qu'il soit permis de se demander ce qu'il faut penser de ce *grand penseur*, ce que l'on peut écrire sur ce *grand écrivain*, sans être accusé de troubler un deuil public et de manquer de respect à un cercueil.

Et d'abord écartons, de grâce, les vertus de l'homme privé. S'il est vrai, comme on l'assure et comme nous aimons à le croire, que Proudhon ait été bon père, bon époux, homme de mœurs austères et d'inflexible probité, tant mieux ! Cela prouve que, dans certaines intelligences, le mal reste à l'état spéculatif et que de bons instincts peuvent prévaloir contre des idées perverses. Voyez l'Allemagne ! Regardez, au bord de ce ruisseau où croissent les *wergiss mein night*, sous cette tonnelle ta-

pissée de clématites et de houblons, cet homme jeune encore, au front pâle, à l'œil bleu, au regard songeur et débonnaire : il a passé dix ans à soupirer pour une Gretchen quelconque, devenue aujourd'hui sa douce ménagère. Il fume paisiblement sa pipe, entouré de jolis enfants qui grimpent sur ses genoux. Parfois il contemple le ciel, comme pour le prendre à témoin de sa tranquille félicité. Jamais on ne vit plus complète image de la vie régulière; jamais la paix de l'esprit et du cœur, la soumission à l'ordre établi, l'intention de ne rien déranger dans un ensemble où l'on trouve une part suffisante de vérité et de bonheur, ne prirent une forme plus persuasive et plus rassurante. Eh bien ! interrogez cette idylle vivante, ce bon patriarche, sur ses doctrines religieuses, philosophiques, politiques et sociales. La plus sage a de quoi mettre Dieu en question, le monde en feu, la religion en cendres, le bon sens en charpie, la morale en miettes, la propriété en morceaux, la famille en pièces. Le bonhomme est un féroce utopiste. Sa métaphysique est sans cesse occupée à rendre à sa vie pratique les démentis qu'elle en reçoit.

La Providence permet ces contrastes : pour nous humilier de deux manières et nous montrer notre faiblesse en parties doubles, elle veut, de temps à autre, que les apôtres de la vérité compromettent, par leurs fautes, l'excellence de leur prédication, et que les missionnaires du mensonge contredisent par leur conduite la perversité de leurs leçons ; c'est une loi morale sans laquelle les bons seraient trop forts et les méchants trop faibles : l'âme et

la conscience ont besoin de ce contre-poids, afin que les luttes de la vie restent dignes de la méditation du sage et des efforts de l'homme de bien.

Or, de même que je laisse aux commis voyageurs, s'il y en a encore, et aux lecteurs du *Siècle*, — il y en aura toujours, — le plaisir de raisonner sur les imperfections de la religion chrétienne d'après celles de ses ministres, de même je refuse de m'incliner devant les vertus d'une vie privée qui ne s'est révélée au public que par des enseignements propres à changer toute vertu en duperie. C'est affaire des panégyristes de la première heure ; de quoi défrayer une épitaphe : encore, après le *bon père* et le *bon époux* de rigueur, faudrait-il ajouter : « Tous ceux qui ont lu ses ouvrages reconnaîtront qu'en restant vertueux, ce logicien impitoyable a complétement manqué de logique. »

Ce qui est véritable, ce qui est évident, c'est qu'un homme qui écrit pour le peuple, qui accumule à son profit — ou à ses dépens — livres, brochures, articles de journaux, projets financiers, rêves d'économiste, réformes sociales, cesse d'être lui-même pour s'absorber dans cet élément multiple, dans cette foule intelligente ou aveugle qu'il prétend diriger, éclairer, émanciper, enrichir. Ce n'est plus lui, un individu, que l'on doit juger ; c'est la masse d'idées, de sophismes, de passions, de chimères, de folies, de convoitises qui s'allument à la lecture de ses écrits. Ce sont les courants qui s'établissent entre cet esprit solidaire et ceux dont il fait ses disciples. Ce n'est plus Proudhon, mais ce que j'appellerais l'âme

proudhonienne, si Proudhon avait cru à l'âme. Dès lors, dans cette assimilation du précepteur, de la leçon et des élèves, je n'aperçois plus qu'intelligences grossières aux prises avec les excitations les plus dangereuses ; esprits violemment arrachés à toutes les croyances qui apaisent et consolent ; démagogie flattée dans ses vices les plus meurtriers, dans ses penchants les plus effroyables ; autorité matérielle et morale également désarmée ; catastrophe et ruine préparées à la société, si la société ne retrouvait, pour repousser le péril urgent, l'énergie et la clairvoyance qui lui manquent pour conjurer les dangers lointains.

Ceci posé, abordons la question : Proudhon était-il un grand penseur et un grand écrivain ?

Ici, je prévois l'objection. Vous n'appelez, me dira-t-on, grand penseur que celui qui pense comme vous, et grand écrivain que celui dont les opinions, exprimées dans un beau langage, vous donnent le plaisir de vous admirer vous-même dans la personne d'un homme de génie.

Eh bien ! on se trompe : j'appelle grand penseur et grand écrivain l'homme qui, par la profondeur ou la finesse de ses idées, par l'éclat et le charme de son style, apporte à une cause quelconque — bonne ou mauvaise — un appui tel, que désormais l'on puisse réfuter, redouter, maudire, exécrer, combattre, vaincre, anéantir le défenseur et la cliente, mais qu'on ne puisse plus ni les séparer, ni les oublier. Ne citons pas de noms propres, la nomenclature serait trop longue.

Mais surtout j'appelle grand penseur et grand écrivain celui dont on ne peut pas dire : Si les événements, la société et la politique avaient suivi leur cours naturel, si tel ou tel incident, inexplicable au point de vue purement humain, n'était pas venu donner raison à tous les fous contre tous les sages, bouleverser les idées en irritant les passions, lancer le pays dans les aventures, le condamner à des régimes d'exception, d'expédient et de hasard, cet homme que l'on qualifie d'illustre aurait été obligé, ou de rester obscur, ou de penser et d'écrire tout autrement qu'il n'a pensé et écrit.

Maintenant, veut-on que, pour fortifier mon raisonnement, je lui donne la forme d'un dilemme ? Soit : de deux choses l'une : ou Proudhon a été créé et mis au monde par la circonstance, par le triomphe fortuit de la démocratie ; alors, comment se fait-il qu'il ait été plus funeste à son parti qu'une armée de réactionnaires ? ou il est de ceux que l'on doit juger et admirer en dehors de la cause qu'ils servent ; alors, comment se fait-il qu'il ne puisse y avoir contre lui de plus terrible argument que de se demander ce qu'il aurait été, si la bourgeoisie parisienne n'avait pas, dans un moment de surprise, présenté les armes à la république de février ?

Remontez un siècle, deux siècles ; choisissez les hommes les plus différents, au service des doctrines les plus diverses : Bossuet, Montesquieu, Voltaire, Joseph de Maistre, Bonald, Chateaubriand ; que trouvez-vous ? Des hommes qui représentent une idée, qui s'y attachent dans la défaite ou dans la victoire ; celui-ci, champion de

l'autorité, l'investit du droit divin, pour mieux la saluer chez le prince; celui-là, en face d'un régime dont les abus et les vices s'accusent de plus en plus, essaye la formule d'un gouvernement idéal qui se réalisera plus tard dans les monarchies représentatives; un autre, aimant à confondre des désordres passagers avec des vérités immortelles, fait de son merveilleux esprit le démolisseur universel, sans se douter qu'après ces démolitions vengeresses, Dieu saura retrouver dans les débris tout ce que sa créature a cru détruire; cet autre profite des calamités qui ont semé partout l'horreur et l'épouvante, pour essayer de renouer une chaîne brisée, de restaurer l'autorité des temps antiques, etc. — Je ne leur donne pas gain de cause à tous : les uns ont eu tort; les autres trop raison; ceux-ci ont propagé l'erreur, ceux-là ont surmené la vérité; mais enfin tous ont personnifié une idée, une foi, un grand intérêt intellectuel ou moral. De près ou à distance, on ne saurait les nommer sans songer aussitôt à ce qu'ils ont défendu ou attaqué, proclamé ou nié, créé ou détruit.

Est-ce tout? Pas encore; essayez, si vous le pouvez, d'imaginer un événement public, un accident imprévu, une crise sociale, une chute de souverain ou une révolte populaire, qui réduise à néant ou fasse changer de voie Bossuet, Voltaire, Montesquieu, de Maistre, Bonald, Chateaubriand : impossible : il y a là une force et une consistance qui vous défient, un je ne sais quoi qui résiste à toutes les hypothèses, et qui maintient l'homme, sa pensée et ses écrits, au-dessus de toutes les variations exté-

rieures. Sans doute, le *milieu* et le *moment*, pour parler comme M. Taine, ne sont pas sans influence sur les esprits le plus fortement trempés ; mais ce suprême accord entre l'action qu'ils exercent et celle qu'ils subissent, les rend plus puissants encore pour le bien ou pour le mal.

Appliquons à Proudhon ces lois générales; de quelle vérité ou de quelle erreur s'est-il inspiré? quelle cause a-t-il servie ou voulu servir? qu'a-t-il été ou prétendu être? Révolutionnaire, démocrate, socialiste, je le veux bien ; mais si j'avais le moindre droit ou la moindre prétention à une de ces trois épithètes, je ressentirais contre Proudhon une rancune profonde, et je jetterais à sa mémoire d'inépuisables anathèmes. S'il a échappé à ce titre de malfaiteur de l'intelligence que l'on peut répéter après M. Guizot, c'est à force d'être nuisible aux sauvages théories qu'il essayait de répandre. Ménagé, bien que haï par les démagogues, tout étonnés qu'un homme remarquable fût né de leurs victoires, il a obtenu le bénéfice d'une foule de circonstances atténuantes auprès des *conservateurs*, ravis d'avoir, au fond, pour auxiliaire leur plus bruyant ennemi. C'est ainsi que s'expliquent la célébrité de Proudhon et les égards extraordinaires qu'ont eus pour lui des gens intraitables vis-à-vis de l'élite des *libres-penseurs* modérés. Cette célébrité bizarre et apocryphe se place entre ces deux termes : au début, le tapage qui s'est fait autour de quelques-unes de ses formules, et qui nous a tous rassurés par l'excès même des frayeurs dont il s'efforçait de nous frapper ; à la fin, le contentement

qu'il nous causait en réussissant à convaincre de mauvaise foi, de vanité stupide, d'erreur palpable, de contradiction grossière, tous ceux qui, sans être absolument de son avis, étaient diamétralement opposés au nôtre. Placez dans les phases intermédiaires quelques pamphlets saisis par la police et embellis de leur disgrâce, quelques rigueurs regrettables, quelques coups de boutoir savamment distribués à droite et à gauche, de manière à amuser la gauche et la droite, un peu de charlatanisme, des assertions mélangées de Babœuf et de M. de la Palisse, un certain nombre de dupes et de compères ; — et vous aurez ce que, de nos jours, on appelle un homme célèbre.

Singulière logique qui, pour être dans le vrai, a besoin d'imiter Saturne et de dévorer ses enfants ! Étrange parti où, afin de s'accréditer auprès des gens raisonnables, on prouve que l'on n'a pour amis que des fous, des hableurs ou des idiots, et que, si l'on n'était pas athée, on voudrait être ultramontain !

Ne vous y trompez pas : Proudhon est tout entier dans ces disparates, tout entier dans le scandale de ses commencements. Je me déclare incompétent vis-à-vis des pages qu'il a écrites sur les sujets d'économie politique ; j'ignore quelles peuvent être la valeur et la portée de ses gros livres ; ce que je sais, c'est qu'il n'a existé pour les masses, qu'il n'est devenu et n'est resté un type, un personnage populaire et légendaire, que par ses rapports directs avec la république de février, résumés dans les deux fameux aphorismes : — Dieu, c'est le mal, — la

propriété, c'est le vol, — et expliqués dans un journal qui s'intitulait, si j'ai bonne mémoire, *le Représentant du Peuple*.

De tout le bagage de Proudhon, je n'ai lu bien exactement que ce journal et le volume qu'il publia en décembre 1849, sous le titre de *Confessions d'un Révolutionnaire;* mais s'il suffit de deux lignes de l'écriture d'un homme pour le faire pendre, un livre de quatre cents pages et une cinquantaine d'articles me suffisent d'autant plus pour juger Proudhon, que ses spécialités de savant, de financier et d'économiste n'ont rien à démêler avec cette étude de critique littéraire : je ne dois examiner que le penseur et l'écrivain.

Le journal de Proudhon était au premier rang de ceux qui causaient d'horribles insomnies aux bourgeois, stupéfiés de ce qu'ils avaient laissé faire. Un moment de réflexion nous tranquillisait. De pareils cauchemars tuent ou réveillent, et les gens bien réveillés sont plus difficiles à surprendre. En réalité, pas une idée sérieuse, féconde ou même destructive; des simulacres de pensées, des paradoxes apoplectiques, des fantômes sortant de chaque phrase comme les vapeurs d'un marécage, des audaces de maître d'armes muni d'un sabre de fer-blanc, des pantomimes de sauvage costumé dans la coulisse, une pratique de Polichinelle dans un trombone de régiment, un tonnerre de théâtre, des menaces en l'air, des blasphèmes en ballon, les foudres d'un Jupiter de foire, des contes de revenans récités à des quadragénaires; des histoires de voleurs débitées les mains dans les poches, un fond de

persuasion que *ce n'était pas arrivé et n'arriverait pas*, quelque chose que les enfants traduisent par les mots traditionnels : *pas pour de bon*, ou *pas pour de vrai*. Ce succès, je le répète, — si c'est là ce que l'on peut appeler un succès, — fut radicalement dû à ce frisson tempéré par un sourire, à cette collection de *puffs* trop énormes pour paraître vraisemblables, à la violence de ce piment qui commençait par brûler le gosier et finissait par un arrière-goût de tisane.

Dans tout cela, qu'y avait-il de sérieux et de sincère? Ce grand démolisseur était-il un halluciné, un maniaque ou un charlatan? Cet homme *fort* avait-il voulu pratiquer le *de plus fort en plus fort*, de chez Nicolet? Dans un moment où l'on ne pouvait se faire écouter qu'en cassant les vitres, son idée était-elle de casser quelques vitres de plus que son voisin?

Les avis furent très-partagés, et la popularité de Proudhon se fit de ce partage qui le représentait comme un Croquemitaine en bonnet de coton. Aussi, lorsque les vaudevillistes et les parodistes songèrent à exploiter la réaction, qui n'était pas hélas! beaucoup plus spirituelle que son contraire, ils n'hésitèrent pas; les autres physionomies républicaines leur parurent sans doute trop rébarbatives et trop farouches : ils allèrent droit à Proudhon, parce que cette figure énigmatique, inquiétante et amusante se prêtait mieux à ce genre d'interprétation grotesque, qui s'appelle la parodie. Ils traitèrent Proudhon comme on traite aujourd'hui les dieux de l'*Iliade*: le succès leur donna raison : or soyez bien sûr que, si la

société menacée avait pris l'original au sérieux, elle n'aurait pas ri de la copie, ni même de la caricature.

Du moins on rencontrait çà et là, dans ces pages contemporaines de la lune de fiel de la République de février, la verdeur et l'entrain d'un homme qui a le vent en poupe. Les *Confessions d'un Révolutionnaire*, publiées dix-huit mois après, démontraient toute la pauvreté et tout l'enfantillage de ces doctrines qui se mouraient d'inanition, faute de l'aliment journalier du club et de l'émeute. On oublie vite en France, et il y a des souvenirs si humiliants et si pénibles, que l'on espère se réhabiliter en les oubliant. J'aurais probablement l'air de procéder à des fouilles d'antiquaire en rappelant ce qui s'agitait alors dans les esprits et ce qui remplissait ce livre. C'est là que Proudhon exhiba sa formule de l'an-archie, très-différente, disait-il, de l'anarchie pure et simple, parce que l'une signifiait l'inconvénient, l'autre l'avantage de ne pas être gouverné. C'est là qu'au lieu de reconnaître, même pour le maudire, le grand mouvement qui emportait ses idoles, il attribuait les principales journées de mars, d'avril et de mai 1848, tantôt à une réaction de Louis Blanc ou de Ledru-Rollin, tantôt à une fantaisie d'Armand Marrast et de Bastide. Là s'étalait cette bizarre théorie d'après laquelle Louis-Philippe avait reçu du ciel une mission providentielle, celle de corrompre, d'organiser honnêtement la corruption politique ; écuries de l'Augias parlementaire, qui devaient être, on le sait, balayées par le suffrage universel. Là, enfin, le profond publiciste prouvait le discrédit, le mépris, le dégoût qui avaient

submergé le « le roi des Français, » par un argument que je recommande aux détracteurs officieux de l'Académie. La preuve que Louis-Philippe était généralement reconnu pour un corrupteur, c'est que jamais les académiciens, dans leurs séances de réception, n'avaient fait l'éloge de l'infortuné monarque. Ce chef-d'œuvre de dialectique, relu en 1865, après les tentatives d'effraction académique dont on nous a donné le régal, inspire des idées qui seraient assez agréables, si elles n'étaient dangereuses.

En somme, ce volume n'offrait qu'une série d'excentricités puériles : désormais le penseur, l'écrivain était jugé. Deux ans d'épreuves au grand jour, — le grand jour, ce fléau des mauvais rêves ! — lui avaient suffi à vider son sac. S'il a eu, avant sa mort, quelque regain de célébrité, ceci tient à des causes qu'il est peut-être assez difficile d'indiquer, et qui nous ramèneront à notre point de départ.

Journal et livre eussent été inexplicables et impossibles sans l'immense perturbation morale qui avait suivi la Révolution de février, et qui, détruisant d'un coup tous les points intermédiaires, nous précipitait vers les extrêmes. La conséquence logique de ce qui confondait également la raison de tous les hommes sensés, était de faire croire au génie de Proudhon. Le résultat infaillible de ce qui rendait inutiles les spécifiques des médecins était de faire accepter les drogues des empiriques ; mais encore aurait-il fallu qu'il y eût une drogue, et Proudhon ne montrait que des fioles vides et des étiquettes.

Pour apprécier le bruit qui s'est fait autour de ses au-

tres ouvrages, il sied d'invoquer le vieux proverbe : « Les extrêmes se touchent. » — Là encore, l'œuvre, l'homme et le succès n'étaient possibles que dans des conditions anormales : la liberté, remplacée d'abord par l'anarchie, était plus tard vaincue ou ajournée par la force. Dans la seconde de ces phases, comme dans la première, les intelligences, jetées hors de leur route, obligées de s'ouvrir un passage à travers l'inconnu à défaut de leurs issues véritables, dépensent, en créations paradoxales, en fantaisies passagères, en idolâtries de circonstance au profit de dieux d'argile, les facultés dont l'emploi lenr manque, dont les objets habituels se sont égarés ou éclipsés. On dirait des arbres dont la sève est refoulée et où des branches de gui remplacent les végétations naturelles; des prodigues qui cachent sous un manteau pailleté l'indigence de leur habit; des malades dont l'estomac, trop fatigué pour supporter une forte et simple nourriture, ne vit plus que de caprices. La politique, la littérature, les mœurs, l'art, les modes même, tout, aux époques et dans les sociétés dont je parle, présente ces traits caractéristiques. Elles cultivent le superflu et méprisent le nécessaire. Elles caressent le sophisme et laissent grelotter le bon sens; elles amassent le clinquant et démonétisent l'or; elles agitent des utopies formidables où le poivre de Cayenne est mitigé par le sergent-de-ville, des témérités furieuses qui expirent au pied d'une caserne, des tempêtes dans un verre d'eau filtrée par la gendarmerie. Jamais on ne vit querelles aussi bruyantes et aussi oiseuses, luttes aussi tapageuses et aussi stériles, rodo-

montades aussi superbes et aussi vides. Il est facile de deviner que le *quos ego* est là tout près, pour séparer les combattants qui se dévorent, pour arrêter le flot qui se courrouce, pour rassurer le bourgeois qui s'effraye, pour faire signe au parleur qui s'enroue et au brave qui s'expose. On nous accuse parfois d'être injuste envers notre temps, de le rabaisser au-dessous de ses mérites; nous l'aimons cependant, et en voici la preuve : c'est un hommage que nous lui rendons en essayant de réduire des hommes tels que Proudhon à leur juste valeur. Dans l'intérêt de son repos, de son honneur, de son orgueil, de sa place dans l'histoire, nous ne voulons pas qu'il soit dit que ce sont là ses grands hommes.

VI

MM. EDMOND ET J. DE GONCOURT[1]

27 février 1865.

Ce roman m'arrive, précédé ou escorté d'une de ces réputations orageuses qui attirent et qui effrayent. Pour les uns, il marque un éclatant progrès dans la manière de MM. de Goncourt. Pour d'autres, il représente une forte somme de talent mal employé et mal dépensé. D'autres, plus sévères encore, le signalent comme une triste surenchère à cet encan d'immoralité où les plus hauts prix avaient été tenus jusqu'ici par *Fanny* et par *Madame Bovary*. Abordons, à notre tour, *Germinie Lacerteux*, et commençons par ce dilemme : Ou les auteurs n'ont pas eu, en réalité, une intention immorale, et alors il n'est pas juste d'incriminer à la fois leur pensée et leur œuvre; ou ils ont voulu, eux aussi, après douze ans de travail, tâter de ce succès à outrance, pour lequel tous

[1] *Germinie Lacerteux.*

les moyens sont bons — hormis les bons : — et alors soyons bien certains que, plus nous crierons au scandale, plus notre pudeur effarouchée entassera de malédictions et d'anathèmes, plus aussi la vogue du livre y gagnera : plus MM. de Goncourt auront le droit de se frotter les mains, en disant : Le tour est fait !

Quant à moi, qui, après avoir fidèlement suivi depuis leurs débuts, à travers le roman, la fantaisie et l'histoire, ces courageux travailleurs, ces chercheurs infatigables, vais, cette fois, me séparer d'eux *carrément*, je ne refuse pourtant pas de prendre au sérieux leur préface et de les croire sincères. Une erreur d'optique, combinée avec les insurmontables tendances d'une école littéraire, qui, sans préméditation d'immoralité, est obligé de pratiquer le *de plus fort en plus fort*, les a égarés au point de donner un air de vraisemblance à toutes les épithètes injurieuses que subira leur ouvrage. Ils se sont trompés, et c'est parce qu'ils pourraient tromper avec eux bien des lecteurs plus ou moins naïfs, que nous sommes forcé de sonner l'alarme. Mais dussé-je faire rire aux éclats MM. de Goncourt et leurs amis, c'est à eux-mêmes que je voudrais, comme marque d'estime, dédier mon premier coup de cloche.

Qu'ont-ils voulu faire ? Leur préface nous le dit, et il est hélas ! plus commode de discuter leur préface que d'analyser leur roman. « Vivant au dix-neuvième siècle dans un temps de suffrage universel, de démocratie, de libéralisme (?), nous nous sommes demandé si ce qu'on appelle les basses classes n'avait pas droit au Roman ; si ce

monde sous un monde, le peuple, devait rester sous le coup de l'interdit littéraire et des dédains d'auteurs, qui ont fait jusqu'ici le silence sur l'âme et le cœur qu'il peut avoir. »

Ici j'arrête net MM. de Goncourt; j'essuie les verres de mes vieilles besicles, en me demandant si j'ai bien ou mal lu. Le Roman du peuple ou pour le peuple! Mais on ne fait que cela depuis cent ans, depuis le *Paysan perverti*, de Restif de la Bretonne, jusqu'aux *Misérables*, de M. Victor Hugo! La démocratie, qu'il ne faut pas plus confondre avec le libéralisme que Barbe-Bleue (ou rouge) avec ses victimes, la démocratie a son roman comme la société polie a eu le sien. Il était naturel que le règne des belles contemporaines de Corneille et de Racine produisit la *Princesse de Clèves*, comme il est logique que notre régime d'égalité, avec intermèdes joués par la populace au bénéfice de la Révolution, ait enfanté *la Rabouilleuse*, *es Mystères de Paris*, *le Juif-Errant* et Gavroche. Les auteurs de *Germinie Lacerteux* ne peuvent donc ni se vanter d'une découverte, ni réclamer un brevet d'invention.

Maintenant, où est l'utilité du roman par le peuple et pour le peuple? Utilité morale? Utilité littéraire?

Utilité morale! mais, dans la société et dans la littérature, le roman est essentiellement un objet de luxe; seulement, dans les civilisations fortes, ce luxe est l'accessoire; dans les civilisations surmenées, blasées, maladives, il devient le principal. Or, demander pour le peuple le droit au roman, c'est revendiquer pour lui le droit au

luxe, le droit au superflu, avant de lui avoir assuré et amélioré le nécessaire. Et quel luxe encore? Le mauvais ou plutôt le pire; ce genre de luxe bien connu dans le quartier où MM. de Goncourt ont placé leur récit, et qui fait que l'on se prive de pain pour boire de l'absinthe, que l'on vend ses chemises pour porter de la soie et que l'on engage sa montre pour aller au bal masqué : voilà ce que serait le roman du peuple, le droit au roman accordé aux *basses classes;* et remarquez que nous ne discutons encore que les généralités; tout à l'heure, nous arriverons à l'application.

Utilité littéraire? Pour qui? Pas pour nous, j'imagine; sans doute pour le peuple, qui se trouverait ainsi, tout ensemble, le héros et le lecteur de vos récits. Admettons, pour un moment, l'invraisemblable et l'impossible. Supposons que ce peuple, illettré, ou à demi lettré, ce qui ne vaut pas mieux, n'ait plus besoin aujourd'hui de lectures saines et instructives et puisse, sans péril ou sans ridicule, arriver de plain pied au roman. Lequel? vous demanderai-je; car enfin, puisque vous lui décernez le droit au roman, vous devez le laisser maître de choisir. Êtes-vous bien sûrs de son choix? Non : il y a deux raisons pour la négative, et je vais vous les dire.

Théophile Gautier a très-judicieusement remarqué que, toutes les fois que de jeunes artisans ou de petits boutiquiers se réunissent pour jouer la comédie, ils se gardent bien de toucher au répertoire populaire : ils vont droit à *Alzire* ou à la *Mort de César :* de même, le roman du peuple, c'est *Mathilde ou les Croisades*, *Cœlina ou l'En-*

fant du mystère, *Victor ou les enfants de la Forêt*. Son progrès sera de lire, au lieu de ces histoires sentimentales et déclamatoires, le roman de cape et d'épée, les récits bourrés de grosses aventures, les grandes épopées du roman-feuilleton; *Monte-Cristo*, les *Amours de Paris*, les *Mousquetaires*, le *Fils du Diable*, les *Cavaliers de la Nuit*, toute cette littérature qui va d'Eugène Sue à M. Ponson du Terrail. Au fait, quoi de plus explicable? Nous l'avons dit , le roman est son luxe, et vous voudriez que son luxe le remît en préence de ses misères? Vous lui offririez un miroir au lieu d'un mirage? Le roman est pour son âme — non, pour son imagination, — ce que le vin bleu ou l'eau de vie est à son corps; un moyen de s'échapper à lui-même, de vivre pendant quelques heures dans un monde chimérique, de passer en un moment de ses réalités douloureuses ou brutales en des sphères enchantées. Et vous voulez que ce *kief* romanesque lui montre, pour toute récréation ou pour tout rêve, son établi, sa soupente, le garni à deux sous, le saladier de pruneaux rances ou de crème tournée, le torchon de sa ménagère, le nid infect de ses amours?

Nous-mêmes, les aristocrates (tout est relatif), s'il nous arrive de lire un roman, nous lui demandons de nous donner ou de nous rendre tout ce que nous n'avons pas ou n'avons plus : la jeunesse, le goût des aventures, la passion inspirée ou ressentie, un pâle visage souriant à nos chansons ou pleurant de no sélégies, et, pour tout cela, un cadre d'or, un ciel étoilé, un large horizon, de quoi renouveler en nous et surexciter le sentiment de la vie.

Nous serions fort attrapés si le roman nous demandait une audience pour partager avec nous notre brouet noir, pour chevrotter les jérémiades de nos cinquante ans ou de nos rhumatismes. Et notez bien que nous sommes ceux qu'on appelle les heureux de ce monde : que dire des deshérités ?

Voilà ma première raison; voici la seconde. Je vous cède tout; le peuple a droit au roman, droit à être relevé de l'interdit littéraire : ce droit lui est restitué, et ce roman, le sien, lui parle de lui-même, rien que de lui-même : soit; mais dans quel style? A ce peuple réintégré, héros et lecteur, il faut que vous parliez un langage qui soit d'accord avec son éducation, ses idées, ses goûts, qui ne lui fasse pas subir, sous une nouvelle forme, cet interdit littéraire, qui ne soit pas pour lui ce que la bouteille an cou long et étroit était pour le renard de la fable. Il est bien juste qu'écrivant sous son inspiration immédiate un roman qu'il remplit et qu'il doit lire, vous l'écriviez dans une prose qu'il puisse goûter et comprendre. Or c'est ici qu'il faut insister, car nous rentrons en plein dans la critique littéraire. L'école à laquelle appartiennent MM. Edmond et Jules de Goncourt, et où je ne leur reconnais plus de supérieur que Paul de Saint-Victor, a justement les qualités et les défauts les plus incompatibles avec le roman populaire ou le roman du peuple. Paul de Kock, s'il écrivait en français, Alexandre Dumas, s'il avait assigné ce but à ses facultés puissantes et si l'on pouvait aujourd'hui le prendre au sérieux, voilà quels pourraient être les introducteurs du peuple dans le

roman, les signataires du traité entre le roman et le peuple. Ils sont clairs, naturels, vivants ; ils marchent vite et droit ; ils n'ont pas et ne font pas de style : mais le réalisme sans simplicité et sans naturel n'est et ne peut être qu'une curiosité ou une friandise littéraire, comme ces toiles que l'on achète très-cher, parce que c'est, disent les marchands de tableaux, de la peinture *gourmande*. Cette école a des recherches ou des exubérances de palette, des miroitements de mots et d'images, des témérités d'analyse pittoresque, des digressions descriptives, des surcharges de couleur, des raffinements de ton local, qui s'adressent exclusivement aux artistes, aux lecteurs blasés, aux habitués des premières représentations, aux patriciennes de la rue de Bréda, à tous les spirituels parasites de la grande table d'hôte parisienne. Prenez un de ces enfants de Paris, de qui Victor Hugo a dit : « Il y avait de cet enfant-là dans Poquelin, fils des Halles : il y en avait dans Beaumarchais. » Lisez-lui la page suivante, que je cite, non pas pour en médire, mais pour vous aider à mesurer les distances :

« D'étroits sentiers, à la terre piétinée, talée et durcie, pleins de traces, se croisaient dans tous les sens. Dans l'intervalle de tous ces petits chemins, il s'étendait par places, de l'herbe, mais une herbe écrasée, desséchée, jaunie et morte, éparpillée comme une litière, et dont les brins, couleur de paille, s'emmêlaient de tous côtés aux broussailles, entre le vert triste des orties. On reconnaissait là un de ces lieux champêtres où vont se vautrer les dimanches des grands faubourgs, et qui restent

comme un gazon piétiné par une foule après un feu d'artifice. Des arbres s'espaçaient, tordus et mal venus, de petits ormes au tronc gris, tachés d'une lèpre jaune, ébranchés jusqu'à hauteur d'homme, des chênes malingres, mangés de chenilles et n'ayant plus que la dentelle de leurs feuilles. La verdure était pauvre, souffrante et toute à jour; le feuillage en l'air se voyait tout mince, les frondaisons rabougries, fripées et brulées ne faisaient que persiller le ciel. De volantes poussières de grandes routes enveloppaient de gris les fonds. Tout avait la misère et la maigreur d'une végétation foulée et qui ne respire pas ; la tristesse de la verdure à la barrière ; la nature semblait y sortir des pavés. Point de chant dans les branches, point d'insecte sur le sol battu ; le bruit des tapissières étourdissait l'oiseau ; l'orgue faisait taire le silence et le frisson du bois ; la rue passait et chantait dans le paysage. Aux arbres pendaient des chapeaux de femmes attachés dans un mouchoir avec quatre épingles; le pompon d'un artilleur éclatait de rouge à chaque instant entre des découpures de feuilles; des marchands de gaufres se levaient des fourrés ; sur les pelouses pelées, des enfants en blouse taillaient des branches, des ménages d'ouvriers baguenaudaient en mangeant du *plaisir*, des casquettes de voyous attrapaient des papillons. C'était un de ces bois à la façon de l'ancien bois de Boulogne, poudreux et grillé, une promenade banale et violée, un de ces endroits d'ombre avare où le peuple va se ballader à la porte des capitales, parodies de forêts, pleines de bouchons, où

l'on trouve dans les taillis des côtes de melons et des pendus ! »

Bravo ! voilà l'excellent échantillon d'un art que l'on peut discuter, mais qui n'est nullement méprisable. Pour nous, dont le sens littéraire est usé par un exercice trop réitéré, comme la sensibilité chez les infirmiers, ce style a du bon. — Mais pour les amis de Jupillon et de Gavroche, pour Gautruche, le peintre d'enseignes, pour les amoureux et les camarades de Germinie ! je crois les voir se livrer à leur pantomime favorite, et il me semble que je les entends dire, entre deux hoquets, à MM. de Goncourt, pour les punir d'avoir essayé d'imiter leur argot : « Ohé ! excusez ! pus que ça de pot à couleur ! Fallait donc le dire ! on aurait mis sa pelure des dimanches ! Vous avez donc acheté son fonds à l'artificier du 15 août ! ou bien, c'est que vous êtes machinistes à la Gaîté, pour la partie des feux de Bengale ?... » — J'en reste là ; je n'entends rien à ces pastiches, et je veux garder le droit de redire à MM. de Goncourt le vieil adage : « Ne forçons pas notre talent ! »

« Ne forçons point notre talent ! » ce sera là le résumé de ma critique ; le moyen de la rendre d'autant moins offensante qu'elle sera plus sévère. Je pourrais, en passant de la préface au livre, prouver surabondamment aux auteurs que le livre ne justifie aucune des prétentions de la préface. Je pourrais leur dire que, lorsque l'on prétend racheter par une leçon morale ce que certaines peintures peuvent offrir de trop cynique et de trop cru, on ne choisit pas une monstruosité, un *cas pathologique* qui, faisant

descendre de l'Olympe païen dans le taudis du pauvre le dogme farouche de la fatalité, exclut toute idée de libre arbitre, et, par conséquent, rend toute moralité illusoire. De deux choses l'une : ou Germinie n'est pas responsable de ses actions, et alors son exemple ne peut profiter à personne ; ou elle pourrait agir autrement, et alors elle est hideuse.

Je serais en droit d'ajouter que, lorsque l'on repousse avec horreur les succès demandés « à la photographie décolletée du plaisir, » — lorsque l'on annonce « la clinique de l'amour, » — il ne faudrait pas se tromper, nous offrir la clinique du vice, ni suggérer aux lecteurs bénévoles l'envie d'appliquer au roman lui-même ce que MM. de Goncourt disent de leur héroïne : « Tout en elle, sa bouche, ses yeux, sa laideur même, avait une provocation et une sollicitation. Un charme aphrodisiaque sortait d'elle, etc., etc., etc., » que peu importe que l'on s'interdise « les nudités érotiques, » si, pour les imaginations curieuses, l'effet est à peu près le même.

Je pourrais dire aussi que lorsqu'on veut traiter certains sujets de manière à nous apitoyer sur les misères des petits et des pauvres, nous faire pleurer à l'aide des larmes que l'on pleure en bas, revendiquer les franchises de la science dont on s'est imposé les devoirs, montrer la souffrance humaine, présente et toute vive, qui enseigne la charité ; — on donne à son ouvrage la forme adoptée par Parent-Duchâtelet ou Moreau-Christophe, et non pas celle qui doit infailliblement faire lire le livre par toutes les femmes entretenues, tous les viveurs, tous les

bohêmes, tous les artistes de Paris, avant d'arriver à un homme sérieux ou à une dame de charité; — laquelle, suivant toute probabilité, fermera le volume avant la dixième page.

Sans quoi Jupillon, Gavroche et Gautruche déjà nommés, diraient, dans la même langue, en recommençant le même geste : « Je la connais, celle-là, et je la trouve mauvaise! »

Mais, pour tout cela, il faudrait analyser *Germinie Lacerteux*, et cette analyse me présente des difficultés plus significatives que toutes mes critiques. J'aime mieux, d'ailleurs, revenir à mon texte et redire à MM. de Goncourt: « Ne forçons point notre talent! » Mon éloquent ami, Léopold de Gaillard a dit : Soyons toujours de notre temps, de notre pays et de notre parti. De leur temps? les auteurs de *Germinie Lacerteux* n'en sont que trop, puisque, engagés dans les jeunes troupes du réalisme le plus actuel, ils renonçent à leur poste d'éclaireurs pour venir trinquer avec les cantinières. De leur pays? non; je ne le crois pas, je ne veux pas le croire : ceci n'est ni le peuple, ni le pauvre; c'est l'immonde résidu des civilisations excessives et mauvaises, le personnel de ces couches ultra-souterraines qui ne s'exhibent que pour les émeutes, cet assemblage de figures qui font l'effet de cauchemars et qui forment le sous-sol des littératures comme des sociétés. De leur parti? Oh! non, et je n'en voudrais pour preuve que la sensation douloureuse que m'a causée leur ouvrage : il m'a semblé que je subissais à la fois le spectacle d'une

énormité et d'une défection. Il ne s'agit pas ici, bien entendu, de parti dans le sens nobiliaire ou politique. Laissons là les particules et les titres, mais restons de bonne compagnie; n'ayons pas de gants jaunes, mais ayons les mains propres! Que M. Ernest Feydeau écrive *Fanny*, M. Gustave Flaubert *Madame Bovary*, il n'y a rien là qui me choque; il existe entre les hommes et les œuvres de secrètes concordances. Un peu plus ou un peu moins de talent; au fond rien qui étonne ou qui détonne.

Tant vaut l'homme, tant vaut la belle,

disait une méchante épigramme de 1848. Quand l'auteur de *Madame Bovary* me présente un vieillard tombé en enfance, qui a été, dit-il, *un des amants de la reine Marie-Antoinette*, je hausse les épaules. Quand MM. de Goncourt écrivent : « A la messe qui précédait les chasses, celui qui devait être Charles X pressait l'officiant en lui disant à mi-voix : — « Psst ! psst ! curé, avale vite ton bon Dieu ! » — je suis consterné ; j'ai envie de crier à la trahison, ou de dire comme je ne sais quel personnage de vaudeville : On me les a changés au vestiaire. — Sérieusement, après nous avoir donné la pathétique *Histoire de Marie-Antoinette*, la *Femme au dix-huitième siècle*, *Sœur Philomène*, et même, sauf les réserves obligées, les *Hommes de lettres* et *Renée Mauperin*, MM. de Goncourt étaient dignes de ne pas écrire *Germinie Lacerteux*. Je ne puis plus leur prouver mes sympathies que par l'excès de ma

surprise, et leur rester fidèle qu'à force d'être en colère. Si je les ménageais, ils auraient le droit de me dire que je les insulte. Il faut absolument que ce roman soit pour eux le *nec plus ultra* après lequel on rebrousse chemin ; les colonnes d'Hercule du réalisme ; — les colonnes... Rambuteau. Je les attends avec confiance à leur prochain ouvrage, et, d'avance, je leur propose ce sous-titre : « La revanche d'un succès. »

VII

M. PROSPER MÉRIMÉE[1]

5 mars 1865.

Les Cosaques!... quel mot, et que d'images farouches ou fantasques, lugubres ou bizarres, terribles ou grotesques, ce mot éveille dans notre esprit! — Une plaine immense; un ciel bas dont les brumes glacées se confondent avec les lignes confuses de l'horizon : des corbeaux et des vautours planent dans l'espace. Au loin, sur la steppe à demi noyée dans l'ombre, passent de longues files de cavaliers qui semblent recrutés pour une œuvre sanglante par les démons scandinaves. Les chevaux courts, trapus et rapides, sont endurcis comme leurs maîtres à la faim, à la soif, à la fatigue, au carnage. Plus près de nous, la plaine est jonchée de cadavres qui n'auront pas de sépulture. Un des vainqueurs, séparé de sa troupe qui s'en va chargée de butin, est resté au premier plan

[1] *Les Cosaques d'autrefois.*

de cette scène sinistre : son bonnet de fourrure, ses petits yeux gris sous d'épais sourcils, son front bombé, son nez camard, déprimé par la saillie des joues et de la mâchoire, ses moustaches et sa barbe en broussailles, font reconnaître le type de cette race étrange que la France, hélas! ne peut plus oublier. Avec le bois de sa lance, il écarte le corps de ses victimes ou fouille leurs vêtements : tout ce qu'il prend, il le place entre l'arçon de sa selle et les sangles, et il a tant pillé que, sur sa selle soulevée, il a l'air d'être debout. Tel qu'il est, la légende le dispute à l'histoire ; la sorcellerie côtoie sa religion ; la magie se mêle à ses traditions nationales ; les vampires voltigent à travers les solives de sa hutte ; les contes de nourrices l'empruntent aux récits de batailles. Dites : c'est le Cosaque ! tout le monde vous comprendra, depuis l'enfant à qui l'on fait peur de cette effrayante figure, jusqu'au vieillard qui se souvient de l'avoir vu, souvenir néfaste ! avaler des pots de pommade sous les arcades du Palais-Royal.

Ce peuple singulier a ses chroniques, sa poésie, ses héros. Il y a déjà bon nombre d'années que les prédilections de M. Mérimée, après avoir passé par l'Espagne, la Corse et l'Illyrie, penchent de ce côté-là. Il serait assez curieux de rechercher les motifs de cette préférence, dont nous sommes loin de nous plaindre, puisqu'elle nous a valu d'excellentes pages de critique, un introducteur éminent auprès de Poushkine et de Nicolas Gogol, *la Dame de Pique* naturalisée française par droit de conquête et de talent, et finalement l'intéressante histoire des *Faux Démétrius*. Est-ce l'attrait d'une littérature

neuve, de physionomies originales, de mœurs inconnues ou inexplorées, de couleurs locales qui ne se sont pas encore frottées sur toutes les palettes? Est-ce le plaisir d'exploiter une veine où l'auteur de *Colomba* peut, sans changer absolument de genre, sans renoncer à ses qualités de conteur, faire acte d'historien, d'archéologue et d'érudit, et échapper à ces frivolités du roman et de la littérature légère, peu dignes d'un sénateur? Serait-ce parce que ces épisodes où le narrateur n'est pas obligé de prendre parti et d'extraire une moralité quelconque entre gens qui se valent, se volent, s'égorgent, s'enivrent et exercent, dans toute sa violence, la loi barbare du plus fort, s'accordent assez bien avec la manière de M. Prosper Mérimée, qui a pris depuis longtemps pour devise le *scribitur ad narrandum, non ad probandum?* Je l'ignore, mais à quoi bon le savoir? Profitons de cette bonne fortune sans trop raisonner nos plaisirs. Un volume signé d'un nom célèbre qui, contrairement à tant d'autres, se prodigue trop peu, une prose nette, ferme, solide, sans surcharges, sans enluminures, tout en muscles et en nerfs, un récit qui va droit au but et où l'art ne se devine que par la façon dont il se cache, une page d'histoire arrachée à l'oubli et révélée à notre ignorance, un personnage aussi curieux qu'inconnu, tiré de son obscurité séculaire, le public français apprenant le cosaque sous la plume d'un académicien, n'est-ce pas assez pour piquer au jeu la critique littéraire? C'est si rare, aujourd'hui surtout, un livre intéressant, j'allais dire amusant, qui apprend quelque chose! C'est si peu

commun, un style simple, naturel et franc, qui ne nous force pas, à chaque page, d'écarquiller les yeux comme le singe de la fable, et de nous demander si nous n'avons pas été indignement volés par ceux qui nous ont enseigné notre langue !

Pourtant ces *Cosaques d'autrefois* méritent mieux ou plus qu'une louange banale. Je me trouve, à propos de ce livre, en présence de deux opinions différentes : les uns, après avoir lu cet épisode si bien raconté, applaudissent sans réserve : d'autres paraissent regretter que M. Mérimée, dans la maturité de l'âge, ait abandonné le roman, le conte, la nouvelle, où il excelle et où le succès ne l'a presque jamais trahi, pour écrire des ouvrages d'histoire où il réussit sans doute, mais avec moins de supériorité et de *maëstria*. Les premiers ont raison, les seconds n'ont pas tort ; un rapide coup d'œil jeté sur les *Cosaques d'autrefois* va me servir à expliquer pourquoi je suis de l'avis de ceux qui admirent et de ceux qui regrettent.

M. Mérimée nous dit, en commençant, qu'il ne manqua à Bogdan Chmielnicki, pour obtenir une renommée européenne, qu'un peuple moins barbare, et peut-être aussi un nom moins difficile à prononcer. Le motif est plausible : je crois cependant qu'il y en a un autre.

Vers 1645, au moment où l'Europe occidentale subissait ou allait subir une transformation nouvelle, où l'Angleterre préparait sa révolution, où la société et la littérature françaises achevaient de se civiliser au milieu des orages de la Fronde, Vladislas, roi de Pologne, eut l'idée qu'auront toujours ou qu'ont toujours eue

les royautés menacées et amoindries par une noblesse puissante, remuante et hautaine: s'appuyer sur les petits pour diminuer les grands; exploiter les griefs du peuple pour s'en faire une arme offensive ou défensive contre les exigences de l'aristocratie : jeu tentant, mais dangereux, où souvent l'arme se retourne contre la main qui l'emploie.

C'est l'Ukraine qui devait servir de théâtre à l'accomplissement de ces desseins. Les Cosaques ou Zaporogues, enrégimentés ou restés à l'état de simples paysans, avaient de plus en plus à se plaindre des grands propriétaires et des gentilshommes polonais. Dans ce pays lointain et barbare, les misères du servage, les exactions des seigneurs, l'oppression des classes pauvres, se compliquaient et s'aggravaient des vices de la constitution, des lacunes de la loi, des différences de nationalité et des querelles de religion. Le nombre même des Cosaques enregistrés, jouissant de quelques droits et armés de toutes pièces, variait selon le bon plaisir des maîtres. N'était pas Cosaque qui voulait, et, semblables à ce conscrit surnuméraire, fier d'être nommé soldat sur le champ de bataille, la plupart de ces malheureux aspiraient à être nommés Cosaques.

A une pareille situation il ne fallait qu'un homme : cet homme fut Bogdan Chmielnicki, que nous allons appeler Bogdan tout court, pour nous débarrasser de ce fouillis de consonnes qui a nui à sa célébrité Bogdan possédait toutes les qualités, et, ce qui ne vaut pas moins, tous les défauts de l'emploi. Son ivrognerie, dit excellemment

M. Mérimée, n'offusquait pas plus ses compatriotes que les galanteries de notre Henri IV n'ont choqué les Français. Assez brave pour avoir le droit de ne pas savoir lire, il était aussi instruit que s'il ne se fût pas destiné à la rude vie des Zaporogues : il parlait couramment cinq langues, sans compter la plus raffinée de toutes, celle qui se tait ou dit le contraire de ce qu'on pense. Il avait étudié chez les Jésuites de Gallicie, et son historien ajoute que c'est à leur école qu'il apprit probablement l'art de dissimuler sa pensée, de pénétrer celle des autres et de séduire les hommes. Les leçons ou les exemples des Jésuites n'eurent, je crois, pas grand'chose à faire : le *sujet* se suffisait à lui-même, et ce détail n'est pas nécessaire pour nous faire une idée juste de ce caractère à la fois fin, souple et sauvage, croisé de Grec, de Slave et de Tartare, chez qui la subtilité de l'esprit s'associait à la grossièreté des mœurs, qui savait couvrir d'un masque diplomatique son visage empourpré par l'orgie, guerroyait après boire, noyait sa politique dans des barriques d'eau-de-vie, et se retrouvait, après des prodiges d'intempérance, aussi capable de gagner une bataille que de tromper un ennemi. Il y avait déjà du Pierre le Grand chez cet ivrogne, qui conspirait le verre à la main, bravait tour à tour tous les excès et toutes les fatigues, s'abrutissait pour quelques heures sans rien égarer de ses plans ou de ses secrets, et aurait pu parfois, d'un bout de l'Europe à l'autre, en remontrer à Mazarin.

Chaque nation, chaque race a ses penchants, ses vertus et ses vices, qui peuvent, suivant les époques, s'ac-

centuer, se polir, se combiner de façons différentes, mais qui persistent. L'homme qui, à un moment donné, domine, pousse dans telle ou telle voie son pays et son temps, ce n'est pas celui qui triomphe des penchants, supprime les vices et personnifie les vertus : c'est celui, au contraire, qui résume cet ensemble de bien et de mal en y ajoutant assez de grandeur et d'énergie pour que chacun de ses contemporains et de ses compatriotes y reconnaisse une partie de lui-même dans un type plus héroïque et plus complet. C'est ainsi que se composent les physionomies des héros populaires. En haut, Alexandre, César, Charlemagne, Roland, Henri IV, Condé, Charles XII, Wallenstein; en bas, Robin Hood en Angleterre; Rienzi en Italie, Bogdan en Ukraine.

Bientôt ses aptitudes naturelles furent mises en jeu et envenimées par ses griefs personnels. Vladislas, trop faible pour mener à bien ses projets, écrasé par sa noblesse qui le devina, fut contraint d'abandonner Bogdan, à qui l'on venait de prendre sa femme, sa maison et tous ses biens. Dès lors, l'homme qui aurait pu être un médiateur entre la Pologne et les Cosaques, devint un chef de rebelles, un flibustier de haute volée; il ne demanda plus qu'à ses propres forces des revanches et des représailles qui eurent, comme presque tous les exploits de ce genre, leur période croissante, leur apogée et leur déclin. Une fois lancé sur cette steppe sans bornes, que sillonnent des ruisseaux de sang polonais, russien, zaporogue, tartare, que traversent de lourds chariots chargés d'armes, d'étoffes de soie, de liqueurs et de butin, où l'on défonce

des tonneaux d'eau-de-vie, d'hydromel et de bière, où des festins homériques alternent avec des scènes de carnage, le conteur nous mène à pas de charge, et, en présence de tant de bravoure, de gloutonnerie, de férocité et d'astuce, on se demande comment il pouvait y avoir des bras, des cœurs, des cerveaux et des estomacs assez robustes pour supporter un tel régime. Qu'elle était déjà grande et intrépide, cette Pologne si mal gouvernée, cette noblesse si superbe, si impérieuse, si brillante, si indocile, si magnanime, qui combattait Bogdan en le méprisant! Ces grands seigneurs ne se doutaient pas que l'objet de leur mépris, en aliénant l'Ukraine, en introduisant la Russie dans le secret de leur faiblesse, préparait, cent ans à l'avance, le démembrement de leur patrie! Quels hommes, Potocki, Wiszniowiecki, Jean-Casimir, Marko Sobieski, frère de ce Jean Sobieski, qui devait, peu d'années après, sauver la chrétienté et monter sur le trône! Vaincus par Bogdan, tués, massacrés, suppliciés, ils ne fléchissent pas, et, si leur despotisme et leur orgueil offensent nos idées modernes, leur héroïsme plaide pour eux et obtient grâce.

Parfois la légende la plus fantastique se mêle aux réalités de cette sanglante histoire. Quand on descend quelques échelons au-dessous des grands seigneurs polonais, au-dessous de Bogdan et de ses lieutenants, la férocité prend un caractère bestial : les figures semblent baignées dans les ombres fauves de la mythologie slave ou tartare. Les chefs de Haïdamaks, tels que Ganja, Nebaba, Krivonoss, et tant d'autres, n'ont presque rien d'humain. —

« A ceux-là, nous dit M. Mérimée, les paysans ajoutent des monstres imaginaires, types dignes de ce temps d'épouvantable mémoire. Ainsi, les légendes populaires racontent les exploits et les crimes d'un Khan de Polovets, Choloudivoï Bouniak, espèce de vampire, mort depuis longtemps, mais ranimé par une puissance surnaturelle. Sous sa pelisse, disait-on, il cachait un cadavre en décomposition. Une fois par mois il prenait un bain, et le cosaque qui le servait voyait avec horreur à quel monstre il avait affaire. Bouniak ne manquait jamais de tuer ce témoin qui aurait pu être indiscret. Cela dura quelque temps, jusqu'à ce qu'il eût pour baigneur le fils d'une fameuse sorcière, qui devinait les vampires à la mine. Elle donna à son fils un gâteau fait avec son lait, et lui dit d'en faire manger au capitaine, dès qu'il serait au bain. A peine le vampire en eût-il goûté, qu'il s'écria : « Tu viens d'échapper à la mort ; nous sommes frères, à présent que nous avons goûté le lait d'une même mère. Quant à moi, je suis perdu ! » — En effet, il mourut dans le premier combat, et cette fois pour ne plus revenir.

On le voit, nous ne sommes pas bien loin de lord Ruthven, de Jean Sbogar, de la *Guzla*, de Charles Nodier, de toute cette poésie bizarre dont s'inspira, au début, le talent de M. Mérimée.

A présent, voici mes objections. Chaque genre de littérature a ses lois, et il n'est pas bon qu'elles empiètent l'une sur l'autre. En appliquant au récit purement historique la plupart de ses procédés de romancier et de conteur, l'auteur des *Cosaques d'autrefois* s'exposait à ren-

contrer des difficultés nouvelles dont il n'a pas toujours triomphé. Déjà, dans son beau temps, à l'époque de *Matteo Falcone*, de *Tamango* et de *Colomba*, un puritain politique qui faisait alors de la critique littéraire, M. Eugène Pelletan, lui reprochait d'aimer un peu trop les assassinats et les morts violentes, et il ajoutait malicieusement que, si on le traitait comme les enfants, si on lui retirait les couteaux, M. Mérimée perdrait son principal moyen de succès. Du moins ces couteaux dont se moquait M. Pelletan, M. Mérimée s'en servait avec une habileté et une sobriété rares. Il ne les exhibait qu'au bon moment; il en montrait tour à tour le manche, la lame et la gaîne, et il savait très-bien que la répétition des mêmes effets ne tarderait pas à user l'émotion et à fatiguer le lecteur. En d'autres termes, il profitait des immunités du roman qui, n'ayant pas à se heurter contre des faits inflexibles, leur emprunte tout ce qui éveille l'intérêt, leur laisse tout ce qui pourrait l'amoindrir, abrége les longueurs, rompt l'uniformité, développe ou imagine les détails qui lui plaisent, et, prenant son bien où il le trouve, le fait valoir à sa guise.

Dans l'histoire proprement dite, rien de pareil. Si les couteaux veulent reparaître à chaque page, il faut leur passer cette fantaisie sanguinaire. Si la part du roman est nulle ou imperceptible, il n'est pas permis de la grossir. Voyez, par exemple, ces *Cosaques d'autrefois*. Dans ce récit, dont je reconnais tous les mérites, il arrive un moment où l'on est tenté de dire : Assez ! assez de tueries, de gens égorgés, torturés, pendus, étranglés, écorchés,

ivres le matin, massacrés le soir, et, suivant qu'ils sont les plus forts ou les plus faibles, exerçant ou subissant les mêmes actes de férocité! Assurément, M. Mérimée, s'il lui avait plu de prendre cet épisode zaporogue dont Bogdan Chmielnicki est le héros, pour sujet d'une chronique romanesque dans le genre de la *Chronique du temps de Charles IX*, aurait distribué d'une tout autre façon l'ombre et la lumière, mis parfois des barrages à ces torrents de sang et d'eau-de-vie, tempéré la sombre horreur des scènes d'orgie ou de carnage par quelques-unes de ces éclaircies où glisse un rayon de tendresse et de pitié. Il eût tiré parti du personnage de la belle Domna Rosanda, fille du hospodar de Moldavie, qui sert d'enjeu à cette effroyable partie jouée sur un tapis rouge, et qui après bien des vicissitudes, devient la femme, puis la veuve de Timothée, fils de Bogdan. Voilà, pour nous borner à deux ou trois détails, ce qu'eût fait M. Mérimée romancier. M. Mérimée historien avait les mains liées, et son cœur, qui n'est jamais bien bavard, était forcé de se taire. Ayant à pratiquer dans toute sa rigueur un de ses axiomes favoris : *le vrai est ce qu'il peut*, emboitant docilement le pas à la suite de M. Kostomarof, le biographe original de Bogdan Chmielnicki, il s'est mis au pain sec, et nous a fait partager l'austérité de son régime. Dans son récit, la belle Domna Rosanda reste inaperçue. Cette fille de prince, cette chrétienne, a toute l'immobilité passive des femmes de l'Orient.

Oui, direz-vous ; mais en perdant les avantages du roman, on peut et on doit retrouver ceux de l'histoire. Sans

doute : ici pourtant la compensation n'est pas suffisante. et j'en ai indiqué la raison. Même en écrivant l'histoire, M. Mérimée est toujours conteur, et cette sécheresse que l'on a remarquée jusque dans ses chefs-d'œuvre, n'a plus, pour se déguiser, l'art exquis, la perfection de dessin, la netteté de contours, qui ont fait le succès de tous ses beaux récits, depuis le *Vase étrusque* jusqu'à la *Dame de pique*. On raconte qu'avant de publier ses premiers ouvrages, M. Mérimée les avait soumis au jugement de Stendhal, et que celui-ci, quinteux et humoriste, ne se doutant pas que son élève deviendrait un jour son maître, écrivait en marge de chaque page : *sec! sec!* — Je songeais à cette anecdote en lisant les *Cosaques d'autrefois*. Dans sa première manière, aux prises avec des réalités inventées, M. Mérimée dominait son sujet, et lui imposait ses qualités excellentes; dans la seconde, en face de la vérité historique, c'est son sujet qui le domine, et ce joug, comme toutes les servitudes, altère sa physionomie et gêne son allure. Voilà, encore une fois, ce qui explique la différence entre ses succès de romancier et ses succès d'historien. Après tout, peut-il s'en étonner ou s'en plaindre? Le public, lui aussi, est un souverain, et M. Mérimée, devenu homme de cour, sait bien que tous les souverains préfèrent la fiction à la vérité.

VIII

HISTOIRE DE JULES CÉSAR

---

12 mars 1865.

Si l'auguste auteur de ce livre avait publié un roman, un drame ou une œuvre de pure érudition, la politique aurait encore trouvé moyen de s'y introduire. Qu'est-ce donc, quand il s'agit d'un sujet, d'un personnage, d'une époque, qui donnent lieu à une foule de rapprochements, d'allusions, de parallèles, de débats, sans cesse ramenés du présent au passé et du passé au présent? Il ne faut donc pas s'étonner, si la politique s'est emparée tout d'abord de cette *Histoire de Jules César* et s'y est fait une part léonine, ne laissant que ses miettes à l'étude littéraire. — Tant pis, me dira-t-on, puisqu'il ne vous reste presque rien à dire. — Tant mieux, répondrai-je, puisque mon rôle est plus restreint, plus dégagé et plus facile.

J'y gagne une liberté d'allures que je n'espérais guère, et il m'est d'autant plus aisé de m'en tenir à la littérature,

que des juges plus compétents ont plus éloquemment présenté les objections soulevées par certains passages de la préface. Si, *quelque diable aussi me poussant*, j'avais envie de m'accorder les plaisirs du dénigrement et de la satire, je serais arrêté par trois raisons, que je crois bonnes. Premièrement, lorsque l'on rencontre, dans sa carrière de critique, un événement mémorable ou plutôt unique, qui fait d'un grand empereur le justiciable volontaire d'un petit écrivain, je dis qu'il y a là quelque chose de trop original et de trop piquant, de trop glorieux pour les lettres, de trop agréable à notre amour-propre, pour ne pas nous maintenir en bonne humeur et nous disposer à tout voir en beau : secondement, pourvu qu'on soit doué ou affligé d'un tempérament franchement littéraire, jusqu'*aux moelles*, comme dit Giboyer, il est bien plus héroïque de critiquer avec violence un auteur de profession, célèbre, vindicatif et venimeux, possesseur d'une tribune d'où ses représailles portent loin, qu'un souverain trop illustre et trop puissant pour ressentir les coups d'épingle. Enfin, tout critique est quelque peu pédagogue; tout pédagogue se soucie peu de redescendre au rudiment; et abuser de la licence qui nous est impérialement donnée, ce serait ressembler à des écoliers à qui leur maître permet de lui faire des niches pendant vingt-quatre heures, sauf à se rattraper le lendemain, en doublant le nombre des *pensums* et des *retenues*.

La première moitié de ce premier volume est plutôt une introduction qu'une histoire : elle remonte aux origines de la République romaine, en esquisse à grands traits les

siècles d'accroissement et de puissance, nous conduit jusqu'à l'année 695 après la fondation de Rome, et se termine, par conséquent, avant les deux principales phases de la vie de César ; celle de ses campagnes dans les Gaules, et celle qui va des bords du Rubicon aux pieds de la statue de Pompée. Tel qu'il est, pourtant, ce volume suffit pour nous faire apprécier d'avance tout ce qu'un pareil ouvrage peut offrir à la curiosité, à l'étude, à la discussion historique, politique et littéraire ; — l'érudition, le style et le plan, ou, en d'autres termes, le savoir, le talent et l'idée.

Si nous ne nous trompons, ce ne sera pas sur les points débattus par les érudits que se concentrera de préférence l'attention publique. L'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres n'a jusqu'ici rien à démêler avec cette fougue d'empressement dont se réjouissent les libraires. Sur ces questions, d'ailleurs, quand même notre ignorance n'aurait pas à se récuser, nos hommages, nos éloges ou nos critiques risqueraient de s'égarer en chemin. Personne n'ignore et l'auguste historien n'a jamais songé à dissimuler que, pour la partie scientifique de cette œuvre, il y a eu des auxiliaires, des documents demandés, des recherches collectives, des spécialités consultées, quelque chose d'analogue à ces artistes inconnus qu'employaient à leurs travaux Raphaël et Michel-Ange, et dont le nom s'est perdu dans la gloire du maître. Ainsi, un compliment que l'on croirait adresser au souverain irait chercher un membre de l'Institut ; une objection, une taquinerie à l'aide de laquelle on penserait

faire acte d'indépendance vis-à-vis de la majesté impériale, atteindrait par ricochet un dignitaire de l'Université ou un professeur de l'École normale. Sur ce terrain, en un mot, il serait trop difficile de rendre à César ce qui appartient à César, et, si une matière aussi grave ne m'interdisait toute paillette, j'ajouterais que, cette fois, lorsqu'on craindrait de discuter avec un empereur, ce ne serait pas sans *sujet*.

Il y a un grand talent d'écrivain dans l'*Histoire de Jules César*, et ce talent, dont nous avions eu déjà bien des preuves, me suggère une remarque. Les simples particuliers qui se mêlent d'écrire, peuvent n'avoir qu'un style : si ce style est bon, on les lit ; on leur décerne les louanges qu'ils méritent ; on constate leur succès, et tout est dit. Les monarques, les hommes prédestinés à gouverner un Empire, ceux que l'Écriture appelle les pasteurs des peuples, sont obligés d'avoir deux styles, comme ils ont deux costumes; le vrai, le bon, et le style de représentation ou d'apparat. Pour frapper vivement l'imagination populaire, pour atteindre certains effets sans lesquels le gouvernement est impossible, la simplicité majestueuse de Bossuet, la grâce virgilienne de Fénelon, la vivacité spirituelle de Voltaire, ne suffiraient pas. On parle en même temps à des multitudes, à des minorités intelligentes, à d'immenses majorités d'esprits faux, vulgaires, mal cultivés, enclins à confondre le clinquant avec l'or et à préférer les images fortes aux idées justes. Il faut que le langage du maître soit approprié à cette infinie variété d'auditoires ; qu'il leur présente ses pensées à travers un

verre grossissant, qu'il donne volontairement à sa prose le caractère que les peintres donnent aux décors de théâtre et à la peinture murale. Il ne peut et ne doit pas avoir un style *sui generis*, homogène ; car alors son style n'aurait qu'un public, et il lui faut *le* public. Ce qui serait défectueux chez les autres, un peu d'emphase par exemple, ou de vérité trop vraie, — *truism*, disent les Anglais, — est une qualité chez lui. Ce qui aggrave, sous sa plume, la difficulté de bien écrire, c'est qu'il a été, de longue date, accoutumé à d'autres lois, à d'autres règles que celles qui font les grands écrivains.

Je n'en voudrais pour preuve que Napoléon I[er]. C'est seulement après sa mort, après la captivité de Sainte-Hélène, que l'on a commencé à s'apercevoir que, chez lui comme chez César, l'écrivain était l'égal du législateur et de l'homme de guerre. Pourquoi ? parce que la draperie était tombée, parce que l'attitude théâtrale avait disparu avec le théâtre, parce qu'au lieu du Napoléon des proclamations et des mots historiques, entraîné dans un tourbillon héroïque où les idées et les mots devenaient plus grands que nature, nous avions enfin le Napoléon véritable. Le personnage avait cessé d'exister, l'homme survivait. Avec le sang de ses blessures, s'échappaient ses pensées les plus intimes et les plus chères, simplement habillées par son génie.

Si l'on accepte notre remarque, que doit-on conclure? Lorsqu'un souverain, cédant à une vocation antérieure, développée pendant les années d'adversité, vient prendre rang parmi les historiens et les écrivains de son temps,

et publie une œuvre littéraire, il en résulte, dans son livre et chez ses lecteurs, je ne sais quelle illusion d'optique. On sent qu'il a eu besoin d'un léger effort pour dégager sa prose relative de sa prose absolue ; et parfois l'on est tenté de se demander si telle ou telle phrase a sa place à la troisième page du *Moniteur* ou à la première. Hâtons-nous de le dire, cette impression est fugitive ; ce vague malaise dure peu, quand on est aussi richement doué que l'historien de *Jules César* de ce don de la forme éloquente qui exprime, embellit, revêt ou déguise l'idée. C'est assez cependant pour que l'on s'explique comment, en reconnaissant dans ces pages magnifiquement imprimées des beautés indiscutables et des qualités éminentes, on n'y rencontre pas toujours cette unité, cette originalité de premier jet, qui donne au style une physionomie particulière, et permet de le distinguer entre dix autres, comme on distingue dans la foule une figure amie.

Ces réserves faites, rendons hommage à cette manière de penser et de dire, qui nous rappelle vite au sentiment de la grandeur ; et, à l'appui de notre éloge, citons la page suivante, que nous choisissons presque au hasard :

« Et cependant la cause soutenue par de tels hommes était condamnée à périr comme toute chose qui a fait son temps. Malgré leurs vertus, ils n'étaient qu'un obstacle de plus à la marche régulière de la civilisation, parce qu'il leur manquait les qualités les plus essentielles dans les temps de révolution : la juste appréciation des besoins du moment et des problèmes de l'avenir. Au lieu de chercher ce qu'on pouvait sauver du naufrage de l'ancien ré-

gime venant se briser contre un écueil redoutable, la corruption des mœurs politiques, ils se refusaient à admettre que les institutions auxquelles la République avait dû sa grandeur, amenassent alors sa décadence. Effrayés de toute innovation, ils confondaient dans le même anathème les entreprises séditieuses de quelques tribuns et les justes réclamations des peuples. Mais leur influence était si considérable, et des idées consacrées par le temps ont un tel empire sur les esprits, qu'ils eussent empêché le triomphe de la cause populaire, si César, en se mettant à sa tête, ne lui eût donné un nouvel éclat et une force irrésistible. Un parti, comme une armée, ne peut vaincre qu'avec un chef digne de le commander, et tous ceux qui, depuis les Gracques, avaient arboré l'étendard des réformes, l'avaient souillé dans le sang et compromis dans les émeutes. César le releva et le purifia. Pour constituer son parti, il recourut quelquefois, il est vrai, à des agents peu estimables ; le meilleur architecte ne peut bâtir qu'avec les matériaux qu'il a sous la main. Mais sa constante préoccupation fut de s'associer les hommes les plus recommandables, et il n'épargna aucun effort pour s'adjoindre tour à tour Pompée, Crassus, Cicéron, Servilius Cœpion, Q. Fufius Calenus, Sulpicius et tant d'autres.

« Dans les moments de transition, lorsque le vieux système est à bout et que le nouveau n'est point assis, la plus grande difficulté ne consiste pas à vaincre les obstacles qui s'opposent à l'avénement d'un régime appelé par les vœux du pays, mais à l'établir solidement, en le fondant

sur le concours d'hommes honorables, pénétrés des idées nouvelles et fermes dans leurs principes. »

Bizarre rencontre! Je n'avais choisi cette page que pour donner une idée du style de l'*Histoire de Jules César*, et elle me ramène, malgré moi, sur le terrain même où s'est placé le débat. J'ai beau faire, j'ai beau me renfermer obstinément dans mes attributions littéraires : la littérature manque sous mes pas. La question de savoir si l'auteur de ce livre offre à l'érudition historique de nouvelles trouvailles, ou s'il a su maintenir son talent d'écrivain à la hauteur de son sujet, de son héros, de sa puissance, de ses antécédents et de son nom, cette question reste, pour le moment, secondaire. Ce qui passionne, ce qui fait d'un épisode littéraire un événement politique, ce qui surexcite, dans le public et chez la critique, cet invincible esprit de contradiction et de dispute qui éveillait avant l'aube le personnage chansonné par Rulhières, c'est le plan ou l'idée de l'ouvrage : c'est ce *transparent* historique, qui nous laisse voir des dates récentes sous des dates anciennes, un plaidoyer à travers une histoire, nos émotions d'hier sous nos souvenirs de collége, des noms nouveaux sous d'antiques noms, et des préoccupations présentes sous les récits du passé. C'est ce *de te historia narratur*, qui nous fait chercher notre propre enjeu dans la vérité comme dans la fable.

La vérité, ai-je dit? N'y aurait-il donc pas moyen de la trouver au milieu de ces dissidences et de lui faire sa part? Ce sont les jeunes curés, a écrit un charmant poëte, qui font les meilleurs sermons. — Je ne suis, hélas! ni

curé, ni jeune, et mes sermons ne valent rien. Mais, en face de ces questions brûlantes, les hommes politiques, à force de compétence, sont trop intéressés pour être infaillibles : j'ai donc envie de me faire un titre de ma frivolité même, qui me permet de passer à égale distance des partis extrêmes, et de donner mon avis sans être accusé d'opposition frondeuse ou de basse flatterie.

L'historien, j'allais dire l'historiographe de Jules César, s'est épris de son héros, ou plutôt c'est parce que César lui est apparu comme un type, une autorité et un modèle, qu'il a voulu écrire son histoire. D'ordinaire, dans les ouvrages de ce genre, les pièces justificatives sont rejetées à la fin du volume. Ici, la pièce justificative, c'était le livre même, et elle ne s'appliquait pas seulement au passage du Rubicon et à la dictature du vainqueur de Pharsale. Ce patricien élégant et héroïque, préludant à la conquête du pouvoir par d'innombrables victoires, arrivé à un moment où les vieilles institutions de Rome dépérissaient, où l'aristocratie et la liberté succombaient à la lassitude des lois et à la corruption des mœurs, profitant de cette phase transitoire pour s'allier avec le peuple, lui donner ce qu'il avait vainement demandé aux conspirations et aux émeutes, et finalement pour personnifier avec éclat, munificence et douceur l'alliance, aujourd'hui traditionnelle, de la volonté de tous et de l'omnipotence d'un seul, — de la démocratie et du despotisme, — ce personnage, ce sujet devait attirer d'augustes préférences. Les recherches savantes et la pensée politique ont marché de compagnie ; et peut-être, avant d'étudier César



et de l'approfondir, l'auteur, à son insu, s'était-il promis de trouver en lui tout ce qu'il y cherchait. A mesure qu'on avance dans cette instructive lecture, on comprend que le livre a été préparé et écrit *avec amour*, que les événements y sont présentés de façon, non-seulement à démontrer ce que M. Cousin, dans son beau temps de philosophie transcendante, aurait appelé *la nécessité de César*, mais à écarter de ce grand homme tous les nuages, tous les soupçons qui, depuis Salluste jusqu'à M. Duruy, avaient plané sur sa mémoire.

En maint endroit, si l'on osait, on arrêterait cet historien transformé en apologiste : on lui ferait humblement remarquer qu'il prend un soin superflu, qu'il risque de tomber dans une exagération dangereuse. De quoi s'agit-il, en effet ? De prouver, quand il en sera temps, sinon la légalité, au moins l'opportunité de l'entreprise de César contre la liberté romaine. Ici l'innocence de César n'est pas nécessaire : quand les institutions ne se défendent plus, quand les aristocraties cessent de se respecter, quand la liberté, entraînée dans le désordre des mœurs, se fatigue et se dégoûte d'elle-même, à quoi bon plaider pour l'homme providentiel ou fatal qui profite de ce désarroi, achève ces institutions croulantes, absorbe ces aristocraties gangrénées, enterre ces libertés mortes, et, sur un amas de ruines qui lui servent de piédestal, passe un bail plus ou moins long avec ses deux complices, le soldat et le peuple ? Les rares représentants des forces vaincues qui n'ont pas su prévoir et arrêter son triomphe, peuvent le condamner et le maudire ; en appeler, s'ils sont chré-

tiens, à la justice divine ; mourir seuls et fiers, s'ils sont de la religion de Brutus et de Caton. L'histoire est moins sévère ; elle tient compte de tout ce qui explique ces gigantesques accapareurs d'un siècle, d'un pays, d'un monde ; elle ne se demande pas s'ils sont innocents, mais s'ils étaient nécessaires ; elle ne dit pas comme Brennus: *malheur aux vaincus!* mais malheur à ceux qui, laissant dépérir et se corrompre en leur personne une grande idée, ont préparé sa défaite !

Dans ce verdict, qui parfois reste en suspens pendant des milliers d'années, le plus ou moins de vertus ou de vices, de torts ou de raisons de ces favoris de la nécessite, n'est qu'un mince accessoire. Tout au plus nous est-il permis de nous réjouir — sans conséquence — si le légataire universel de ces puissances, de ces idées et de ces mœurs déchues, possède, en attendant pire, assez de génie et de bonté pour donner aux peuples un peu de bonheur et de gloire en échange des institutions qu'il renverse et des libertés qu'il tue.

Qu'est-il arrivé? Un résultat que l'auteur de ce livre n'avait assurément ni désiré ni prévu. En présence de ce César si parfait, si irréprochable, on a été tenté par un parallèle qui se présentait naturellement à l'esprit. Déjà Chateaubriand avait dit : « César est l'homme le plus complet de l'histoire ; car il réunit le triple génie du politique, de l'écrivain et du guerrier. » On est allé plus loin: on a sacrifié Napoléon à César. Ici je déclare nettement être d'un avis contraire. D'abord, à égalité de génie, un grand homme de l'ère chrétienne me paraîtra toujours

préférable à un grand homme païen. Qui oserait comparer les mœurs immondes de ce César, que l'on ne caractérise qu'à moitié en l'appelant le mari de toutes les femmes, aux mœurs de Napoléon, qui détesta le libertinage et le scandale? On parle de difficulté vaincue ; quelle difficulté plus grande que de créer un monde entre les rancunes de l'ancien régime et les violences du nouveau? Parmi les campagnes de César, si glorieuses qu'elles soient, y en a-t-il une seule que l'on puisse opposer à cette héroïque, poétique et radieuse campagne d'Italie où des soldats sans souliers et sans pain apprirent à devenir les vainqueurs de l'Europe? Enfin, puisque le débat se résume dans le plus ou moins de droits de César et de Napoléon sur la République romaine et la République française, quelle différence! Les plaies et les souillures de la République romaine étaient couvertes par six cents ans d'une grandeur sans bornes, d'une gloire incomparable. Pour la frapper au cœur, César avait à fouler aux pieds un trésor de traditions et de souvenirs, à commettre presque un parricide. Devant lui, il rencontrait des hommes dont l'histoire a pu enregistrer les fautes, mais qui n'en gardaient pas moins une immense valeur : Pompée, Cicéron, Crassus, Caton, Brutus, Cassius. On pouvait encore, sans trop d'illusion patricienne, croire qu'en de telles mains la vieille Rome avait des chances de salut.

La République française n'était plus qu'un haillon taché de sang et de boue. Les ignominies du Directoire se chargeaient de rendre ignoble ce qui n'avait été qu'horrible. Point de traditions, point de souvenirs ; rien de consacré

par le temps ou l'assentiment du pays; rien que des décombres, des bourreaux et des victimes ; une légalité hâtive, née avant terme, conçue dans l'utopie, allaitée par la guillotine. Tant que cette République aurait vécu, nul n'eût voulu croire à ses bienfaits ni accepter ses conquêtes. Elle était si chargée de crimes, que le seul moyen d'en tirer le peu de bien qu'elle pouvait rendre, c'était de l'anéantir. J'hésite à amnistier César condamnant à mort le génie de Pompée, l'éloquence de Cicéron, la vertu de Caton, le stoïcisme de Brutus : j'approuve et j'applaudis Bonaparte changeant des régicides en courtisans et me donnant le plaisir de mépriser ceux que je déteste.

Voilà où conduit, — et ce sera ma réflexion finale, — le culte de l'individualisme dans l'histoire. En assignant à un personnage le droit d'absorber en lui toutes les forces vives de l'humanité, on livre au jugement ou au caprice individuel ces célébrités excessives, que la conscience humaine ne se décidera jamais à déclarer bienfaisantes. Cette destitution de la Providence, de la société et de la morale au profit d'un seul, n'a que trop d'attrait pour l'esprit moderne. On la retrouve, à chaque pas, dans notre littérature, dans les créations les plus populaires du roman et du théâtre. Nous ne la croyons pas compatible avec l'équité et la gravité de l'histoire. Il y a eu un Messie divin; celui-là est venu à son heure, non-seulement pour laver notre tache originelle, mais pour sauver le monde en le disputant aux héritiers de César : il n'y a pas de Messies historiques : nul n'a reçu du ciel la mission de remplacer, en les écrasant, ces idées immortelles

qui seules valent la peine que l'on vive pour les défendre et les pratiquer. L'apothéose de ces faux Messies toucherait de bien près, si l'on n'y prenait garde, à l'idolâtrie, et ne laisserait aux sociétés menacées que le choix des périls. Nous ne savons, nous, ces choses-là que par instinct. Le souverain, qui lutte chaque jour contre les difficultés du pouvoir, les sait par expérience. Il sait, et il reconnaît, que le plus difficile n'est pas d'arriver à l'omnipotence, mais de l'*établir solidement*, avec l'appui de principes stables qui ne dépendent pas de tel ou tel fait, de telle ou telle existence. Alors même qu'il proclame la légitimité, la nécessité de l'avénement d'un César, de fréquentes épreuves l'avertissent qu'un gouvernement peut se créer à l'aide d'un homme servi par d'autres hommes, mais ne s'affermit que par les institutions, les croyances et les mœurs.

IX

M. VICTOR DE LAPRADE

25 mars 1865.

Il y a dans le Tasse, dont je préfère le clinquant à tout l'or de Boileau, une scène charmante. Clorinde, après une chaude journée de chevauchée et de combat, s'arrête dans une vaste clairière, au bord d'une source que surplombe un rocher tapissé de mousse, qu'ombrage un bouquet de vieux chênes. La belle guerrière ôte son casque et ses gantelets; ses cheveux retombent en boucles brunes autour de son noble visage; sa main essuie son front emperlé de sueur. Le soleil couchant glisse ses rayons à travers la feuillée et fait un cadre d'or à cette chevaleresque figure; toutes les fraîches harmonies du soir se réveillent autour d'elle, comme pour saluer cette halte de leur souveraine et de leur sœur. On entend au loin la chanson du pâtre; les fleurs et les oiseaux, avant

[1] *Les Voix du silence.*

de s'endormir dans leur calice et dans leur nid, écoutent ou redisent l'hymne des esprits invisibles, qui traverse la plaine et donne des voix au silence. Clorinde, sans briser son armure, la soulève pour mieux sentir les battements de son cœur et redevenir femme. Elle n'abdique pas, elle se repose ; et sûre de sa force, elle l'oublie un moment dans cet ensemble de douceur et de grâce.

Ce souvenir se représentait à notre esprit, pendant que nous lisions le nouveau volume de M. Victor de Laprade. Sa muse héroïque et militante, après être descendue dans l'arène et y avoir laissé, avec quelques gouttes de son sang et quelques morceaux de son écu, bien des traces de sa vaillance, revient aujourd'hui aux sources limpides, à la poésie pure. Ce n'est pas une retraite, c'est une trêve : en retrouvant le poëte au milieu des chênes qu'il a chantés, sur les sommets dont il aime à revoir les neiges virginales, on remarque des différences qui ont été déjà signalées. Tout conflit est aussi un contact ; dans ses déclarations de guerre contre une société faite exprès pour inspirer la satire, Victor de Laprade a perdu ces airs farouches qui nous le montraient dans une sorte d'éloignement et d'isolement volontaire. Pour flageller nos vices et nos faiblesses, il s'est rapproché de nous, et ce rapprochement a ajouté à son talent mâle et fier ce trait décisif qui fait dire d'un homme politique : il a passé par les affaires, — et d'un poëte : il est entré dans la vie. Heureuse chance! devenir plus sociable en cautérisant les plaies sociales, et s'humaniser en disant son fait à notre perverse humanité ! Cet enseignement pratique vaut la

meilleure des chaires, et l'on peut se consoler d'en avoir perdu une, quand on a conquis celle-là.

Vous devinez, d'après ce simple aperçu, ce que sont les *Voix du silence*, le charme que j'y ai trouvé, le succès qui les attend. On y sent encore çà et là le bouillonnement de lointaines colères qui s'ajournent ou s'apaisent; comme sur les beaux lacs de Suisse ou de Savoie, lorsque le ciel se rassérène, lorsque les bateliers se rassurent et qu'il faut se pencher au bord de la barque pour entendre le sourd murmure de la tourmente reléguée dans de vagues profondeurs. La corde d'airain vibre encore; mais tout juste ce qui convient pour que les autres semblent plus mélodieuses, pour que l'harmonie soit plus complète dans cette poésie tour à tour indignée de ce qu'elle a vu parmi les hommes et ravie de ce qu'elle retrouve auprès de Dieu.

Pour nous, ce retour est une fête, et nous espérons que cet aveu ne nous brouillera pas avec ceux qui ne regardent la littérature qu'à travers leurs passions, prennent un acte de courtoisie littéraire pour une velléité d'apostasie politique, préfèrent les injures de la haine aux sous-entendus de l'ironie, n'approuvent les coups d'épingle que sous forme de coups de trique, et n'ont consenti à reconnaître le talent de M. de Laprade que du jour où ils l'ont vu au premier rang dans la mêlée, frappant d'estoc et de taille. Nous aimons la poésie pour elle-même, ce qui est un des signes de l'amour vrai; et lorsque, pour populariser ses accents ou grossir son public, elle appelle à son aide des sentiments ou des idées qui ne sont pas spécialement et exclusivement de son domaine, il nous

paraît qu'elle est moins elle-même, si nobles que soient ces sentiments, si magnanimes que soient ces idées. Elle perd en délicatesse ce qu'elle gagne en intensité ; sa voix porte plus loin, mais le timbre en est moins pur ; son parfum est plus pénétrant, mais d'une qualité moins exquise : la petite chapelle est devenue une grande église ; mais l'encens qui fume sur l'autel n'a plus cet arome ineffable qui enlève les imaginations vers le ciel ; les fidèles, plus nombreux, sont moins recueillis, et leur visage, au lieu de rayonner d'une extase divine, s'assombrit de pensées terrestres ; sans compter que les amoureux sincères sont toujours un peu jaloux, un peu enclins à dénigrer leurs rivaux, et qu'en voyant l'objet de notre culte courtisé par des gens qui l'avaient dédaigné jusqu'alors, nous étions tenté de nous demander s'il n'était pas compromis par ses nouveaux adorateurs.

Quoi qu'il en soit, il suffit de constater que, dans les *Voix du Silence,* M. de Laprade a réuni ce que ses deux manières ont de meilleur, que le poëte de *Psyché* et des *Symphonies* y reparaît tout entier, avec je ne sais quoi de plus accessible, de plus souple, de plus familier et de plus doux. Il reste aussi élevé, mais il est plus attractif : ce qui, sans qu'il y perde rien, efface les distances. Le Druide, auquel on l'a parfois comparé et qu'il va chanter tout à l'heure en vers d'une sombre et puissante énergie, a bien pu se condamner à mort et monter sur un bûcher avec sa robuste lignée, au moment où tombait le dernier chêne et où passait dans le lointain la première locomotive. Mais à côté de ce pontife d'une religion morte, il y

avait le disciple et le poëte d'une religion vivante; ils n'avaient de commun que leur amour pour la solitude, pour le libre espace, pour l'immensité des forêts, pour ces cimes et ces neiges où le regard, ne voyant aucune trace humaine, suit pas à pas la trace de Dieu. Le Druide est mort; le poëte chrétien a survécu, et, en fouillant dans la cendre de son sauvage précurseur, il y a trouvé, non pas la faucille qui servait à de barbares sacrifices, mais la clef d'or qui ouvre les portes de l'idéal et de l'infini. Il est descendu de ses hauteurs, il s'est mêlé à nos foules, il nous a parlé sa langue, il a essayé la nôtre, et, de ses anathèmes contre les civilisations corrompues, de son courroux contre des types de servilisme et de bassesse, des souvenirs de sa patrie idéale, de l'ensemble de ses rêves, de ses douleurs et de ses joies, il a fait l'œuvre virile et charmante que nous saluons aujourd'hui.

Les *Voix du Silence!* La première pièce du volume vous explique cet heureux titre : les voix de tout ce qui ne dit rien et n'en parle que mieux au cœur, à l'imagination et à l'âme! Réfléchissez un moment, et voyez comme ce titre est humain, compréhensif et sympathique. Quels silences et quelles voix tout ensemble, ces ciels nocturnes où des myriades d'étoiles éveillent en nous des mondes de pensées, ces heures mystérieuses qui planent dans l'espace comme de grands oiseaux de nuit, ou que nous entendons au dedans de nous-mêmes, muets reproches ou mélancoliques regrets du temps écoulé! Quelles voix et quels silences, ces petites lumières que l'on aperçoit d'en haut à travers la plaine ou d'en bas à la fenêtre de quel-

que chambrette perdue sous les toits, et auxquelles notre fantaisie prête aussitôt un sens, un langage : l'amour qui attend, la misère qui frissonne, la douleur qui pleure, le travail qui lutte, le crime qui guette, la fièvre qui veille, la foi qui prie ! Quelles voix et quels silences, tous ces êtres créés, visibles ou invisibles, atomes ou brins d'herbes, hymnes vivants, cantiques taciturnes, bruits imperceptibles que l'on saisit, que l'on entend à l'aide de ces organes innommés, qui n'ont pas besoin des sens pour communiquer avec l'âme ! Oui, c'est à peine si je croirais risquer un semblant de paradoxe, en affirmant que la prose est tout ce qui parle, la poésie tout ce qui ne parle pas, — pourvu qu'un vrai poëte se charge du rôle d'interprète, et dise : « Parlez ! »

Esprits cachés, esprits sans nombre.
Arbres émus, cœurs palpitants,
Qui murmurez tout bas, dans l'ombre,
Des accords discrets que j'entends,
Terre qui vit, âme qui pense,
Soupirs de partout rassemblés,
Voix fécondes, voix du silence
Dont les lieux déserts sont peuplés,
Parlez !

Ainsi s'annonce, — et il ne pouvait mieux s'annoncer, — le dessein du poëte. La pièce qui suit et qu'il intitule la *Trêve de Dieu*, précise d'une façon plus nette et plus large cette idée heureuse, cette impression d'apaisement et de relâche dans une vie de luttes austères. Déjà, dans les *Idylles héroïques*, Frantz et Herman nous avaient offert le

spectacle de ces esprits superbes ou stoïques, ramenés à un idéal de paix, de travail et de famille, ou retrempés dans les grandes scènes de la nature alpestre avant de recommencer la lutte contre les vices et les misères de ce monde; mais Herman et Frantz étaient des personnages : ici c'est le poëte lui-même, entouré de sa jolie couvée : il lui donne, il prend avec elle une journée de vacances; et quels ébats, quels gazouillements, quelle cueillette de fruits et de fleurs à travers ce frais paysage qui n'a pas la grandeur écrasante des Alpes, qui ne nous absorbe pas dans les gouffres de l'infini, mais qui se familiarise, reçoit et rend les sourires, et nous fait boire, nous aussi, à cette veine si franche d'honnête joie et de poésie! La *Trêve de Dieu* sert d'avenue à la *Tour d'Ivoire.* La *Tour d'Ivoire* marque, dans ce volume, comme dans le talent du poëte, quelque chose de pareil à ces points culminants où se résume un site grandiose, qui lui donne sa signification complète et vers lesquels tout ramène le regard. Figurez-vous ces pièces émouvantes ou suaves, *Resurrecturis, Un entretien avec Corneille, le Dernier Druide, la Première neige, Petite fleur sur ma fenêtre, le Nid de la Muse,* comme de beaux massifs d'arbres et d'arbustes en fleurs, des clochers rustiques, vêtus de clématite et de lierre, d'épaisses futaies, des touffes de nymphœas baignées dans une eau transparente, que dominerait une ruine éloquente, l'ombre encore vivante d'un château-fort, peuplé de souvenirs légendaires, une tour si majestueuse et si belle qu'on refuserait de s'éloigner avant d'en avoir interrogé les beautés et les secrets.

Qu'est-ce donc que la *Tour d'Ivoire?* Un grand poëte, Alfred de Vigny, était accusé de s'y enfermer trop obstinément. On a quelquefois reproché à M. de Laprade de trop s'efforcer pour l'atteindre, et d'oublier dans ce visible effort ce que la poésie, pour réaliser le *dulcia sunto*, doit garder de tendre, d'humain et de *bon enfant*. Cette fois, l'on ne se plaindra pas : ce voyage à la *Tour d'Ivoire*, en compagnie d'un chevalier-poëte, d'un de ces chercheurs du Saint-Graal, qui étaient aux chercheurs de la pierre philosophale ce que le ciel est à la terre, ce que l'extase est à l'ivresse, ce que l'idéal est à la matière, ce que la soif de l'infini est à la soif de l'or, — ce voyage nous a valu un poëme de cent pages, qui comptera, selon nous, parmi les plus exquises créations de la poésie moderne, et dont rien n'égale la grâce virginale, l'amoureuse chasteté. Les gens qui s'obstineraient à regarder cette chasteté comme synonyme de froideur, feront bien de s'installer, le soir, devant les vitrines des librairies du boulevard, et de s'y livrer à des méditations transcendantes entre les *Vieux Polissons* et les *Treize Nuits de Jane*. Mais, pour ceux qui ne se sont pas abrutis dans l'auge réaliste, pour ceux qui préfèrent, en musique, la *Flûte enchantée* à la *Gardeuse d'Ours*, ce mélange de mystérieuse ardeur et d'héroïque vertu, cette lutte poétique du rêve divin contre la convoitise humaine, ce dialogue entre les esprits impurs de la terre et les visions célestes, ce rosaire qui s'interpose entre un cœur qui bat et une main qui tremble, tout cela est œuvre de maître et offre un attrait singulier, indéfinissable, plus vif que l'émotion

mystique, plus pur que la sensation de volupté. Nous comparons cet ensemble aux feux qu'allument les hardis voyageurs parvenus aux plus hauts glaciers du Mont-Blanc : de près, ils réchauffent, raniment et répandent leurs ardents reflets sur les glaces et les neiges ; de loin, ils font l'effet d'une étoile levée sur ces blanches solitudes et baignée dans les profondeurs du ciel.

On rencontre là ce quelque chose de plus en plus rare dans nos littératures surmenées et fatiguées, ce quelque chose qui n'a pas encore été dit, ou qui du moins rajeunit un vieux thème par le charme et l'originalité de la forme. Le tempérament poétique de Victor de Laprade s'y accuse dans toute sa vigueur et toute son élégance. Élégance, ai-je dit? Je me souviens d'avoir jadis, en parlant de lui, exprimé le regret qu'au milieu de tant de beautés de l'ordre le plus élevé, il n'eût pas, dans son répertoire, quelques-unes de ces pièces qui reviennent de droit aux anthologies, que les délicats placent avec amour dans leur écrin à diamants, et qui vivent par la perfection, le fini du détail, la justesse du sentiment, par une grâce souveraine, toute-puissante sur le cœur et sur la mémoire. Ces *pièces-perles* ne sont pas communes dans la poésie française, et leur nombre va diminuant chaque jour, à mesure que redoublent les difficultés et les exigences. Ce sens poétique que nous avons tous ou que nous devrions tous avoir, qui les choisit, les fixe et les immortalise, on dirait qu'il s'alourdit, qu'il s'enfonce plus avant dans le sol. Pour le soulever, il suffisait autrefois d'une chiquenaude du débile Millevoye ; aujourd'hui, il faut le levier

formidable des *Contemplations* ou de *la Légende des Siècles*.

N'importe! ces pièces courtes et exquises, qui se gravent et que l'on n'oublie plus, abondent dans *les Voix du Silence*. Je n'ai que l'embarras du choix : voici un fragment de cette adorable *Tour d'Ivoire*, le chœur des Sylphes. Mettez-vous à votre piano; ouvrez la partition d'*Oberon;* souvenez-vous de Chopin effeuillant sur le clavier les notes de cette musique, comme des pétales de roses humides des larmes du matin. Puis, reprenez le livre, et dites-moi si notre poëte ne rivalise pas avec ces souvenirs :

A l'heure où le ciel se colore
Des premières roses du jour,
Où le cœur s'éveille et s'ignore,
Tâchez d'éterniser l'aurore!
Restez au matin de l'amour!

A l'heure où le flot, sur la grève,
S'enfle et meurt sous un rayon d'or,
Où la fleur s'ouvre et se soulève,
Où l'esprit n'est plus dans le rêve
Sans être dans la vie encor;

Où l'avenir a des mirages,
Où l'horizon riche et lointain
Se prête aux plus folles images,
Où l'œil bâtit dans les nuages,
Où l'âme arrange le destin;

Restez dans l'aube, à l'heure fraîche
Où la fleur garde son velours.
Laissez son duvet à la pêche;
Fi du glouton qui se dépêche
De la flétrir sous ses doigts lourds!

N'abrégez pas la saison verte
Où nul frêlon n'a dérobé
Le miel de la rose entr'ouverte,
Où dans la vigne encor déserte
Nul fruit des rameaux n'est tombé,

Où, pur de tout désir profane,
L'amour est sauvé des douleurs,
Et peut, d'une aile diaphane,
Toucher au lis sans qu'il se fane,
S'y poser sans courber ses fleurs;

Où, dans son indécise enfance,
On ne sait de quel nom charmant,
Pudeur, amitié, confiance,
Sous cette robe d'innocence
Baptiser ce doux sentiment;

Où l'on se cherche sans mystère,
Où l'on se rencontre sans peur;
Où chaque soir, dans sa prière,
L'un peut dire à Dieu : c'est mon frère,
Quand l'autre lui dit : c'est ma sœur.

A l'heure où le ciel se colore
Des premières roses du jour,
Où le cœur hésite et s'ignore,
Tâchez d'éterniser l'aurore;
Restez au matin de l'amour!

Il y a, nous l'avons dit, dans les *Voix du Silence*, un autre délicieux petit poëme que nous aurions pu citer concurremment avec celui-là, et qui s'appelle *Petite fleur sur ma fenêtre*. Cette *Fleur sur ma fenêtre*, n'est-ce pas une touffe de beaux vers s'épanouissant sur la marge de mes prosaïques pages? Au dedans, tout est sombre : avril a des rigueurs de février et des giboulées de mars; le givre grince contre la vitre : triste et morose, le front

pensif, la figure renfrognée, le vieux critique tisonne son feu qui s'éteint et ses idées qui se refusent. Tout à coup, voici que la poésie, comme une belle jeune fille ne sachant plus où reposer sa tête, trop pauvre pour avoir de quoi payer son terme, trop sage pour se loger aux dépens de sa vertu, vient frapper à la fenêtre ou à la porte, et demande timidement au critique de partager, en tout bien tout honneur, sa modeste mansarde : aussitôt tout sourit et s'illumine ; le feu se rallume de lui-même ; un rayon de printemps se glisse à travers les rideaux ; le bouvreuil chante dans sa cage ; la giroflée se ranime sur sa tige : le jour se fait dans cette ombre, la joie brille dans cette tristesse, et l'humble logis se met en fête. Premier triomphe du poëte ! Ce ne sera pas le seul : *les Voix du Silence* nous parleront à tous un langage irrésistible ; et qui sait? ces poëtes ne doutent de rien et ces satiriques n'épargnent personne : Victor de Laprade est capable d'enlever un grand succès à la pointe de ses vaillants hémistiches, entre *l'Histoire de Jules César* et les *Mémoires de Thérésa !*

M. LOUIS RATISBONNE[1]

9 avril 1865.

Nous sommes vieux, et, à mesure que nous avançons, nous avons devant nous des ombres, derrière nous des souvenirs : dans ces souvenirs déjà voilés par les brumes du soir, que cherchons-nous de préférence? Qu'aimons-nous à retrouver? Des figures jeunes. Figures jeunes, ces premiers camarades d'enfance, voués par nos cœurs naïfs à d'éternelles amitiés, et qui n'ont pas tardé à être séparés de nous par les empressements de la mort ou les hasards de la vie! Figures jeunes, ces pensionnaires du couvent où nous avions une sœur, que nous entendions, sous les fenêtres du parloir, gazouiller, jouer et courir, avec de frais éclats de rire ou de petits cris d'oiseaux familiers! Figures jeunes, ces groupes en robe blanche, ceinture rose, fleurs dans les cheveux, souliers

[1] *Les Figures jeunes.*

de satin, chastes corsages baignés dans la mousseline, visions de notre premier bal, héroïnes de notre premier roman, fantômes de notre premier rêve, à qui nous demandions timidement et d'une voix tremblante une contredanse ou une valse ! Figure jeune, l'objet de cet amour mystérieux qui fut le supplice et l'ivresse de notre adolescence, ignoré de celle qui l'inspira, pleuré, avant d'avoir vécu, par celui qui le ressentit, amour resté dans les limbes, qu'un homme de génie a comparé à ces enfants morts à la mamelle, dont on n'a connu qu'une larme et un sourire !

C'est donc là un heureux titre : *les Figures jeunes*; et s'il est vrai que ce soit faute de jeunesse que nous ayons cessé d'aimer la poésie, n'est-ce pas habile de nous rajeunir pour ranimer en nous l'ancien culte et l'ancienne tendresse? Ce titre convenait à M. Louis Ratisbonne mieux qu'à tout autre. Ceux qui le connaissent ou qui l'ont entrevu dans l'aimable cadre qu'il s'est choisi et qu'il s'est fait, ne peuvent plus l'imaginer qu'au sein d'une atmosphère printannière, dans toute la coquetterie d'une jeune paternité, entouré d'une délicieuse *nichée* qui tantôt grimpe sur ses genoux, tire ses cheveux, défait sa cravate, promène sur ses joues une lèvre vermeille, tantôt prend son vol et va s'abattre sur le sable d'une allée, avec la corde et le cerceau : tableau qu'on ne peut oublier quand on l'a regardé une fois, et qu'on évoque, en lisant ce volume, comme une sorte de vivant commentaire, d'*illustration* d'après nature. Ah ! les commentaires d'un jeune père à qui les joies de la famille

se révèlent en de jeunes visages, valent mieux que les *Commentaires* de César!...

Si nous passons de la personne à l'œuvre, nous y découvrirons le même caractère. Abstraction faite de très-remarquables travaux de critique et de littérature, quels sont les deux ouvrages qui ont signalé l'avènement de M. Louis Ratisbonne dans le monde des lettres et fixé sa physionomie? Les deux extrêmes, la *Divine Comédie* et la *Comédie Enfantine*. Les deux extrêmes, ai-je dit? C'est qu'alors le proverbe a raison, et que les extrêmes se touchent. Rien n'est plus près de Dieu que l'enfant, et lorsque ce Dieu de bonté a dit : « laissez-les venir à moi! » il rappelait, il rendait visible cette proximité intime entre l'infiniment grand et l'infiniment petit, entre celui qui peut tout et celui qui ne peut rien. Quand l'enfant entre dans la vie ou pendant ces années heureuses qui forment le sursis accordé à son innocence, rien ne sépare encore l'œuvre de l'ouvrier, la créature du créateur. L'empreinte du doigt divin est intacte sur ce corps sans souillure et cette âme sans tache. Aucun souffle terrestre, aucune maligne influence n'a passé sur ce limpide miroir, le plus pur que Dieu ait donné aux hommes pour y contempler sa lointaine image.

Doué de belles facultés poétiques, s'étant dès l'abord imposé, comme étude préliminaire, la traduction du plus grand et du plus profond des poëtes, ayant mis dans sa vie et devant ses regards cette joie domestique qui est la meilleure des Muses, Louis Ratisbonne a donc suivi une pente naturelle en allant de la *Divine Comédie* à la

Comédie enfantine, de l'enfer au paradis. Remonté du fond de l'abîme à la paisible surface de son doux lac de poésie, sorti des sept terribles cercles où gémissent l'expiation et la douleur, il n'a eu qu'à regarder autour de lui pour que son œil, ébloui de ces visions redoutables, se reposât sur le sourire d'un enfant. Mais à deux pas de l'enfance il y a la jeunesse, et les *Figures jeunes* sont, si je ne me trompe, un anneau intermédiaire, une halte où le poëte, suivant que son inspiration est joyeuse ou mélancolique, se tourne successivement vers le gouffre dantesque ou vers l'oasis enfantine. Dans *Béatrix*, dans *Il le fallait!*, dans *Au pays des âmes*, dans l'*Ame vide*, vous trouvez un reflet ou un sourire du Dante : le disciple revient à son premier maître ; l'obligé paye à son bienfaiteur les intérêts de sa dette. La charmante dédicace *à Louise*, *la Source*, *la Valseuse*, *Comment l'aimez-vous? Prima vera*, sont comme ces premières bouffées de tristesse, soupirs vagues, nuages dans l'azur, perfidies des soirées d'avril, qui avertissent l'enfant qu'il touche à l'adolescence, l'adolescent qu'il approche de la jeunesse, le jeune homme qu'il a franchi le seuil de la vie. Je ne sais quoi de plaintif et d'inquiet se mêle aux douceurs matinales ; on ne souffre pas encore, mais on a le pressentiment de la souffrance, et il semble que les mains caressantes qui se glissent sur le front et sur le cœur y cherchent d'avance la place des blessures. Si, en outre, le jeune père de famille veut ajouter une leçon à ces présages, si, tout en berçant sur ses genoux sa jolie couvée, il prête l'oreille aux cris de désespoir d'un peuple

héroïque, au gémissement étouffé où se révèle l'inégalité des conditions humaines, l'horizon poétique s'agrandit et s'assombrit, et nous avons la *Robe de Miss*, les *Lamentations de Varsovie*, *Dieu viendra* et le *Supplice du Bourreau*.

Il me serait difficile et il ne me paraît pas nécessaire de déterminer à quelle école appartient M. Louis Ratisbonne. Si quelque chose peut nous consoler du déclin de la poésie, c'est qu'elle échappe aujourd'hui à ces classifications factices, à ces querelles de partis, qui n'admettaient que dénigrement ou fanatisme, et où s'altéraient la franchise de l'inspiration et le naturel du style. La glorieuse et précieuse amitié d'Alfred de Vigny donnerait à penser que M. Ratisbonne est un romantique, si ce mot avait encore un sens; mais il n'existe plus à présent que deux hommes qui croient au romantisme: M. Auguste Vacquerie pour le galvaniser, et M. Viennet pour l'occire. Nous inclinons d'ailleurs à croire que les affinités entre M. Ratisbonne et Alfred de Vigny étaient plutôt morales que littéraires. Le goût de l'idéal les avait rapprochés; ils s'étaient serrés l'un contre l'autre comme se serrent les fidèles d'une cause vaincue, d'un autel délaissé. Mais l'idéal, chez Alfred de Vigny, restait à des hauteurs où le sentiment humain avait peine à atteindre. Il se plaçait presque constamment en dehors de ce sens pratique, de ce mouvement de la vie, qui, s'il n'est pas la poésie, n'en est pas non plus la contradiction permanente. Si je ne craignais de tomber dans des distinctions subtiles, je dirais que, chez lui, l'âme parlait plus que le

cœur, parce que l'âme, toujours portée vers les cimes, ne risquait pas d'y rencontrer le vulgaire, tandis que bien des affections du cœur sont nécessairement partagées par le commun des hommes. L'âme même, qui éclaire plutôt qu'elle n'échauffe l'œuvre exquise du poëte d'*Éloa*, n'est humaine que par un côté : l'autre plonge dans un mystique azur où les objets perdent de leur consistance, où la vue peut être abusée par de célestes mirages. Vous diriez ces sanctuaires où l'on allume une lampe avant que la fenêtre soit close et la nuit venue : les deux lumières luttent, se combinent, et, parfois, produisent un jour faux : et puis, si je voulais achever de fixer les différences, je me souviendrais du célèbre passage de Shakespeare, et j'appliquerais à Alfred de Vigny, bien que dans un sens beaucoup moins tragique, ce que Malcolm dit de Macbeth : « Il n'a pas d'enfants ! »

Tout est humain dans le talent et dans l'œuvre de M. Louis Ratisbonne. Tout s'y rattache à ce que j'appellerai la petite famille ou à la grande ; tout y interprète ou les voix du foyer ou celles de l'humanité. Le poëte n'est ni classique, ni romantique, il est vrai. Il ne faut plus considérer le romantisme que comme un épisode de notre histoire littéraire. Ainsi que d'autres révolutions ou d'autres invasions plus sérieuses et plus meurtrières, il faut le juger, moins par ce qu'il a créé que par ce qu'il a détruit. Ses antagonistes, dans leurs classiques fureurs, le comparèrent à une irruption des Barbares : il y eut au moins ce point de ressemblance, que, comme Attila et Genséric, il déblaya, fit la place nette, débarrassa la poésie et l'art

d'une foule d'abus, de conventions, de partis pris, de formules, d'ornements faux, de grâces caduques, qui, semblables à la parure d'une femme âgée, ne réussissaient qu'à accentuer l'outrage du temps au lieu de le déguiser. Il a promené le fer et le feu à travers les plantes parasites qui gênaient ou étouffaient la végétation véritable, au milieu des vieilleries neuves d'une architecture néo-grecque, qui encombraient le temple et en surchargeaient les sveltes élégances. Grâce à lui, à ses salutaires ravages, un jeune poëte tel que M. Louis Ratisbonne n'a plus à se préoccuper de questions de forme : il peut marcher droit devant lui, aspirer de bonnes gorgées d'air, remonter aux sources vives, s'amuser aux gracieux méandres de la poésie buissonnière, cueillir à son gré le myosotis ou la rose, la scabieuse ou la marguerite, sans crainte de faire quelque mauvaise rencontre, de se trouver nez à nez avec une dryade qui lui dispute son arbre, une naïade qui réclame sa source, un faune aposté derrière les buissons, ou quelque délégué de Flore et de Zéphyre, qui lui mesure l'air et lui arrache la fleur.

A présent, je voudrais citer : car, encore une fois, la poésie ne se discute pas, elle se montre. Tout, avec les prosateurs, peut être sujet d'analyse ; on raconte en cinq colonnes un roman de cinq cents pages; on s'empare des idées principales d'un ouvrage de philosophie, poür les éclaircir ou les réfuter; on écrit en marge d'un livre d'histoire l'abrégé des réflexions que suggèrent les événements et les personnages : mais les poëtes! Il n'y a pas

de milieu : ils sont ou ils ne sont pas. Le meilleur moyen de prouver qu'ils sont, c'est de les citer.

Mais que choisir! *La Valseuse* est charmante ; elle me aît trop, et j'en garde un scrupule ; je crains que cette poésie ne soit plus ingénieuse qu'inspirée ; et puis les quatre vers qui forment le refrain, la note dominante, quelque chose de pareil à cette mélodie préférée qui revient d'acte en acte dans les partitions de maîtres, ces vers méritent un reproche qui semblera peut-être singulier sous ma plume: les deux rimes masculines, *galant* et *tournant*, ne sont pas assez riches. Si le cœur humain en général et celui des critiques en particulier n'étaient pas un tissu d'inconséquences et un abîme de contradictions, on s'étonnerait sans doute de voir un critique spiritu....aliste attacher tant de prix à la richesse des rimes, cette conquête, cette recherche, cette manie de l'école contraire. C'est une faiblesse, j'en conviens ; mais qui est fort aujourd'hui? pas même les Turcs. Réminiscence de méridional, dernier luxe d'homme ruiné, hochet de vieil enfant gâté, que sais-je? la rime riche me séduit, me captive, m'enlace de ses trois syllabes, et me livre, pieds et poings liés, à Victor Hugo et à Théophile Gautier. Il en est d'ailleurs de cette richesse-là comme de l'autre; on n'y songeait guère avant d'y avoir goûté; on ne peut plus s'en passer après en avoir joui. La nouvelle école nous a accoutumés sur ce point à de telles magnificences, que maintenant la médiocrité nous semble misère. Sérieusement, que reste-t-il à la versification française, si on lui ôte ce luxe? Le rhythme est à peine sensible, la

prosodie est nulle, l'hémistiche et la césure risquent de blesser l'oreille s'ils sont irréguliers, ou de l'ennuyer s'ils sont monotones. La rime est le coup de cloche qui réveille l'attention assoupie, l'anse qui sert à porter cette coupe d'or. Laissez à la cloche toute sa sonorité, pour que le sommeil se tienne à distance; à l'anse toute sa dimension, sans quoi la coupe fragile vous tombera des mains.

Rien de plus suave que les vers dédiés à *Louise*, de plus pathétique que les strophes inspirées par les douleurs de Varsovie, de plus émouvant que la *Robe de Miss*, légende d'une pauvre ouvrière de Londres, qui meurt d'épuisement et de fatigue en travaillant à la robe attendue avec une aristocratique impatience par une de ces terribles Anglaises, machines de Birmingham habillées de velours et de satin. Rien de plus touchant que la *Petite Femme*, de plus souriant que le *Renouveau*, de plus poétique que les *Nuages et les Jours;* mais il faut se décider et je me décide pour les *Noces glorieuses :*

Ceux que l'amour a joints, tôt ou tard vont ensemble,
Et Dieu veut que la terre ou le ciel les rassemble.
Amants, ne pleurez plus! Dieu, je vous le promets,
Un jour vous donnera votre amour à jamais.

Pierre et Marthe s'étaient aimés sans espérance :
Ne pouvant être unis, ils se dirent adieu.
Les étrangers ligués se ruaient sur la France :
Pierre se fit soldat, et Marthe épousa Dieu.

Pierre fut un vaillant, Marthe fut une sainte.
Un jour qu'il s'élançait au-devant du canon,
La mort désigna Pierre. Il expirait sans crainte
Et regardait le ciel en murmurant un nom.

Et voilà qu'à ce nom répondit la voix chère!
L'heureux Pierre vit Marthe entre la mort et lui.
Ils se retrouvaient là, sur le champ de la guerre :
Dieu dit : « Que ces enfants soient unis aujourd'hui ! »

Et. comme elle essayait de le rendre à la vie
Et pansait en pleurant ce cœur ensanglanté,
Une balle de Dieu, bienfaisante ennemie,
Coucha près du soldat la sœur de charité.

Dans un humble cadre, Marthe fut la Béatrix de Pierre. Voici maintenant, dans un sonnet qui nous semble bien près de valoir un long poëme, la Béatrix véritable, celle que le traducteur de Dante ne pouvait oublier :

Une enfant traversait la cité florentine ;
Elle allait regardant, pudique, devant soi,
Les bras dévotement croisés sur sa poitrine
Où son cœur innocent reposait sans émoi.

Mais une voix s'élève en cette âme enfantine :
Ne baisse plus le front ! porte-le comme un roi !
Car la terre entendra de toi, femme divine,
Ce que l'on n'aura dit de nulle autre que toi !

Vase d'élection, tu seras immortelle !
L'enfant eut peur : hélas ! à quel prix, pensa-t-elle,
Tant de gloire ! Où monter, par quels chemins ardus?

— Il ne faut, dit la voix, que faire un pas de plus.
Rien d'autre, ô Béatrix ! — La vierge palpitante
Fit un pas en avant. Alors passa le Dante !

Je finis cet article plus tristement que je ne l'avais commencé[1]. Après avoir eu le plaisir bien rare de sa-

[1] Cet article a paru vingt-quatre heures après le scrutin académique, qui écartait MM. Autran et Jules Janin, contrairement à l'attente générale.

vourer un poétique volume et de lui rendre un sincère hommage, j'espérais retrouver la poésie sur un autre terrain et la féliciter d'un autre genre de succès. Le nom de Louis Ratisbonne avait naturellement évoqué celui d'Alfred de Vigny; il me semblait qu'entre le noble poëte des *Destinées* et la noble Muse des *Poëmes de la Mer* existaient ces affinités, ces convenances qui ne sont pas toujours sans effet sur les suffrages de l'Académie française. *Dîs aliter visum!* Loin de nous toute idée de plainte ou de blâme! Nous ne manquerons pas de respect aux dieux; cela porte malheur : nous ne dirons pas qu'en écartant M. Autran, qu'elle avait presque nommé en 1862 et en 1864, l'Académie s'est, en quelque sorte, déjugée: nous ne rappellerons pas que, sans la mort subite du vénérable M. Biot, deux jours avant l'élection, M. Autran était élu dès sa première candidature : qu'avec une abnégation qui ne paraît pas avoir fait école, il s'était spontanément dessaisi de ses droits et de ses chances entre les mains de M. Octave Feuillet, qui, par ses succès de théâtre et de roman, lui semblait plus spécialement désigné à la succession de M. Scribe; enfin, — ce que personne n'ignore, et l'Académie moins que personne, — que s'il y avait eu, l'an dernier, un onzième tour de scrutin, un des plus spirituels académiciens était décidé à voter pour M. Autran, et complétait ainsi la majorité absolue. Non : tout ceci est du détail académique, et nous ne voulons pas sortir de la critique littéraire.

L'Académie a-t-elle été, comme on le prétend, influencée par quelques épigrammes de la petite presse sur le

plus ou moins de *notoriété* de M. Autran? La petite presse, nous le savons, est une puissance, surtout depuis que l'on a rogné les ongles à la grande. Seulement nous ferons remarquer un contraste qui s'accorde assez bien avec les allures frondeuses de ces tirailleurs d'avant-garde de l'esprit français. Une de leurs tactiques, pour chercher noise à l'Académie, consiste à dresser, de temps en temps, une contre-liste, à aligner les noms de quarante écrivains qui ne sont pas académiciens, à les opposer aux quarante immortels, et à nous dire : « De quel côté y a-t-il le plus de talent? Concluez! » — Or, avant que M. Autran fût candidat, son nom était toujours un des premiers sur cette liste d'académiciens *in partibus*. Célébrité et talent en deçà de la candidature, ombre et médiocrité au delà. En conscience, l'Académie aurait eu seule à se reprocher cette étrange métamorphose — et à la réparer.

Quant à la *notoriété*, il faut s'entendre, et cette question suffirait à défrayer un long chapitre. Un des malheurs, un des vices de notre temps, est de prendre l'excès de *notoriété* pour la gloire et de confondre le bruit que l'on fait avec l'estime que l'on mérite. De là ces réputations à coups de tamtam, ces célébrités en plein vent, ce je ne sais quoi de théâtral et de tapageur, ces manies de se mettre en scène et de parler de soi, ces hypertrophies de succès, ces apoplexies de renommée, qui font de certains de nos illustres des acteurs plutôt que des personnages, et des personnages plutôt que des hommes. Ce n'est pas assez que l'on admire l'œuvre; il faut

que l'on connaisse la vie, que l'on voie la figure, que l'on contemple le front, j'allais dire le casque. Il est évident qu'à ce compte M. Autran est moins fameux que ne l'était Mengin de son vivant et que ne le sont les idoles du succès populaire. Mais prenez garde ! une fois sur cette pente, vous ne vous arrêterez pas ; il y a, tous les soirs, à la porte des *artistes* des théâtres de mélodrames et de l'Alcazar, une *queue* de fanatiques qui attendent, à leur sortie, les chanteuses et les *premiers rôles*, et leur font cortége avec des cris de triomphe : glorieux moment où les divinités de la chanson et du *merci, mon Dieu !* ont le droit de dédaigner, du haut de leur Olympe, ces inconnus, ces pauvres hères qui se sont appelés ou qui s'appellent André Chénier, Alfred de Vigny, Auguste Barbier, Brizeux, Victor de Laprade et Joseph Autran !

Voilà où mènerait le culte de la notoriété *quand même* ; mais ceux qui le feraient prévaloir auraient préalablement à poser comme dogmes supplémentaires la suppression radicale de la poésie pure et la destruction de l'Académie. Que certaines gens y poussent, que la société moderne y tende, faut-il s'en étonner? Mais si l'Académie française, en éloignant la poésie, se faisait complice de ces tendances, nous aurions à rappeler une formule célèbre et à écrire au bas de cette page : « Comment les institutions finissent. »

XI

ROME[1]

15 avril 1865, Samedi-Saint.

La semaine-sainte à Rome ! N'est-ce pas le rêve de tout chrétien doué de ces facultés que le christianisme, Dieu merci ! n'exclut pas, et qui, élevées à une certaine puissance, font le poëte, le penseur et l'artiste ? Mais les temps sont durs, la route est longue, et tout chemin, quoi qu'on en dise, n'y mène pas. L'imagination est un oiseau captif dont la réalité ferme la cage et coupe les ailes. La vie a ses exigences, la famille ses attaches, l'argent ses absences, Paris ses servitudes, le travail ses échéances. Comment faire ? s'indemniser à la façon des gens sédentaires ; se donner la représentation de ce que l'on ne peut pas voir, évoquer Rome à Paris, faute de pouvoir aller de Paris à Rome. Seulement, il y a deux représentations : l'une pour

[1] Par un auteur inconnu.

les sens, l'autre pour l'esprit; il y a le squelette de Rome et l'âme de Rome.

Un heureux hasard nous a permis de recueillir, à quelques jours de distance, cette double indemnité. On montrait récemment, boulevard des Capucines, les principaux monuments et les plus beaux points de vue de la vieille Reine du monde, non plus reproduits par le dessin ou la gravure, mais rendus à leurs dimensions véritables et aux effets du diorama par de nouveaux procédés de photographie et de stéréoscope. Des alternatives de jour et de nuit, habilement ménagées, rompaient l'uniformité de cette sensation artificielle. Les vues étaient exactes, les aspects grandioses, l'illusion suffisante; pourtant nous sommes resté froid. La vie manquait, même cette vie des ruines, si admirablement appropriée à la nature de l'homme, que parfois ces mélancoliques témoins de la fuite des années lui semblent sa vraie demeure. L'âme était absente, cette âme qui se dégage incessamment des monuments et des paysages consacrés par la religion et par l'histoire. Ce simulacre de Rome n'avait parlé qu'à nos regards, et nos regards eussent préféré une œuvre d'art où la ressemblance matérielle eût été moindre, mais où l'interprétation intelligente eût remplacé la traduction littérale.

L'âme de Rome! elle est tout entière dans le livre que j'annonce et dont l'auteur m'est inconnu. C'est à peine si quelques similitudes de physionomie et de format, quelques indiscrétions d'éditeur, quelques airs de parenté morale et idéale m'ont mis sur la trace d'un autre volume que je crois écrit de la même main, et qui parut, il y a

deux ans, sous ce titre singulier : *Le Prisme de l'âme.* A cette époque, un de nos plus éminents critiques, Émile Montégut, en parla comme il parle de tout ce qui est le contraire de la vulgarité, de tout ce qui répond à ce penchant un peu mystique, si difficile à conserver au milieu des malices de l'esprit français et des dissolvants de l'analyse. A ses yeux, comme aux nôtres, *le Prisme de l'âme* rachetait amplement quelques exubérances et quelques bizarreries par la flamme intérieure, l'inspiration éloquente et ces ingéniosités subtiles qui, depuis les Pères de l'Église jusqu'à madame Swetchine, ont presque toujours assaisonné les imaginations pieuses : « Ouvrez le livre, disait-il, et lisez en conscience : vous serez récompensés par la quantité de pensées fines et délicates que vous rencontrerez, et par les beaux cris qui vous surprendront à l'improviste... Vous y reconnaîtrez que, si l'auteur est inexpérimenté dans certaines questions à demi matérielles de procédés littéraires, il ne l'est pas, en revanche, dans la science du monde, dans la connaissance des passions et dans l'observation de l'âme humaine. Plus d'un cœur pourra y retrouver ses propres erreurs. Plus d'un noble esprit tourmenté pourra y faire, avec l'auteur, le voyage étrange dont parle saint Augustin avant sa conversion, ce voyage à travers les créatures et les œuvres de Dieu, au terme duquel on parvient enfin, au dire du saint docteur, jusqu'à son âme. »

Pour qui sait lire, bien des pages du premier ouvrage pourraient servir de préface au second ; maint chapitre du *Prisme de l'âme* trace d'avance une sorte d'itinéraire

qui devait aboutir à la Ville éternelle. Cette recherche du beau, de l'idéal et du divin, qui, dans sa lutte contre les passions mondaines, se traduit en souffrances, ne pouvait trouver d'apaisement et de satisfaction légitime que dans la ville où les grandeurs déchues, les illusions trompées, les grandes douleurs, les rêves inassouvis, ont, de tout temps, cherché une consolation et un refuge. Ici, l'auteur inconnu reprenait tous ses avantages : Émile Montégut avait signalé son inexpérience ; mais l'expérience la plus consommée, l'art le plus profond, la science la plus raffinée du procédé littéraire, eussent échoué dans ce sujet immense, créé, pour ainsi dire, par l'auteur lui-même, suspendu entre le ciel et la terre, sans limites précises, sans classifications possibles, et où les couleurs du prisme, les traits de lumière irisée avaient à sillonner de larges masses d'ombres. Je suis forcé d'appliquer à la psychologie une locution familière de la médecine. Quand les médecins engagent un malade, un convalescent, à ne jamais souffrir que son estomac travaille *sur lui-même*, ils redoutent pour lui cette surexcitation nerveuse, cette contraction fébrile qu'amène la faim trop longtemps endurée. Or, l'auteur du *Prisme de l'âme* et de *Rome* (je m'obstine à les confondre) est évidemment tourmenté d'une faim sublime : il est affamé de Dieu. Soumis, comme nous tous, aux misères de la vie, retenu au milieu des hommes, témoin, victime peut-être de leurs méchancetés ou de leurs petitesses, il se dédouble, pour ainsi dire, et fait deux parts de son intelligence : l'une, la moindre, pour nos tristes réalités ; l'autre, la meilleure, pour cette nostalgie céleste

qui est le privilége et le glorieux supplice d'un petit nombre d'âmes. Mais, dans le livre de 1863, il n'avait eu, pour se nourrir, que son propre rêve; il s'était donné en pâture à son imagination avide, et celle-ci, dans ses caprices de millionnaire malade, avait exigé à la fois le possible et le chimérique, le beau et le bizarre, le vrai et le fantasque, le naturel et le merveilleux, l'idéal du chrétien et le songe du mystique.

A Rome, rien de pareil : plus de conflit entre l'âme et le vide; plus de ces agapes fantastiques, semblables à celles des pâles rôdeurs que nous voyons, le soir, penchés sur les grilles des restaurateurs célèbres, aspirer de gastronomiques odeurs et dîner de fumée. L'âme prend pied et se retrouve en terre ferme. L'aliment divin est là, à portée de la main, des yeux et des lèvres. L'auteur a beau inscrire en tête de son volume la parole de saint Augustin : *Semper pleni, semper avidi,* « toujours rassasiés, toujours affamés, » cette faim aura de quoi s'assouvir. Nulle part, si ce n'est au Calvaire et à Bethléem, le ciel n'est plus près de la terre ; mais le Calvaire et Bethléem semblent porter encore le deuil du Dieu fait homme qui a voulu y naître et y mourir. La plainte de l'enfant et du Crucifié est venue s'achever à Rome dans un hymne de triomphe. La tristesse des monuments et des décombres, la mélancolique poésie du passé, y gardent le calme de la force et la sérénité d'une victoire immortelle. Les souvenirs y rayonnent d'espérances ; tout ce qui meurt y parle de tout ce qui ne peut pas périr : Dieu y est chez lui. Dans les pays froids, brumeux, couverts de neige,

par de sombres journées de novembre, le ciel est bas, et l'on dirait qu'il suffit d'étendre les bras pour le toucher. A Rome, c'est le phénomène contraire : le ciel est haut; mais, au lieu d'être attiré par les nuages et les brouillards de la terre, c'est la terre qu'il attire vers son limpide et souriant azur. Pour rendre l'ascension plus facile, il prodigue les points intermédiaires; il a des relais vers l'infini. On s'attend, à tous moments, à voir surgir de cette poussière sacrée quelque nouvelle échelle de Jacob, prête à nous conduire au terme du mystérieux pèlerinage. En attendant, les échelons nous apparaissent, déguisés en œuvre d'un art admirable, guidé par la Papauté et inspiré par la Foi.

Voilà ce qui éclate à chaque page, à chaque ligne de ce nouveau livre sur *Rome;* voilà ce qui prête à cette œuvre un charme ineffable : ce n'est pas un *Guide;* ce n'est pas un ouvrage d'érudition; ce n'est pas même, à proprement parler, malgré les ardentes convictions de l'écrivain, une œuvre de piété; c'est quelque chose de moins et de plus, quelque chose de mieux; c'est Rome vue, savourée, comprise, aimée, sentie, exprimée, reflétée par un noble et religieux esprit, si bien préparé à ce qu'il voit et si bien approprié à ce qu'il retrace, que l'impression personnelle se combine sans cesse et se fond avec celle des objets extérieurs : effet comparable à celui d'un spectacle où il nous serait donné de suivre en même temps ce qui se fait ou se dit sur la scène et ce qui se passe dans l'âme du plus digne et du plus ému des spectateurs.

Vous lisez le titre des chapitres : — *La Campagne ro-*

maine; — Les Églises de Rome; — La Semaine-sainte; — Genzano et Nemi; — Le Ghetto; — Tivoli, etc., etc..... Vous trouvez tout ce que ces titres annoncent, et bien des pages descriptives rivalisent de magnificence avec les meilleures inspirations de nos écrivains paysagistes; mais vous y trouvez aussi la personne, l'âme : une âme enthousiaste, vaillante, à la fois virile et délicate, affermie par ses épreuves mêmes, semblable à ces combattants intrépides qui, sur le champ de bataille, s'enivrent de leurs blessures. Vous la suivez à travers ces galeries peuplées de chefs-d'œuvre, devant ces collines qui dessinent à l'horizon leurs poétiques contours, en face de ces édifices, de ces statues, de ces colonnes, de ces débris, qui ont épuisé l'admiration de vingt siècles, dans ces églises qui se sont enrichies des dépouilles du paganisme sans rien perdre de leur sainte majesté; et bientôt vous ne savez plus si ce sont ces beautés que vous contemplez avec elle, ou si c'est elle que vous regardez au milieu de ces merveilles. Elle se communique à tout ce qu'elle touche, comme un parfum vague, insaisissable, un peu subtil, qui, au lieu de porter à la tête, éveille et surexcite nos meilleurs sentiments et nos meilleures pensées. Il nous faudrait d'incroyables finesses d'analyse et de rares hardiesses de style pour rendre cet effet magnétique, cette double électricité qui va du sujet au livre et de l'écrivain au lecteur. Mis en regard des autres récits ou esquisses de voyage ou de séjour à Rome, ce volume est comme une œuvre de poésie lyrique, comparée à une narration, à une description en prose ou en vers. L'auteur possède,

à un haut degré, cette faculté de vibration qui caractérise les lyriques. Spectacle ou événement, émotion du dehors ou du dedans, tout fait tressaillir en eux la corde sonore. Interprètes de l'âme humaine, âmes vibrantes, ils expriment pour nous ce que nous sommes capables de ressentir, après avoir ressenti ce que nous sommes incapables d'exprimer.

Je voudrais donner une idée de cette manière originale et charmante d'intervenir dans le tableau que l'on peint, de nous intéresser en mettant du sien dans ce que l'on raconte, de *passionner* un souvenir, comme certains orateurs *passionnent* un débat. Essayons. L'auteur nous a conduits à la villa Ludovisi : nous voici en pleine beauté, en pleine lumière, en pleine ivresse, si riches d'admiration et de poésie que nous poétisons même la terrible épouse de Claude. L'auteur fait un pas de plus, et se trouve en présence d'un satyre. L'ombre gigantesque de Michel-Ange plane sur cet ensemble comme l'aigle sur son aire.

Alors il semble que le satyre de marbre s'anime et que sa chair palpite sous ces yeux, dans cette imagination douée d'une telle vie qu'elle vivifie la mort et idéalise la matière. Entre le promeneur et la statue s'établit un dialogue qui résume l'immortel antagonisme, le duel implacable du bien et du mal, de l'âme et des sens, de l'esprit de clarté et de l'esprit de ténèbres, du christianisme et du paganisme. Le contemplateur s'exalte, nous enveloppe de sa flamme, nous enlève dans son étreinte, et le dialogue finit par cette apostrophe vraiment magnifique.

« Représentant vieilli des dieux anciens, doué d'une immortalité railleuse par le caprice d'un grand artiste, cède le pas au *devenir*, ce singulier idéal d'une dangereuse école allemande, qui passera plus vite que toi encore; car il est moins séduisant et moins gai que tes pareils. A ton tour, écoute un bon conseil! Avant de chercher à convertir à ta doctrine, dont un rire forcé ne voile pas assez le néant, les âmes qui aspirent à se vaincre elles-mêmes et à faire régner l'esprit sur la matière, secoue la mousse qui s'attache à tes bras nerveux, remplace par un éclat de jeunesse la teinte de vétusté qui envahit tes traits de marbre... Jusque-là, fils de Satan, arrière! Tu t'es appelé Bacchus, Faune, Satyre; je pourrais te saluer de bien des noms encore; mais je les résumerai tous en un seul : tu es le Péché! Pauvre radoteur, l'âge t'a fait perdre la mémoire, et tu oublies que, si la terre que nous foulons a été livrée aux païens puissants et corrompus, aux bacchantes émérites, elle a été lavée par le sang des martyrs, elle a vu vivre les saints, elle a entendu le grand Nil parler avec une éloquence orientale de la séduction de la faute à commettre et de la laideur triste de la faute commise. La tentation, belle et parée de fleurs, s'entoure, en effet, de voiles coquets qui semblent discrètement cacher au vulgaire des félicités mystérieuses, avant de nous ouvrir ses bras perfides; mais, par la bonté toute miséricordieuse de Dieu, en aspirant à nous perdre elle nous prépare une récompense plus haute. Où serait le mérite de la résistance et quel droit aurions-nous aux joies ineffables du Paradis, si la tentation se montrait la

veille ce que nous la verrons le lendemain? Malheureux invalide du Paganisme, soldat blessé de la grande bataille que le Démon livrera à Dieu dans le cœur des hommes jusqu'à la fin du monde, tu voudrais bien mourir; mais la mort sera le dernier vaincu, et tu es condamné à trembler sous le regard affermi de tout vrai chrétien. Oui, la terre d'Italie est belle; oui, elle parle de bonheurs infinis; mais comment de tels bonheurs appartiendraient-ils à un monde où tout passe? Courage! les splendeurs qui nous enivrent ne sont que le pâle mirage de la patrie immortelle que nous devons conquérir! »

Voilà de l'éloquence! On dirait un fragment des *Lettres d'un Voyageur*, écrit par un George Sand catholique.

Je pourrais citer bon nombre de pages aussi éclatantes. J'aime mieux remarquer que ces effusions lyriques n'ôtent rien à la rectitude des jugements de l'auteur dès qu'il aborde les questions brûlantes contenues dans ce mot si court, dans ce nom sacré et magique tout ensemble : Rome! Rarement l'angélique figure de Pie IX a été contemplée avec plus d'amour et esquissée avec plus de justesse. Lorsque Scheffer exposa son tableau de *Saint Augustin et Sainte Monique*, on signala, dans les deux têtes, une sorte de gradation mystique : celle d'Augustin appartient encore à la terre; celle de Monique est déjà dans le ciel. Cette transfiguration préventive, je la reconnais dans les traits de l'auguste martyr dont la tiare s'est changée en couronne d'épines. L'auteur de *Rome* a admirablement exprimé cette nuance, et je lui sais d'autant plus de gré de ses respectueuses tendresses pour le Pon-

tife, pour le saint, que plusieurs passages de son beau livre révèlent un esprit libéral, largement ouvert, et capable de comprendre les légitimes exigences des sociétés nouvelles. Ses sympathies pour la haute intelligence du cardinal Antonelli ne l'empêchent pas de rendre hommage à la mémoire de l'infortuné comte Rossi. Le curieux chapitre intitulé : *Ce qui manque à Rome*, indique, dans une parfaite mesure, les impressions d'un Français du dix-neuvième siècle, catholique fervent, mais résigné à juger Rome un peu trop fermée aux souffles du dehors, se suffisant un peu trop à elle-même, vivant de sa propre tradition et de sa propre vie sans s'occuper assez de ce qui se passe à l'extérieur, de ce que les conditions mêmes de l'humanité mêlent de changeant et de progressif, non pas aux dogmes divins et aux vérités éternelles, mais aux institutions purement humaines. Cette opinion rend plus persuasifs et plus touchants encore les témoignages que l'écrivain prodigue à la Papauté et à l'Église, les beaux accents de douleur et d'angoisse que lui arrachent le spectacle des souffrances et des périls du Saint-Siége, l'idée d'un abandon possible et du déshonneur qui en rejaillirait sur notre pays. Chaque fois que reparaît cette douloureuse image, la pensée et le style ont des frémissements d'armures, et nous sommes tenté d'attribuer le livre à quelque héritier de ces races héroïques où les actes de foi ressemblaient à des cris de guerre.

Ceci amène une question finale : de qui est cet ouvrage? Un homme de cœur, un soldat lettré, à l'âme chevaleresque et pieuse, serait fier d'avoir écrit plusieurs de

ces chapitres. D'autre part, des nuances délicates, une finesse de main gantée, une faculté d'exaltation que les hommes possèdent rarement, certaines colères contre les femmes vulgaires et les amours sensuelles, trahissent peut-être une plume féminine. Je me suis heurté, page 194, à deux lignes qui m'ont donné à rêver : « Le *frôlement* de mes vêtements contre les étroites parois mortuaires avait couvert mon corps de saints frissons. » — Ce *frôlement* me chiffonne et convient mieux, semble-t-il, à une robe de soie qu'à un paletot. Qu'importe, après tout? J'ai abusé, dans cet article, d'un mot qui m'était nécessaire, — le mot *âme*, — et je répète en finissant : Ce livre est une âme ; or, une âme n'a pas de sexe : celle-ci est forte et charmante, courageuse et douce: voilà tout ce que j'en sais et tout ce que j'en veux savoir. Un peu de mystère sied bien à ces œuvres bienfaisantes qui sont aux autres bons ouvrages ce que la charité est aux autres vertus. Le mystérieux et le mystique sont deux frères qui gardent, l'un les secrets de la terre, l'autre les secrets du ciel. N'essayons ni de les pénétrer ni de les trahir : je n'ai pas besoin de connaître l'auteur de *Rome* pour l'aimer, et cette fois le suffrage du critique se confond avec le remerciment du lecteur.

MM. WEISS ET CUVILLIER-FLEURY

XII

M. J. J. WEISS[1]

25 avril 1865.

Quoi! dira-t-on, un article sur des recueils d'articles? c'est justifier la médisance; c'est donner raison à ceux qui s'étonnent que nous ayons le courage de disputer à l'oubli ces feuilles légères, destinées à vivre avec les épines et à mourir avec les roses. Remarquez, en effet, mon cher monsieur, que votre article sera sans doute mis à son tour dans un volume; que ce volume aura la prétention d'occuper vos confrères, et ainsi de suite; c'est tourner dans le même cercle, et, comme les journalistes ne brillent pas par la vertu, ce ne peut être qu'un cercle vicieux.

Soit : mais, vous aussi, prenez garde. Chaque époque

[1] *Essais sur l'histoire de la littérature française.*

littéraire a ses traits distinctifs, et ce sont justement ceux-là qui doivent fixer l'attention de la critique : or, il y a eu, en d'autres temps, des romans intéressants, de belles poésies, d'amusantes ou émouvantes pièces de théâtre, de bons livres de philosophie ou d'histoire : mais ce qui appartient bien à notre siècle, j'allais dire à notre moment, c'est cet art d'éparpiller ses idées en concentrant celles d'autrui, de se faire une physionomie littéraire en regardant celle du voisin, de saisir au passage tous les signes de vie intellectuelle en y mêlant un souffle de sa propre vie, d'aller droit aux ouvrages de l'esprit, d'en pomper le suc et la séve, d'y mettre un peu du sien, d'y ajouter son étiquette, et de servir le tout, sous un très-petit volume, au public trop pressé pour *opérer lui-même*. Le métier est rude, et il faut pardonner à ces pauvres abeilles, si elles ont parfois plus de dard que de miel.

Donc, en accordant une place aux critiques, ou, si on le veut absolument, aux faiseurs d'articles, dans cette galerie mobile où passent, à tour de rôle, les conteurs et les fantaisistes, les historiens et les biographes, les poëtes et les moralistes, les penseurs et les songeurs, ce n'est pas seulement M. Weiss ou M. Cuvillier-Fleury que nous mettons en scène ; c'est une somme d'idées qu'ils ont monnayée et qu'il nous plaît de faire passer de main en main : c'est tel ou tel épisode de la littérature française commenté par deux bons et brillants esprits, et devenant, dans ce commentaire, une littérature originale, écrite en marge de l'autre. Miroir à deux fins : le critique se reflète

dans les œuvres dont il parle, et ces œuvres se réfléchissent dans les pages qu'elles inspirent. Pensez-vous maintenant que cette étude puisse offrir quelque utilité et quelque charme?

Voici, par exemple, M. Weiss. Jamais chambellan d'idées n'eut moins de clefs dans le dos, c'est-à-dire moins de pédantisme, de préjugés et de servitudes, et ne s'acquitta mieux de ses fonctions. Il faut tout d'abord signaler chez M. Weiss deux mérites dont il semble presque impoli de s'étonner et qui sont pourtant devenus des raretés. Il est très-Français et très-indépendant. Lorsque, au début de son livre et à propos d'un ouvrage, plus estimé que lu, de M. Eugène Gérusez, il esquisse ou résume, en quelques pages, le *Caractère original de l'esprit français*, il est dans son élément, et l'on peut reconnaître en lui la plupart des traits qu'il découvre parmi ses ancêtres littéraires. *Français* et *original!* Les deux mots vont bien ensemble, et nous aimons à les rapprocher. Tant d'écrivains aujourd'hui s'essoufflent à poursuivre l'originalité! Ils la cherchent partout, dans la violence des effets, dans les excès de la couleur, dans les prodigalités du style, dans l'esprit de système, dans la saillie des muscles et des nerfs, dans le cliquetis des mots, dans la hardiesse des paradoxes, dans une façon particulière de penser ce que personne n'oserait dire et de dire ce que personne ne pense : effort malheureux qui a réussi à créer le genre des *fatigants*, presque aussi redoutable que celui des ennuyeux! Ils ne gagnent, à ce triste jeu, que l'honneur de ressembler à des Allemands mal traduits, et d'altérer de

plus en plus la vraie physionomie de l'esprit français. Dans cette troupe de chercheurs d'aventure, pareils à ces châtelains du moyen-âge dont on prenait le château et les terres pendant qu'ils guerroyaient au dehors, je vois, au premier rang, les systématiques ; au second les excentriques et les fantaisistes ; au dernier les grotesques ; nulle part, les originaux.

Être Français en France, voilà l'originalité véritable, et c'est celle que possède M. Weiss. Il a le naturel, la simplicité relevée par la finesse du trait, l'abandon aimable, l'élégance sans prétention, la justesse des aperçus, l'heureux accord de l'expression et de l'idée, et le courage d'être franchement de son propre avis. Ceci est à noter en un temps où l'esprit de parti, les amitiés, les passions de secte et de petite Église, les cahiers des charges acceptés ou imposés, les conventions, les transactions et les sous-entendus de toutes sortes tiennent une si grande place dans la critique et dans l'histoire littéraire. M. Weiss est un indépendant, et j'aurais pu dès lors me dispenser de le traiter d'original, ce qui ressemble à un pléonasme. Rien de plus délicat à définir et de plus difficile à pratiquer que la véritable indépendance. On croit avoir tout dit et tout fait, quand on a effacé de sa vie ou éloigné de son chemin tout ce qui porte les signes traditionnels d'un servilisme quelconque, quand on a rejeté avec une sainte horreur ou un dédain superbe certain collier qui explique pourquoi le chien est si gras et le loup si maigre. Hélas! sans parler politique, il y a, en littérature, une infinie variété de ces colliers, que j'appellerai supplé-

mentaires; et voyez le guignon! on est aussi maigre que le loup, et on risque d'avoir le cou presque aussi pelé que le chien.

On ne dépend pas d'un gouvernement, d'un ministère, d'un chef de division : on n'est pas forcé de changer le fruit défendu en fruit commandé, de se pâmer d'aise quand le maître sourit, de suer quand il a chaud, de geler quand il a froid, d'être l'insulteur d'un succès ou le claqueur d'une chute; mais on dépend d'un salon, d'une coterie, d'un boudoir, d'une académie : point de joug apparent, mais d'invisibles contraintes; point d'esclavage officiel, mais une foule de servitudes officieuses, clandestines, caressantes, sournoises, dont les mailles imperceptibles sont parfois aussi puissantes que des chaînes. On est d'une boutique, et défense de rien écrire qui puisse achalander la boutique voisine; on est d'une chapelle, et défense de paraître remarquer ce qui se passe dans la chapelle d'à côté. On n'est le valet de personne; on est l'esclave de tout le monde, à commencer par soi-même. Pour vous, la république des lettres ne se partage pas en hommes de génie, de talent, d'esprit, en hommes médiocres et en imbéciles, pas même en bons et en méchants, mais en ennemis, adversaires, amis, indifférents, utiles, dangereux, inutiles et nuisibles : Toutes ces fractions, toutes ces nuances sont autant de servitudes, puisqu'elles entravent votre libre arbitre, balancent votre goût, font taire votre conscience, vous obligent à médire de ce que vous voudriez admirer et à admirer ce dont vous avez envie de rire. Il y aura, ce soir, une lecture chez Éliante;

l'œuvre est soporifique, le lecteur radote, et vos nerfs irritables se crispent d'avance à l'idée de ces applaudissements de commande : mais Éliante a de l'influence, vous rencontrerez là des illustres ; allons, ô le plus libre de mes amis, mettez votre cravate blanche et taillez votre plume ! Oronte est ridicule, et ses sonnets ont six cents vers ; mais Oronte a su faire du ridicule une puissance, et il faut avoir l'air de prendre ses sonnets au sérieux, sous peine de manquer aux bienséances et de compromettre le plus grave de vos intérêts littéraires. O néant des vanités et des libertés humaines ! encore une fois, nul ne vous tyrannise, et vous obéissez à tout : à la consigne de celui-ci, au mot d'ordre de celui-là, au petit billet du matin, à la grande réception du soir, au vent qui souffle, au nuage qui passe, au succès qui reluit, au compliment qui grise, au sourire d'une femme, au caprice d'un éditeur, au tapage d'une réclame, au prestige d'un nom, à l'attrait d'une épigramme, à vous surtout, à votre féroce amour-propre, à qui vous faites, dans une heure, plus de sacrifices que n'en font, dans un jour, le serf au suzerain, le serviteur au maître et le courtisan au despote !

Et puis, savez-vous ce qui arrive? On a de l'esprit, et le diable n'y perd rien. On garde, en dépit de soi et des autres, un sentiment assez vif du bien et du mal, du vrai et du faux, du juste et de l'injuste; on reste capable de distinguer ce qui sonne creux et de séparer l'ivraie du bon grain : dans ces abdications partielles du franc-parler et des facultés de discernement, on s'accoutume

peu à peu à un état intellectuel qui n'est pas sans charme, et qui consiste à protester secrètement contre ce que l'on écrit, à se créer deux sortes de vérités, deux ordres d'idées et de croyances, l'un pour soi, l'autre pour le public et les amis. Cette vie littéraire en parties doubles ne va pas sans un vague malaise, sans des révoltes intérieures, sans des alternatives de mauvaise humeur et de raillerie muette, également dangereuses pour le détail que l'on sacrifie et pour la grande ligne qu'on voudrait laisser intacte. On s'en prend, non pas à sa légèreté ou à sa faiblesse, mais au parti que l'on sert, à la cause que l'on défend, au dessous des cartes que l'on joue, au revers des médailles que l'on montre. Rien n'est épargné de ce qui relève la dignité et sauvegarde la moralité des lettres. On s'amusait de ces jolis mensonges en miniature, se promettant bien de ne jamais leur livrer que les avant-postes; et, tout à coup, voilà l'ennemi dans la place; l'ennemi, c'est-à-dire le doute, le scepticisme, l'indifférence, l'envie de brûler ce qu'on a adoré et d'adorer ce qu'on a brûlé. Maintenant, généralisez ces dispositions maladives; qu'au lieu de se renfermer dans des questions de goût, elles s'appliquent à l'ensemble des habitudes sociales : vous comprendrez comment la critique se désarme, comment la littérature se déprave et comment la société s'abaisse.

C'est pourquoi l'on doit louer chez M. Weiss, comme une qualité essentielle et rare, cette franchise d'accent et d'allure où se révèle la parfaite indépendance, — et un don plus difficile que celui de bien défendre ses opinions;

le don de se préserver de tout ce que ces opinions suggèrent aux sots et aux violents. Si Gresset lui plaît, il le dit: s'il aperçoit un rapport entre *Gil Blas* et le *Traité des Études*, il le signale. Si M. Scribe, aujourd'hui vilipendé, sous prétexte d'orthodoxie grammaticale et littéraire, par quelques-uns de nos esprits superbes, lui paraît encore avoir du bon, il le déclare : il ne craint pas de se faire regarder de travers dans certaines rues du quartier latin, en risquant les lignes suivantes, auxquelles nous souscrivons de grand cœur : « Tant pis si on le trouve mauvais! Je ne sifflerai pas M. About. Je ne renverserai pas M. Nisard de sa chaire. Je supplierai au besoin M. Sainte-Beuve de remonter dans la sienne, où, par le temps qui court, il ne serait pas de trop. » En dépit des fanatiques d'outre-Rhin ou d'outre-Manche, pour lesquels rien n'existe plus hors de Shakespeare et de Gœthe, il exprime avec une sincérité communicative et un grand bonheur de langage cette sensation de fraîcheur et de délicieux bien-être que l'on éprouve en se retrouvant en présence des créations de l'esprit français, de celles qui en gardent le caractère original et charmant. Oui, M. Weiss a raison : admirons, tant qu'on voudra, *Faust* et *Hamlet*, Ophélia et Marguerite; mais que notre goût les admire, comme notre patriotisme admire Wallenstein et Nelson, en leur préférant Turenne. Convenons que, pour nous qui ne savons pas ou qui savons mal l'anglais et l'allemand, ces touchantes figures restent toujours un peu indécises, tandis que Pauline, Monime, Victorine, Rosine, Manon, Virginie, Silvia, vivent, pour ainsi dire, de notre vie même et nous offrent

l'expression la plus variée, la plus délicate, de notre propre génie. M. Weiss a écrit là-dessus quelques pages exquises, qui, en se développant, feraient un livre. Je ne puis m'y arrêter, entraîné que je suis par l'envie d'échanger avec M. Weiss quelques pensées ou quelques rêves à propos de ce dix-huitième siècle qu'il ne s'agit, bien entendu, ni de glorifier ni de maudire, mais qui doit être, pour tout esprit chercheur, ce que l'*odor di femina* est pour don Juan, ce que le tambour est pour le soldat et le clairon pour le cheval de bataille.

Le grand ouvrage de M. Nisard et la *Correspondance inédite* de madame du Deffand et de madame de Choiseul, tels sont les deux points de départ de M. Weiss, tenté, comme nous, par un voyage à travers la littérature et la société du siècle dernier.

Avec tous les respectueux ménagements dus à un ancien par un jeune, et à un maître par un disciple, il a fait clairement entendre que le quatrième volume de M. Nisard est à peu près manqué, et qu'il ne pouvait guère en être autrement. Dès l'instant que l'ingénieux académicien s'obstinait à rechercher le progrès et la décadence de l'esprit français et de la littérature française dans une classification inflexible des divers genres, il était évident que son registre des *profits* et des *pertes* se traduirait en un passif effrayant, et que les véritables supériorités intellectuelles et littéraires du dix-huitième siècle déborderaient ou disparaîtraient de ses cadres. Certes, *Rhadamiste* ou *Alzire* après *Phèdre*, Florian après la Fontaine, la *Métromanie* après le *Misanthrope*, Terrasson après Fénelon,

Duclos après la Bruyère, le P. Guénée ou l'abbé Poulle après Bossuet et Bourdaloue, ce n'était pas du déclin, c'était de la débâcle. Mais, grâce à Dieu ou au diable, le vrai dix-huitième siècle n'est pas là; il n'est pas même dans ses chefs-d'œuvre classiques, *l'Esprit des lois*, par exemple, ou l'œuvre monumentale de Buffon : il est dans cet incomparable mouvement d'idées, dans cette immense crise intellectuelle qui fut sa force et sa faiblesse, son péril et son charme, son malheur et sa gloire. C'est à ce point de vue que se place M. Weiss; dès lors, il a raison de penser que ce siècle n'est pas inférieur au précédent, et encore plus raison de le dire, puisqu'il le pense.

Cette sympathie, d'ailleurs, ne l'aveugle pas, et je n'en voudrais pour preuve que la distinction qu'il établit entre les deux siècles; l'un, grandi au milieu des discordes civiles et ayant acquis, dans ces orageuses leçons, non pas le sentiment des droits, des intérêts, des besoins collectifs de l'humanité, mais la connaissance profonde de l'âme humaine; se souciant peu de réforme ou de régénération sociale, mais n'ayant plus rien à apprendre sur le cœur de l'homme; l'autre, né dans la paix, y perdant l'occasion ou l'envie d'étudier à nu le cœur humain, mais frappé des vices de la société et élevant en idée tout un nouvel édifice sans s'inquiéter de savoir s'il bâtit sur le roc ou sur le sable, si l'homme réel est assez fort ou assez pur pour soutenir cette république idéale : inconséquence mémorable, qui nous valut tant de pages spécieuses, d'ivresses d'esprit, de beaux rêves, de cruels mécomptes, et finalement sépara par de tels abîmes la

métaphysique et la pratique révolutionnaire! Là encore il y aurait le sujet d'un livre, et M. Weiss serait d'autant plus capable de l'écrire, que nulle part l'indépendance n'est plus nécessaire pour arriver à une solution possible, à une réconciliation désirable. Je ne discute pas, j'indique.

C'est surtout au dix-huitième siècle que la société et la littérature s'expliquent l'une par l'autre. M. Weiss a profité de l'ouvrage de M. Nisard pour dire son mot sur la littérature, et de la correspondance de madame du Deffand pour dire son mot sur la société. Il n'a été ni trop indulgent pour l'esprit nouveau qui allait détruire ce vieux régime, ni trop sévère pour ce monde aimable, vicieux et futile, qui désarme l'anathème par ses grâces et par ses malheurs. « J'ai peur, dit-il, d'être un peu comme Babouc. » — Et il se compare, en effet, au Babouc de Voltaire, à ce vertueux Scythe qui, chargé par l'ange Ithuriel de savoir s'il faut, oui ou non, détruire Persépolis, est d'abord scandalisé, indigné, irrité de tout ce qu'il y voit, et finit par se laisser fléchir en reconnaissant qu'un peu de bien se mêle à tout ce mal et un peu de sagesse à toute cette folie. C'est raisonner en homme d'esprit, mais c'est encore laisser la question en suspens. N'y aurait-il pas moyen d'avancer, et ne serait-il pas curieux que l'exemple en fût donné par ceux-là mêmes que l'on a si longtemps accusés de trop aimer ce que haïssent les amis de M. Weiss et de trop haïr ce qu'ils aiment? On a récemment attribué à un des plus illustres et des plus éloquents défenseurs de la religion et de l'Église un propos dont il

est difficile de mesurer tout d'abord la portée, mais qui a de quoi séduire les hautes intelligences, les âmes ardentes à s'affranchir des servitudes de parti : « Il faudrait désormais, aurait-il dit, que la liberté fût défendue par les catholiques et l'Église par les libéraux. » Eh bien! cette façon, plus apparente que réelle, d'intervertir les attributions et les rôles, je la voudrais appliquer au dix-huitième siècle, à ce qu'il a détruit et à ce qu'il a fait. Je voudrais voir et entendre plaider par des libéraux tels que M. Weiss les circonstances atténuantes en faveur de la société d'avant 89, et je voudrais que le mouvement d'idées personnifié dans Voltaire, Jean-Jacques et leur groupe, fût, sinon lavé de tout reproche, au moins expliqué, et, dans une certaine mesure, réhabilité par nous. L'esprit même du christianisme se retrouverait dans ce plaidoyer mieux que dans des récriminations stériles : cette fois, par extraordinaire, les avocats, au lieu d'achever de brouiller leurs clients, les rapprocheraient. Et puis, quel bon tour à jouer à Voltaire! Répéter tout ce qui a été dit ou écrit contre lui, la belle affaire! il en rirait s'il revenait au monde; on ne réussit qu'à perpétuer son influence en prolongeant le malentendu. Mais lui prouver qu'il a été, à son insu et malgré lui, le vrai chrétien de son temps, qu'en contribuant à détruire ce qui était la négation vivante et visible du christianisme, il a puissamment servi les desseins de l'*infâme* au moment même où il croyait l'*écraser*, voilà ce qui est de bonne guerre. Voltaire serait furieux, et ses fanatiques n'auraient rien à dire.

Ce sujet perfide et charmant m'entraîne trop loin et prendrait aisément sous ma plume des proportions démesurées. Ce n'est pas impunément que l'on enfourche son *dada*, que l'on touche à une idée dominante, obstinée, prête à se changer en monomanie dans une pauvre cervelle moins faite pour les méditations que pour les songes. J'aurais pourtant voulu rendre hommage à un chapitre bien spirituel sur l'*Époque actuelle*, et surtout à des pages vraiment émouvantes inspirées par le souvenir et les lettres de madame la duchesse d'Orléans. Ces pages éloquentes forment une sorte de pendant à celles que M. Cuvillier-Fleury, dans ses *Études et Portraits*, a consacrées à la mémoire de madame la duchesse de Parme. Elles nous serviront de transition pour passer d'un livre à l'autre. Douloureux et précieux souvenirs ! Pieuses et suaves figures qui changent les passions des partis en regrets unanimes, en émulations de respect ! Modèles de douceur vaillante, de bonté souveraine, de tendresse maternelle, de nostalgie française, de soumission à la Providence, d'adversités courageusement supportées ! Nobles âmes, âmes d'élite séparées dans la vie, réunies dans la mort ! Quels beaux exemples à évoquer ! Quels beaux noms à écrire en tête d'un traité de paix entre toutes les intelligences longtemps entraînées par des courants contraires, mais aspirant à se rencontrer dans un même idéal de liberté chrétienne et de dignité morale !

XIII

M. CUVILLIER-FLEURY[1]

30 avril 1865.

On s'est souvent moqué de ce personnage, réel ou imaginaire, à qui l'on reprochait de ne dire du mal que de ses amis intimes, et qui répondait : « Que voulez-vous? ce sont ceux que je connais le mieux. » — Dans un temps où la littérature ne peut pas, quoi qu'on fasse, s'abstraire de la politique, nous ne devons point, à Dieu ne plaise ! médire de nos amis ; mais il est bon parfois de nous examiner en songeant à nos adversaires, de mesurer la distance qui nous sépare, de nous demander à qui la faute si cette distance augmente, à qui le mérite si elle diminue. Quand une situation se prolonge au delà des limites prévues, quand une vie littéraire compte déjà de longues années de service, nos amis n'ont plus rien à nous enseigner, et nous n'avons plus rien à leur appren-

[1] *Études et Portraits.*

dre : nous les savons par cœur, et ils nous connaissent trop bien. Cette exacte conformité d'opinions finit par nous impatienter, comme on s'impatiente, à Naples ou à Madère, d'un ciel toujours bleu, d'une sérénité implacable. Nous souhaitons vaguement un nuage : souhait imprudent, trop facile à réaliser entre gens d'humeur quinteuse, ombrageux, irascibles, aux nerfs tendus par le travail, agacés par le malheur, aigris par l'ennui d'espérer toujours ce qui n'arrive jamais. Le nuage survient ; un gros nuage, chargé de tempête et de pluie ! On s'exaspère d'autant plus, que l'on ne peut pas se séparer ; on s'adore et on se déteste ; on déguise ses grimaces en sourires ; on se caresse à coups d'épingle ; on se complimente jusqu'au sang ; on s'emmielle de verjus ; on se mord à chaque embrassade, on s'assassine de tendresses, et finalement cette belle amitié tourne aux dépens de l'idée que l'on défend ensemble.

Parlez-moi d'un bon adversaire ! Et, par ce mot, je n'entends ni un ennemi, ni un contradicteur *quand même*, mais un homme de talent, d'esprit et de cœur, un *galant homme*, comme nous disions à l'époque où cette épithète n'était pas naturalisée piémontaise ; un écrivain consciencieux et élégant, ingénieux et sensé, parti d'un point opposé à ce qui fut notre point de départ. Au début, quelle distance ! Des immensités, des océans, des mondes ! Les souvenirs sont récents, les blessures saignent, les idées ont une cocarde, les opinions se personnifient, les rancunes portent des noms propres. Des années s'écoulent, et le lointain se fait : en même temps,

un travail intérieur s'accomplit par gradations insensibles dans les intelligences sincères. La passion devient sentiment, la blessure cicatrice, la colère tristesse. Ce qu'il y avait d'actif, de militant, j'allais dire de matériel dans l'esprit de parti, s'idéalise et passe de la politique à la métaphysique. Les questions de personnes, toujours chères et sacrées, perdent de leur saillie, et contractent dans l'éloignement une physionomie légendaire. On dirait ces lavandières bretonnes qui, de près, sont des femmes, et, de loin, se confondent avec les blanches vapeurs du matin. Désormais, la distance s'amincit entre les deux adversaires de la veille, et la différence n'existe que du plus au moins. Tous deux, pour se dédommager de leurs mécomptes, se vouent à la défense des mêmes vérités, des mêmes intérêts, de la morale, de la conscience et du goût : seulement, le plus engagé, le plus compromis, celui qu'on eût appelé autrefois l'écrivain de l'extrême droite, y met plus de vivacité, d'amertume, de véhémence : il fait un pas de plus sur la même route, il frappe un coup de plus sur le même livre. Il dit que Rollet est un fripon, au lieu de faire finement entendre qu'il n'est pas impossible que Rollet soit un malhonnête homme. Là où son compagnon d'armes discute, il tonne; là où son confrère persifle, il rugit; là où son émule effleure, il déchire. Ses férules sont des massues, ses malices sont des anathèmes, ses sermons sont des foudres. Il est plus violent, en un mot, et peut être moins utile. Il persuade peu de gens, et ne convertit personne.

Mais le temps marche toujours; nous voici au bout

d'une nouvelle phase : qu'avons-nous gagné à ces violences? quelques balafres, peu de chevrons et beaucoup de rhumatismes. On se lasse de tout, même de s'irriter dans le vide, de manger du voltairien et du révolutionnaire (triste régal!) et de montrer le poing à des gens qui vous rient au nez. On se demande s'il n'y a pas eu, dans ces aventures, plus d'humeur que de réflexion, plus d'ivresse que de raisonnement, plus de bile que de sang, plus de fièvre que de vie, plus de crise nerveuse que de dévoûment à la vérité; on se répond que, s'il n'est pas sage de se griser avec du Médoc, il est absurde de se griser avec de l'encre. On s'avoue que la modération pourrait bien être la forme la plus persuasive, la plus aimable, la plus efficace, la plus décisive, du vrai et du bien. Alors on regarde à ses côtés; et qui aperçoit-on? L'adversaire devenu le confrère, le confrère devenu l'ami, l'ami devenu le voisin. Bonjour, voisin!

Il me semble, sauf erreur et variante, que je viens de raconter quelque chose d'analogue à mes relations littéraires avec M. Cuvillier-Fleury. Trois fois, à des intervalles à peu près égaux, en 1854, en 1860 et aujourd'hui, j'aurai eu à recommander à mes lecteurs les travaux de cet éminent critique; et, par le seul effet du temps, sans qu'il y ait eu, de sa part ou de la mienne, concession réfléchie ou rapprochement prémédité, les situations se sont modifiées d'elles-mêmes. En 1854, peu après l'éclatant succès des *Portraits politiques et révolutionnaires*, au lendemain des premières *Études historiques et littéraires*, il fallait expliquer comment la Révolution de

Février et le coup d'État du 2 décembre avaient pu faire d'anciens antagonistes deux soldats d'une même armée, deux factionnaires d'un même poste, mais en laissant un certain espace entre les deux guérites.

En 1860, lorsque parurent les *Dernières Études historiques et littéraires*, il n'y avait plus qu'à maintenir les nuances entre la critique qui se qualifiait elle-même de *défensive*, et celle qui voulait et qui méritait qu'on la traitât d'*offensive*. Aujourd'hui, les guérites se touchent; l'uniforme seul est différent.

Dans ces *Études et Portraits*, qui forment le onzième volume de l'œuvre de M. Cuvillier-Fleury, — et vous osez dire qu'il n'a pas fait de livres! — je ne vois plus qu'un chapitre qui me rappelle ces anciennes différences du plus au moins. C'est l'étude sur *le Maudit*, qui allait être suivi de *la Religieuse*, *du Jésuite* et *du Moine :* non pas que M. Cuvillier-Fleury l'ait précisément flatté, ou même ménagé! Mais à ce mauvais pauvre, à ce mendiant enrichi de ses fausses plaies et pressé de se tailler une sacoche dans les morceaux de sa fausse soutane, il a fait l'aumône de sa belle prose, de son fin sourire, de son ingénieuse malice. *Le Maudit* est un de ces livres qu'il faut traiter à coups de pieds dans le *verso*. Ce ne sont pas des gants qui conviennent, mais des pincettes : à le toucher de trop près, on s'expose à trouver autre chose que les orties auxquelles l'anonyme a jeté son froc. Mais, Dieu merci! cet autre chose me mène droit aux pages charmantes que M. Cuvillier-Fleury a intitulées : *Le mot de Cambronne;* brillante revanche de l'esprit, de l'atticisme, du bon sens

et du bon goût contre l'impénitence réaliste d'un grand poëte décidé à ne pas mourir en odeur de sainteté !

Les Misérables ont porté bonheur à M. Cuvillier-Fleury : gêné peut-être par une de ces servitudes de journal ou de parti dont je parlais récemment ; il s'est tiré d'embarras en ne rendant compte que des deux premiers volumes, qui sont les meilleurs. Deux mois plus tard, le *mot de Cambronne* lui a servi à nous faire sentir ce qu'il pensait de tout le reste. Sous une forme excellente, cette critique des *Misérables* est un modèle de cet art sans lequel notre dur métier deviendrait impossible, et qui sous-entend ceci : — Manquez-vous absolument d'esprit? alors ne cherchez rien au delà du texte. Prenez au pied de la lettre tout ce que je dis de cette œuvre monstrueuse qu'un homme de génie pouvait seul écrire, et figurez-vous que le génie m'a caché le monstre. — Êtes-vous spirituel? alors devinez à demi-mot, entre idée et phrase : comprenez ce qu'un lettré, un Athénien, un classique habitué au plus pur miel de l'Hymète, à l'eau limpide des fontaines chantées par Horace, a dû souffrir devant ce festin de Cyclope, où les hors-d'œuvre suffisent à décourager le plus robuste appétit, où s'accumulent les viandes saignantes, les bourriches de gibier, les plats de gargote, le nectar des dieux, *l'eau-d'af* des vidangeurs, l'ambroisie de l'Olympe, la gibelotte de barrière, le poisson trop cru, le faisan trop cuit, le perdreau trop fait, les sauces poivrées, les crèmes tournées, le tout servi pêle-mêle dans des coupes d'or et des écuelles de bois : festin formidable où les prodigalités de l'Amphitryon semblent calculées de manière à rassasier

ses convives avant de les nourrir, où la fumée des cuisines envahit la salle à manger, où le johannisberg a un arrière-goût de vin bleu, où les assaisonnements portent à la tête, où la faim coudoie l'indigestion, où la satiété touche au vertige, où la friandise finit en migraine, et d'où on sort moulu, brisé, ahuri, écrasé, hébété, courbaturé, comme d'un cauchemar ou d'un opéra de Wagner. Un an après, quand le tapage des réclames s'est éteint, quand les actions sont au-dessous du pair, M. Cuvillier-Fleury, dans de jolies pages qu'il intitule : *Le dernier des romantiques*, et où il plaisante agréablement M. Auguste Vacquerie, clot le débat et résume la question avec autant d'autorité que de justesse : « Le *romantisme*, dit-il, élève à grands frais des monuments gigantesques autour desquels la curiosité des oisifs s'affole un instant, où le cœur du public n'est plus, comme au temps de *Notre-Dame de Paris* et de *Marion de Lorme*. Les noms sont célèbres, le génie n'est pas contestable, les œuvres sont vigoureuses. On dirait que l'air manque autour d'elles et qu'elles s'éteignent, après avoir jeté un immense éclat, dans une rapide et irrévocable éclipse. » — On ne saurait mieux dissimuler ou annoncer plus poliment un enterrement de première classe.

Remarquons encore, dans cette partie du volume, sous le titre de *Mœurs parisiennes*, une de ces études d'ensemble, où M. Cuvillier-Fleury s'empare des plus récents succès du roman et du théâtre, pour y chercher, soit une analogie, soit un contraste avec telle ou telle variation de la société actuelle. *Mademoiselle Cléopâtre*, *Madelon*,

l'Échappé de Paris, *le Mari de la danseuse*, *Renée Mauperin*, *les bonnes Fortunes parisiennes*, défilent devant le critique qui leur demande, avec un aimable mélange de bonhomie et de malice, de cordialité et de finesse, ce qu'il faut penser de la société, si elle leur ressemble; de la littérature romanesque, si elle s'obstine à présenter aux honnêtes femmes des miroirs de courtisanes; et comment on doit s'y prendre pour concilier les disparates ou expliquer les ressemblances. Ces analyses collectives, qui vont au delà d'un livre pour arriver à l'étude de mœurs et pénétrer jusques au cœur humain, donnent, on le comprend, à un ouvrage tel que celui-là, un sens, une portée, une valeur fort différente de celle d'un article plus ou moins réussi. L'*articlier*, comme disait Balzac, est monté d'un cran et devenu critique; le critique, à son tour, avance en grade et fait acte de moraliste; or, dans la littérature française, les moralistes ne sont inférieurs à personne.

Pourtant le principal intérêt des *Études et Portraits* réside moins dans ces délicates esquisses que dans celles qui nous ramènent à la politique et à l'histoire. Avec M. Thiers, historien de l'Empire, c'est Napoléon, le Napoléon de Waterloo et de ces crises suprêmes qui semblent racontées par Thucydide sous la dictée d'Eschyle. Avec M. Guizot et ses *Mémoires*, ce sont les souvenirs de la monarchie de 1830 et du gouvernement parlementaire qui trouvent toujours en M. Cuvillier-Fleury un avocat éloquent, un panégyriste ému, sûr de faire de nos résistances mêmes ou de nos réserves un titre de plus à notre

estime. Avec M. d'Hunolstein et M. Feuillet de Conches, c'est la reine Marie-Antoinette « peinte par elle-même, » c'est-à-dire présentée au public, non plus d'après telle donnée historique ou légendaire, telle tradition de respect ou de haine, d'admiration ou de doute, de pitié ou de colère, mais d'après ses propres lettres, sa correspondance, la plus intime et la plus sincère expansion de son cœur et de son âme.

Cette étude sur Marie-Antoinette, en dehors de tout sentimentalisme monarchique, est de main de maître; elle aboutit à ces mots significatifs, où nous reconnaissons pourtant une de nos nuances d'autrefois : « Le *patriotisme* l'accusait; la démagogie l'a condamnée; l'humanité l'absout. » Au lieu du patriotisme, nous dirions la Révolution, ce qui n'est pas la même chose. Selon moi, tout le débat est là, j'entends le débat possible entre gens qui échangent des raisons et non des injures. L'impossibilité, pour Marie-Antoinette, de comprendre la France révolutionnaire autrement que comme le contraire de la vraie France, de concilier ses devoirs de reine, d'épouse, de mère, avec sa dette envers une patrie représentée par une faction de hideux et féroces créanciers, voilà l'idée qui, pour nous, domine, inspire, justifie les lettres, même les plus véhémentes, de la Reine au comte de Mercy ou à tout autre de ses confidents : voilà son *absolution* véritable; celle que lui décerne l'humanité n'est que supplémentaire, et à toutes deux je donnerais un autre nom, plus accablant pour les bourreaux, plus glorieux pour la victime.

N'importe! c'est à peine si j'ai le courage de signaler cette légère dissidence, et je suis loin de m'en plaindre. En maintenant les situations respectives, elle ajoute encore plus de prix à tout ce que le livre de M. Cuvillier-Fleury renferme de sympathies et de tendresses pour d'admirables vertus, pour d'augustes infortunes. J'ai parlé de Marie-Antoinette. Sa petite-nièce, la duchesse de Parme, a mérité et obtenu de son vivant et après sa mort des hommages bien éloquents, de bien touchants panégyriques. Je n'en connais pas de préférable au souvenir que lui consacre, dans les *Études et Portraits*, ce fidèle et dévoué serviteur d'une autre dynastie, cédant, lui aussi, à l'émotion commune, aux pures séductions de cette noble figure, et écrivant sur un tombeau la plus sincère, la plus pathétique des oraisons funèbres. Je n'en connais pas qui ait eu plus de retentissement dans le monde des courtisans de l'adversité, ce monde qui, depuis près d'un siècle, a tant d'occasions de séparer la fausse monnaie de la bonne, de comparer les faux amis aux généreux adversaires, et, finalement, d'honorer les siens dans tous les rangs et dans tous les partis. Je n'en connais pas qui soit allé plus profondément au cœur de ceux-là mêmes qui avaient eu tous les droits et tous les honneurs de l'initiative auprès de cette courageuse vie, de cette sainte mémoire. Ils se sont inclinés devant ce panégyriste de la onzième heure, qui, dans un journal peu habitué à se passionner pour les faibles, leur apportait une force nouvelle et ratifiait, au nom de l'impartiale histoire, ce que les malveillants auraient pu regarder comme l'expression d'un sentiment exalté.

M. Cuvillier-Fleury s'est appuyé sur l'émouvante notice de M. Léopold de Gaillard, sur le beau livre de M. Henri de Riancey. Il relève aussi le témoignage de lord Clarendon, des grands journaux de Londres, de Turin, de Florence, des juges les moins suspects, que dis-je? les plus enclins à atténuer la vérité, si elle n'avait ici ce caractère impérieux qui en fait une question d'honneur. Chacun ajoute un coup de crayon, un mot, une date, une anecdote, et, avec ces divers traits, l'éminent écrivain retrouve la figure; il la recompose, la met en saillie, complète la ressemblance, comme s'il eût vécu dans l'intimité de la princesse pour laquelle il n'avait été jusque-là qu'un respectueux étranger. L'esprit critique sert donc à quelque chose, puisqu'il permet de deviner, de voir, de saisir, de reproduire, à travers telle ou telle lecture, une physionomie inconnue! Il aura suffi d'aimer la vérité, de savoir bien lire, et, comme disent les peintres, de *faire ressemblant*, pour parler de la duchesse de Parme comme en ont parlé ses fidèles, et pour *pleurer* avec eux comme si l'on était de leur *paroisse!* Encore une fois, quelle consolation ou quelle louange pourrions-nous préférer à celle-là?

Citons quelques lignes; essayons, à l'aide d'un seul détail, d'indiquer cette sensation, plus délicate et plus raffinée que celle que nous donnent en pareil cas les livres de nos trop bons amis : « On m'a raconté qu'un soir, dans je ne sais plus quelle auberge de village où la princesse avait été obligée de s'arrêter avec sa suite, il s'agissait de moucher la seule chandelle qui les éclairât. Personne ne

le savait. La princesse prit gaîment les mouchettes : « C'est ma tante (la fille de Marie-Antoinette), qui m'a « appris à m'en servir. *Elle le savait du Temple.* »

Racontée par un de nous, cette historiette produirait peu d'effet; on la relèguerait peut-être parmi les *anas* de la sensiblerie royaliste. Dans cette page de M. Cuvillier-Fleury, elle nous a fait monter aux yeux une de ces larmes bénies qui rachètent en un moment bien des heures de découragement, d'amertume et de lassitude. Rien ne manque à ce tableau, refait d'un trait de plume et embrassé d'un regard. L'esprit évoque et revoit, à cette clarté fumeuse, sous des voiles de deuil, dans une sorte de nimbe lumineux, les pâles visages de la Reine, de Marie-Thérèse de France, de l'héritière de leurs vertus et de leurs malheurs. On interroge les abîmes de cette douleur : on parcourt en idée les stations de ce triple martyre; puis on se recueille avec ses souvenirs, et ce qui tout à l'heure était un fardeau, devient un trésor.

Mais je voudrais finir par une plus souriante image. En lisant le sérieux et charmant volume de M. Cuvillier-Fleury, en retrouvant, à propos de Napoléon et de M. Thiers, de M. Guizot et de ses *Mémoires*, de M. le duc de Fezensac et de ses *Souvenirs militaires*, de Malherbe, de Corneille et de madame de Sévigné, tant de pages ingénieuses et piquantes, tant de pensées fines, solides, délicates, se jouant avec grâce sous le ferme et souple tissu d'un excellent style, il m'arrivait de faire un rêve, qui est, hélas! comme ceux de M. de Pourceaugnac, de la nature des rêves. Je viens de nommer Léopold de Gaillard et

Henri de Riancey : j'associais en idée quelques noms amis à ces noms qui nous sont chers. Par ces beaux jours de juin dépaysés en avril, sous quelque frais ombrage d'Auteuil ou de Passy, où la verdure printannière contraste avec le soleil d'été, on se réunissait, on formait une sorte d'académie, très-française aussi celle-là, chargée non pas de terminer un interminable dictionnaire, mais de réconcilier les esprits capables de s'entendre et de faire tourner cette réconciliation idéale au profit d'illustres disgraciés, le goût, le bon sens, la dignité des lettres, le mépris des succès vulgaires, la liberté, la bonne compagnie, la langue et la vérité. Le ciel souriait ; l'horizon était pur ; un souffle tiède, un parfum vague, une balsamique influence circulaient dans l'espace ; les rumeurs de Paris nous arrivaient à peine, adoucies et comme assainies par le lointain. Devant nous s'étalait le magnifique rideau des sycomores et des marronniers de la Muette, nous rappelant, avec le beau nom d'Érard, des souvenirs d'harmonie. Tous les honnêtes gens étaient d'accord et tous défendaient avec le talent de M. Cuvillier-Fleury une cause désormais commune. C'est un rêve, je le sais ; mais si Hamlet craint de ne pouvoir dormir sans rêver, l'auteur des *Études et Portraits* m'a très-heureusement et très-spirituellement prouvé que l'on peut rêver sans dormir. L'écrivain et le livre ajoutent d'ailleurs à ce rêve quelque chose de moins décevant qu'une illusion et de moins triste qu'un regret.

XIV

M. JULES BARBEY D'AUREVILLY[1]

Mai 1865.

M. Barbey d'Aurevilly, si peu prétentieux d'ordinaire, paraît avoir attaché une grande importance au *Prêtre marié*. Il a marqué la première page de sa griffe léonine, sous forme de signature à l'encre rouge. Il a dédié son roman à Marie-Ange-Soukhowo-Kabillin, née de Bouglon : créature angélique, nom bizarre, dédicace originale, qu'un certain Balzac avait copiée vingt ou trente ans d'avance, en tête de *Seraphita*, de *Louis Lambert*, de *Modeste Mignon*, et de plusieurs autres ouvrages. Les amis de M. Barbey d'Aurevilly parlent ou ont parlé d'*un Prêtre marié* comme d'un événement littéraire. Ils gourmandent les lenteurs de la critique, trop peu pressée d'annoncer *urbi et orbi* le nouveau chef-d'œuvre et

[1] *Un Prêtre marié.*

sujette à ourdir contre l'auteur la conspiration du silence.

Cette conspiration, je l'avoue, me semble aussi peu prouvée que celle des Quarante. Depuis la *Vieille maîtresse* jusqu'au *Prêtre marié*, rien, au contraire, n'a été négligé pour faire autour de M. Barbey et de ses livres tout le bruit possible. On l'a comparé à Dante, à Balzac, à Byron, à Don Juan, à Brummel. On a multiplié ses portraits en pied et en buste. On s'amuse à le reconnaître dans tel ou tel de ses héros : on veut que les singularités, naturelles ou cherchées de sa physionomie, de son costume, de ses allures, tournent au profit de ses œuvres. Si le public refuse de mordre à toutes ces amorces, si une *Vieille maîtresse*, l'*Amour impossible*, l'*Ensorcelée*, un *Prêtre marié*, malgré les efforts d'une coterie dévouée et les appréciations d'une critique attentive, n'ont pas eu ou sont sûrs de ne pas avoir autant d'éditions que les romans en vogue, c'est au public qu'il faut s'en prendre. Or le public se trompe souvent, mais pas toujours. A-t-il tort ou raison cette fois? Faut-il décidément ranger M. d'Aurevilly parmi les martyrs de l'indifférence, de l'injustice ou du mauvais goût de leur temps? Pour résoudre cette question qui domine tous les intérêts de la société moderne, nous n'aurons pas besoin de ratiociner comme le docteur Pancrace, de nous livrer à des prodiges de dialectique, à des subtilités d'analyse : il nous suffira de chercher ce que l'on pouvait faire du sujet choisi par M. Barbey d'Aurevilly, et de trouver ce qu'il en a fait.

Ce sujet n'est pas neuf. Il y a quarante ou cinquante ans, un ami de Charles Nodier, le comte de Poligny, publia, sous le même titre, un de ces romans à la mode de 1820, dont le succès bruyant, bientôt suivi d'un oubli absolu, doit suggérer des réflexions mélancoliques aux auteurs favoris de nos modernes cabinets de lecture. Ce genre de roman, dont l'*Homme sans nom* de Ballanche et l'*Adolphe* de Benjamin Constant sont restés les types les plus remarquables, avait au moins l'avantage d'être court. Mais tout s'y passait dans un monde de convention, à l'aide de personnages qui semblaient tous sortis du même moule : tout s'y racontait dans un style qu'on dirait être devenu vieux sans avoir jamais été jeune. Bref, nul ne se souvenait de ce *Prêtre marié*, lorsque, en 1863, M. Techener s'avisa de le ramasser dans le coin aux oubliettes. Il le dérouilla, l'épousseta, le remit tant bien que mal sur ses pieds, et nous l'offrit rajusté, rajeuni et embelli par une de ces merveilles de typographie dont il a le secret. Vaine tentative! Ce ne fut pas une résurrection, mais tout au plus un embaumement. La curiosité du bibliophile n'a rien de commun avec la réparation du critique. L'un exhume, l'autre ranime. L'œuvre du comte de Poligny y gagna un joli tombeau de marbre artistement sculpté au lieu de la croix de bois noir de la fosse commune; rien de plus: elle n'en resta pas moins morte. J'aurais pu l'opposer au roman de M. Barbey d'Aurevilly et m'accorder le plaisir paradoxal d'accabler le nouveau venu sous le livre de son ancien. A quoi bon ? De pareilles malices ne sont à peu près permises que quand elles

sont nécessaires, et M. Barbey s'est arrangé pour les rendre superflues.

A présent, voici le sujet, tel que je le comprends, Jean Gourgue, *dit* Sombreval, fils d'un cultivateur normand, s'est fait prêtre : il est doué d'une haute intelligence, d'une âme énergique, d'un tempérament et d'une volonté de fer. La Révolution arrive, la grande! Sombreval n'a pas une foi assez fervente pour résister aux tentations de cette terrible libératrice. Il part pour Paris, jette sa soutane dans ce gouffre bouillonnant, devient un savant de premier ordre et épouse la fille d'un autre savant que la chimie a fait millionnaire. Mais cette héritière du rival de Fourcroy et de Berthollet est pieuse comme un ange; elle découvre le fatal secret, et elle en meurt après avoir mis au monde une fille destinée à représenter, pour son père, le châtiment ou la rédemption. C'est ici, à proprement parler, que le roman commence. Calixte Sombreval,—c'est le nom de la jeune fille,— est une créature céleste, et le romancier peut se montrer prodigue, puisque cet ensemble de beautés presque surhumaines doit concourir à rendre l'idée du livre plus frappante. Elle sait ce qu'a été son père, et tout d'abord, avant de pouvoir mesurer la portée de son sacrifice, elle s'offre à Dieu pour racheter l'âme du grand coupable.

Jean Sombreval et sa fille viennent s'établir dans un pays quelconque, et M. Barbey d'Aurevilly avait parfaitement le droit de choisir la Normandie, qu'il connaît si bien, qu'il excelle à peindre, qui lui a fourni déjà, au début de l'*Ensorcelée*, des pages dignes de servir de pro-

logue à un chef-d'œuvre, mais ayant manqué leur vocation. Avec l'argent de son beau-père le chimiste, Sombreval achète un château et y installe quelques-unes des élégances parisiennes. Un jeune gentilhomme du voisinage, Néel de Néhou, — je préférerais un nom plus simple, — voit Calixte et ne tarde pas à l'aimer éperdûment. Fils d'un émigré et d'une Polonaise, sentant courir dans ses veines toutes les ardeurs de ce sang slave qui rime si richement à lave, passionné, fougueux, intrépide jusqu'à la démence, ne sachant que faire de ce trop-plein de force, de poésie et de jeunesse condamnées à l'inaction par le malheur des temps, Néel met dans son amour pour Calixte tous les transports, toutes les flammes de son impétueuse nature. Le drame s'engage entre ces trois personnages : Sombreval, athée, homme de génie, sait très-bien que sa conversion seule pourrait rendre à sa fille cette paix du cœur sans laquelle sa tendresse pour Néel ne peut être pour elle qu'un nouveau supplice. Calixte, s'interrogeant avec angoisse, comprend toute la portée de cet amour qui désormais la dispute à Dieu, et son imagination virginale se débat dans l'horrible alternative : ou une cellule de religieuse, troublée par un sentiment profane, ou une alcôve nuptiale souillée d'avance par un parjure. Néel devine qu'il y a là une énigme, et je n'ai pas besoin de dire tout ce qui doit jaillir de cette âme de feu se brisant contre cette énigme comme le lion contre les barreaux de sa cage.

Voilà tout le roman : je ne me charge pas, bien entendu, d'en inventer les épisodes, d'en régler les détails,

d'en indiquer le dénoûment. Mais je crois que, plus l'exécution aurait été simple, plus l'effet serait puissant. Une large place devant y être donnée à l'analyse psychologique, un volume suffisait : un volume suffira toujours, et au delà, à tout récit qui ne demande pas son succès aux coups de théâtre et à la complication des aventures. Ce qui importait surtout, c'était de ne pas forcer le ton et de ne rien exagérer. Car remarquez que, dans les romans ordinaires, on peut souvent, sans grand inconvénient, surfaire les passions, les sentiments, les caractères, les situations, la mise en scène. Nous vivons dans le monde réel; on nous montre un monde chimérique, où nous retrouvons pourtant quelque peu de nos illusions, de nos souvenirs et de nos rêves. Si la différence est trop forte, si la distance est trop grande, nous sommes disposés à l'amoindrir, pour une heure ou deux, au moyen d'un léger effort d'imagination. Mais, dans ce *Prêtre marié*, — le titre nous en avertit, — l'exception règne en souveraine. L'échelle de proportion entre l'idéal et le vrai est difficile à saisir. Les lecteurs ont peine à se rendre un compte exact de tout ce qui met hors la loi commune Sombreval, sa fille et le jeune homme épris de Calixte. Pour nous intéresser à cette appréciation délicate, pour rétablir la circulation nécessaire entre le public et le sujet, que fallait-il? Les qualités dont M. Barbey d'Aurevilly est le plus radicalement dépourvu : légèreté de main, sobriété de ton, finesse de touche, simplicité de style, justesse, mesure, naturel, vraisemblance, et cet art des maîtres qui obtient beaucoup en demandant peu,

qui n'avance que ce dont il est sûr, et qui, pour nous émouvoir de ce qu'il raconte, commence par nous y faire croire.

Hélas! la méchanceté la plus noire, la haine la plus acharnée, la perfidie la plus raffinée, l'habileté la plus machiavélique, seraient moins accablantes pour *un Prêtre marié*, que cette simple énumération des qualités que l'auteur devrait avoir et qu'il n'a pas. Il a pris plaisir à entasser, non-seulement les invraisemblances, mais les impossibilités; il a multiplié ses *ut dièze*, exagéré ses exagérations, dépassé cent fois le but au lieu de l'atteindre, et constamment oublié que l'impossibilité et l'émotion sont deux éléments réfractaires, inconciliables, rebelles à tous les efforts des chimistes du roman, seraient-ils aussi savants dans leur genre que Jean Sombreval dans le sien. Bizarre contraste, cette imagination vigoureuse et ce défaut de goût poussé jusqu'à l'aveuglement! cet instinct de la grandeur, sans cesse fourvoyée par un simulacre! cette chasse aux géants, ne réussissant qu'à attraper des fantômes! cet abus de la force s'exerçant sur la *tête de Turc*, au lieu de saisir et d'étreindre l'idéal et le vrai!

Aussi, qu'arrive-t-il? Bien que M. Barbey d'Aurevilly se soit livré à des efforts inouïs pour extraire de son sujet toute la pitié, toute la terreur, tous les pleurs qu'il croyait y trouver, on ne pleure pas. On traverse péniblement les six cents pages de son formidable roman sans que les paupières se mouillent d'une seule de ces petites larmes dont parle madame de Sévigné ; larmes faciles, qui ne demandent qu'à couler, et que nous avons tant de fois

accordées à des récits de second ordre, la *Dot de Suzette*, *Claire d'Albe*, *Adalbert de Montgelas*, *Suzanne d'Estouville*, *Emmeric de Mauroger*, *Mademoiselle de Clermont*, et beaucoup que j'oublie ! Ce *Prêtre marié* est un cauchemar en deux volumes; mais avec cette différence que tout lecteur, en pareil cas, est maître d'interrompre son cauchemar autant de fois qu'il le veut. J'ai usé et abusé de cette licence hygiénique, et il en est résulté que j'ai mis quinze jours à lire l'ouvrage de M. d'Aurevilly avec pauses, stations, haltes, essoufflements, intermittences et temps de repos. Mauvais symptôme! Il ne faut que deux heures pour lire *Colomba* et *Manon Lescaut*, une heure pour la *Mare au Diable* et la *Femme de Quarante ans*, une demi-heure pour la *Frédérique* et les *Célibataires*, cinq minutes pour le *Mouchoir bleu* et l'*Enlèvement d'une Redoute*.

Parcourons à vol de pie-grièche ou de critique les énormités qui ont aidé cet incontestable talent à gâter ce sujet magnifique.

Assurément, ce n'est pas moi qui atténuerai la faute, que dis-je? le crime du prêtre marié : mais M. Barbey d'Aurevilly a commis deux erreurs de perspective : d'une part, il s'y est si bien ou si mal pris que son Jean Gourgue-Sombreval nous paraît très-intéressant; de l'autre, il a entouré ce personnage d'une auréole de réprobation, d'un appareil d'horreur, d'une atmosphère de pestiféré et de *maudit*, qui font l'effet d'une gageure contre toute vraisemblance. C'est à peine si l'on admettrait qu'un *pataud*, prêtre renégat, Vendéen déserteur et traître, com-

plice volontaire de Carrier, trempé jusqu'au menton dans le sang des martyrs du Bocage ou de Nantes, et assez osé pour revenir, après la Terreur, faire métier de propriétaire et de châtelain sur le théâtre même de ses crimes, pût soulever ces haines, exciter ces colères, être abreuvé de ces affronts et de ces insultes, vivre dans cet isolement de lépreux ou de bête fauve. Mais un homme qui n'a pas versé une goutte de sang, dont le seul tort est d'avoir renié un Dieu auquel ses contemporains ne croyaient plus, et imité des apostats célèbres, devenus ministres ou sénateurs, cet homme vient paisiblement se fixer en Normandie avec sa fille; il est riche, puissant, savant, redoutable, doué d'une vigueur athlétique: il vit au milieu de cette population normande, renommée, entre toutes, pour sa prudence et son esprit pratique: les choses se passent au lendemain d'une révolution qui n'avait eu qu'à détruire les églises, à la suite d'un siècle qui démolissait l'Église; et vous voulez que je croie à cet ostracisme mélodramatique? Impossible! Nous ne sommes qu'à la vingtième page, et me voilà déjà en méfiance.

Je glisse sur l'entrée en scène de Néel de Néhou, sur les détails accumulés pour mettre en relief l'intrépidité brillante et l'ardeur chevaleresque de ce jeune héros sans ouvrage. Que dire de ses amours avec Calixte Sombreval? C'est pour ce tableau sans doute que M. Barbey d'Aurevilly réservait toutes ses forces. Je le crois bien, il a crevé la toile.

Ici, je conjure mes belles lectrices de ne pas m'accuser de sensualisme; non; mais de même qu'en philo-

sophie l'illuminisme mal entendu, les débauches de spiritualisme et de mysticisme conduisent, en définitive, au triomphe de la matière, de même, dans le roman, on ne saurait assez se méfier de ces métamorphoses de l'idée de beauté, qui, sous prétexte de laisser à l'âme sa toute-puissance, la font régner dans le vide. M. Barbey nous présente son Néel de Néhou comme un jeune homme ardent, un Polonais transplanté dans les environs de Coutances. A tous moments, il nous parle de la fougue de son sang et de ses sens, de l'impétuosité de ses désirs, etc., etc., etc. — Néel a pour quasi-fiancée Bernardine de Lieusaint, une belle et fraîche Normande, une touffe de roses dans une jatte de lait chaud, une de ces rares jeunes filles chez lesquelles la splendeur des formes n'attend pas le nombre des années et n'exclut ni la passion, ni l'intelligence; faite comme la Vénus de Milo, avec des bras qui ne demandent qu'à étreindre Néel en de chastes caresses : et il la délaisse pour cette Calixte Sombreval, fille du prêtre défroqué; laquelle a une croix rouge sur le front et des attaques de catalepsie; émaciée comme une statue de spectre sculptée par un revenant sur l'ombre d'un sépulcre: arrivée à cet état de maigreur diaphane qui fait la gloire des ascètes et le désespoir des couturières! Je sais bien que M. Barbey d'Aurevilly fatigue son pinceau et épuise ses majuscules pour rendre Calixte adorable : elle est la Mystique, la Débile, la Voyante, l'Expiante; elle est hantée, hallucinée, visionnaire, somnambule, inspirée, illuminée, thaumaturge. Le moindre grain de beauté et de grâce féminines ferait bien mieux notre affaire

Calixte ne vit pas, elle ne peut pas vivre; elle n'est pas de ce monde. Tout ceci ne forme que l'invraisemblance physique : que dirai-je des autres? Calixte est carmélite, — oui, carmélite malgré sa robe de mousseline blanche et ses bras nus : seulement, son évêque l'a autorisée à vivre dans le monde afin d'être plus à portée de convertir son père et de racheter cette âme. Or cette Carmélite, — le plus sévère de tous les ordres monastiques — passe son temps à courir les champs avec un beau jeune homme dont elle connaît la passion sans la partager. Elle se compromet publiquement et devient un sujet de scandale, parce que, dit-elle, la *fille du prêtre marié* n'a plus rien à sauver ou à défendre en fait de réputation : comme si, dans une âme pure, la pudeur et la dignité morale ne suffisaient pas, en dehors de tout calcul, de tout contact avec l'opinion et le monde!

Est-ce tout! Pas encore. Comment M. Barbey d'Aurevilly n'a-t-il pas compris qu'en faisant de son héroïne une carmélite, en ne se bornant pas à ce vœu plus ou moins vague, qui, depuis *Atala*, est du domaine de la littérature romanesque, il fermait toute issue à ses héros et détruisait l'intérêt de son récit? Tout roman doit laisser une chance à la passion; ici je n'en vois plus. Calixte Sombreval, carmélite, ne pourrait plus épouser Néel, sans être, à l'instar de son père, une *religieuse mariée*. Si elle aime Néel, cet amour de nonne m'offensera; si elle ne l'aime pas, cette froideur de jeune fille me révolte. L'auteur a multiplié les écueils, et il a sombré contre presque tous.

Et le dénoûment? Et ce père qui déterre sa fille? et cet entassement d'horreurs qui changent l'émotion en nausée? Vous voulez que je pleure, et vous me donnez le mal de mer! Vous oubliez que la délicatesse des sentiments se perd dans la violence des sensations! Vous m'annonciez une chapelle ardente et vous me montrez l'amphithéâtre, la morgue et le charnier! Et vous viendrez ensuite reprocher au réalisme ses brutalités! Vous avez enterré votre roman en déterrant votre héroïne.

J'ai presque fini, et je n'ai encore rien dit du style. Il convient de se punir par où l'on a péché: ayant eu la tort de laisser entendre que M. Barbey d'Aurevilly manquait un peu de goût, je me suis attiré cette triomphante réplique : « Parlez de votre goût personnel, et non pas du goût. » C'est pourquoi je dois faire pénitence, et, pour bien prouver que je m'humilie et me récuse, je vais procéder, non par des critiques raisonnées, mais par de simples citations. Je n'ai lu, le crayon à la main, et profané de notes marginales qu'une cinquantaine de pages. Or voici quelques échantillons de ma récolte :

« Et la femme, comme la fleur délicate du cactus, qui brise l'enveloppe épineuse de son feuillage, faussait de son doux sein fragile, apte à la blessure, la cuirasse impénétrable du séraphin. . »

« Il s'était dit aussi, pourtant, que cet amour, monstrueux comme tout sublime qu'on déplace, était peut-être une voie secrète, le filet tissé par les mains d'un enfant pour prendre le Léviathan des mers révoltées.... »

« Et quand une larme qu'il y faisait naître se montrait

dans ces yeux, violette des bois tremblant dans la rosée, il ne s'en apercevait pas... »

« Il s'en alla avec Sombreval, qui lui dit avec cette amabilité joyeuse que la pensée de Calixte faisait toujours fleurir dans les anfractuosités de cet homme, bâti, semblait-il, dans ce chêne dont il disait que le cœur de son père était fait. »

« Oui, j'aurais voulu qu'elle vous aimât!! L'amour heureux aurait une influence sur le plexus nerveux de cette enfant, victime d'une sensibilité morbide et que je ne puis comparer qu'à une harpe éolienne dont les cordes saigneraient en résonnant au moindre souffle... »

« Je savais quel orient magnifique et charmant s'étendait d'une tempe à l'autre de ce front de vestale, où le feu sacré de l'intelligence menace, à certains moments, de dévorer les cloisons délicates dans lesquelles il est renfermé... »

« On sentait, à travers le bandeau, la voûte élargie de ce front qui avait pris l'ampleur qu'il faut à une pensée heureuse, et, à sa manière de le porter, on aurait dit qu'elle s'élançait du sommet de quelque calvaire, et que, d'ange résigné passée archange triomphant, elle montait d'un degré de plus dans l'éther de la vie et dans les hiérarchies du ciel... »

« Mais, contradiction de plus avec l'expression malade de sa physionomie et la langueur de sa pose, ce costume de la Force armée (Oh! oh! les gendarmes!) paraissait davantage une dérision de son destin... »

Çà et là, il est question d'une imagination qui corporise

tout; de la vision dont Calixte avait eu la conscience et le cabrement : Dieu devient le divin Oculiste; Néel appelle sa mère un poëme de tendresse inédit; ailleurs il parle de la peau de sa mère. J'aimais encore mieux la croix d'honneur! ce style figuré dont on fait vanité nous mène droit aux Petites-Maisons en passant par les grandes phrases.

Je me garderai bien de remarquer, en guise de correctif, que j'ai méchamment choisi les passages les plus étranges. Ce sont très-probablement ceux que M. Barbey d'Aurevilly préfère, et si j'ajoutais que tout le roman est écrit de la même prose, il me répondrait avec cette carrure et cette cambrure que rien ne déconcerte : Je le crois parbleu bien! Soyons sérieux, si c'est possible. Arrivant après le *Chevalier des Touches*, où les qualités de l'auteur s'accentuaient mieux et où ses défauts étaient moindres, le *Prêtre marié* annonce une rechute. Cette rechute sera-t-elle irréparable? M. Barbey d'Aurevilly, pour avoir enfin la joie de réussir, n'essayera-t-il jamais d'un procédé contraire à celui qu'il emploie? On le dit plein d'esprit : ne lui prendra-t-il pas quelque jour envie de se moquer de lui-même? Ces affectations, ces efforts, cette pose, ces attitudes, cette perpétuelle tension des nerfs et des muscles, cette combinaison de la grammaire avec la corde roide, tout cela est si peu français! C'est si simple d'être naturel. C'est si naturel d'être simple! Et pourtant M. d'Aurevilly, je le crains, écrira encore vingt romans comme *Un Prêtre marié*, avant de s'apercevoir de cette vérité, si simple et si naturelle.

XV

M. GUIZOT[1]

Mai 1865.

Si j'avais à contredire ou à quereller un grand peintre, mais si ce peintre avait admirablement réussi le portrait d'une personne placée très-haut dans mes plus tendres admirations, que ferais-je? Je mettrais cette précieuse image à portée de mon regard et de ma main, afin d'adoucir d'avance la contradiction ou la querelle. Voici le portrait de M. Berryer par M. Guizot :

« M. Berryer seul pouvait, dans cette circonstance comme dans tant d'autres, suffire à la situation de son parti et à la sienne propre. Ce n'est pas seulement par l'élévation et la souplesse de son esprit, par l'entraînement et le charme de son éloquence qu'il a si longtemps surmonté les insurmontables difficultés d'un rôle couvert et extra-légal dans un régime de légalité, de publicité et de liberté.

[1] *Mémoires pour servir à l'histoire de mon temps*, tome VII.

Il puise à d'autres sources encore sa populaire puissance. Quoiqu'il ait vécu en homme de parti, M. Berryer sent en patriote : il n'est étranger à aucun des instincts, à aucune des émotions et des aspirations de son pays. Non-seulement il comprend, mais il partage les joies et les tristesses nationales : il a soutenu les droits et les traditions des temps anciens, et il est, autant que personne, homme du temps actuel, et attaché aux droits que les générations modernes ont conquis. Il a combattu le gouvernement le plus libre qu'ait jamais possédé la France, et il aime, il veut sincèrement la liberté. Nature large, prompte, facile et sympathique, il peut concilier dans son âme des sentiments très-divers, et conserver, à travers toutes les vicissitudes politiques, l'unité de sa vie et la fidélité à sa cause, sans jamais inspirer, aux adversaires qu'il combat le plus vivement, des colères et des haines qu'il ne ressent pas lui-même envers eux... »

Maintenant, je me sens plus libre de cœur et d'esprit pour parcourir ce septième volume qui n'est plus séparé de la catastrophe finale que par quelques années et quelques centaines de pages.

Il y a sept ans, presque jour pour jour, que M. Guizot commença la publication de ses *Mémoires*. Nous l'avons fidèlement suivi à travers les diverses phases de son récit, et, sauf une légère lacune, on retrouverait, en remontant le long de nos Causeries littéraires, non pas une étude approfondie ou une discussion détaillée, mais les impressions que nous laissaient, d'un volume à l'autre, ces intéressantes lectures. L'œuvre approche de son dé-

noûment; les événements ont marché; des questions assoupies se sont réveillées; des passions ranimées se sont éteintes; la mort a fait de nouvelles trouées parmi les survivants de ces luttes retracées par M. Guizot, et nos impressions sont restées les mêmes. Ce nouveau volume leur servirait, au besoin, de pièce justificative.

On pourrait le diviser en deux parts, sans trop tenir compte de la succession des chapitres et de l'ordre chronologique : dans l'une, l'histoire a décidément prévalu sur la politique ; dans l'autre, la politique résiste encore à l'histoire. Je m'explique. Quand M. Guizot esquisse à grands traits les vicissitudes de nos guerres d'Afrique, nos progrès en Algérie, les succès ou les lenteurs de notre colonisation, les affaires du Maroc, les agitations, les mécomptes, la permanence révolutionnaire de la Grèce *régénérée*, lorsqu'il peint en maître la figure fine de M. Colettis ou la martiale physionomie du maréchal Bugeaud ; lorsqu'il nous fait assister au pittoresque défilé des Musulmans à Paris, de 1845 à 1847, les objections ne pourraient s'adresser qu'à des détails secondaires. La controverse ne se rallume plus au contact d'événements et de personnages qui ont pris dans le passé leur place, leur inscription et leur date, comme des défunts dans une galerie funèbre ; l'autorité du narrateur est fortifiée plutôt qu'amoindrie par les souvenirs du témoin, de l'acteur qui a joué un des premiers rôles pendant toute la durée du spectacle. On peut, sans arrière-pensée importune, rendre hommage aux qualités qu'il déploie, à la justesse de son crayon, à la souplesse de ce

talent qui trouve moyen de varier un sujet monotone, de mettre en relief ce qui s'effaçait dans l'ombre, de nous rendre, dans toute la vivante ressemblance de leurs traits, de leur pose, de leurs attitudes familières, des hommes que nous allions oublier... Et vous aussi que nous n'oublierons jamais, Lamoricière, Bedeau, Changarnier, Cavaignac! Dans cette partie du livre, ce sont bien des Mémoires pour servir à l'histoire de notre temps; que dis-je? C'est de l'histoire déjà, comme les études faites sur place par un artiste éminent sont déjà de la peinture : c'est de l'histoire toute préparée pour ceux qui, arrivant après nous, placés vis-à-vis de notre époque à la distance qu'exigent les perspectives historiques, absolument désintéressés de tout ce qui nous intéresse encore, n'auront plus qu'à apposer en marge ou au bas de ces pages le *pour copie conforme* de la postérité; métamorphose définitive du souvenir personnel en tradition nationale.

Mais ce n'est pas sur ces chapitres que se portera de préférence la curiosité des lecteurs. Il en est d'autres qui rouvrent la discussion en ayant l'air de la fermer. Faut-il s'en prendre à M. Guizot ou à nous-mêmes? Est-ce la faute de l'illustre écrivain, trop enclin à se tenir pour satisfait de son propre témoignage? Est-ce l'effet de notre faiblesse, de notre malice peut-être, trop sujette à se souvenir de ce qu'on nous semble trop oublier? Les objections que soulèvent certains passages du volume s'accroissent-elles de cet antagonisme entre les obstinations de notre mémoire et ces apparences d'oubli? On comprend tout ce qui me manque pour aborder ou résoudre ces

questions délicates, et combien une critique purement littéraire a mauvaise grâce à s'aventurer sur ce terrain. J'essayerai pourtant, et afin de limiter le débat, j'indiquerai les trois points qui, dans ce septième volume, doivent particulièrement fixer l'attention : la mort du duc d'Orléans et la loi de Régence — l'affaire Pritchard, — et surtout les Jésuites, la cour de Rome et la liberté d'enseignement.

J'admets, s'il le faut absolument, que M. Guizot demeure imperturbable, qu'il ait conservé toutes les idées qui dirigeaient alors sa politique. Ce qui m'étonne, c'est qu'il ne les *contrôle* que d'après les faits qu'il retrace, les probabilités, les appréhensions ou les espérances de 1845, jamais d'après les accidents ultérieurs dont il est désormais impossible de les abstraire. Les épisodes qui se succèdent dans son livre sont séparés de nous par des abîmes, et je me sers à dessein de cette vieille métaphore. Or l'histoire n'accepte pas d'abîmes infranchissables, et cela pour une raison que m'envierait M. de la Palisse : c'est que, si larges qu'ils soient, hommes et choses, bon gré, mal gré, les franchissent. Il y a, d'un bord du gouffre à l'autre, des points de communication ou de repère, des *passerelles* improvisées pour la circonstance ou tenues en réserve par la Providence pour corriger le succès des fous et confondre l'habileté des sages. Il y a des changements d'aspect qui éclairent l'obscurité, obscurcissent la lumière, centuplent la valeur ou la saillie de tel objet, relèguent tel autre au dernier plan, donnent raison à ceux qui avaient tort, donnent tort à ceux qui avaient raison,

créent, en un mot, une politique nouvelle, non pas pour justifier des apostasies, non pas même pour imposer des conversions, mais pour nous forcer à un triage entre ce qui peut encore servir et ce qu'il faut mettre au rebut.

Eh bien ! ces points de communication, ces changements d'aspect, ces triages, je les cherche en vain dans le livre de M. Guizot : j'y vois une apologie spécieuse, souvent éloquente, du système et du ministère qu'il a personnifiés avec éclat : un beau récit entremêlé de documents, de lettres, de discours qui nous apprennent ou nous rappellent ce qu'ont fait M. Guizot et ses collègues pendant cette laborieuse période, ce qui explique leur politique alors calomniée par les licences de la presse ou les passions de parti ; je n'y vois pas assez ce que de terribles expériences, suivies de réflexions sérieuses, devraient suggérer à un esprit mûr, ferme, supérieur, en présence de tout ce qui a, sinon condamné, au moins exécuté cette politique et ce gouvernement. Dès l'instant que, par l'élévation et la sérénité de son talent, par son penchant aux idées générales, l'auteur se refusait à remplir les conditions familières, intimes, personnelles, malicieuses, anecdotiques, des *Mémoires*, il arrivait à être historien, et l'historien de ce passé d'hier avait une dette à payer au présent.

Quelle dette, direz-vous? Une confession? l'aveu de certaines erreurs ou de certaines fautes ? l'abandon de quelques-unes de ces vérités relatives que l'événement a changées en illusions, de quelques-unes de ces idées qui ont eu leur réveil comme des songes? La déclaration que,

tel jour et à tel moment, on s'est trompé, que, si c'était à recommencer, on agirait autrement? Rien de tout cela, et quelque chose de cela : un mot, une phrase, une page, qui, de temps à autre, nous révélerait l'état intellectuel et moral de M. Guizot, affermi, éclairé, renseigné par dix-sept années de méditations et de retraite. Ici la discussion m'est trop difficile et serait trop inégale : j'aime mieux procéder par des exemples. Voici la mort du duc d'Orléans : ce n'est pas nous qui reprocherons à l'illustre écrivain d'avoir parlé de ce coup de foudre en termes trop pathétiques; nous le trouverions plutôt trop sobre; il ne nous a donné que le strict nécessaire; mais ce strict nécessaire a son éloquence, et l'on comprend le peu de goût des hautes intelligences pour les exagérations sentimentales. Après le deuil de famille arrive la raison d'État, et c'est alors que commence la mémorable discussion sur la loi de Régence. M. Guizot regarde-t-il encore comme utile et vrai ce qui lui semblait vrai et utile en juillet 1842? Croit-il qu'il suffise aujourd'hui de rendre hommage au talent déployé, dans cette circonstance, par MM. Berryer, Lamartine, Thiers, Dupin, et par lui-même? N'y avait-il pas un autre parti à tirer de cette catastrophe, de l'émotion générale, de tous les instincts de conservation réveillés dans la bourgeoisie et dans les masses devant le cercueil de ce prince de trente-deux ans? Un appel à la nation, hardiment risqué, habilement soutenu, ne pouvait-il pas en finir avec cette situation fausse, avec cette fiction du *pays légal* sous laquelle a succombé la monarchie de 1830?

M. Guizot esquisse un bel éloge de Lamartine orateur, et il ajoute : « Il soutint brillamment la cause de la régence maternelle qu'il devait un jour faire si tragiquement échouer. » — Tragiquement ! l'adverbe n'a rien de bien offensant, surtout pour un poëte. Mais cette page formidable de la vie politique de Lamartine n'était-elle pas modifiée d'avance, s'il avait réussi, en 1842, à faire triompher sa cliente? Nous avons cité en entier le beau portrait de M. Berryer. L'ensemble est splendide ; pour le détail, il y aurait à dire. Si M. Berryer a paru et a été toujours libéral *en combattant le gouvernement le plus libre* qu'ait possédé la France ; si, vivant en homme de parti, il a senti et parlé en patriote ; si, constant adversaire du gouvernement, il a constamment plaidé pour les causes et les grandeurs nationales, qu'est-ce à dire ? Faut-il uniquement attribuer ces prétendues anomalies aux qualités d'un caractère sympathique, aux prestiges d'une merveilleuse éloquence? Ou bien est-ce qu'en réalité cette liberté et cette grandeur, sous le régime combattu par M. Berryer, n'étaient pas toujours de celles qui élèvent l'âme, parlent à l'imagination, contentent les ambitions et les fiertés légitimes d'un peuple? Je pose les questions; je ne me charge pas des réponses, et je regrette que M. Guizot ne m'ait pas ôté le droit de questionner ou fourni le moyen de répondre.

Ceci m'amène aux affaires Pomaré et Pritchard. Écoutons M. Guizot et remercions-le de couvrir de son autorité magistrale une vérité qu'il ne serait peut-être pas prudent de trop déshabiller : « C'est l'un des inconvénients du

gouvernement parlementaire, que les événements et les questions, au moment où ils apparaissent et tombent dans le domaine de la discussion, grandissent démesurément et prennent, aux yeux du public, une importance hors de toute proportion avec la vérité des choses et les intérêts du pays. Je me hâte de dire que je préfère beaucoup ce mal à la légèreté insouciante et imprévoyante des gouvernements absolus qui soulèvent des questions et font des entreprises énormes sans se douter de leur gravité, qu'ils s'efforcent ensuite de dissimuler au public chargé d'en porter le poids. Les difficultés qui pèsent sur le pouvoir sont moins fâcheuses que les fardeaux qui tombent sur le pays. »

Admirablement pensé et admirablement dit! Oui, M. Guizot a raison, cet épisode des îles Marquises, qui fit couler des *flots d'encre et d'injures*, eut un côté puéril et grotesque. Pour nous tous qui en abusâmes, il est humiliant de songer que la nation la plus spirituelle du monde s'est passionnée à ce point pour une tempête dans un verre d'eau, très-peu salée, de l'océan Pacifique. Prenons garde pourtant! L'affaire n'était rien, le symptôme était grave : il faudrait, en dépit de M. Guizot, condamner les gouvernements libres, s'il restait prouvé que, faute de griefs sérieux, on s'y empare des prétextes, et que ces prétextes, grossis, aigris, exagérés, envenimés par les journaux et la tribune, suffisent à agiter le pays, à menacer la sécurité publique, à exaspérer les multitudes, à compromettre le pouvoir et à le rapprocher des révolutions. Comme cet arrêt, heureusement très-paradoxal,

nous blesserait dans nos opinions les plus chères, force est de chercher autre chose; force est de penser que ces prétextes misérables ne sont si ardemment saisis, si mortellement exploités, que lorsqu'ils répondent à un fond de mécontentement et de malaise. Il y a des tempéraments robustes qui résistent à un coup de massue ou à une fièvre maligne. Il y a des organisations débiles pour lesquelles un rhume est une maladie dangereuse. Sous un régime populaire, enraciné, pourvu de garanties de durée, les griefs restent à la surface : ils s'écrivent sur le sable, et sont vite effacés par le véritable sentiment national. Sous les gouvernements affaiblis par les conditions mêmes de leur origine et de leur existence, les plus légers malentendus s'aggravent; les nuages deviennent des tourmentes. La nation est exigeante, quinteuse, susceptible, tracassière, irritable, comme une femme liée par un mariage de raison ou de surprise.

La raison ! M. Guizot l'invoque ; mais suffit-il, en France, de l'avoir pour soi? Les peuples, comme les individus, n'ont-ils pas d'autres facultés, plus hautes, plus brillantes, plus dangereuses, peut-être, dont il sied de tenir compte? J'en appelle aux souvenirs de tous ceux qui ont vécu pendant ces années bizarres, à la fois prospères et alarmantes, tranquilles et inquiètes, heureuses et troublées. On offrait au peuple des représentations de gloire; on ne lui en donnait pas les réalités ; on surexcitait en lui des appétits guerriers qu'on évitait de satisfaire; on lui faisait manger son pain pacifique à la fumée des réminiscences

martiales. De là ce sentiment complexe, ces accès ou ces crises de patriotisme ou d'anglophobie rentrée, qui, pour s'exhaler en invectives, saisissaient toutes les occasions et profitaient de toutes les issues. Je glisse; mais un penseur, un historien tel que M. Guizot ne pouvait-il rencontrer là le sujet d'une de ces études politiques et morales qui élèvent les questions et se servent des clartés nouvelles pour illuminer un vieux récit?

Cette affaire Pritchard m'a mené plus loin que je ne le voulais; car, je le répète, au fond ce n'était rien ou presque rien. Que dire du chapitre sur les Jésuites et la cour de Rome? Le mieux est de me taire : un critique est ou doit être un guide à travers un livre, et tout guide qui ne se reconnaît plus dans le pays qu'il parcourt n'a qu'à se récuser. Si les idées ont marché depuis 1845, si le bien et le mal se sont mieux dessinés, si des hommes alors hostiles à la liberté d'enseignement se sont rangés parmi ses plus éloquents défenseurs, si enfin des religieux, alors proscrits et méconnus, ont été rétablis dans le droit commun, tout cela méritait, ce me semble, une mention, une remarque, une sorte de parallèle entre les préventions dissipées et la justice tardive. Raconter isolément toute cette négociation relative à la dispersion des Jésuites, rappeler les hésitations et les angoisses de ce vieux Pape, de ce moribond mis en demeure ou de se brouiller avec la France ou de consentir à tirer sur ses propres troupes, ne pas ajouter une ligne qui signifierait : « Voilà où nous en étions avant que l'expérience nous éclairât! », c'est contraindre les points d'interrogation à se dresser sous

ma plume, comme se dressent des sentinelles endormies en entendant battre le rappel. Je n'insiste pas : dans un de ses plus beaux discours de cette époque, M. Guizot, je m'en souviens, parlait magnifiquement des *deux patries* de nos marins ; celle qu'ils emportaient à bord, dont ils protégeaient l'honneur, dont ils partageaient les susceptibilités, et celle qu'ils laissaient au rivage et dont ils devaient respecter les intérêts et le repos. Il y avait donc aussi, pourrais-je dire, il y avait, mais dans un tout autre sens, deux patries pour nos religieux français ; l'une où ils représentaient, au péril de leurs jours, au milieu de contrées lointaines et sauvages, le progrès, la civilisation, le génie de la France, la lumière et la douceur du christianisme ; l'autre où ils étaient traqués, mis hors la loi, signalés comme les éteignoirs de cette lumière, comme les ennemis de ce progrès, comme les entraves de ce génie ? Il y avait donc aussi deux patries pour ces fils de familles catholiques, que l'on forçait ou de recevoir un enseignement suspect à leurs parents et à leur conscience, ou d'aller chercher, de l'autre côté de nos frontières, une éducation suspecte à notre patriotisme ? Si j'étais à court d'arguments, je sais bien qui j'appellerais à mon aide : je prierais l'auteur des *Méditations sur la Religion chrétienne*, de l'*Église et la Société chrétiennes*, de m'aider à combler cette lacune dans les *Mémoires pour servir à l'histoire de mon temps* — d'un autre temps !

Oui, d'un autre temps, et c'est ce que nous ne devons pas oublier : c'est ce qui doit, quand nous engageons ainsi un duel à armes courtoises avec nos plus illustres con-

tradicteurs, nous faire mettre un crêpe à la poignée de notre épée. Il y a, dans le livre de M. Guizot, des accents d'une tristesse pénétrante, d'une grandeur pathétique, qui nous placent tout à coup en face, non plus de nos dissidences passées ou présentes, mais de la vanité de toutes choses et du néant de la vie : « Je rouvre des tombeaux, dit-il ; je réveille ceux qui y reposent ; je les fais penser et parler comme s'ils étaient encore vivants et présents, avec leurs travaux, leurs desseins, leurs craintes et leurs espérances. Rien de tout cela n'est plus : ils sont tous morts. » Morts, et, avec eux, mortes leurs illusions et les nôtres ! Cette communauté de naufrages doit nous inspirer sympathie et respect pour ceux qui, à la nuit tombante, vont ramasser sur le bord les débris de leur navire et leurs planches de sauvetage. On ne fait pas de bruit dans la chambre des morts : si nous avons des objections à échanger, que ce soit donc à voix basse. Songeons à la génération qui nous suit, qui nous remplace. Ne lui donnons pas le triste spectacle de fantômes se querellant sur des tombeaux.

XVI

JEAN REBOUL[1]

Mai 1865.

Pendant les vacances de 1863, deux auteurs parisiens visitaient, le lorgnon dans l'œil, les antiquités de Nîmes. Ils avaient pour compagnon et pour guide un confrère, qui aura compté, parmi ses innombrables malheurs littéraires, celui d'être un peu trop Parisien pour la province et un peu trop provincial pour Paris. Tout à coup, près de la fontaine monumentale de Pradier, ils rencontrèrent un groupe qui commandait l'attention.

C'était un homme plutôt vieilli que vieux, dont les traits, fortement accentués, faisaient songer à ces horizons des tropiques où il n'y a pas d'intervalle entre le soleil et la nuit. Le mouvement de la marche ballottait sur sa poitrine son visage amaigri, qui semblait obéir à une impulsion machinale. Un sourire d'enfant errait sur

[1] *Dernières Poésies.*

ses lèvres, pendant que son regard trahissait une vague inquiétude, et l'on se sentait le cœur serré par ce désaccord entre les yeux et la bouche.

Il était soutenu, avec une gravité pieuse, par un homme, dont la maturité vigoureuse, les larges épaules et la figure énergique dénonçaient un des vaillants athlètes de nos luttes politiques. La ville de Nîmes saura de qui je veux parler.

Je me découvris avec respect. « Quelle ruine ! s'écrièrent mes Parisiens. — Oui, mes bons amis, répliquai-je, une ruine comme celle des Arènes ou de la Tour Magne. Vous avez beaucoup d'esprit; votre nom fait *prime* au théâtre et chez le libraire à la mode; vous serez à Paris dans huit jours. Eh bien! promenez-vous, tous les matins, de la Madeleine à la Bastille ; arrêtez-vous à tous les cafés littéraires ; récoltez des *mots* qui n'aient jamais servi ; affichez la centième représentation de vos pièces et la quinzième édition de vos romans ; tutoyez des académiciens et des auteurs décorés ; enterrez les grands hommes de la veille et inventez ceux du lendemain ; percez des boulevards, plantez des squares, bâtissez des palais, alignez des rues ; je vous défie de faire une ruine comme celle que vous venez de voir et que je viens de saluer !...

Aujourd'hui, cette ruine est une tombe; cet homme était Jean Reboul.

Si je me permets de rappeler cette espèce d'éclipse intellectuelle et physique qui précéda d'un an ou deux la mort de notre cher poëte, c'est que j'y trouve un témoi-

gnage de plus en l'honneur de cette noble mémoire. Par quelles racines profondes la gloire de Reboul tenait au cœur de son pays, avec quel soin jaloux ses amis veillaient sur cette lampe d'albâtre dont la flamme vacillait au vent, de quelle admiration tenace, de quelle filiale ou fraternelle tendresse on entourait ce nom, ce caractère, ce génie, cette œuvre, cette vieillesse précoce, cette âme malade, ces nerfs irritables, ces alternatives de lumière et d'ombre, voilà ce que l'on n'aurait jamais su, si ces admirations et ces amitiés n'avaient eu à subir de douloureuses épreuves ; voilà ce que nous avons pu constater un peu plus tard, quand on a bien voulu nous admettre dans le petit *Cénacle* où se préparait le volume que nous annonçons aujourd'hui.

Figurez-vous des avares inventoriant un trésor, mais sans se laisser un moment aveugler par leur avarice, et en se faisant assister par un contrôleur de la Monnaie. Cette critique de détails, de mots, d'hémistiches, de rimes bonnes ou mauvaises suivant les nuances de l'accent, toutes ces vétilles que nous négligeons comme surannées, on s'y livrait d'avance pour corriger tout ce qui n'était que bon, pour éliminer tout ce qui n'était pas excellent. Le *pour* et le *contre* de chaque pièce se discutait avec toute la sagacité de l'indifférence et toute la ferveur de l'enthousiasme. Jamais on ne vit, tout ensemble, tant de foi et de méfiance, tant d'ardeur et d'analyse, tant d'éblouissement et de clairvoyance ; jamais on ne jugea mieux et l'on n'aima davantage. Souvent, au milieu de ces discussions amicales et charmantes, un nom, un in-

cident, une date, une rature, une tache d'encre, un manuscrit plus jaune et plus usé que les autres, éveillaient un souvenir. Ce n'était plus la poésie de Reboul, c'était sa personne, sa physionomie, son geste, c'est-à-dire sa poésie encore sous une forme plus familière et plus vivante. Il nous semblait alors que Reboul était là ou qu'il allait venir réchauffer à ce foyer ses mains tremblantes, au feu de ces âmes les frissons de son cœur. Chacun essayait de rajuster ces traits, de ranimer ce profil dessiné en noir sur un fond de lumière, de recomposer cette figure populaire et bénie, non plus pour les grandeurs du panégyrique, mais pour les douceurs de la causerie. C'est ainsi, j'en suis sûr, que l'éloquent biographe de Reboul, l'abbé de Cabrières, a conçu l'idée du travail placé en tête de ces *Dernières Poésies*, et que, dans cet art si difficile de combiner le détail biographique et personnel avec l'étude littéraire, il a réussi à atteindre une justesse de ton que lui envieraient les maîtres du genre.

Cette notice est digne du sujet, de l'auteur et du livre. Reboul ne pouvait être ni mieux raconté, ni mieux peint. Remarquez, en effet, qu'ici la ressemblance ne suffisait pas ; il fallait que le portrait fût à l'original ce que l'extrême propriété de l'expression est à la pensée : il fallait écrire sous la dictée de Reboul lui-même, c'est-à-dire ne rien hasarder qu'il n'eût inspiré ou approuvé ; il fallait un parfait accord entre le langage du biographe et cette vie dont il retraçait le détail et l'ensemble. Est-ce tout ? Pas encore. Ce biographe était prêtre, et dès lors une nuance plus délicate, plus facile à indiquer qu'à définir,

se présentait à l'esprit. On pouvait craindre ou que le sacerdoce, ce joug divin, ne pesât trop sur la littérature, ou que la littérature, cette reine ombrageuse, ne prît le pas sur le sacerdoce. Pour louer convenablement Reboul, chrétien poëte, et poëte chrétien, l'écrivain et le prêtre, au lieu de se nuire, devaient se compléter l'un par l'autre, et le lecteur, suivant ses préférences sacrées ou profanes, avait à se dire tout bas: « Il y avait là une vocation littéraire, que la vocation ecclésiastique a purifiée sans l'éteindre et dominée sans l'anéantir. »

Je ne rends, hélas! que bien faiblement et par à peu près l'impression que me laissent ces cent trente pages, tour à tour sérieuses et piquantes, affectueuses et familières, grandioses et intimes, tenant à la fois du tableau d'histoire et du tableau d'intérieur, caressantes comme la poésie, persuasives comme la foi, pénétrantes comme la Grâce, vivant tantôt au dedans, tantôt au dehors, demanière à nous faire également comprendre, chez Reboul, l'homme, le citoyen et le poëte; le suivant dans sa vie privée, dans sa vie publique, dans sa vie morale, et, pour expliquer les visites de la Muse dans cette chambrette d'artisan, l'ouvrant du côté du ciel.

Oui, Reboul tout entier nous est rendu dans cette préface. A l'accent de vérité de sa biographie, je reconnais cette âme, ce talent, ce caractère, où tout était loyauté et droiture. Une exagération, un artifice, un déguisement, une réticence, un mensonge, l'eussent amoindri et défi-

guré, comme s'il les eût commis lui-même. Un éloge banal, une flatterie vulgaire, un lieu commun académique, eussent fait l'effet d'une couche de fard sur une figure virginale. Ici rien de pareil. Si, parmi les papiers légués par le poëte, on rencontre une lettre signée d'un nom illustre, où la louange et le blâme s'entremêlent, on la recueille, et il se trouve, en définitive, que, par la manière dont Reboul a reçu cette leçon, elle fait plus d'honneur à sa belle âme que de tort à sa gloire poétique. Si le mouvement du récit amène, sous la plume de M. de Cabrières, le nom d'un homme remarquable qui voulut être le Boileau de ce Racine, le Fontanes de ce Chateaubriand, qui fut plus soigneux de son génie que de ses nerfs, le glorifia la férule à la main, l'admira avec frénésie, le critiqua avec fureur, et parfois le rendit malheureux pour le rendre plus parfait, le souvenir de cette amitié *persécutrice* sert à constater tout ce que les beaux chœurs de *Vivia*, publiés dans le présent volume, mais supprimés en 1850, auraient ajouté à l'ampleur du drame, à l'émotion du spectateur, à l'auréole du poëte, à l'éclat de la représentation et à la vivacité du succès. J'abrége; M. l'abbé de Cabrières m'en voudrait de trop parler de lui et de ne pas garder assez de place pour Reboul.

Le morceau capital, ce que j'appellerais volontiers la *pièce de résistance* de ce dernier recueil, c'est le nouvel *Art poétique*, que Reboul a intitulé *Homélie poétique*. Ce titre assez bizarre a au moins le mérite de nous faire immédiatement deviner en quoi l'œuvre de notre poëte

diffère de celle de Boileau, et comment il a pu, sans la moindre outrecuidance, essayer un poëme didactique sur un sujet traité par le *législateur du Parnasse*. Il ne s'agit pas, bien entendu, de recommencer ici contre Boileau une guerre qui ne serait pas sûre pour les tirailleurs : ils seraient obligés de se servir de fusils chargés en 1829, et qui, par conséquent, repousseraient. Ce qui nous suffit, sans manquer de respect à une perruque illustre, c'est de constater les différences ou plutôt les contrastes.

Boileau, arrivant à une époque où la prosodie, la langue, le style poétique avaient à se former, et où la poésie, les lettres, l'art, la société tout entière, échappant à une série de rudes épreuves, célébraient une sorte de lune de miel avec la monarchie absolue, Boileau, satirique optimiste et censeur courtisan, a abordé sa tâche par le côté extérieur : il a indiqué le procédé technique, étiqueté les divers genres, distribué quelques épigrammes à fleur de peau, pris sur différents points l'initiative de ce triage que les contemporains ne font jamais d'une façon bien exacte et où la perfection du goût ressemble presque à une faculté prophétique. Mais ce goût qui remplace, chez Boileau, tant de qualités absentes, n'est que le bon sens appliqué aux questions de poésie et de littérature : il ne va pas plus haut ; il ne connaît pas ce goût supérieur qui fait partie de la conscience, touche aux grandes lois morales et rend solidaires les unes des autres les idées et les mœurs, les imaginations et les âmes.

Boileau était le contraire d'un mécontent, et on a beau

afficher de furieuses colères contre les Chapelain et les Pradon, il y a un fond d'optimisme qui résiste : on remet les mauvais poëtes à leur place, on proteste contre quelques erreurs de la mode, et tout est dit. Les rayons du soleil sont si magnifiques, que l'on serait ébloui, aveuglé peut-être, si l'on regardait au-dessus de la tête des auteurs ennuyeux ou ridicules. C'est pourquoi l'*Art poétique* est absolument le contemporain des satires du *Mauvais Dîner* ou des *Embarras de Paris*, du *Passage du Rhin* ou de l'ode sur la *Prise de Namur*, de même que l'admirable *Épître aux Pisons* est bien la contemporaine du *Cœlo tonantem* et des *Bucoliques* de Virgile.

Marquons ici une gradation. Il y a dix ans, Brizeux, déjà bien près de sa fin, publia, lui aussi, un *Art poétique*, qu'il appela *Poétique nouvelle ;* titre ambitieux, sur lequel on aurait pu se méprendre : Brizeux, après avoir rendu hommage à Horace et à Boileau, résumait ainsi l'idée de son poëme :

Ils ont donné la forme, et j'indique le fond.

Ce *fond* cessait d'être didactique dans l'étroite acception du mot pour se transformer, sous la plume d'un vrai poëte, en une succession d'*exemples* de poésie, de tableaux charmants ou grandioses qui plaçaient tour à tour le disciple en présence de la Nature, de la ville et de Dieu : c'était une inspiration analogue à celle de M. de Laprade dans ses *Symphonies ;* un nouveau pèlerinage aux vraies sources poétiques proposé par un homme qui s'y connaissait à une génération qui commençait à les ou-

blier. Le modèle remplaçait la règle ; le *magister* faisait place au maître. Le didactique s'élevait et s'absorbait dans l'idéal ; mais tout restait encore dans le domaine de la poésie pure. L'auteur du nouvel *Art poétique* était bien le contemporain de Laprade : le Laprade de 1854, avant les *Satires*.

Reboul et son *Homélie*, qui n'est pas celle de l'archevêque de Grenade, nous font faire un pas de plus. A tout moment, dans ces vers d'une mâle hardiesse, d'invincibles affinités semblent s'établir entre les conseils du maître et les tendances du siècle. Le précepte s'aiguise en épigramme ; la conscience est appelée au secours du goût : on sent que la main vaillante qui trace ces leçons a préalablement effleuré nos plaies littéraires et sociales. Noble et immaculé pessimiste, Reboul ne peut renseigner ou avertir un jeune poëte sans peindre ce qu'il voit et sans s'indigner de ce qu'il peint :

> Par un esprit sceptique axiome inventé,
> Apprends que *l'art pour l'art* est une impiété ;
> Car c'est le blasphémer au ciel et sur la terre,
> Que de lui dénier le sacré ministère
> De propager le bon par le moyen du beau,
> En lui donnant un prisme en place d'un flambeau !

Voilà le précepte : le style n'en est pas irréprochable : c'est le *quandoque bonus dormitat Homerus ;* mais écoutez ! Si Reboul a un peu dormi, et même un peu ronflé, le voici qui se réveille : en deux bonds, d'une page à l'autre, ce précepte, prosaïque et incorrect dans sa

forme première, monte, grandit, franchit les espaces, se transfigure ; il a des ailes, il est au ciel ; le maître discutable est devenu un irrésistible apôtre :

Mon âme n'était point faite à cette amertume,
Mais j'ai bu tant de fiel que ma lèvre en écume ;
J'ai vu tenir pour faux, presque pour criminel,
Ce qui me fut appris sur le sein maternel !
J'ai vu honnir le Dieu qu'ont adoré mes pères,
Le Dieu consolateur de toutes mes misères,
Et sans qui mon esprit, accablé de son poids,
Se serait sur lui-même affaissé mille fois.
Des majestés selon mon cœur et ma doctrine
J'ai vu le front saigner sous la boue et l'épine.
Et tomber sous le coup d'un ignoble couteau
Des martyrs bafoués jusque dans leur tombeau !
Et je n'ai pu tenir à l'immense déboire
De voir toute ma foi sous l'arche du prétoire...
Avec trop de fureur le flot monte et s'abat,
Pour ne pas nous lier fortement à ce mât,
Et ne pas tenir loin de notre oreille infime
Les sirènes du mal qui chantent sur l'abîme.
Si ta nef s'égarait ou sombrait en chemin,
L'Église serait là pour te tendre la main.
Au-dessus des vapeurs que l'orage amoncelle,
Le ciel, obscur pour nous, est toujours clair pour elle
J'ai vu des malheureux, de ses rigueurs jaloux,
Faire tous leurs efforts pour provoquer ses coups,
Et porter à leur front, ainsi qu'un diadème,
Le sillon désastreux qu'y laissa l'anathème !
Garde-toi d'échouer sur un si triste écueil ;
La gloire s'enrichit des pertes de l'orgueil.
La foi te ravira dans ces régions pures
Où nul charme mondain ne ternit les figures ;
Où, sans rien abdiquer de l'idéalité,
La grâce virginale est avant la beauté.
L'Olympe peut lancer son aigle dans l'espace.
Celui du Sinaï dans son vol le dépasse,

Et trempant ses regards dans les divins éclairs,
Sous son essor puissant il met tout l'univers.
Son cri n'est point jeté pour un peuple, une aurore,
Mais pour tout ce qui vit et ce qui doit éclore.
Alors qu'il prend sa source à l'Océan divin,
Le ruisseau ne saurait se changer en ravin.
Filles des eaux du ciel, les fleurs de ses rivages
De leur beauté suprême enivreront les âges,
Et des siècles futurs les soleils passeront,
Sans nuire à leur parfum et sans courber leur front.

On le voit, il y a loin de là au *gardez qu'une voyelle*... et au *d'ornements égayés ne sont pas susceptibles ;* vers désastreux d'un poëme qui en contient un bon nombre de cette force, et où Boileau, en exerçant le droit du triage, a souvent mérité de le subir.

L'*Homélie poétique* justifie donc son titre : elle finit comme un sermon embelli des prestiges de la poésie, et prononcé sur quelque sommet sacré, entre l'Horeb et le Sinaï. Maintenant, en regard de ce fragment, placez la pièce adressée *aux Rois :*

O pasteurs revêtus des attributs suprêmes,
Vous allez à la mort vous offrir de vous-mêmes,
Et par un stratagème inconnu jusqu'à vous,
Pour sauver le bercail, ouvrir la porte aux loups, etc.

Et vous aurez le Reboul de la dernière manière, celle qui s'accorde avec cette page de l'abbé de Cabrières :

« Il concevait la poésie comme une guerre et une conquête. Ni les idylles, ni les élégies ne le tentaient

plus à la fin : les *Épîtres* doctrinales lui semblaient seules dignes de répondre à la grande investiture du talent.

« Il avait encore, en 1836, comme il le dit lui-même, des rêves d'amour et de gloire, douces illusions qui se bercent mutuellement dans l'oubli de la fin dernière : dix ans après, il cherchait à « compenser par la force de la « raison ce qu'il avait perdu des jouissances du cœur. » et cette force de raison, soutenue par l'expérience de plusieurs révolutions, l'amenait, en 1857, à ne se préoccuper que d'apporter « ses faibles secours à l'ordre so-« cial menacé. »

Au moment où ce livre, ce poëte, ce groupe d'exécuteurs testamentaires, ce biographe pieusement inspiré, viennent s'offrir au respect d'un public d'élite et à la reconnaissance d'une province, j'aurais honte de mêler un atome de doute à tant de foi, une velléité d'analyse à tant d'enthousiasme, un grain de critique à tant de poésie. Plus tard peut-être, beaucoup plus tard, sera-t-il permis de se demander si Reboul, dont l'instrument poétique n'était pas d'une intonation toujours sûre, qui déconcertait parfois l'admiration par de brusques inégalités et qu'envahissaient les premières ombres de la nuit à mesure qu'il se haussait vers les clartés immortelles, avait raison d'amplifier ainsi ses cadres, de grossir le ton, d'abandonner le genre plus modeste, mais d'un attrait plus universel et moins discutable, où il avait cueilli ses plus jeunes et ses plus vivaces couronnes. Oui, répondrons-nous, *quia nominatur leo*, parce qu'il s'ap-

pelait Reboul, parce qu'il était une exception, parce que son caractère, sa vie, la fermeté de ses convictions, l'ardeur de ses dévoûments, la beauté de son âme, étaient préférables à tout, même à ses vers; mais en thèse générale, il ne faudrait pas croire que le déplacement des facultés poétiques, même pour viser plus haut que le but de leur premier élan, marque toujours un progrès sérieux, un surcroît d'autorité morale et d'influence. Il ne faut pas supposer qu'une élégie exquise, telle que *l'Ange et l'Enfant* ou une autre, — car je persiste à dire qu'il est injuste de réduire à *l'Ange et l'Enfant* le répertoire de Reboul, — une pièce qui, dans un petit cadre et sous une forme suave, renferme tout ce qui peut charmer, attendrir, purifier et pénétrer le cœur, ne puisse pas, en définitive, atteindre les mêmes effets qu'une grande épître aux monarques ou aux peuples. L'art, quand il exprime les meilleurs sentiments de l'homme et quand il approche de la perfection suprême, est peut-être un moraliste plus puissant et mieux écouté que quand il accepte une mission politique: car il s'adresse à un plus grand nombre d'âmes; il leur parle de plus près; il n'éveille pas de sujets de dissidence, et les cordes qu'il fait vibrer ne sont pas de celles qui se tendent ou se brisent au gré des événements. Tout cela, je le répète, serait peut-être vrai pour d'autres, mais non pour Reboul. Appliquons à sa poésie ce que l'on disait de sa personne dans sa ville natale: on l'aimait tant que tout le monde semblait être de son avis. Aujourd'hui, d'ailleurs, je n'ai voulu indiquer une ob-

jection possible, que pour ajouter que je m'en abstiens. La critique pourra venir plus tard : qu'elle attende! Il m'a suffi, cette fois, d'annoncer, de citer et d'applaudir.

XVII

AMÉDÉE ACHARD[1]

Mai 1865.

On a souvent énuméré les inconvénients de la critique: on me permettra de compter, parmi ses avantages, celui d'encourager, de temps à autre, et d'engager à la persévérance les écrivains qui restent sur la brèche, se multiplient sans s'amoindrir, moralisent sans prétention, amusent sans trivialité, intéressent sans violence et éveillent la curiosité sans solliciter le scandale. Voici plus de dix ans que M. Amédée Achard s'est placé au premier rang de nos conteurs. De la *Robe de Nessus* au *Duc de Carlepont*, quelle riche moisson déjà! Que d'émouvants récits! que de piquantes nouvelles! que de gracieuses ou poétiques figures! que de fantaisies charmantes, faites d'une larme ou d'un sourire! *Madame Rose*, *Maurice de Treuil*, *l'Ombre de Ludovic*, *l'Eau qui dort*, *les Pre-*

[1] *Le duc de Carlepont, etc. etc.*

mières Neiges! hier l'*Histoire d'un Homme!* aujourd'hui le *Duc de Carlepont!* Il est difficile, on le comprend, de s'arrêter à chacune de ces haltes où nous invite un hôte aimable, prêt à nous faire passer quelques bonnes heures dans une agréable maison ouverte sur de riantes perspectives. Mais, à certains intervalles et à chaque œuvre considérable, mesurer le chemin parcouru, constater le progrès et le succès, prouver au travailleur courageux et fécond qu'il n'est pas seul, qu'on le suit du regard, que l'on pourrait, au besoin, raconter après lui ce qu'il raconte si bien, c'est un devoir dont on aime à s'acquitter, un plaisir qui rachète bien des ennuis.

Il y a presque toujours une idée morale au fond des romans d'Amédée Achard. Dans le *Duc de Carlepont*, qui pourrait servir de pendant à l'*Histoire d'un Homme*, il effleure en se jouant et sans ralentir son récit, plusieurs problèmes de la société moderne, surtout celui qui, sous le joug ou le niveau de notre égalité démocratique, place l'homme d'un grand cœur, héritier de nobles traditions et d'une race illustre, dans la cruelle alternative ou de se gaspiller follement ou de s'imposer une série de luttes, d'austérités et de sacrifices pour restaurer son blason et retremper son armure. Autrefois un duc, instituteur volontaire de son fils unique, se fût proposé d'en faire *un gentilhomme*. Aujourd'hui ses efforts doivent tendre à en faire simplement *un homme*. Cette nuance de langage marque le changement des mœurs et la différence des temps.

Arrivé à la maturité de l'âge, le duc de Carlepont s'accuse d'avoir mal vécu : non pas que sa vie ait été mau-

vaise! mais elle a été inutile. Prodigalités, aventures, duels, campagnes ou équipées en lointains pays, fugitives amours, chasses gigantesques, festins homériques, le duc de Carlepont a tout épuisé, et de tout cela il ne lui reste qu'un fils, fruit d'une union bizarre et orageuse avec une femme qui méritait mieux. Le roman est si riche, et, comme on a dit de la partition de l'*Africaine*, si touffu, que ce premier épisode, cette originale et paradoxale figure de Philiberte de Montmeillan, belle dans sa mystérieuse pâleur, attrayante comme une énigme, trahie dans son premier amour, devenue sans illusion et sans enthousiasme duchesse de Carlepont et forcée, pour guérir l'âpre blessure de son cœur, de le consacrer à Dieu, ne forment, à proprement parler, que le prologue du récit.

Nous voici entre le duc et son fils Henri, à la Cormelle; un château? Non pas même une villa; une ferme, presque une chaumière; le strict nécessaire relevé de quelques détails où se révèlent les goûts et les habitudes des maîtres. C'est que le riche gentilhomme est ruiné ou s'est fait pauvre, et je ne suis pas d'humeur à m'en plaindre, puisque nous y gagnons un joli tableau, une fraîche idylle, toutes les scènes de la vie laborieuse et rustique, où Henri commence cette éducation virile qui s'achèvera plus tard sur de plus redoutables théâtres. Le hasard et la charité donnent à M. de Carlepont un second fils, un fils adoptif, Gilbert de Lanta, qu'il associe fraternellement aux jeux et aux études de son cher Henri. Les deux jeunes gens grandissent au milieu de cette saine atmosphère,

dans ce paisible cadre qu'animent d'honnêtes visages; un ami dévoué, M. de Bléré; une servante du bon vieux temps, la Bigorne, et ces fidèles compagnons de toutes les enfances passées à la campagne, le chien qui veille, le chat qui dort, la vache qui rêve, la chèvre au petit cri grêle, les poules pressées autour du tablier d'où tombent les poignées de grain. Il y a là des pages qui font du bien, qui sentent bon, que traverse un souffle chargé d'agrestes odeurs, et dont nous reconnaissons tout de suite la vérité et la franchise, nous autres paysans égarés sur le boulevard. Patience! nous allons entrer dans la saison des orages : Jules Breton et Corot vont faire place à Schreyer le terrible, à Protais le doux rêveur des batailles.

Henri et Gilbert ne sont déjà plus des adolescents. M. de Carlepont a promis à Philiberte de faire de son fils un homme. La Cornelle ne suffit plus; il faut subir le baptême du feu; il faut doubler le cap des tempêtes; voilà Gilbert et Henri à Paris; tous deux ardents, fougueux, intrépides, prêts à dépenser les trésors de leurs vingt ans, l'un en bloc, l'autre en menue monnaie; l'un sous l'étreinte d'une de ces passions qui brisent une âme et décident d'une destinée; l'autre sous les caresses légères de ces amourettes qui glissent sur le cœur sans laisser de trace. Un pas de plus, nous sommes en plein dans la vie parisienne. Amédée Achard est du très-petit nombre des écrivains qui savent toucher à certaines plaies de la société actuelle sans y salir leurs mains et les nôtres. La liaison d'Henri de Carlepont et de madame d'Albreuse est retracée

avec une vérité photographique, purifiée et corrigée par une main d'artiste. Et comme ces détails sont observés, pris dans le vif, saisis sur le fait!

« ..... Les poëtes parlent de ces spirales sombres qui unissent entre eux les cercles de l'Enfer : ils commencent dans la lumière et finissent dans les ténèbres. Ainsi du monde de Paris. Des salons les plus brillants où rayonne, entourée de grâce et de respect, une élite de femmes, la spirale s'enfonce par degrés dans les obscurités fangeuses où s'agite une bohème vouée à toutes les hontes et à tous les besoins. Le premier échelon franchi, on descend toujours; les cercles vous attirent, et chaque chute nouvelle en promet de plus profondes et de plus irréparables. On était au sommet parmi les plus respectées; on est tout en bas, dans la foule des plus avilies. Il n'a fallu qu'un pas, et l'abîme vous attend... »

Mais voici qui est plus vrai, plus actuel encore. On dirait une page rapportée des courses de Chantilly, une indiscrétion écoutée sous les fenêtres du Pavillon d'Henri IV :

« ..... J'aperçus dans la mêlée, — car de quel autre nom appeler cette foule? — une grande dame étrangère à laquelle on m'avait présenté l'an dernier, et auprès d'elle, séparée seulement par l'épaisseur d'une portière, une personne dont les petits journaux s'entretiennent volontiers. Elles portaient les mêmes étoffes; leurs robes semblaient taillées par la même faiseuse, et je surpris sur leur bouche les mêmes expressions. Pour achever de rendre cette ressemblance plus singulière et plus cho-

quante, les mêmes jeunes gens allaient de l'une à l'autre, et de l'une à l'autre ne baissaient pas la voix.

« — Cela t'étonne, me dit Gilbert : apprends donc que la seule préoccupation de la grande dame est de rappeler par son attitude et les modes qu'elle accepte l'étrange personne autour de laquelle tant de cigares s'agitent. Elle tolère cette rivalité; que dis-je? elle la provoque. Là-bas on invente les modes; là-haut on les adopte, quelquefois même on les exagère. Les conséquences de cette confusion où le sentiment de la dignité se perd, tu les devines. Si d'aventure tu m'accuses de paradoxe ou de misanthropie, promène-toi un jour de soleil, à pied, sur le boulevard, à cheval, aux Champs-Élysées, et je te défie, à moins de les connaître par leurs noms, de distinguer celles qui flottent à la surface de Paris. Les voitures roulent pour tout le monde : la procureuse est pareille à la marquise; la femme du spéculateur enrichi à la Bourse est semblable à l'actrice en renom : elles sont égales par la grâce de la dentelle et le droit du velours. Il n'y a plus ni classes, ni rangs, ni traditions. C'est la démocratie dans le luxe; partant, même appétit, même aptitude à mal faire, mêmes convoitises, mêmes visées. Le diable tient le violon, et Paris danse... »

Avec un peu d'aide, et non sans y laisser quelques plumes de ses ailes, Henri de Carlepont échappe aux jolies griffes de madame d'Albreuse. Allons, un temps de galop! nous retrouvons les deux amis, engagés volontaires dans la guerre du Caucase; et quels beaux coups d'épée, à faire venir l'eau à la bouche de M. de la Guerche! On se bat,

on se tue, on danse, on chevauche, on aime, on étanche le sang des blessures avec des mouchoirs de dentelle; on traverse, pour un rendez-vous de valse, des landes plantées de canons de fusil; on se familiarise avec cette coquetterie slave, où il y a de l'ange et de la sirène, de la princesse et de la courtisane, de la chatte et de la tigresse; souple, câline, caressante, despote au regard d'esclave, féroce avec des yeux de gazelle, prête à sacrifier un régiment pour un caprice, jouant, les ciseaux à la main, avec la vie humaine comme avec un peloton de soie; humble et superbe, agenouillée et terrible, mystique et sensuelle, voluptueuse et meurtrière. Nos quatre héros, — car le duc et M. de Bléré ont voulu être de la partie, — se tirent vaillamment de ces périls de plusieurs sortes, et bientôt nous voyons poindre à l'horizon, entre deux nuages, une pure et blanche étoile, Léopoldine de la Morlaie, qu'un souvenir d'enfance attache obstinément à Henri de Carlepont. Ici le roman se complique, et il faut revenir un moment sur nos pas.

Au temps de sa plus folle jeunesse, le duc, chassant les grands fauves en Afrique, avait eu pour compagnon un beau jeune homme, Paul de Cipière, qui s'était tué sous ses yeux, par désespoir amoureux, à l'instant même où arrivait de France le consentement de sa mère à son mariage avec une jeune fille adorée. Afin d'épargner à cette mère un éternel remords, le duc de Carlepont, l'homme aux inspirations héroïques, s'était arrangé pour qu'elle crût à un duel où il aurait été le meurtrier et Paul la victime. Madame de Cipière a survécu à cette catastrophe;

son deuil s'est sanctifié dans l'aumône et la prière ; elle s'est faite l'amie, la mère de cette jeune personne qu'elle avait longtemps repoussée ; et un peu plus tard, quand cette personne se résigne, par dévouement de famille, à devenir madame de la Morlaie, la marquise de Cipière, marraine de sa fille Léopoldine, exerce dans cette maison une autorité quasi souveraine. Comprenez-vous maintenant les obstacles que va rencontrer l'amour d'Henri, fils de l'homme que la marquise regarde comme le meurtrier de son malheureux Paul?

Cette fois, j'arrête Amédée Achard; j'essuie une ou deux petites larmes, et je dis : le nœud est fortement serré, la situation est émouvante, le conteur est habile; mais est-il bien sûr de n'avoir pas dépassé le but, de n'avoir pas commis cette faute si souvent reprochée au roman ou plutôt à l'ensemble de nos mœurs, de nos idées, de nos imaginations modernes; cultiver le superflu et négliger le nécessaire? Le mensonge du duc a été, en son temps, très-chevaleresque et très-noble ; mais doit-il le soutenir vingt-cinq ans après, lorsqu'il s'agit du bonheur de deux êtres innocents? Qui veut-il épargner en la personne de madame de Cipière? La chrétienne ou la mère? Mais, pour la chrétienne, j'allais dire la religieuse, — elle s'appelle Angélique de la Pitié, — le duel est un péché presque aussi grave que le suicide. La mère, dévorée depuis un quart de siècle par une pensée unique, a dû bien des fois se dire qu'elle n'en avait pas moins causé la mort de son fils, puisqu'il lui suffisait de consentir un peu plus tôt à son mariage pour empêcher

son départ. Enfin on éprouve un sentiment pénible en voyant cette sainte femme, vouée à une vie de macération et de bonnes œuvres, refuser la plus méritoire, la plus belle des aumônes, le pardon, non-seulement au coupable, mais à l'innocent; non-seulement à l'innocent, mais à cette chère et charmante Léopoldine, dont le bonheur dépend de ce mariage.

Felix culpa! me dira-t-on : de cette situation un peu forcée l'auteur a tiré d'excellents effets, et l'on a besoin de réagir contre une émotion irrésistible pour parvenir à extraire une critique des cent dernières pages de son livre. L'intervention de la vieille servante, la Bigorne, est saisissante. Cette nature rude, droite et franche, ne voulant pas que son pauvre Henri meure de douleur, et allant droit au fait pendant qu'un faux héroïsme persiste dans le mensonge, voilà le vrai, et le dénoûment du *Duc de Carlepont* a de quoi contenter les plus difficiles. Aussi, remarquerais-je à peine ce détail chez les excessifs, chez ceux de nos conteurs qui vivent publiquement avec l'exagération et l'invraisemblance. Mais Amédée Achard a le tact, la délicatesse et la mesure. Chez lui, la folle du logis n'empêche pas le logis d'être clair, bien distribué et bien aéré. Il marche droit et ferme, à égale distance des gens qui viennent nous dire : Prenez! lisez! dévorez! je suis trop pressé pour savoir si ce que je vous raconte a le sens commun; mais quelle verve! quelle invention, quelle richesse! quelle inépuisable variété de fictions et d'aventures! — et de ceux qui nous disent avec toutes les prétentions de la stérilité, toutes les mièvreries de l'impuis-

sance et tous les subterfuges de la lassitude : je n'écris, Dieu merci ! qu'un petit volume tous les dix ans; mais quelle perfection ! quelle merveille ! une perle enchâssée dans de l'or ciselé! comme tout est prévu, choisi, correct, fin, ouvragé, fouillé, peigné, lustré, limé, élégant, exquis, suave ! — J'en suis bien revenu, de cette école des *sobres* par épuisement et des *rares* par pauvreté! Il était de mode, il y a vingt ans, dans une petite Église, de les opposer, comme modèles et bons exemples, à ces grands producteurs qui abusaient, j'en conviens, de leur imagination puissante. Or il s'est trouvé, en somme, qu'avec tous leurs défauts, les géants du roman ont creusé des traces profondes, que plusieurs de leurs créations, d'Artagnan, Porthos, Mercédès, Rigolette, Pipelet, Jacques Ferrand, Saint-Rémy, le Vendéen de la *Closerie des Genêts*, Diane de Chivry, sont restées vivantes; que Balzac tout entier a résisté à de folles apothéoses et à d'injustes attaques,— tandis que les œuvres de ces rarissimes héros des jours de jeûne romanesque et littéraire, relues à quinze ou vingt ans de distance, semblent contemporaines du « tyran couvert d'une toque ombragée de plumes noires, du chef de brigands hérissé de pistolets-tromblons, du geôlier à bonnet fourré, du bon pèlerin bardé d'écailles, du voyageur à carrick, du chevalier habillé en troubadour de pendule, » qu'un charmant critique évoquait récemment à propos d'un vieux mélodrame.

Amédée Achard marque entre ces deux extrêmes une très-heureuse nuance. Qu'il écrive le roman de cape et

d'épée comme dans *M. de la Guerche*, qu'il aborde la fantaisie comme dans l'*Ombre de Ludovic*, qu'il se borne à l'analyse d'un sentiment, à l'étude d'un caractère, comme dans l'*Eau qui dort* et dans sa charmante *Madame de Sarens*, ou bien qu'il agrandisse son cadre, multiplie ses figures, se fasse à la fois paysagiste, observateur et conteur, mette la passion aux prises avec l'infinie variété des incidents et des aventures, et nous donne des romans tels que *Maurice de Treuil*, l'*Histoire d'un Homme* ou le *Duc de Carlepont*, il est toujours maître de son invention et de son style : il sait ce qu'il fait et où il nous mène; il ne demande pas au goût public et à la morale mondaine plus qu'on ne peut en exiger; mais il ne concède rien à cette curiosité perverse qui fabrique, dans les lettres, le succès de certains livres, comme elle assure, dans le monde, la vogue de certaines femmes. Il reste toujours écrivain, toujours littéraire; il a l'art de s'arrêter à temps, à la limite où le roman cesse d'être de la littérature pour devenir l'amusement frivole ou grossier des lecteurs blasés, incultes ou oisifs.

Que de traits manquent à cette rapide esquisse ! Comment oublier toutes ces pages légères qu'Amédée Achard a écrites d'une plume élégante et facile; tantôt chroniqueur et recueillant dans l'héritage de madame Delphine de Girardin mieux que la question du *Supplice* pour faire suite au supplice de la question ; tantôt voyageur, et nous racontant, ainsi qu'il vient de le faire dans un aimable volume, ses impressions de touriste, de curieux et d'homme d'esprit à Rome et à Naples, à Londres et à

Epsom, à Venise et à Vérone, à Prague et à Salzbourg : tantôt descriptif et associant sa fine prose au crayon des maîtres pour nous donner le paysage dans un fauteuil, le plaisir d'une excursion ou d'une promenade aux bords du Rhin, dans les sentiers de la Forêt-Noire, à travers les salons de Bade ou sur le lac chanté par Lamartine ! Tout cet ensemble forme une physionomie sympathique, un œuvre riche et varié, une vie active et heureuse où le travail s'offre sous une forme souriante, entre une corbeille de fruits et une gerbe de fleurs. Si, depuis les débuts d'Amédée Achard, il a entendu des noms faire plus de bruit que le sien ; s'il a vu des livres obstruer plus que les siens la voie publique et s'imposer plus violemment à l'empressement des badauds ; si, tous les trois mois, une coterie ou un journal dresse une liste de grands hommes où il brille par son absence, il n'a pas à s'en émouvoir. Le scandale s'épuise, les feux d'artifice s'éteignent, le galimatias fatigue, le réalisme à outrance dégoûte, les écoles s'émiettent, les grandes affiches se déchirent, les célébrités de carton peint résistent mal au vent et à la pluie, les succès de surprise et de huis clos pâlissent à chaque récidive du triomphateur : en définitive, la meilleure part reste à ceux qui se contentent d'écrire en français et d'intéresser honnêtement les honnêtes gens.

XVIII

M. CHARLES DE MAZADE[1]

Juin 1865.

Vous figurez-vous bien ce contraste, où l'on retrouve l'abrégé des disparates de la vie humaine? Le roman avant l'histoire; rien n'y manque, même la formule obligée : Par une belle matinée de printemps, dans un parc dessiné à l'anglaise, devant la façade d'un palais dont le nom rappelle à l'imagination les souvenirs de la tragédie antique, deux jeunes gens, l'un de vingt-cinq ans, l'autre de dix-huit, se promènent familièrement, en échangeant leurs idées, — leurs rêves peut-être, — sur le bonheur des peuples, les droits de l'humanité, les moyens de faire triompher la liberté et la justice. De temps à autre, pour compléter l'illusion romanesque et poétique,

[1] *La Russie et la Pologne contemporaines*, correspondance et conversations d'Alexandre Ier et du prince Czartoryski, publiées par M. Charles de Mazade.

une princesse de seize ans vient à leur rencontre et sourit aux promeneurs, amicalement au plus âgé, amoureusement au plus jeune. Quoique nous soyons dans un pays froid, sous un climat rude, avril a réveillé cette nature septentrionale dont le sommeil est si long, mais dont le réveil est si doux. La verdure se ranime, le ciel est pur; les horizons plats des environs de Saint-Pétersbourg empruntent une sorte de *beauté du diable* à l'agrément de la saison et surtout au charme de ces amitiés printanières. Regardez bien, car jamais peut-être pareil spectacle ne s'offrira au monde, et les poésies du roman rendent plus frappantes les leçons de l'histoire. Cette princesse de seize ans est la grande-duchesse de Russie : le plus jeune des promeneurs est le petit-fils de la grande Catherine, et s'appellera un jour Alexandre Ier. Le plus âgé est le prince Adam Czartoryski, type du patriotisme polonais, Polonais de sang et de cœur, celui qui, après avoir été l'ami et le ministre d'un tzar, est venu terminer en France une longue vie de dévouement, d'espérances, de mécomptes, de douleur et d'exil.

M. Charles de Mazade, dans son livre sur la *Pologne contemporaine*, avait déjà consacré un de ses plus intéressants chapitres à ce bizarre épisode, aimable préface d'une œuvre poignante. C'est lui qui sert aujourd'hui d'introducteur au recueil des Correspondances et des Conversations d'Alexandre et du prince Czartoryski, pendant la période qui va de 1801 à 1823; recueil où se dévoilent à nu les deux âmes, et auquel la situation actuelle de la Pologne prête un intérêt plus vif et plus pa-

thétique encore. Tout ce qu'un esprit délicat, judicieux et fin, dévoué à la plus noble et à la plus juste des causes, pouvait trouver à dire à propos de ces mélancoliques souvenirs, qui embrassent un espace de soixante-dix ans et qui commencent au palais de la Tauride pour aboutir à l'île Saint-Louis, Charles de Mazade l'a dit avec un accent de vérité, avec un mélange de conviction et d'émotion que nul ne peut méconnaître et qu'on ne saurait assez louer. Je reste à ses côtés, sur ses traces, pour étudier un moment avec lui ce qu'il y a eu de naturel dans ces bizarreries, de logique dans ces contradictions apparentes ; ce qui, dans cette partie perdue d'avance et dont un peuple était l'enjeu, doit être attribué aux inconséquences du cœur humain, aux singularités du caractère, au caprice des événements et aux exigences de la politique.

En lisant ces premières pages de la vie d'Alexandre, on est étonné d'abord d'y rencontrer, tout autrement que sous forme d'anathème, la date de 1789, et l'on se dit qu'une date, moins formidable pourtant, celle de 1830, n'a jamais trouvé le même accueil auprès de l'empereur Nicolas. C'est que, s'il existe entre les deux frères d'immenses différences, il y a des abîmes entre les deux époques. La fin du dernier siècle offrait ce trait particulier, que les idées françaises, philosophiques, révolutionnaires, firent leur tour d'Europe, et obtinrent un succès de curiosité, de tentation, presque de sympathie, auprès de ceux même qui devaient en être les ennemis naturels et en redouter les contre-coups. En Russie, d'ailleurs, les

contre-coups n'étaient pas à craindre. Le lointain était tel, la politique de Catherine s'était si profondément enracinée dans le sol, l'autocratie impériale, l'obéissance des sujets, l'ignorance des masses formaient un tout si compacte, si impénétrable aux dissolvants, que l'on avait pu assister de loin à la Révolution française comme à un spectacle émouvant et tragique où les spectateurs étaient séparés de la scène par une rampe de 800 lieues, bordée de steppes, de Cosaques et de neiges. La Terreur même avait laissé leur vague prestige aux idées de liberté, de réforme, de régénération sociale. On avait peur, mais ce frisson n'était pas sans charme. Il ressemblait à celui qu'éprouvent les Espagnoles en voyant du fond de leur loge un taureau éventrer un toréador, ou les habitués des exécutions en regardant d'une fenêtre passer un homme pâle, dont la tête va tomber.

Pour Alexandre, en dehors de ses préférences personnelles, la ligne à suivre semblait tracée. Le vieux parti russe, groupé autour de l'impératrice septuagénaire, représentait la tradition, la conquête et la force. La raison altérée et la physionomie sinistre de Paul appelaient d'avance un de ces drames mystérieux qui ont si souvent dénoué, en Russie, les révolutions de palais. Alexandre était donc tout naturellement destiné à personnifier cet avenir où l'imagination se fait toujours sa part aux dépens des réalités du présent. Chez les individus, cette part se nomme rêve; chez les souverains ou les peuples, elle se nomme utopie. L'utopie, c'est le songe, collectif ou concentré dans une tête couronnée, des âmes mécontentes

de ce qu'elles ont et éblouies de ce qu'elles espèrent. Le jeune prince devait d'autant plus accepter cette situation, d'autant mieux remplir ce rôle, qu'il répondait à tous les penchants de son esprit et de son cœur. Rêveur, mystique, plus illuminé qu'éclairé, Alexandre attirait ceux qu'il ne devait pas satisfaire, et remplaçait par les grâces de la finesse et de la faiblesse la supériorité qui lui manquait. Il possédait cette subtilité grecque, orientale, slave, si dangereuse, mais si séduisante chez les souverains et chez les femmes; deux puissances qui se ressemblent en ce qu'elles sont forcées de nous tromper pour mieux régner. En théorie et dans la causerie familière, il dépassait, sauf à défaillir dans la pratique, les idées de ceux qui lui parlaient humanité, équité, liberté. Amoureux platoniqne de ces trois pures idoles, il exagérait leur culte en négligeant leurs préceptes, et ne cessait de les adorer en oubliant de les servir. Sa bonté, sa douceur, ses vertus, ses qualités aimables luisaient faux comme un paysage à la lueur des verres de couleur ou des feux de Bengale. Il y avait en lui du mirage. En passant près de cette âme, on apercevait ou l'on croyait voir, flottant à la surface, les notions du droit et de la justice; mais elles ne s'y gravaient pas, faute d'un fond solide. Cette âme ondoyante échappa presque constamment à qui croyait la tenir, même à cet ami dont Alexandre avait fait le confident de sa jeunesse, dont il fit le conseiller de son trône, et que, par une dernière inconséquence, il aurait voulu conserver en le désespérant. Il essayait, en 1795, de la politique et de la philoso-

phie avec le prince Czartoryski, comme il essaya, en 1815, de la religiosité et du mysticisme avec madame de Krüdner.

Ce n'est pas tout encore : le rôle indiqué à l'héritier présomptif de la couronne, son penchant qui s'accordait avec ce rôle, eurent pour complice l'esprit du temps : moment critique où un futur tzar avait pu être plus libéral — on dirait aujourd'hui plus socialiste — qu'un patriote polonais! On ne voyait pas encore bien clair, surtout en Russie, dans les démentis infligés par la France de 1793 aux maximes généreuses, aux abdications d'autorité et de privilèges, aux évocations de la loi naturelle qui avaient précédé le règne des terroristes; c'était un orage, rien de plus; le prologue survivait à la pièce. Robespierre avait détrôné Louis XVI, mais non Jean-Jacques. Pour Alexandre, cette revanche de la nature contre l'arbitraire, de l'humanité contre l'oppression, avaient deux vivants commentaires; auprès de lui, ce jeune et illustre Polonais qui lui inspirait une franche amitié; en perspective, la résurrection de la Pologne, reconstituée à l'état de royaume et devenant, non plus la victime, mais la sœur de la Russie.

La suite a prouvé que cette pensée d'Alexandre n'était ni bien ferme, ni bien réfléchie. Au début, il fut sincère. Il en est de l'amitié des princes comme de leurs amours; ils peuvent les sacrifier tôt ou tard aux raisons politiques, cesser d'être des hommes pour devenir des personnages : mais ce serait aggraver encore les charges de leur grandeur, que de défendre à leur cœur de battre, que de leur interdire même la primeur de ces sentiments qui les rat-

tachent à la condition humaine. Le prince Adam plut au jeune tzaréwich par la noblesse de son attitude, par la dignité et le calme avec lesquels il supportait cette position paradoxale d'un exilé, d'un vaincu, d'un interné, d'un otage craignant d'être inutile ou nuisible à son pays s'il résiste à d'amicales avances, presque certain, s'il cède, d'être accusé de vanité, d'infidélité ou de faiblesse. Leurs intelligences crurent s'entendre parce que leurs cœurs s'attiraient. Cette illusion fut si forte, elle était si douce au souverain, elle pouvait devenir si précieuse au proscrit, qu'elle durait encore, lorsque Alexandre fut violemment élevé au trône par la mort tragique de Paul Ier.

Son premier soin fut d'appeler son ami, le prince Adam, à ses côtés, et d'en faire son ministre. Brillante aurore qui n'eut pas de jour !

Ministre des affaires étrangères et curateur de l'Université de Wilna ! maître des relations extérieures et de l'éducation des jeunes gens, c'est-à-dire de l'espace et de l'avenir ! quelle puissance pour faire le bien, pour régénérer la Pologne, pour guérir ou cicatriser ses récentes blessures ! La volonté était encore meilleure : et cependant puissance et volonté échouèrent contre la force des événements, la faiblesse d'Alexandre, contre la fatalité qui, depuis un siècle, a rendu également funestes à cet illustre et malheureux peuple les abus du despotisme et les excès de la liberté !

M. de Mazade a parfaitement raconté et expliqué ces péripéties, que l'on retrouve, année par année, dans la correspondance et les conversations d'Alexandre et du

prince Czartoryski. Pendant quinze ans, la Pologne fut sans cesse ballottée entre les victoires et les revers de Napoléon, entre les défaites et les succès d'Alexandre. Française de cœur et d'instinct, trop cruellement déchirée et démembrée pour ne pas vouer à la Russie une méfiance et une haine implacables, ramenée pourtant ou contenue par sa confiance en Czartoryski, dont elle ne suspecta jamais le patriotisme, écoutant tour à tour les pas de la grande armée et le tocsin de l'incendie de Moscou, leurrée et abusée par l'un des empereurs, abandonnée ou opprimée par l'autre, la Pologne put reconnaître ce que pèsent les droits d'une nation dans la main de ces grands pasteurs d'hommes qui, à force de se croire maîtres de leur troupeau, ne le comptent plus que pour le tondre. Sous deux faces bien différentes, l'allié chimérique et le voisin dévorant, le génie de la conquête et la tradition autocratique, l'on vit à quel point le despotisme est stérile, combien il lui répugne de s'oublier un moment pour rentrer dans la loi commune et y faire rentrer avec lui les faibles et les opprimés. Dans son propre intérêt, Napoléon, au lieu de l'illusoire et provisoire duché de Varsovie, aurait pu et dû faire de la Pologne un royaume ; oasis française à portée des provinces russes, point de repère où la France eût été chez elle, maîtresse de choisir son temps pour attaquer sa gigantesque ennemie. Au lieu d'une nation restaurée, il aima mieux en faire une étape, un passage où il ne s'arrêtait que tout juste l'heure nécessaire pour recruter des soldats dignes — et c'est tout dire — de combattre au même rang que les siens. La

Pologne fut un champ de bataille; lacérée, piétinée, écrasée, sanglante, pareille à ces blessés, qui, sentant des flots de combattants leur passer sur le corps, ne savent plus distinguer leurs compagnons de leurs adversaires, et ne sont plus sûrs que de mourir.

Et Alexandre? Et Czartoryski? Il y avait, dans leurs rapports, des variations bien honorables pour l'homme éminent qui, loin de voir dans l'affection d'un grand monarque une satisfaction de vanité, n'y avait jamais vu qu'une chance de salut pour son pays, un moyen d'action pour son patriotisme. Quand la fortune des armes trahit l'empereur de Russie, quand Napoléon semble près de l'absorber dans sa conquête après l'avoir écrasé de sa gloire, le prince Adam se rapproche : l'ami, le confident des radieuses et lointaines années de la jeunesse, fouillant au-dessous de ses déceptions récentes, y trouve de vieux trésors de tendresse et de confiance ; comme ces voyageurs qui, égarés dans la nuit, voient, en se retournant, une zone lumineuse marquer la place qu'ils ont quittée ; comme ces amants trahis qui, en ouvrant un tiroir pour y rassembler les preuves de leur infortune, rencontrent au fond les lettres, les fleurs, le portrait, toutes les reliques et tous les parfums d'un temps plus heureux. Quand Napoléon chancelle ou succombe, quand sa défaite chatouille d'Alexandre l'orgueilleuse faiblesse et lui donne le plaisir d'ajouter à son titre de tzar celui d'arbitre des destinées européennes, Czartoryski s'éloigne; il observe; il attend; ou bien, dit excellemment M. de Mazade, « il se tourne vers Alexandre; il insiste plus que ja-

mais auprès de lui pour être libre de tout lien, se rattachant à son pays avec une énergie ravivée par le malheur et revendiquant une solidarité entière avec ses compatriotes menacés. » — Il faut lire ces lettres de 1812 et de 1813. On a dit qu'il n'y avait pas de plus beau spectacle que celui d'une grande âme aux prises avec l'adversité. Il en existe un, plus intéressant encore : c'est une âme pure et droite, se débattant contre une situation complexe où la conscience n'est pas toujours du même avis que le cœur, où l'on est sans cesse obligé d'opter entre le penchant et le devoir, où le devoir même se dédouble et nous tient en suspens entre deux contraires. Quelle fermeté ne faut-il pas pour rester fidèle au malheur sans être ingrat envers la puissance, et quel plus bel éloge à faire du prince Czartoryski, que de dire qu'il ne donna jamais à son pays le droit de douter, au tzar le droit de se plaindre?

Vous savez ce qui suivit. Si Alexandre ne tint pas ses promesses, s'il trompa bien des espérances, il s'efforça du moins d'obtenir pour son ami, présent au congrès de Vienne, un semblant de réparation; ce que le prince Adam lui-même appelait *une fin passable*. Mais, là encore, le programme arraché à la diplomatie devint, dans l'application, un mensonge. Alexandre avait eu l'air de créer le royaume de Pologne; son frère, le grand-duc Constantin, en refit une province russe. Toutes les rigueurs du despotisme militaire, toutes les servitudes d'un pays conquis se cachèrent ou se trahirent sous un simulacre de constitution nationale et libérale.

Les bonnes intentions d'Alexandre n'avaient pas changé; mais Alexandre était loin, Constantin était près. C'est là le texte des lettres du prince Adam pendant cette dernière phase. Il signale à l'empereur ce contre-sens perpétuel, cette triste comédie qui défait à chaque instant son ouvrage, livre aux sarcasmes ou aux caprices du grand-duc et de son état-major toutes les garanties octroyées à la Pologne, et, dans ce pays dont les plaies saignent encore, qu'il faudrait acclimater à ses nouvelles institutions, ne rend possibles que deux extrêmes : le joug étranger qui opprime et la révolution qui conspire. Les lettres du prince restent sans réponse ou sans effet. L'affection et la confiance se détendent peu à peu entre ces deux âmes ; l'une est lasse de demander, l'autre s'est fatiguée de promettre. Le silence se fait, et, en 1823, s'échange le dernier et funèbre adieu des gens qui se sont aimés, qui ne peuvent plus s'entendre et qui ne se reverront plus. Le temps marche, les événements se pressent ; Alexandre meurt à Tangarog. La Pologne n'attend plus rien que d'elle-même : le rôle du conciliateur patriote est fini. Quelques années après, quand la Révolution, victorieuse à Paris, commence en Europe une nouvelle tournée, elle trouve les Polonais prêts à l'accueillir avec ivresse et à s'insurger sous ses drapeaux; mais elle trouve aussi un tzar très-différent de celui qui avait si longtemps flatté de ses décevantes caresses les idées de réparation, de liberté et de paix. Au moment où l'Europe occidentale fermente, se fait révolutionnaire et libérale, la pensée favorite de l'empereur Nicolas est de personnifier avec éclat le principe contraire,

de montrer au monde un type d'omnipotence et de démentir ceux qui ont dit ou qui vont dire : « Les rois s'en vont ! » Il n'y a plus, il ne peut plus y avoir qu'une lutte sanglante, une guerre à mort. La Pologne meurt de nouveau, pour renaître encore ; l'ami, le ministre d'Alexandre ne peut plus être, sous Nicolas, qu'un proscrit. Le prince Adam Czartoryski devient le chef vénéré de l'émigration polonaise. Cette noble figure, cet octogénaire qui, dans les occasions solennelles, faisait à la Pologne et à la France les honneurs de l'hôtel Lambert, qui de nous pourrait l'avoir oublié? Rendons hommage à ceux qui remettent aujourd'hui sous nos yeux les pensées de cette belle âme, les souvenirs de cette belle vie.

Oui, une belle vie, quoiqu'elle se soit débattue contre des difficultés invincibles et terminée dans l'exil sans avoir accompli son œuvre, avec le chagrin de la voir ou de la croire indéfiniment ajournée. Le prince Adam, jusque sur son lit de mort, ne désespérait pas ; il croyait à son pays, à l'avenir, à la justice, et il se confiait en Dieu. Le Dieu de la Pologne est le nôtre ; rien de ce qui la frappe ou la déchire ne peut passer loin de notre cœur. Il y a là un culte, une patrie, une tendresse, une fraternité mystérieuse qui nous lie, comme s'il s'agissait de compatriotes ou de frères. C'est pourquoi nous remercions du fond de l'âme le prince Ladislas et M. Charles de Mazade, pour nous avoir ramené vers cette illustre mémoire. L'un a fait œuvre de piété filiale; l'autre, en s'associant à cette publication, ajoute une page à l'ensemble de ses écrits sur l'Italie, sur l'Espagne, sur la Pologne, où l'élévation du

sentiment, la justesse des idées, le charme du style, triomphent des dissidences partielles, et intéressent à la fois la politique et la littérature.

Lisez M. de Mazade, pénétrez avec lui dans le secret de cette âme d'Adam Czartoryski, telle que nous la montrent ses conversations et ses lettres ; vous serez frappés d'une pensée qui va me servir à conclure : nous avons tous du génie, c'est convenu : notre époque regorge d'ouvrages sublimes, flamboyants, étincelants, inspirés, fatidiques, magiques, olympiens, énormes. C'est pourtant bon à rencontrer, un livre honnête, sensé, utile, humain, où se reconnaît une plume ingénieuse, guidée par un esprit juste ! — Notre temps est peuplé de héros sans cesse occupés à dépasser l'idéal du bien, à aller au delà du devoir, au delà du catéchisme et de l'Évangile, à se dévouer au genre humain, à refaire Dieu à leur image, à mépriser le nécessaire en fait de croyance et de vertu. C'est pourtant beau, rare et d'un salutaire exemple, une âme de chrétien et d'honnête homme, qui aime Dieu, sa patrie et ses amis, qui fait le bien simplement, se dévoue sans faste, se sacrifie sans bruit, et, pendant de longues années, ne se trompe pas une seule fois dans la part qu'elle fait à une auguste amitié, à un austère devoir !

XIX

M. ÉDOUARD DE BARTHÉLEMY[1]

11 juin 1865.

Madame Delphine de Girardin, — que je m'obstine à regarder comme le véritable auteur du *Supplice d'une Femme*, — écrivait jadis quelques pages charmantes sur les souffrances d'un homme bien élevé dans notre siècle démocratique. Il y a, de cela, vingt-cinq ans : que dirait-elle à présent ? Les épines d'alors seraient aujourd'hui des plis de rose. De quoi s'agissait-il, si j'ai bonne mémoire ? Moins que rien : un cigare fumé dans un salon ; un morceau de sucre introduit, sous le pseudonyme de *canard*, dans une tasse de café offerte à une femme ; le chapeau trop obstinément gardé sur la tête, etc., etc. Maintenant, c'est bien autre chose : les rudesses ont pénétré de la surface au fond. Ce qui n'était, en 1840, que

[1] *Les Amis de la marquise de Sablé.*

le début, le coup d'essai d'un *sans-gêne* américain ou britannique, naturalisé par les révolutions et acclimaté par les clubs, a pris des allures officielles et publiques ; ce qui n'était que toléré, s'est légalisé. De nos jours, un homme qui fume en donnant le bras à une femme ne craint plus de la déclasser... ou de la classer. C'est tout au plus s'il donne lieu à un doute offensant pour l'état social ou moral de sa compagne. Hélas ! la ressemblance ne s'arrête pas à ce détail innocent : toilette, jargon, curiosité, plaisir, cosmétiques, tout rapproche le demi-monde et le monde entier ; tout permet de confondre ce qui ne devrait pas même se connaître. Aux premières représentations, une duchesse a pour voisine de loge une célébrité du bal Mabille ; aux courses, les roues d'une calèche armoriée et celles d'un *huit-ressorts* patenté se touchent d'assez près pour que les bouchons de vin de Champagne, bu dans l'un des deux véhicules, sautent dans l'autre. La patricienne du faubourg Saint-Germain se croise, dans l'escalier de Worth, avec l'élégante du quartier Bréda. Les propos débités dans le camp des irrégulières sont recueillis sous la tente des réguliers. Que peuvent devenir, dans ce pêle-mêle, l'urbanité, les nuances, la distinction des manières, la délicatesse du langage, ce je ne sais quoi qui est à l'esprit ce que le duvet est à la pêche, ce que le velouté est à la fleur? Que devient le dialogue à voix basse au milieu du grincement des machines, le gazouillement de l'oiseau sous le coup de sifflet des locomotives, le soupir du hautbois dans le déchaînement des trombones, le scintillement du mot fin

dans le ton criard des farces de tréteau? Donc, parmi les victimes de nos immortelles conquêtes de 89, figurent, au premier rang, la causerie, cette lettre parlée, et la lettre, cette causerie écrite.

Si vous me demandez pourquoi ces préliminaires, je vous répondrai : pour mieux exprimer le charme que l'on ressent, lorsqu'au sortir de nos modernes cohues on se retrouve en présence des maîtres et des disciples de la *Société polie;* pour réparer d'anciens torts envers la brillante époque et les aimables esprits que M. de Barthélemy nous rend sous une de leurs formes les plus attrayantes et dans toute la gracieuse intimité de leurs correspondances. Hélas! oui, il y a, comme cela, dans la vie du critique, des jours de mauvaise humeur et de pluie, des heures d'ennui contagieux et de susceptibilité nerveuse. On se dit: c'est fastidieux à la fin! toujours ce dix-septième siècle! toujours cet hôtel Rambouillet! Encore ces grandes dames nous humiliant de leurs élégances, nous accablant de leurs dédains, et demandant à leurs laquais consternés comment ils ont laissé arriver jusqu'à elles des rustres de notre espèce! Encore ces héroïnes si séduisantes, qu'elles troublent, après deux siècles, le sommeil des philosophes et qu'on les préfère mortes à nos plus belles vivantes! Madame de Longueville et son chevaleresque cortége! Madame de Chevreuse et ses galantes équipées! Le salon bleu et ses habitués, tressant des guirlandes de vers autour du front d'une pédante! Le chevalier de Méré chassant aux syllabes! Le bel esprit tirant son feu d'artifice ou allumant son feu

d'amiante dans un monde de convention, où les palais sont en carton, où les arbres sont en zinc, où les fleurs sont en soie, où les passions s'apprennent comme des thèses, où les sentiments se récitent comme des leçons, où, sous prétexte de corriger la langue, on la torture, où les noms propres signifient autre chose que ce qu'ils disent, où la vie, la causerie, l'histoire, les relations mondaines se changent en logogriphes, en charades et en rébus! Décidément j'ai assez de ce pâté d'anguilles; rendez-moi mon morceau de pain noir frotté d'ail démocratique et réaliste; ramenez-moi à ma brasserie; laissez-moi reprendre ma vareuse et ma pipe.

Lorsque l'on a subi Voiture et Scudéry,
On admire Manet, on aime Champfleury!...

On dit tout cela, et bien mieux ou bien pis encore: puis l'on réfléchit; le ciel se met au beau; les nerfs se détendent; un rayon de soleil vient égayer l'étagère et caresser la table de travail; on regarde autour de soi: les yeux rencontrent, accrochées à la cloison, posées sur des coussinets de taffetas fané, des images du bon vieux temps, des pastels ou des ivoires qui ont pâli dans leur cadre, des portraits qui vous sourient, de ce sourire des morts où se révèle une autre vie; souvenirs de ce que l'on veut oublier; reliques de ces pauvres siècles que nous traiterions volontiers avec une ironie cavalière ou une railleuse rancune, comme on traite, au coin de l'âtre ou au bout de la table, l'aïeul tombé en enfance, le vieux prodigue devenu une charge pour sa famille. Alors l'on s'aperçoit

qu'on a fait fausse route, qu'on a tiré sur les siens, que la querelle n'est pas finie, mais qu'elle s'est déplacée. Elle n'est plus entre l'ancien et le nouveau régime ; on n'a plus à garantir l'un contre le retour de l'autre, à protéger celui-ci contre les insultes de celui-là : la question n'est plus sociale, mais sociable ; il ne s'agit plus d'institutions, mais de mœurs, de manières, de langue. Le règne du bon plaisir n'a qu'un temps ; la politesse, la courtoisie, l'élévation des pensées, la pureté du langage, devraient les avoir tous. Déserter leur cause dans le dix-septième siècle, c'est la trahir dans le nôtre. Leur donner tort, quand elles se présentent sous les traits de la marquise de Sablé ou de madame de Hautefort, sous le costume de la Rochefoucauld ou de l'évêque de Vence, sous le masque d'Arténice ou de Cyrus, c'est donner raison à qui nous offre leurs contraires en paletot ou en crinoline.

L'essentiel est de bien déterminer les nuances, de bien se rendre compte des dates, de bien comprendre ce mouvement d'action et de réaction qui a tourné, en définitive, au profit de la littérature et du goût. A ce point de vue, nous ne saurions assez recommander l'introduction de M. Édouard de Barthélemy, qui nous semble un excellent morceau d'histoire littéraire. La question des Précieuses, qui ne furent pas toutes ridicules, s'embrouille immédiatement et fatigue comme les procès sans issue, si l'on confond les modèles avec les copies, si l'on s'obstine à approuver tout ou à tout dénigrer. Voyez plutôt ; — et ici je me borne à abréger, à gâter peut-être, les

judicieuses et ingénieuses pages de M. de Barthélemy.

Les mœurs, les lettres, les manières, — le fond, la forme, la surface, — n'existent et ne peuvent exister, en France surtout, que par les femmes : mais il y a, dans leur empire, des variations qui expliquent les vicissitudes, le progrès, la grandeur et la décadence de la société polie. Par goût, elles seraient absolues, et elles ont bien raison, sûres qu'elles sont de faire aimer leur despotisme, de l'embellir en l'exerçant, de le tempérer par des lois charmantes, comme ces bons princes que l'on voudrait omnipotents, pour faire encore plus de bien. Mais cet âge d'or des dictatures féminines, on n'y arrive pas tout d'abord, et on ne s'y maintient pas jusqu'à la fin. Au début, une grossièreté mêlée de licence ; au déclin, un libertinage impertinent et blasé; plus tard, un matérialisme pratique, hérissé d'arithmétique et de *sans façon*. Or les femmes sont si bien persuadées de la nécessité de leur règne, elles tiennent si fort aux honneurs du gouvernement, que l'idée d'abdiquer les révolte. Plutôt que d'être négligées ou délaissées, elles entrent dans la voie perfide des concessions: elles étaient absolues, elles se font parlementaires ; elles passent de la monarchie pure au régime représentatif, de l'extrême droite au centre droit, du tiers parti à la gauche, et de la gauche à la révolution. Croyez-vous, par hasard, qu'il leur plaise que l'on fume en leur présence, qu'on leur apporte l'argot des petits théâtres et des cafés chantants, qu'on leur redise les échos des boudoirs interlopes? Croyez-vous que l'odeur de l'écurie leur semble meilleure que la verveine

ou le patchouli, et qu'elles préfèrent sérieusement un jockey à un académicien? Non; elles aimeraient bien mieux s'en tenir à leurs grâces, à leurs plaisirs, à leurs délicatesses d'autrefois. Un homme d'esprit leur paraît encore préférable à un cheval; mais que voulez-vous? C'est le contraire de Richard III; un cheval pour un royaume! Périssent les bonnes manières plutôt que notre royauté! Enfumez-nous, mais restez! Tout, plutôt que d'être détrônées!... Vous nous donnez d'indignes rivales: nous allons nous habiller ou nous déshabiller comme elles. Avec elles nous allons concourir pour le grand prix de peinture, dussions-nous être *exposées* comme elles le sont! Nous déguiserons, pour vous plaire, le fruit permis en fruit défendu! Pour vous rappeler, pour vous retenir, pour que notre cour nous soit fidèle, nous sommes décidées à tout, même à ne plus avoir l'air d'être des honnêtes femmes.

Et c'est ainsi qu'elles vont, les souveraines menacées, l'œil au guet, le nez au vent, écoutant les vagues rumeurs qui leur viennent des zones torrides, surveillant leur cortège indiscipliné, regardant à travers les stéréoscopes de la vie à outrance, posant leur pied mignon sur d'étroits sentiers où il suffirait d'un faux pas pour rouler dans le précipice; le tout par dévouement, par héroïsme, pour qu'il ne soit pas dit qu'elles cèdent la place sans résistance et le sceptre sans lutte, pour que leurs sujets — de mauvais sujets! — aient encore un refuge, une étoile, une bouffée d'air pur, un nom de baptême à épeler au milieu de noms païens, un ange à

invoquer à travers leurs diableries, un arrière-goût de bonne compagnie au fond de leurs verres de Bohême !

Appliquez maintenant cette vérité à l'époque qui nous occupe ; vous y trouverez notre aimable guide, M. Édouard de Barthélemy. Un moment, sous François Ier, aux voluptueuses clartés de cette Renaissance qui ranimait les arts, les lettres, la galanterie raffinée, les joies de l'imagination et du bel esprit, on put croire que la société polie commençait, que les femmes inauguraient leur règne. Cette ère brillante fut ajournée par les discordes civiles, les guerres de religion, le cliquetis de l'armure des Guises froissant le velours efféminé des Valois. Survint Henri IV, le vert galant ; un peu trop vert ! Entre les furies de la Ligue et les cavalières amours du Béarnais, il n'y avait réellement pas de place pour cette galanterie héroïque, savante, quintessenciée, sentimentale, qui devait assurer l'influence des femmes en purifiant le désir de leur plaire. Henri IV était mieux fait pour inspirer la chanson d'Alceste que pour dicter le sonnet d'Oronte. La carte du tendre ne pouvait prospérer sous le règne de cet amateur de la ligne droite et des routes faciles. Mais, après lui et grâce à lui, la royauté nationale était fondée: les troubles s'apaisaient ; les haines s'éteignaient ; les grandes familles, divisées par l'hérésie et la guerre, se rapprochaient ; la société se reforma, et cette fois dans des conditions excellentes. Un roi mélancolique et chaste, puis un monarque enfant sous une régente dont les faiblesses, soupçonnées plutôt que prouvées, se voilèrent d'ombre et de mystère, n'était-ce pas le patronage le

plus favorable au développement de cette science mondaine qui allait mettre la chevalerie à pied et l'introduire dans les salons, polir les mœurs, former et clarifier la langue, ennoblir l'amour, aiguiser le sentiment et l'esprit, placer les femmes assez haut pour que les hommes fussent obligés de s'élever en les aimant? Nous voici au seuil de l'hôtel Rambouillet, et voici les Précieuses!

C'est une réforme: elle eut, comme toutes les réformes, ses inconvénients et ses avantages; elle eut ses beaux jours, ses plagiaires, ses parodistes et ses excès. M. de Barthélemy énumère les services qu'elle a rendus à la langue, les expressions heureuses qu'elle a créées, les souillures qu'elle a lavées, les scories qu'elle a balayées. Mais en proscrivant le grossier, elle risquait de nous conduire à l'excès contraire et de tuer le naturel. Dieu merci! le naturel eut pour sauveurs les plus admirables génies ou les esprits les plus sensés qui aient jamais empêché une réaction, d'abord salutaire et nécessaire, de devenir malfaisante et ridicule. Ces sortes de sauvetages ne s'opèrent pas sans quelques violences. Pour tirer de l'eau un homme qui se noie, on ne se fait pas scrupule de le saisir par les cheveux ou de déchirer ses habits. Dans cet imminent péril du naturel, c'est-à-dire du bien le plus précieux qu'ait possédé l'esprit français (le possède-t-il encore?), Molière et Boileau furent des chiens de Terre-Neuve qui mordirent. Quinault, Saint-Amand, Chapelain, Scudéry, d'Urfé et quelques autres hommes de mérite, furent les mèches de cheveux et les collets d'habits arrachés dans l'opération.

Entre le grand comique et les Précieuses, entre l'ingénieux satirique et les précieux, il y eut les éclectiques, qui, suivant qu'ils penchaient à droite ou à gauche, résistèrent ou succombèrent à la contagion. Peut-être, sans les Précieuses, madame de Sévigné n'eût jamais écrit ses lettres, madame de Lafayette sa *Princesse de Clèves;* mais, grâce à leur adorable naturel, elle méritèrent d'être rangées du côté de Molière et de la Fontaine, et non pas de Voiture et d'Arténice. Il y a des tempéraments si bien doués qu'un air insalubre les fait vivre, qu'une nourriture malsaine les fortifie.

Cette lune de miel dura peu: deux causes contribuèrent à la décadence, en dehors même des circonstances matérielles et de la fermeture du fameux salon bleu ; les mauvaises copies qui, en se multipliant, discréditèrent l'original pour le public du dehors; et la prise de possession, par le grand roi, du premier plan de la scène ou plutôt de la scène tout entière, du rôle décisif qu'il joua jusqu'à la fin; trop impérieux d'abord et trop docilement obéi, trop souverain et — pourquoi ne pas le dire? — trop sensuel pour se plaire aux subtilités sentimentales; trop pieux ensuite, trop sombre, trop tristement ramené à Dieu, pour que la *préciosité*, au déclin de son règne, ne devînt pas la dévotion: dévotion royale, hypocrisie de cour, qui prépara la Régence!

Voilà le cercle parcouru pour arriver de Rabelais au cardinal Dubois. M. Édouard de Barthélemy a très-exactement et très-finement étudié ces gradations et ces nuances. Il ne pouvait ni mieux préparer ni mieux inté-

resser ses lecteurs au recueil des lettres de la marquise de Sablé et de ses amis, aux courtes et piquantes biographies de ces personnages: Montausier, Godeau, Arnauld d'Andilly, Arnauld de Pomponne, Scarron, Jacques Esprit, d'Hacqueville, l'abbé Singlin; de ces femmes illustres, Mademoiselle, la comtesse de Maure, la maréchale de Schomberg, la mère Angélique, Éléonore de Souvré, Marthe du Vigean, madame de Saint-Ange; princesses, frondeuses, pécheresses, religieuses, doux et mélancoliques fantômes qui se glissent dans l'ombre, le sourire aux lèvres, les larmes aux yeux, les perles ou le voile au front, entre le salon et le cloître. Les lettres ne s'analysent pas; je ne puis que vous engager à les lire; vous y reverrez, comme dans des morceaux de miroir brisé par le temps, des visages héroïques ou charmants, d'élégantes ou spirituelles figures; vous y aspirerez l'aristocratique parfum d'un temps qui n'a pas d'égal, au moins dans son genre, d'une société dont les défauts mêmes sont curieux, et qui marqua l'apogée de la politesse lettrée. La France moderne a, dans l'espace de deux siècles, compté trois de ces moments où l'on dirait que les esprits se renouvellent, où ils se sentent saisis d'une surabondance de vie, d'une exubérance d'idées, qui les pousse au-devant de l'inconnu et leur communique les joies et les crises d'une gestation mystérieuse. Le premier, celui vers lequel nous ramènent la publication de M. de Barthélemy et le nom de madame de Sablé, accomplit la réforme des mœurs, des manières et de la langue. Le second, celui qui précéda 89, prépara la réforme politique

et sociale. Le troisième, que nous avons vu éclairer de ses rayons les belles années de la Restauration, réforma et ressuscita la poésie et l'art. Ces trois moments offrent à la critique et à l'histoire des textes inépuisables. On peut nous en reparler sans tomber dans les redites, et tout nouveau document qui nous arrive est accueilli comme un souvenir d'ancêtre, comme un message d'ami. M. Édouard de Barthélemy a eu donc bien raison de ne pas nous croire, quand nous lui avons dit que ce sujet était épuisé. Le recueil qu'il vient de publier, l'introduction qu'il vient d'écrire, nous prouvent fort heureusement le contraire. Il y a, de son *la Rochefoucaud* à sa *Marquise de Sablé*, un progrès remarquable. Encore un pas, un effort, un peu moins d'éparpillement littéraire, plus de persistance à éviter les négligences de style; M. de Barthélemy achèvera de préciser sa physionomie, et de réconcilier, en sa personne, trois types qui ne sont pas toujours d'accord : l'érudit, l'écrivain et l'homme du monde.

XX

M. VICTOR COUSIN

18 juin 1865.

Nous sommes loin, Dieu merci! de l'époque où Richelieu et Mazarin étaient jugés d'après les idées de l'école voltairienne ou les haines et les pamphlets de leur temps. Singulière inadvertance du parti révolutionnaire ou démocratique, acharné contre deux hommes qui, en déblayant le terrain autour de la Royauté, ont préparé la Révolution! Et remarquez que cette erreur d'optique n'a pas été commise seulement par les esprits vulgaires. Alfred de Vigny, le plus élevé, sinon le plus complet de nos poëtes, n'a pas manqué de représenter Cinq-Mars et de Thou comme martyrs d'un despote odieux et cruel. Victor Hugo a terminé *Marion Delorme* par ce vers de mélodrame :

Regardez tous! voilà l'homme rouge qui passe!

[1] *La Jeunesse de Mazarin.*

Richelieu était le tigre; Mazarin était le renard. L'un, Éminence rouge doublée d'une Éminence grise, — le Père Joseph, autre calomnié de l'histoire, — ne songeait qu'à affermir sa redoutable omnipotence aux dépens d'un roi débile, d'une noblesse décimée, d'un peuple opprimé. Quiconque lui portait ombrage était condamné d'avance, et les têtes les plus hautes étaient les plus sûres de tomber. Lui disputer un moment la faveur du souverain, briller à la cour ou dans les camps, inquiéter son ambition, froisser son orgueil, blesser son amour-propre, autant de griefs, autant d'arrêts de mort, et il est étonnant que Corneille ne soit pas monté sur le même échafaud que Cinq-Mars. Le sentiment de la grandeur nationale, le colosse bicéphale de l'Autriche et de l'Espagne entamé et frappé au cœur, la France glorieuse, les factions vaincues, la monarchie arrachée aux griffes léonines de la féodalité, tout cela était compté pour rien, et Richelieu restait dénoncé comme un génie malfaisant, inhumain et funeste.

Mazarin, moins sanguinaire, avait des vices plus bas; nature féline, câline et pateline, là où son prédécesseur avait tranché, il trichait. Le premier fit des victimes, le second des dupes. Il abaissait le sentiment national en le trompant; il accoutumait ses contemporains et son entourage à pratiquer la ruse à force de la subir. Il insinuait dans la politique et les mœurs françaises l'astuce italienne; il jouait avec les finances, les consciences, les intérêts, les affaires, avec l'âme, l'esprit et la malice de la France, comme un jeune chat avec un

écheveau de fil. Monter successivement tous les échelons de l'échelle, un masque de velours sur le front et un sac d'argent sur le dos, amasser des trésors, enrichir sa famille, doter et marier ses nièces, prélever un impôt sur toutes choses, même sur les chansons qui se moquaient de lui, tout ramener à soi, n'admettre comme mobiles des actions humaines que ceux dont peut avoir raison un écu, un sourire ou un mensonge, tromper ceux qu'il voulait séduire, corrompre ceux qu'il n'espérait pas tromper, mystifier ceux qu'il dédaignait de corrompre, affadir Machiavel dans un flacon d'eau de rose, voilà à quoi se réduisaient ce caractère, ce talent et ce pouvoir. La politique de cet Italien *francisé* ne regardait pas en face; sa diplomatie avait des cartes biseautées; son gouvernement était morganatique : il régnait et aimait de la main gauche. Notre pays, qui a le droit d'être difficile, pouvait le classer parmi ses personnages historiques, peut-être parmi ses hommes utiles, jamais parmi ses grands hommes. C'était une curiosité, mais non une gloire.

Voilà, si je ne me trompe, un Richelieu et un Mazarin à mettre sous verre tricolore, sur la cheminée d'un rhétoricien d'il y a quarante ans, lecteur de Dulaure et de M. Jay. Nous avons changé tout cela, sans recourir à Sganarelle. M. Cousin — c'est un de ses meilleurs titres — aura vaillamment contribué à rectifier nos erreurs, à réparer nos injustices, et il faut lui en savoir d'autant plus de gré, qu'il ne s'agit plus ici de grandes dames et d'illustres héroïnes. Ce qui, à propos de madame de

Longueville ou de madame de Chevreuse, pouvait être de la galanterie, n'est plus, avec Richelieu et Mazarin, que de la justice et du patriotisme. Or la galanterie rétrospective étonne comme un paradoxe en retard. On est tenté de sourire, — et l'on n'a pas résisté à la tentation, — lorsque l'on voit un vivant se passionner pour des mortes, prendre feu devant des tombeaux, et refaire ardemment des figures de femmes, non pas, comme des sculpteurs, avec de l'argile ou du marbre, mais avec des cendres refroidies depuis deux siècles. Il n'est jamais trop tard, au contraire, pour être juste et pour aimer son pays. M. Cousin a fait mieux encore : il ne s'est pas contenté de rétablir la vérité, il nous en a donné le goût. Je m'explique.

Nous étions tous plus ou moins enclins, depuis le collége, à faire bon marché des prouesses guerrières de l'ancienne France. L'Épopée impériale nous avait jeté tant de poudre aux yeux, nous étions tellement éblouis par le soleil d'Austerlitz et de cent autres victoires, il y avait, à vrai dire, une telle magie dans cette nouvelle façon de concevoir et de pratiquer l'art de la guerre, d'emmener la France avec soi dans les fourgons d'une armée, de se porter précipitamment sur le point choisi par un coup d'œil d'aigle et d'y éclater comme la foudre, que les batailles et les siéges d'autrefois, avec leur lenteur, leur pesanteur, leur cérémonial militaire, nous faisaient l'effet de parades montées sur des chevaux de Van der Meulen, promenées autour des bassins de Versailles, commandées par des colonels habiles à broder au tam-

bour et inspectées, du fond d'un carrosse, par un roi légèrement assoupi à la suite d'un bon dîner.— « L'archiduc Charles et le feld-maréchal Kalkreuth sont toujours, n'est-ce pas, les deux plus grands tacticiens de l'Europe ? » dit, dans une saynète de Mérimée, un vieil émigré ridicule à un jeune capitaine bonapartiste. — « Je ne connais pas ces *olibrius*, » répond le capitaine. La saynète est de 1829 : c'était là notre diapason.

Eh bien ! M. Cousin est au premier rang de ceux qui ont fait justice de cette absurdité. Il a réconcilié des héritiers ingrats avec ces vieux louis qui valent des napoléons, avec ces argenteries massives qui, pour n'être pas de l'orfèvre à la mode, n'en sont que plus précieuses et plus solides. Cette vie, cette flamme, cette verve, cette puissance d'artiste, qui lui ont servi à évoquer de romanesques fantômes et des figures féminines, à les ressusciter, à retrouver et à nous rendre le rayonnement de leur beauté, le feu de leur regard, la blancheur de leur front, le battement de leur cœur, il les a transportées sur les champs de bataille, sous la cuirasse des maréchaux de France, dans les conseils de la couronne et jusque dans l'âme de ces hommes d'État que l'on accusait de n'avoir point d'âme. Il est royaliste, patriote, ministre, général, stratégiste, avec les personnages qu'il peint. Il *réhabilite* Rocroy et Lens, Condé et Créquy, Montmorency et Schomberg : il nous fait rentrer avec lui dans le grand siècle, et il ne nous lâche que quand nous avons aimé ses patriciennes, quand nous avons admiré ses héros, quand nous avons cru lire ses écrivains en le lisant. Il rallume

ses clartés lointaines que nos yeux, fatigués de récents prodiges, ne voyaient plus ou refusaient de regarder. On dit que, le jour de la bataille de Senef, un jeune officier s'écria avec une sorte d'ivresse : « Ah ! je vais donc voir le grand Condé l'épée à la main ! » — Je ne saurais rendre par une image plus fidèle l'impression que me causent les récits de M. Cousin : il me fait voir le grand Condé l'épée à la main et partager, après plus de deux cents ans, l'émotion de ce spectacle.

Dirai-je à qui je le compare ? A un grand acteur, à un Talma, qui, s'emparant d'un répertoire vieilli, joué par des comédiens vêtus à la mode de Baron ou de Lekain, rendrait tout à coup aux décors leur couleur locale, aux personnages leur costume, aux figures leur physionomie, aux drames leur mouvement et leur vie, et rapprocherait de nous, à force d'art, de chaleur et de pantomime, des scènes reléguées dans le passé ou endormies dans les bibliothèques.

Je dois cependant signaler le revers de ces médailles d'or, admirablement frappées à l'effigie d'un grand roi ou d'un grand siècle. Toute passion est absorbante ; toute préoccupation trop vive ou trop absolue risque de donner le change aux meilleurs esprits, tantôt sur la nuance, tantôt sur la mesure. La nuance ! M. Cousin, selon nous, l'avait un peu perdue de vue, lorsque sa légitime admiration pour la société chevaleresque et polie de 1640, son enthousiasme pour Condé, madame de Longueville et madame de Hautefort, l'entraînaient à glorifier le bel esprit d'alors, les afféteries sentimentales

et galantes, les romans et la littérature de mademoiselle de Scudéry. La mesure ! Il vient, je le crains, de la dépasser en consacrant un volume de six cents pages à la jeunesse de Mazarin.

Un livre d'histoire est une œuvre d'art. Une œuvre d'art est soumise à des lois que le plus éminent écrivain ne saurait méconnaître sans y perdre une partie de ses avantages. Assurément, il serait absurde d'imposer à l'histoire les mêmes règles qu'au drame et au roman. La gradation est tout indiquée, et je n'ai qu'à la rappeler. Le drame historique, vivant en contact avec le public, ne garde, dans l'épisode qu'il met en scène, que ce qui rend ce contact plus saisissant et plus vif ; il élague les portions intermédiaires, il supprime ce qui ferait longueur, il abrége les événements en maintenant les caractères ; il *localise* les figures dans un espace étroit, et il faut que, dans cet espace, elles parlent et agissent de façon à conserver les traits et l'expression déterminés par l'histoire. Le roman n'est pas obligé d'aller aussi vite. S'adressant aux lecteurs qui peuvent poser un moment le livre pour rêver et réfléchir, il lui est permis de s'attarder avec eux, d'aider leurs réflexions et leur rêverie. Il n'a pas besoin de sacrifier les scènes secondaires et les détails de transition. Pourtant, comme son but est d'intéresser, M. de la Palisse serait le premier à lui conseiller de donner plus ou moins de valeur et de dimension aux diverses parties de son récit, suivant qu'elles offrent d'avance plus ou moins d'intérêt.

L'histoire n'est pas sujette aux mêmes servitudes : elle

en a d'autres. Esclave de la vérité, son droit, son devoir est de raconter tout et de dérouler les petits anneaux de la chaîne, comme les grands : mais enfin elle doit, elle aussi, songer aux proportions, et se souvenir que, dans le passé des peuples comme dans la vie des individus, comme dans les tableaux créés par la nature ou reproduits par les artistes, il y a des alternatives de lumière et d'ombre. Si, pour fixer d'un trait la gloire de Walter Scott, on a dit qu'il était plus vrai que l'histoire, c'est faire un bien séduisant éloge d'un ouvrage d'histoire, que de l'offrir comme aussi intéressant qu'un roman. Cette louange, peut-on la décerner au livre de M. Cousin? Hélas! c'est la seule, au contraire, que je sois forcé de lui refuser. Est-ce sa faute? est-ce la nôtre? Voyons.

La jeunesse de Mazarin! Le titre est attrayant : nous sommes ignorants, superficiels et frivoles; nous savons vaguement que Mazarin n'a jamais été prêtre, qu'il avait commencé par le métier des armes, qu'il était beau, souple, spirituel, qu'il possédait, avec le génie de l'intrigue, le don de plaire et de se faire aimer : Quel texte, et vous figurez-vous ce jeune et charmant cavalier, brave et adroit, hardi comme un page, fin comme l'ambre, léger d'argent et de scrupules, résolu à faire fortune, confiant en sa bonne étoile, lancé à travers l'Espagne et l'Italie, courant les aventures, politique en herbe tendre, diplomate en fleur, et déjà obligé d'avoir plus d'esprit que ses maîtres? Ces commencements rappelleront à toutes les mémoires un livre qui a bien son prix quoiqu'il soit un roman, un héros qui a bien son charme bien qu'il

ne soit pas historique. Mazarin à vingt ans, c'est Gil Blas : un Gil Blas italien, plus voisin du Vatican que de l'archevêché de Grenade, très-capable de s'acclimater en France, aspergé, au départ, de quelques gouttes d'eau bénite, et destiné à se servir un jour à lui-même de comte de Lerme et de duc d'Olivarès. Pour le moment, quelle flexibilité d'esprit, de langage et de manières ! quelle habileté à tirer parti des événements, des qualités de ses protecteurs et surtout de leurs défauts ! quelle bonne humeur et quel heureux noviciat dans cette science mondaine qui prépare à la politique ! quelle aptitude à se lier avec les grands, dont la vanité accepte ce supérieur, parce qu'elle n'a pas à le traiter en égal ! C'est une jolie plante grimpante, à la tige vivace, aux campanules violettes, aux racines légères, aux feuilles avides de soleil. Plantez-la aux portes d'un palais, et, peu de temps après, regardez en l'air ; vous la verrez accrochée aux fenêtres du premier étage, et, pourvu que les fenêtres s'entr'ouvrent, elle entrera dans le salon.

Ce que promettait la jeunesse de Mazarin, ce qu'elle a donné, M. Cousin ne nous le donne pas ; ce que nous avions rêvé d'après son titre, il nous le refuse. L'obligeance de deux grands seigneurs romains, le prince Barberini et le duc de Rignano, l'a mis en mesure de puiser dans la précieuse correspondance de Mazarin avec le cardinal Barberini, un de ses patrons. Il a trouvé d'autres trésors dans les archives de notre ministère des affaires étrangères ; mais ces documents originaux, dont nous sommes loin de contester l'importance, ne nous livrent

que le Mazarin diplomate et politique. M. Cousin nous répondra qu'il n'en voulait pas d'autre; que le Mazarin romanesque et amoureux, mystérieux et galant, familier et joueur, n'était pas digne de lui; que, pour nous plaindre ainsi, il faut que nous ayons été bien profondément pervertis par une des épidémies régnantes, le goût des indiscrétions intimes, des confidences à huis clos, des représentations en déshabillé; qu'enfin c'est une sotte malice que de demander à un auteur ce qu'il n'a pas voulu faire: — Oui, répliquons-nous; mais alors pourquoi six cents pages? Le sujet, tel que l'illustre auteur l'a traité, ne les comportait pas.

Le premier chapitre est engageant, vivant, plein de jeunesse et de lumière; pourquoi? Justement parce que Mazarin nous y est montré dans toute la grâce et tout l'entrain de ses vingt ans. Il joue, il gagne, il aime, il passe par toutes les joies et toutes les misères de l'échelle de soie et du coup de dé, de l'amour et du hasard: son cœur bat, son visage sourit, ses lèvres parlent; il compte les cheveux de l'occasion, il tâte les poches de la fortune; puis, quand le cadre s'agrandit, quand s'ouvre le champ de la diplomatie et de l'intrigue, nous retrouvons les mâles accents de l'histoire. Un beau portrait de Philibert-Emmanuel, une esquisse de la politique traditionnelle des ducs de Savoie, nous offrent un tel air de vérité, j'allais dire d'actualité, que nous n'avons pas besoin de remonter deux siècles pour être assurés de la ressemblance.

Mais, à dater de la centième page, une fois que nous

sommes pris par la grande affaire de la succession du duché de Mantoue, une fois que l'intérêt se concentre dans la Valteline et que Mazarin, déjà excellent dans un rôle encore secondaire, devient un des innombrables acteurs de cette comédie jouée sur un échiquier, de ces négociations sans cesse interrompues par un cri de guerre, de ces hostilités constamment suspendues par des velléités de paix, c'est décidément trop minutieux, trop vétilleux et trop long. L'action tourne sur elle-même; les chemins n'ont pas d'issue ; l'écheveau s'embrouille et se dévide pour s'embrouiller encore ; les incidents se suivent et se ressemblent. A certains moments, on dirait que Spinola, Collalto, le duc de Savoie, Richelieu, l'Espagne, la France, l'Autriche, le Piémont, jouent une interminable partie de barres. Mazarin va de l'un à l'autre, avec une activité infatigable, mais monotone. Lorsqu'il a persuadé celui-ci, il faut apaiser celui-là. Lorsque Spinola entend raison, Collalto est de mauvaise humeur. La duplicité de Philibert-Emmanuel a des procédés uniformes; elle impatiente, comme impatienterait un escamoteur qui ferait, pendant deux heures, le même tour, dans le même gobelet, à l'aide de la même muscade. Évidemment, dans cette partie de l'ouvrage, il eût fallu condenser, abréger, élaguer ou résumer. M. Cousin nous fait espérer que cette *Jeunesse de Mazarin* aura une suite. S'il continuait dans les mêmes proportions, s'il voulait mesurer les dimensions du récit à l'importance toujours croissante des événements et de l'homme, voici le petit compte que je lui soumets : La *Jeunesse* a six cents pages;

la *Vie* tout entière devrait avoir soixante volumes : je m'engage très-volontiers à les lire; mais les écrira-t-il? Vous vous promenez dans la campagne de Rome, dans le voisinage d'Athènes ou de Memphis; vous trouvez un orteil ou un nez de trois mètres, et vous vous dites: quelle taille aurait donc la statue?

Faut-il en conclure que ce volume de M. Cousin soit inférieur à ses aînés? Non, mille fois non; le style est aussi beau, le récit n'a pas moins de clarté, de chaleur et de puissance. Dès que l'auteur soulève les grand intérêts de la politique et de la guerre, dès qu'il met en présence les régiments et les armées, il est incomparable. Ce nouveau succès ressemblera aux victoires dont il nous parle dans son livre, au combat de Veillane, par exemple, où se dépensent des prodiges de valeur, où les combattants se couvrent de gloire, mais qui n'ont pas l'éclat des victoires célèbres, et qui se passent dans des gorges entrecoupées, au milieu de rochers arides, à travers des sentiers peu praticables. Est-ce tout? Pas encore : les critiques mettent d'ordinaire toute leur pensée dans leur dernière phrase. Cette jeunesse de Mazarin, cette vieillesse de M. Cousin, nous ont fait éprouver un léger mécompte auquel ne nous avaient préparé ni la réputation de l'un ni les antécédents de l'autre. Comment oser le dire ou le laisser deviner sans scandaliser personne? Essayons : les deux premiers tiers du grand siècle appartiennent à M. Cousin; il en est le seigneur et maître; il en parle la langue; il nous en fait les honneurs avec une grâce aristocratique et chevaleresque qui nous rend, pour

quelques heures, l'illusion du passé; il nous y donne de belles fêtes, mélancoliques et brillantes, étoilées de souvenirs, constellées des plus grands noms de l'histoire. Eh bien ! dans cette dernière fête qu'il vient de nous offrir, il a commis une inadvertance ou il s'est imposé une privation qui nous étonne de sa part : il n'a pas invité de femmes.

XXI

M. FRÉDÉRIC BÉCHARD[1]

25 juin 1865.

M. Frédéric Béchard a raison : si la Vendée appartient à l'histoire, la chouannerie appartient à la légende. Supposez un lendemain de bataille : vous entrez dans un château; vous y trouvez un blessé héroïque, porteur d'un grand nom, entouré de tous les soins et de tous les hommages dus à son rang et à sa bravoure. Une belle châtelaine, des serviteurs empressés, de nobles compagnons d'armes, se groupent à son chevet; il a souffert, il va mourir peut-être; mais il sait que le sang qu'il perd ne sera pas perdu pour la gloire de sa race : la postérité saura ce qu'il a fait, et ses adversaires eux-mêmes s'inclineront devant son tombeau.

Puis vous entrez dans une chaumière : le seuil est rustique, la porte est basse; le toit, affaissé par les pluies, se confond presque avec les végétations d'alentour; c'est à

[1] *Jambe d'Argent*, scènes de la grande chouannerie.

peine si un rayon de lumière se glisse dans la chambre froide et nue : là vous voyez, gisant sur un grabat, un martyr de la même cause, aussi intrépide, mais plus obscur : il s'est dévoué à son Dieu et à son roi : qui le saura? Son Dieu certainement, son roi peut-être. Il est pauvre, rude, inculte, illettré; nul ne recueillera les silencieux trésors de sa vie et de sa mort; héros populaire, il n'est pas de ceux qu'aiment à célébrer les flatteurs du peuple; il y a un contre-sens sublime entre la condition de cet homme et l'idée qu'il sert. Cette condition le relègue dans l'ombre, cette idée sera ingrate, ce contre-sens fera taire l'histoire. Il sera oublié ou calomnié; oublié si la pelletée de terre que l'on jette à la hâte sur sa grossière dépouille se couvre de verdure et cache sa trace au passant; calomnié, si ses ennemis jugent qu'il soit utile à leur parti de faire passer pour un brigand l'homme qui a bravé leur pouvoir et inquiété leur triomphe.

Mais le temps s'écoule, les passions s'apaisent, le lointain se fait; la légende s'allume dans la solitude et la nuit; la poésie et la pitié viennent s'asseoir sur les débris de cette cabane dont le chaume a été dispersé par le vent; elles interrogent les croix de bois noir, et elles murmurent les noms dont on ne se souvenait plus. Sous les futaies, dans les clairières, à travers les taillis et les closeries, se lèvent et passent des ombres, pareilles à ces blanches visions que Yan' dArgent, le peintre breton, convoque au bord des fontaines ou dans le brouillard des étangs. C'est l'ère du roman qui commence, et s'il répare les injustices, contredit les dédains et comble les oublis de sa docte sœur,

il aura mérité que l'on dise de lui ce qu'un maître de la critique moderne a dit de Walter Scott : Il est plus vrai que l'histoire.

M. Frédéric Béchard a donc obéi à une inspiration excellente en demandant à la chouannerie un de ses épisodes les plus émouvants, un de ses personnages les plus intéressants et les moins connus. Cette inspiration lui a porté bonheur, et nous a valu un livre que je n'hésite pas à placer très-haut dans le petit nombre des œuvres où l'imagination se met au service d'une pensée forte et saine, où le roman parle un mâle langage, se guérit de ses mièvreries et de ses mollesses, nous met en face de créations vraies, vivantes, énergiques, et se rend digne d'être à la fois dévoré par les lecteurs frivoles et médité par les hommes sérieux. Je voudrais, à l'aide d'une courte analyse, donner une idée de ce ferme et beau récit : je voudrais montrer, par l'exemple de M. Frédéric Béchard, tout le parti que l'on peut tirer de cette mine d'or enfouie sous les herbages de l'Anjou et du Bas-Maine, et quel bien-être on ressent lorsque l'on échappe, en compagnie de Jean Chouan et de ses braves, aux épidémies qui infestent le roman contemporain : ignominies du boudoir et vilenies de la Bourse.

A dater du prologue, vous êtes saisi, et je vous défie de lâcher le livre avant d'être arrivé à la dernière page. Ce prologue, où se reconnaît la *poigne* vigoureuse de l'auteur dramatique, nous présente le comte de Kerven, chef d'un complot de gentilshommes prêts à se révolter contre la tyrannie du duc d'Aiguillon, qui vient de faire

arrêter le procureur général au parlement de Rennes, le courageux la Chalotais. Un mystère inquiétant plane sur tout ce début et dispose le lecteur aux émotions du récit. Dans l'humble maisonnette mise par le fermier Mathurin à la disposition du comte de Kerven, l'amour et la conspiration marchent de front, les yeux fermés. D'un côté de la cloison, de jeunes étourdis boivent à la chute de d'Aiguillon ; de l'autre, une jeune mère, pâle, souffrante, pressant sur son cœur ses deux enfants, attend l'heure où Kerven doit la présenter à ses amis comme sa femme et faire consacrer par son vieux maître, l'abbé Guénic, un mariage inégal, réprouvé par son altière famille. Nous sommes en décembre 1767 : au dehors le givre et la neige; les gentilshommes qui accourent au rendez-vous font craquer la terre durcie sous les pas de leurs chevaux. Dans les branches hérissées, pareilles à des spectres sous leur linceul, l'oiseau de nuit, le *chat-huant*, répète son cri sinistre, que les *chouans* lui emprunteront vingt-cinq ans plus tard. Le souper fini, toute cette troupe joyeuse retourne au château de Kerven, sauf un seul des brillants convives, le prudent marquis de Lombreuil, qui refuse de prendre part au complot et s'esquive. Nous assistons au mariage du comte avec sa chère Madeleine. À peine ont-ils reçu la bénédiction nuptiale, on voit luire au seuil de la chapelle les fusils des soldats envoyés pour arrêter les conspirateurs. Toute résistance est impossible; Mathurin, condamné comme complice de son maître, est jeté dans les cachots de Rennes ; le comte de Kerven est mis à la Bastille.

Près du berceau où nous avons vu les deux fils de Madeleine, il y en avait un autre, celui de Jeanne, fille de Mathurin et de Marthe Ploëc : trois délaissés, trois orphelins. Huit ans après, lorsque Mathurin, sorti de prison, revient au pays, il ne retrouve plus Marthe, et il y a déjà longtemps que Madeleine est morte de consomption et de chagrin. Là ne se bornent pas les malheurs de cette pauvre nichée : recueillis, consolés, aimés par l'abbé Guénic, Pierre et Jean-Louis, les enfants du comte de Kerven, ont été, un soir, conduits devant le lit de mort de leur vieil ami. Bien qu'ils ne se fassent pas encore une idée très-nette de la mort, ce spectacle funèbre, ce pâle visage, les habits de deuil dont on les revêt le lendemain, exaltent leur imagination enfantine : ils partent, ils vont à l'aventure; les hasards de la route les séparent; les voilà perdus, se cherchant, s'appelant au milieu de toutes les frayeurs de la nuit. Cet épisode est touchant et charmant.

Pierre est adopté par un régiment, Jean-Louis par une bande de faux-sauniers. Des années se passent, et, au moment où se rouvre notre drame, ces faux-sauniers ont pour chef Jean Cottereau, *dit* Jean Chouan, et pour lieutenant *Jambe d'Argent*, qui n'est autre que notre jeune ami Jean-Louis, fils du comte de Kerven : malgré une blessure à la jambe, son agilité est telle qu'on lui a donné ce surnom. Pris par des gabeleurs, Cottereau et Jambe d'Argent doivent leur salut à la protection de Marie de Lombreuil, fille de ce prudent marquis que nous avons vu, dans le prologue, s'éloigner en toute hâte du

rendez-vous des conspirateurs. Marie est dame d'honneur de la reine : sa beauté, son élégance, le luxe qui l'environne, éblouissent un moment Jambe d'Argent, et le rendent ingrat envers Jeanne Ploëc, qui lui a donné des preuves d'une tendresse et d'un dévouement héroïques. Mais voici la Révolution. La scène change. Les grandes âmes s'attachent par leurs souffrances mêmes : le comte de Kerven, sorti de la Bastille, devient un vendéen royaliste. Dans une sphère plus humble, les faux-sauniers, les proscrits, les contrebandiers de la veille deviennent les chouans du lendemain. Ici, nous sommes en plein roman historique, et M. Frédéric Béchard a parfaitement observé le programme indiqué dans sa courte préface. Fidèle disciple de Walter Scott, il n'a pas fait comme ces conteurs célèbres qui prennent au hasard dans l'histoire des dates, des personnages, des événements, des noms, et leur font subir les mêmes métamorphoses, les forcent de participer aux mêmes mensonges que s'il s'agissait des créations de leur cerveau. Non, le roman historique, — et il ne se légitime qu'à ce prix, — c'est l'alliance du roman et de l'histoire, et non pas l'altération de l'histoire par le roman. Dans la partie fictive, il suffit de la vraisemblance ; dans la partie réelle, il faut la vérité.

L'auteur de *Jambe d'Argent* n'a pas un instant oublié cette loi essentielle. Il a lu, étudié, fécondé le peu qui s'est écrit sur cette phase obscure de nos guerres de l'Ouest. Il a visité les environs de Laval, le pays limitrophe de la Vendée et du Bas-Maine, les fermes et les hameaux

épars autour du village de Saint-Ouen-des-Toits, où éclata la première insurrection. Sans se livrer à des excès de paysage, il a cependant compris que la couleur locale était nécessaire là où le récit était vrai. Il a su peindre avec autant de sobriété que de justesse les chemins creux masqués par des haies vives, les *émousses*, sortes de guérites naturelles où se cachaient les fuyards, toute cette physionomie particulière qu'exprime le nom de bocage, ces nids de verdure où il semble que l'on ne dût éveiller que des ramiers et des fauvettes, et d'où partait le cri de ces *chouettes* invisibles, se rappelant à travers l'espace et les ténèbres. L'exactitude, la simplicité, le relief du décor ajoutent encore à l'effet des scènes.

Voilà les personnages posés, le cadre placé : l'action se déroule avec une logique qui n'ôte rien à la curiosité et à la surprise. Vendéen et père, le comte Maurice de Kerven se partage entre les périls de sa cause et la recherche de ses fils. Égoïste, sensuel, ami de ses aises, ennemi juré de tout ce qui trouble son appétit et son repos, le marquis de Lombreuil voudrait bien rester neutre entre les deux partis : il a le chagrin de voir son château servir de cachette aux chouans, de centre d'opérations au capitaine républicain! Ce capitaine s'appelle Pierre; enfant perdu, enfant trouvé, enfant de troupe : vous avez déjà deviné de qui Pierre est le fils, de qui il est le frère! Il aime tout bas la charmante Marie de Lombreuil, qui n'a fait, hélas! que passer au milieu des splendeurs de la royauté mourante, et qui est devenue l'ange consolateur, la sœur de charité de ce coin de terre où

s'agitent tant de passions, où saignent tant de blessures. Jambe d'Argent, toujours amoureux de Marie, toujours ingrat envers Jeanne dont il est aimé, s'accuse de sa folie comme d'un crime, et essaye de l'oublier en se plongeant plus avant dans cette terrible guerre. Derrière ces figures se dessinent, comme un museau de fouine, la face méchante et sournoise du proconsul républicain, Esnuë-Lavallée, et comme un mufle de tigre, le féroce visage de Mousqueton, soldat, déserteur, traître, chouan apostat, délateur, brutalement épris de Jeanne Ploëc, et poussé par ses dédains jusqu'aux dernières limites de sa vocation de scélérat.

Le drame engagé entre ces divers personnages marche résolûment au but, sans confusion, sans lenteur : jusqu'à la fin, les acteurs gardent une physionomie, une consistance telles qu'on croit les voir agir et les entendre parler. Et que de scènes pathétiques ou terribles! La mort de Françoise, mère de Jean Chouan et des trois autres Cottereau ; l'enlèvement de Jeanne par l'horrible Mousqueton ; la course à travers les halliers ; le loup-cervier emportant sa proie, et le coup de fusil ajusté par la Providence, tiré par Jambe d'Argent, qui tue Mousqueton et sauve Jeanne! C'est au moment où l'on tremble le plus pour Jambe d'Argent et pour Pierre que le comte de Kerven est mis sur la piste et reconnaît ses fils. Tous deux ont vaillamment combattu dans des rangs contraires ; intrépides, généreux, humains, laissant à d'autres les atrocités de la répression ou les excès de la vengeance. Officier de la République ou instrument des

représailles populaires, tous deux sont restés purs et n'ont cherché qu'à adoucir les horreurs de la guerre civile. Jean Chouan, ses frères, ses amis, n'ont pas été moins irréprochables. Si des doutes injurieux ont plané sur leur mémoire, si, pour un grand nombre d'indifférents, la chouannerie est demeurée synonyme de brigandage, c'est d'abord parce que toute insurrection, même légitime, toute prise d'armes, même héroïque, est obligée de se laisser compromettre par un impur alliage et de recevoir dans ses rangs des volontaires du désordre; c'est ensuite parce que, en dehors de la répression militaire, on employa contre les chouans des moyens de police, et que la police créa des bandes de faux chouans chargés de déshonorer les vrais en commettant les crimes que leur a imputés la calomnie.

Tout en admirant ces héros, défigurés par des contrefaçons sanglantes ou enveloppés dans un injuste oubli, M. Frédéric Béchard est de son siècle, et je n'en voudrais pour preuve que son ingénieux dénoûment. Pierre, accepté désormais comme fils du comte de Kerven, peut épouser Marie de Lombreuil qui partage son amour; il n'a plus à craindre les résistances du marquis, aristocrate mal converti, qui, pour assurer son repos, encourageait les assiduités de l'officier plébéien, mais refusait de lui donner sa fille. Jambe d'Argent, fils du comte, lui aussi, et frère de Pierre, a été traqué, pris, incarcéré; encore quelques heures et sa tête va tomber; cependant, ce jour-là même, on sait qu'un traité a dû être signé entre la Convention et les chefs du mouvement royaliste; la

paix est conclue, l'amnistie octroyée; mais pour que cette nouvelle, oiseau aujourd'hui, tortue alors, parvienne de Paris à Laval, il faut presque une semaine, et il ne reste que des minutes! Les efforts désespérés de Pierre, protégés par la bonne volonté du général Humbert, se brisent contre la loi, contre l'obstination méchante d'un des agents de la République. Jambe d'Argent n'a plus qu'à mourir. Déjà le vieux Mathurin, que toute nouveauté effraye, a dénoncé comme un sinistre présage l'apparition de machines inconnues, qui, perchées sur la pointe des collines, agitent de grands bras, semblent obéir à d'infernales puissances et échangent des signaux énigmatiques. O prodige! ces œuvres du démon deviennent des messagers de salut et de paix : ce sont les premiers télégraphes, et ils transmettent la bonne nouvelle assez vite pour que Jambe d'Argent soit sauvé. Sauvé doublement! car le voilà guéri de son absurde amour pour Marie de Lombreuil. Cet amour n'était qu'un mauvais rêve de son imagination malade. Son âme appartient à Jeanne Ploëc, la vaillante et la dévouée, et, plus tard, Jeanne sera l'humble belle-sœur de la brillante Marie de Lombreuil, comtesse Pierre de Kerven.

Nous ne craignons pas d'appeler sur *Jambe d'Argent* toute l'attention de nos lecteurs. En l'écrivant, M. Frédéric Béchard a ouvert au roman moderne, tour à tour surexcité et énervé, une voie, sinon tout à fait nouvelle, au moins digne de tenter ceux qui veulent intéresser sans pervertir. Assurément, il est permis, il est honorable même de se prendre corps à corps avec les vices et les

laideurs de la société actuelle : mais, dans cette lutte, que d'éclaboussures! On combat sur le bord d'un cloaque, et le pied glisse si vite! Comment accuser ses réalités présentes sans les faire voir, et comment les faire voir sans que les détails du tableau nuisent à l'effet du réquisitoire? Il est si facile de troubler les jeunes cœurs au moment où on croit les avertir, si facile d'éveiller les curiosités dangereuses là où l'on croit inspirer des craintes utiles et de salutaires dégoûts! Mais un roman vendéen ou chouan, tel que vient de le pratiquer M. Frédéric Béchard, a cela d'excellent, que l'imagination y perd tous ses inconvénients en y conservant tous ses avantages : elle accomplit une œuvre à laquelle la raison ne suffirait pas.

Dans ces sujets qui se rattachent à nos discordes civiles, la raison, c'est-à-dire l'histoire, est obligée de préciser des faits, de soutenir une thèse, de prendre un parti, de soulever des objections et des controverses : l'impartialité lui est impossible. L'imagination est impartiale; les fantômes qu'elle évoque ne représentent plus des passions politiques, des colères et des haines de *trop près*, mais les sentiments immortels qui survivent aux dissensions passagères, et, d'après des lois supérieures aux partis, honorent, condamnent, excusent, flétrissent, glorifient les actions humaines. L'idéal qu'elle sollicite est une sorte de brume lumineuse qui estompe les angles et les aspérités de l'histoire, laisse les bas-fonds dans l'ombre, et ne permet qu'aux rayons d'en haut et à l'azur du ciel de la pénétrer et de l'éclairer. Dans le champ du passé, dans le champ des morts, l'histoire a des monu-

ments superbes et des fosses communes. La chouannerie dormait dans une de ces fosses : M. Frédéric Béchard s'est approché d'elle ; il lui a élevé un tombeau, et, sur ce tombeau, il a écrit une légende digne du sujet qu'il traite et des noms qu'il a réveillés.

XXII

M. HENRI BLAZE DE BURY[1]

Juillet 1865.

Si, à l'époque où nous perdîmes Meyerbeer, j'ai pu dire que son génie se rattachait par un côté à la littérature, ceci est encore plus vrai pour son biographe, M. Blaze de Bury. Poëte, critique, rêveur, fantaisiste, romancier, dilettante, homme du monde, traducteur ou plutôt interprète de Gœthe, sachant l'allemand beaucoup mieux que Vadius ne savait le grec, capable de parler le français de Voltaire aux compatriotes de Weber et d'expliquer Jean-Paul aux lecteurs d'Alfred de Musset, M. Blaze de Bury eût paru prédestiné à nous raconter Meyerbeer, le plus *compréhensif* des grands artistes de notre siècle, quand même il n'y eût pas ajouté deux titres qui ont bien leur prix ; les souvenirs d'une

[1] *Meyerbeer et son temps.*

longue intimité avec l'illustre défunt, et l'art de causer musique sans se croire obligé de nous cribler de mots techniques et de nous faire subir les charges de la *spécialité*.

Oh! la spécialité musicale! Préjugé trop épargné par la serpe de 89! ver rongeur que n'a pas foudroyé Mgr Gaume! Fléau contre lequel M. Vicat devrait bien inventer un appareil insecticide! Cette spécialité est à la vraie compétence ce que le tyran est au roi, ce que l'afféterie est à la grâce, ce que la verrue est au grain de beauté, ce que la morgue est à la noblesse, ce que l'étiquette est au savoir-vivre, ce que le masque est au visage, ce que la grimace est au sourire. Du plus aimable de tous les arts elle fait la plus renfrognée de toutes les sciences. D'une langue qui parle surtout à l'imagination et à l'âme, elle fait un dictionnaire écrit en hiéroglyphes et en chiffres. Nous sommes là quelques bonnes gens sans fiel, sans méfiance, simples comme des villageoises à quatre ans, incapables de faire du mal à une sonate: tout à coup se glissent à notre oreille ou passent dans nos rêves les mélodies plaintives ou rieuses, pathétiques ou charmantes, et aussitôt un monde enchanté met en fuite nos soucis et nos tristesses. La réalité s'écroule, le plafond s'ouvre ; sur nos fronts rayonne un ciel pur, traversé de blanches visions. Quelle fête! Rossini et Meyerbeer mènent l'aubade, celui-ci grave et réfléchi, celui-là insoucieux et superbe, tous deux inspirés: Bellini, Auber, Donizetti les suivent, de loin ou de près, qu'importe? Alice cache à demi ses ailes d'ange sous sa robe de pèle-

rine ; Mario rajeuni soupire sa romance dans le jardin de don Pasquale ; voyez-vous s'entr'ouvrir la fenêtre de Rosine? Almaviva-Lindor module sa sérénade, et le balcon fait écho ; Elvino le jaloux chante et pleure comme Bellini savait chanter et pleurer. Dans le lointain, sur les lagunes, entendez-vous l'air du gondolier? Voici Desdemona inclinée sur sa harpe, Ninette saluant le retour de son fiancé, Mathilde disant aux *sombres forêts* ce qu'elle va dire à Arnold. Voilà l'adorable duo d'amour, nectar divin dans une coupe d'or qui passe des lèvres de Valentine à celles de Sélika... Et nous, ignorants, ignorantissimes, dignes de tous les anathèmes du docteur Pancrace, nous croyons pouvoir nous abandonner à ce charme, à cette ivresse, à ce songe, à cette joie : erreur! La fée était un bas-bleu, l'enchanteur est un pédagogue, la baguette est une férule, le charme est un arcane : défense, sous peine de papier réglé, d'avoir du plaisir sans diplôme. Nos admirations sont des hérésies : ce qu'il y a de beau, c'est ce que l'on ne comprend pas ; ce qu'il y a d'admirable, c'est ce qui ennuie ; ce qu'il y a de sublime, c'est ce qui ne réussit pas. — Et c'est ainsi que ma digression me ramène à mon sujet.

Meyerbeer a trop réussi, voilà son crime. Pourquoi et comment a-t-il réussi ? Voilà ce qui ressort du livre de M. Blaze de Bury ; livre charmant, spirituelle revanche du dilettantisme éclairé contre la critique pédantesque, de la littérature musicale contre la musique illettrée.

Parler d'un homme tel que Meyerbeer, un an après sa

mort, n'était pas chose facile : ses grandes œuvres sont trop connues, trop présentès à notre mémoire et à notre oreille, pour qu'il fût possible d'en retracer l'histoire sans se rencontrer avec nos souvenirs, et d'en essayer l'analyse sans répéter ce qui a été dit ou écrit là-dessus depuis trente-quatre ans. Sa vie privée n'appartenait ni à son biographe, ni au public, et je la soupçonne d'ailleurs d'avoir été à la fois trop régulière pour tenter les curieux et trop absorbée par la musique pour ne pas résider presque en entier dans ses œuvres mêmes. Le mérite de M. Henri Blaze — et ce n'est pas le seul — est d'avoir deviné qu'il fallait prendre un moyen terme, peindre Meyerbeer, non pas précisément chez lui, non pas même au pupitre du chef d'orchestre, mais dans son passage de sa maison au théâtre, de Berlin sa première patrie, à Paris sa patrie adoptive, dans ses relations avec son époque, avec ses ouvrages, et enfin avec son interlocuteur, devenu son historien. L'idée est bonne, le cadre est beau, le sujet est vaste, le programme est fidèlement rempli. Meyerbeer et son temps; Meyerbeer et ses œuvres ; Meyerbeer et Henri Blaze, voilà tout le livre ; remarquez ce troisième point ; il nous réserve une surprise, une découverte et un trésor.

Ce n'est pas Henri Blaze, le disciple de Gœthe, l'heureux continuateur du mouvement inauguré en France par le beau livre *De l'Allemagne*, ce n'est pas lui qui pouvait réduire à leurs anciennes limites le domaine et l'influence de la musique, et prétendre que tout chez elle se fait comme Agnès croit que se font les enfants, — par l'o-

reille. Un double travail s'est opéré dans les sociétés modernes ; ici pour rapprocher les uns des autres les génies et les caractères des différents peuples, sauf à les affaiblir par ces alliances et à leur faire perdre en originalité ce qu'ils gagnent en expansion ; là, pour agir dans le même sens sur les divers arts, et les amener à des empiétements réciproques, au risque de compromettre, par ces conquêtes mêmes, une partie de leur puissance. Les exemples, ici et là, nous arriveraient en foule, si nous n'étions forcé de nous restreindre. L'Angleterre et l'Allemagne ont eu une large part dans notre croisade romantique. Notre critique et notre histoire se sont inspirées de Schlegel, des grandes *Revues* anglaises et de Walter Scott. L'Espagne, l'Italie, la Russie elle-même, ont fourni leur contingent à notre littérature, laquelle s'acquitte au centuple et compte des auteurs plus populaires à l'étranger qu'en France. Même tendance, dans les arts que chez les peuples, vers ce système de libre échange qui ne porte pas toujours bonheur aux produits indigènes. Delaroche est un historien, Horace Vernet est un conteur de batailles ; Flandrin est un père de l'Église ; Scheffer est un poëte ; George Sand est un paysagiste ; Victor Hugo, Théophile Gautier sont des peintres ; ainsi de suite. Eh bien ! de tous nos artistes modernes, Meyerbeer est celui qui personnifie avec le plus d'éclat, de succès et de puissance ce double caractère : Berlinois, il est cosmopolite ; musicien, il est penseur, historien, philosophe, hagiographe, poëte, peintre et surtout auteur dramatique ; auteur dramatique dans la plus haute acception du mot, avec la fa-

culté de résumer une époque dans une situation, de rendre, avec des sons, la couleur locale, de faire croire à ses personnages et de créer des caractères.

Lisez le volume de M. Blaze de Bury, et vous reconnaîtrez tout le parti qu'il a tiré de ces deux points de vue. Il était impossible de mieux indiquer l'éclectisme national et l'éclectisme artistique de Meyerbeer, et de réfuter avec plus de grâce et d'esprit ceux qui reprochent à l'immortel compositeur de ne pas être assez musicien et assez Allemand. Pas assez musicien! c'est exactement comme si l'on disait que tel ou tel de nos souverains ne fut pas assez Français parce qu'il s'assimila telle ou telle province. Dans le vaste et beau royaume de Meyerbeer, l'histoire, la philosophie, l'art dramatique, ont représenté l'Alsace et la Lorraine, lesquelles, une fois françaises, n'ont manqué, que je sache, ni de patriotisme, ni de bravoure. La musique! Mais Meyerbeer n'a vécu, n'a respiré, n'a pensé et dépensé que pour elle; il a été la musique faite homme. Affaires, affections, repos, santé, voyages, luxe et douceurs du *chez-soi*, elle a tout dominé, tout remplacé pour lui. Seulement sa merveilleuse intelligence — et lui reprocherez-vous aussi cette sagacité, cette clairvoyance, cette fermeté et cette justesse de coup d'œil?— a compris que le progrès de notre époque, le rapprochement des peuples et la diffusion des idées demandaient au musicien de faire un pas de plus, de dramatiser la mélodie italienne, d'humaniser l'harmonie allemande, de s'avancer jusqu'au point de rencontre où se réunissent les peuples et les arts différents. Cette décou-

verte nous a donné *Robert le Diable*, les *Huguenots*, le *Prophète* et l'*Africaine!*

Les griefs de certains critiques contre Meyerbeer sont donc des contre-sens: sa prétendue faiblesse est ce qui fait sa force. Dirait-on d'un écrivain qu'il s'amoindrit ou qu'il s'abaisse, parce qu'il aurait réussi à allier l'esprit français, la profondeur allemande et la grâce italienne? Dirait-on de l'illustre *Gladiateur* qu'il a fait des concessions à l'Angleterre parce qu'il a gagné le derby? Supposons un fait qui résumerait les impressions, les prévisions, les divinations de Meyerbeer pendant les tâtonnements de sa première manière: supposons un homme de génie, au début, assez libre, assez riche, assez maître de soi et de sa destinée pour pouvoir prendre son temps et attendre son heure. Il habite une ville où se trouvent, par hasard, trois troupes d'opéra, et il assiste, le premier soir, au *Fidelio* de Beethoven; le second jour, à la *Muette* d'Auber; le troisième, à la *Sémiramide* de Rossini: trois chefs-d'œuvre! — Notre homme écoute, observe, examine, non-seulement le théâtre, mais la salle; non-seulement la manière dont les chanteurs s'acquittent de leur rôle, mais l'effet produit sur le public. Voilà, se dit-il, l'idéal de la musique allemande, de la musique française et de la musique italienne. De ces qualités admirables ou charmantes, pas une ne m'échappe. Voyons ce qui manque, pour que l'effet soit complet, pour qu'il soit égal sur les connaisseurs et sur la foule. *Fidelio* laisse la foule indifférente: c'est une symphonie sublime où les voix sont, par malheur, subordonnées à l'orchestre;

la *Muette* est une merveille d'élégance et de clarté; mais la passion est nulle, la poésie est absente, le drame est insuffisant. *Sémiramide* est un nid de fauvettes; mais ces fauvettes n'ont pas l'air de savoir si elles viennent de Babylone ou de Pesaro, si elles sont moqueuses ou tragiques. Prenons à ces trois manières ce qu'elles ont de bon; comblons-en les lacunes, calculées ou involontaires; obligeons les raffinés à être du même avis que la multitude; réconcilions à notre profit l'élite savante avec le public frivole, et de ces accommodements qui sont des victoires, de ces capitulations qui sont des conquêtes, formons notre originalité! — Encore une fois, voyez le grand crime! un crime qui nous donne le *Prophète* et l'*Africaine*, les *Huguenots* et *Robert le Diable!*

Car, prenons-y garde! notre sévérité envers un pareil homme, ce n'est pas seulement de l'injustice, c'est de l'ingratitude! Lorsque nous attaquons Victor Hugo, Michelet, George Sand, ou même, ô misère! Lamartine et Balzac, on nous dit que nous sommes des ingrats, que nous payons en critiques acerbes des heures d'enchantement, d'émotion, de curiosité, d'enthousiasme, de rêverie: mais du moins nous pouvons répondre, pour notre excuse, que ces enchanteurs sont dangereux, que ces magiciens font aimer des mensonges, que, pour les imaginations jeunes, crédules, ardentes, ces philtres délicieux peuvent devenir des poisons. Un enchanteur tel que Meyerbeer a cela d'admirable qu'on peut l'écouter sans scrupule et le suivre sans crainte. Il nous mène dans les sentiers de l'idéal et nous donne pour com-

pagnes de voyage les créations de son génie. Quel charme, quelle limpidité dans les jouissances que nous lui devons, dans les souvenirs qu'il nous laisse ! Ni les larmes d'Alice, ni les amours de Valentine, ni l'extase de Raoul, ni le délire de Jean de Leyde, ni l'hérésie de Marcel, ni le suicide de Sélika, ni les douleurs de Fidès, ni les violences de Robert, ne nous coûtent un remords. Le diable même est un bon diable, et la Saint-Barthélemy inspire une si adorable musique qu'on n'a plus le courage de la maudire. Brillantes et poétiques images ! soirées où nous avions vingt ans ! Angéliques ou infernales figures sculptées sur le portail des cathédrales ! tressaillement de l'orgue étonné de prêter ses mystiques harmonies aux profanes accents du théâtre ! Fantômes du moyen âge, cris de guerre, défis chevaleresques, danse des spectres, ballet des patineurs, fêtes de Munster, splendeurs de la nature transatlantique, que de scènes vivantes, parlantes, terribles, passionnées, pathétiques, colorées par cette palette, animées par ce souffle, soumises à cette volonté, arrangées par cette main puissante et courtoise ! Et quelle cruauté de réagir contre nos admirations, de protester contre nos plaisirs, de garder rancune à nos joies !

Je serai plus bref à propos de Meyerbeer dans ses rapports avec ses ouvrages : M. Blaze de Bury y a trouvé le sujet de ces anecdotes piquantes, de ces aperçus ingénieux, de ces heureuses excursions où se plaît son esprit si fin, si varié, si habile à se lester de son savoir sans en être chargé. Le rêve de tout voyageur sur cette terre —

voyager sans bagages,—Henri Blaze le réalise pour nous dans le monde des idées. Il nous donne l'agrément du voyage sans un seul de ses ennuis.

Cependant j'ai envie de le contredire ; sans doute, il y avait un grand et louable respect pour l'art, pour le public et pour sa propre gloire dans les hésitations de Meyerbeer, ses atermoiements, ses exigences, quand il s'agissait de mettre ses opéras en scène ; mais si je ne les condamne pas, je les déplore : il n'y a rien gagné, et nous y avons perdu. Qu'on y songe! des *Huguenots* à l'*Africaine*, vingt-neuf ans, pendant lesquels nous n'avons eu que le *Prophète !* Les plus belles, les plus fécondes années de la seconde jeunesse et de la maturité ne rendant que la moitié de leur moisson ! L'*Étoile du Nord* et le *Pardon de Ploërmel* ne me sont pas des indemnités suffisantes : le génie dramatique et passionné de Meyerbeer ne pouvait se trouver à l'aise que sur notre première scène lyrique. Malgré de nombreuses beautés, l'*Étoile du Nord* et le *Pardon* n'ont été acceptés dans le répertoire et par le public de l'Opéra-Comique que comme des exceptions éclatantes et de glorieux accidents. Le tableau débordait le cadre ; l'ensemble offrait quelque chose d'artificiel : le musicien était moins maître de son terrain, moins maître d'assouplir et de tranformer son poëme auquel il était forcé de laisser la parole, au lieu de ciseler les récitatifs et d'en faire les anneaux intermédiaires de l'harmonieuse chaîne. Ses deux prises de possession d'un royaume qui n'était pas le sien donnèrent un texte à ses ennemis, un prétexte aux envieux, et entrèrent pour une large part

dans les fréquentes tentatives de réaction qui, Dieu merci ! venaient se briser au seuil des trois partitions immortelles.

Quelle différence, si Meyerbeer, immédiatement après avoir achevé l'*Africaine*, vers 1842, pendant cette phase encore chaude du succès des *Huguenots*, eût fait jouer son nouvel ouvrage par madame Stoltz et eût accepté, pour le rôle du ténor, les beaux restes de Duprez ou les radieuses promesses de Mario ! L'exécution eût été aussi bonne, meilleure peut-être, et il ne s'exposait pas, lui, si prévoyant, au plus grave malheur qui pût arriver à son chef-d'œuvre ; n'être pas répété devant lui, surveillé, retouché, corrigé, transformé par le maître, à cette heure décisive où sa pensée lui appartient encore et où il peut déjà pressentir et juger l'effet. Dans cette hypothèse, le *Prophète* arrivait à son rang et à sa date, en 1849. Les liens se resserraient encore entre le compositeur et l'Opéra ; Meyerbeer, animé par ces quatre victoires successives, débarrassé de préoccupations importunes, n'ayant plus à courir après ce qu'il y a de plus fugitif et de plus capricieux au monde, les voix de ténors et de *prima dona*, aurait eu assez de temps, de calme et de liberté d'esprit pour réaliser un de ses rêves, pour traiter un de ces beaux sujets qui le tentaient, et dont les titres nous apparaissent dans le volume de M. Blaze de Bury, comme des sourires sur le visage d'un malade, comme des éclairs dans un nuage.

Je me trompe, et M. Henri Blaze, en nous parlant de ses rapports personnels avec Meyerbeer, ajoute une espé-

rance à ses souvenirs et aux nôtres. Cette partie de son livre nous réservait la surprise que j'indiquais en commençant. Quoi de plus instructif, de plus curieux et de plus charmant que ces conversations entre un grand artiste amoureux de son art, et un auditeur digne de lui? Ce n'est pas l'homme en déshabillé; c'est sa pensée intime, ce qui vaut bien mieux, dans tout l'élégant négligé de sa vie d'intérieur, dans toute l'aimable familiarité de sa causerie. Comme cette physionomie se dessine bien, et comme on saisit bien cette figure méditative et gracieuse, entre le pli pensif de ce front et le pli souriant de ces lèvres! que de mots spirituels ou profonds! que de traits caractéristiques! quelle cordiale sympathie pour les maîtres, depuis le Mozart de *Don Juan* jusqu'au Rossini de *Guillaume Tell!* quelle inquiète recherche de l'idéal, de l'inconnu, de ce qui n'a pas été fait encore, mais pourrait se faire! quelle vive et aérienne poursuite de l'oiseau bleu, le bel oiseau bleu fuyant à travers l'espace! Mais vous savez ce qui arrive: Un musicien et un poëte qui causent, le contact de deux esprits qui s'entendent à demi-mot, Gœthe qui se met en tiers dans la partie de plaisir, et voilà Faust, Charlotte, Mignon, Marguerite qui s'éveillent! Les créations de Gœthe, le roman de la vie de Gœthe, la jeunesse de Gœthe, une chanson qui parle à l'imagination du poëte, un poëme qui chante à l'oreille du musicien. On ne se déclare pas tout d'abord, mais les cerveaux travaillent; la ruche n'est pas prête, mais l'essaim d'abeilles se lance dans les massifs où fleurissent ce lis caché, Marguerite, ce lis sauvage, Mignon, ce lis ro-

manesque, Charlotte. Le drame du poëte est fait, et quel heureux titre, *la Jeunesse de Gœthe!* Allons, maître, la charité, s'il vous plaît! une de vos oboles qui sont des trésors! une de vos miettes qui sont des festins! une larme pour Marguerite, un refrain pour Mignon, un soupir pour Charlotte!

Et comme la pupille de Bartholo, qui tire de sa poche une lettre écrite et cachetée au moment où Figaro lui tend la plume pour écrire un mot, Meyerbeer, heureux du bonheur qu'il donne et de la surprise qu'il va causer, présente au poëte ravi un rouleau de papier; vingt fois plus qu'on ne lui demande; une partition entière; un intermède qui vaut dix opéras; la jeunesse, les songes, les amours, les maîtresses et les filles de Gœthe, évoquées sur le clavier magique qui créa Fidès et Alice, Valentine et Sélika!

Voilà ce que nous aurons, si Dieu nous prête vie, et si nous sommes sages, en l'an de grâce et d'industrie 1867. Voilà ce que nous offrira, de sa blanche main, madame Carvalho en personne, légitime souveraine du théâtre et du royaume lyrique. Au risque de vous paraître incorrigible, je dois avouer d'avance que je donne toutes les merveilles, tous les prodiges, toutes les inventions, tous les produits de l'industrie universelle pour ce dernier codicille du testament de Meyerbeer, inspiré par son cher Gœthe au profit de son cher Henri Blaze. Pour le moment lisons ce livre écrit par Henri Blaze sous la dictée de Meyerbeer; il pourrait servir de préface à la *Jeunesse de Gœthe;* à chaque page et d'une

façon charmante, il nous dit tout ce que nous pouvons attendre d'un musicien et d'un poëte qui se comprenaient si bien.

XXIII

UNE ÉDITION MONUMENTALE

D'ALFRED DE MUSSET

DÉDIÉE

AUX AMIS DU PREMIER POËTE DES TEMPS MODERNES[1]

---

25 juillet 1865

I

Les amis, nous dit-on; quels amis? Ceux de la première heure ou ceux de la dernière? La question ne manque pas d'importance, quand il s'agit d'Alfred de Musset. Il a eu, en effet, des amis, des compagnons de rêverie et de jeunesse, qui lisaient tout haut ses beaux vers, acclimataient son nom à la célébrité, palliaient ses faiblesses et ses taches, le recommandaient aux récalcitrants, et cela à une époque où ses admirateurs étaient

[1] Voir les prospectus et les affiches.

rares, où on en comptait une centaine à Paris, deux ou trois par département, et où l'on eût soulevé un immense éclat de rire si l'on eût essayé de le placer sur la même ligne, non-seulement que Lamartine et Victor Hugo, mais qu'Alfred de Vigny et Casimir Delavigne. J'en connais d'autres, — et c'est le grand nombre, — qui, pour s'apercevoir du talent exquis de M. de Musset et le déclarer un charmant poëte, ont attendu quinze ou vingt ans, sauf à se rattraper en exagérations posthumes. Ces deux groupes, l'un petit, l'autre énorme, vont se séparer, je crois, à propos de l'édition monumentale qui, depuis trois mois, couvre les murs de grandes affiches où nous lisons avec stupeur qu'Alfred de Musset a été le premier poëte des temps modernes. Les amis du lendemain applaudissent, et c'est probablement leur influence qui a déterminé l'éditeur à cette hasardeuse entreprise. Les amis de la veille font leurs réserves. Ce sont ces réserves que nous voudrions exprimer à l'aide d'un retour sur l'ensemble des œuvres et de la vie du poëte. Ignoré ou méconnu pendant quinze ans, surfait depuis quinze autres, Alfred de Musset n'est pas encore jugé. L'édition que l'on va publier a au moins cela de bon, qu'elle peut servir de prétexte à une étude impartiale et de date à un jugement définitif.

Commençons par le plus facile et le plus court : faisons justice de ce monstrueux coup de pavé qui vient de prouver, pour la millième fois, que le fabuliste a raison, et *que mieux vaudrait un sage ennemi*. Voilà M. de Musset devenu, du fait de M. Charpentier, le premier poëte

des temps modernes [1]. Des temps modernes, entendez-vous bien? Or, si nous consultons le Dictionnaire de Bouillet, les manuels à l'usage des lycées et les livres de M. Duruy, nous trouvons que les *temps modernes*, opposés à l'antiquité et au moyen âge, comprennent les quatre derniers siècles pour le moins. Il ne s'agit donc plus de préférer l'auteur de *Namouna* à Victor Hugo, à Lamartine, à lord Byron, à Gœthe, dont la longue vie a eu prise sur deux siècles, mais dont le génie et l'œuvre principale, *Faust*, appartiennent plus spécialement au nôtre. Shakspeare, Milton, le Tasse, Corneille , Molière, Racine, la Fontaine, sont rayés d'un trait de plume, et si Dante échappe au massacre, c'est à la faveur du demi-jour crépusculaire qui le dérobe aux temps modernes pour le rendre au moyen âge. Est-ce une simple erreur de mots? L'éditeur a-t-il seulement voulu dire que M. de Musset est le premier poëte du dix-neuvième siècle? Soit : l'autre sens serait trop grotesque : discutons celui-là ; il peut suffire à la controverse.

« Prenez garde ! va-t-on me dire ; vous allez faire encore de la critique religieuse et cléricale. A propos de l'enfant gâté de la Muse, du plus aimable et du plus léger des poëtes, vous allez recommencer un sermon. Il est évident qu'en se plaçant au point de vue chrétien on oit reléguer Alfred de Musset au second plan, presque dans l'ombre : déjà l'un des vôtres s'est inquiété de savoir

[1] On nous assure qu'une réclame, qui a couru les journaux, ajoutait : ...Et peut-être de tous les temps.

quelle était la théodicée de M. de Musset, et il a fait rire à ses dépens. La poésie existe par elle-même, indépendamment de toute croyance : elle est ou elle n'est pas ; si elle enchante l'imagination, tout est dit : l'imagination se fait sa complice et lui recrute des admirateurs, même parmi vos alliés. »

Eh bien, non ! c'est une règle de l'art stratégique de ne pas faire donner toutes ses troupes, quand on n'a besoin que d'un corps d'armée. Je laisse de côté, pour le moment, l'inspiration chrétienne ou spiritualiste, considérée comme condition de supériorité poétique; et la preuve, je la trouve, hélas ! dans les noms mêmes que j'invoque : Byron, Gœthe, Lamartine et Victor Hugo. Sur ces quatre grands poëtes, il en est deux qui ont vécu, pensé, rêvé, chanté en dehors du christianisme ; les deux autres, après l'avoir vu sourire ou pleurer à leur berceau, se sont éloignés de lui à mesure qu'ils avancent et que leur route s'assombrit. Mais, tout dogme, toute croyance à part, on nous permettra de tenir compte de mérites qui sont indifféremment païens ou chrétiens; la puissance et l'intensité du souffle, l'ampleur de la figure, la dimension du cadre, la grandeur et l'achèvement de l'œuvre, l'influence exercée sur les idées, les arts, la société d'un temps ; ce je ne sais quoi, enfin, qui fait qu'un poëte, comme un homme d'État, un homme de guerre, un souverain, tient une large place dans un pays et dans un siècle. Puisqu'un ancien a dit : *Musa ales*, puisque le poëte a été si souvent comparé à l'oiseau, puisqu'on le représente planant, comme

l'aigle, dans l'espace, en nous permettra de considérer l'envergure.

Avant toute discussion, toute comparaison, toute critique de détail, nous disons hardiment et d'instinct que, chez Alfred de Musset, l'envergure est moindre que chez lord Byron et chez Gœthe, chez Victor Hugo et chez Lamartine.

Il est impossible de nommer Gœthe sans qu'aussitôt une image grandiose se présente à la pensée ; un visage olympien dans une atmosphère lumineuse ; une statue de marbre blanc, dressée sur son piédestal, se dessinant sur l'azur du ciel de l'Attique ou sur le fond brumeux d'un ciel de Germanie. Agé de vingt-huit ans au moment de la mort de Voltaire, il a offert, après lui, le spectacle d'une de ces existences littéraires qui deviennent des puissances sociales, d'une de ces royautés intellectuelles qui, pour ne pas figurer dans l'almanach de Gotha, n'en ont pas moins de prestige. Il règne à la fois comme créateur et comme critique ; il éparpille ses idées comme des germes féconds qui fleuriront en Allemagne et fructifieront en Europe ; et, en même temps, il les concentre dans des créations qui s'appellent Werther, Mignon, Charlotte, Gœtz de Berlinchingen, Faust, Méphistophélès, Marguerite. Capable d'écrire des chefs-d'œuvre, il a sur les chefs-d'œuvre d'autrui des vues d'une profondeur et d'une sagacité incomparables : son analyse n'est pas dissolvante comme la nôtre : il fertilise ce qu'il touche, il prépare, il commence la restauration poétique du moyen âge, pendant qu'il traduit Voltaire et inter-

prête les merveilles de l'art grec. Son génie compréhensif embrasse les deux ordres de beauté, les deux sphères d'idéal. Il peut vieillir; sa vieillesse sera une majesté, j'allais dire une poésie de plus. L'art, le culte du beau, la science, la vieille et la jeune Allemagne, marchent avec lui et lui font cortége. L'artiste, le poëte se transfigure et devient patriarche, pontife, oracle, demi-dieu. La passion, qui a agité les premières années de sa jeunesse sans altérer la vigueur et la lucidité de son cerveau, se change, au déclin, en une sorte de contemplation sereine qui se laisse aimer et sourit à des adorations innocentes. Enfin, malgré la date de sa naissance, il se fait notre contemporain en nous léguant Faust, un de ces types qui vivent, qui personnifient l'idée, le sentiment, la maladie morale d'une époque, qui parlent si puissamment aux imaginations que l'art s'en empare, s'en inspire, et que, dans toutes les langues, celle du théâtre, celle des couleurs, celle des sons, ils ajoutent quelque chose à ses formes et à sa vie.

Le règne de lord Byron est plus orageux et plus court; ou plutôt il règne moins et passionne davantage. Peut-être y a-t-il dans son génie tout un côté que la mode a porté aux nues et qu'elle en a laissé tomber. Mais quel éclat! quelle magie! Jusque dans ces abaissements volontaires d'une âme ulcérée, quelle grandeur! Dans ces ruptures hautaines avec la société des heureux et des sages, quels ravages et quelles conquêtes parmi les sages et les heureux! ce ne sont pas ici quelques groupes isolés d'étudiants ou d'artistes qui se réunissent dans une

mansarde pour lire de beaux fragments et de beaux vers ; ce ne sont pas les tentatives individuelles d'un petit nombre d'esprits précurseurs pour appeler sur une œuvre et sur un nom l'attention d'un public indifférent ; c'est une génération tout entière — penseurs, amoureux, rêveurs, patriciens, soldats, aventuriers, vainqueurs, vaincus, grands seigneurs, — qui tressaille, qui s'enivre à ces accents, qui se suspend à ces lèvres, à cette poésie originale et superbe, à ces récits légendaires qui enveloppent dans une même auréole le poëte, ses héros et ses ouvrages. Tout concourt à cette illusion de merveilleux et de mirage, depuis les colères de la *prude Albion,* depuis l'échange d'anathèmes et de représailles, jusqu'à cet exil à travers l'Europe, jusqu'à cette façon de forcer à l'enthousiasme hellénique un génie désenchanté et blasé, de payer de sa personne dans une croisade de poëtes et de disparaître, tout jeune et tout armé, aux premières clartés de cette aurore qui n'a pas eu de jour, comme un rhapsode ou un guerrier du temps et de la patrie d'Homère. Quelles fêtes, ces poëmes, *Parisina*, *Manfred*, *Beppo*, *la Fiancée d'Abydos*, *Lara*, *le Corsaire*, *Child-Harold*, *Don Juan !* Toute une nouvelle source d'inspiration, d'émotion, de curiosité, de passion, qui se découvre et qui jaillit; une fièvre pleine de délices; un mélange irrésistible d'âpreté saxonne et de volupté orientale ; le songe d'une époque faite homme et se formulant dans une poésie enchanteresse ! Les gens graves se surprenaient à rêver en lisant ces pages humides que tout le monde s'arrachait. Les honnêtes femmes étaient fascinées ; on eût dit

un philtre dont les mystérieux arômes endormaient ou ensorcelaient la raison et la morale. Il y avait là, dans tout son charme et tout son danger peut-être, le fruit défendu, offert aux plus belles, aux plus élégantes des filles d'Ève, non pas sur les grossières assiettes de notre réalisme, mais dans de beaux vases d'or ciselés par une main aristocratique. Au moins le tentateur était digne d'elles, et jamais ces images, aujourd'hui usées, prestigieuses alors, d'ange rebelle, d'archange déchu, ne reçurent d'application plus haute, plus magnifique et plus complète.

On sait si Victor Hugo nous a jamais compté parmi ses thuriféraires. Les excès de sa manière, les aberrations récentes de sa poésie et de sa prose, ses acharnements sauvages contre ce qu'il a aimé et chanté, les ombres qui se sont faites dans cette lumière, les rugosités qui hérissent ce visage, nous n'avons rien épargné. On chercherait vainement dans cette carrière déjà longue la période d'enchantement et d'ivresse, celle où le triomphe est à la fois incontesté et éclatant, où la gloire donne sans marchander, où une nation entière fait d'un poëte et d'une œuvre son trésor et son idole. Il n'a pas eu ce sillon lumineux, cette traînée d'éclairs et d'orages à travers son temps, que nous avons signalée chez Byron, et qui le confond, dans le lointain, avec Manfred, don Juan et Lara. Tout cela est vrai, mais n'ôte rien à la grandeur des luttes, à la vigueur de l'athlète, à la portée des coups, à l'effet des victoires. Le charme manque presque toujours, mais la force est immense. L'homme qui a écrit

Hernani et les *Feuilles d'automne*, les *Orientales* et *Notre-Dame de Paris*, les *Fantômes*, la *Prière pour tous*, les *Djinns*, presque toutes les ballades, certaines pièces admirables des *Chants du crépuscule*, des *Voix intérieures*, certaines pages splendides des *Contemplations* et des *Misérables*, le poëte qui, malgré une difficulté réelle à se varier ou à s'assouplir, a pourtant rencontré bien des fois, à côté du grandiose et du terrible, l'attendrissement, l'élégance, la grâce, l'exquise beauté, celui-là peut avoir des égaux, mais non des supérieurs, dans la poésie de son siècle. Il y aurait injustice et folie à ne pas compter — et pour beaucoup — l'influence artistique et littéraire, la part prise à une révolution radicale qui, même sans tenir toutes ses promesses, a brisé de vieux moules, renversé de vieux temples, coupé et brûlé de vieux arbres, renouvelé l'art, la poésie, le roman, la critique, l'histoire, chargé des palettes, créé des statuaires et des peintres, réhabilité et vengé l'architecture gothique et frappé d'un ridicule indélébile ceux qui persisteraient à préférer le Panthéon à Notre-Dame. Par là, Victor Hugo atteint à la hauteur de ce rôle d'initiateur sans lequel un grand poëte restera toujours incomplet. Il n'a pas absolument régné, comme Byron, sur les imaginations, et, comme Gœthe, sur les intelligences. La société, quoi qu'on en dise, lui a résisté et lui résiste : mais l'art moderne tout entier porte l'empreinte de ses griffes léonines. Il n'a pas conquis les âmes, mais il domine toute cette partie matérielle et visible qui est à la poésie et à l'art ce que la nature extérieure est à l'idéal et à l'infini.

J'ai gardé Lamartine pour le dernier, et je voudrais qu'il me fût donné de rencontrer une fois des accents assez éloquents pour réparer les injustices, cicatriser les blessures, adoucir les amertumes de cette douloureuse vieillesse. Ne parlons pas du présent; parlons du passé : vieux nous-mêmes, penchons-nous sur les cendres de nos jeunes années avec cette mélancolique obstination des vieillards qui, envahis par le froid et l'ombre, fouillent dans leurs souvenirs de quoi s'éclairer et se réchauffer. Qui pourrait jamais oublier l'apparition soudaine de Lamartine, ce succès, cette explosion, ces transports? C'était une harmonie céleste, la réponse d'un ange fidèle aux anges révoltés: c'était un large courant, impétueux et pur, emportant les dernières souillures de la poésie païenne, reflétant à sa surface le ciel étoilé, le paysage, le toit de la maison et le clocher de l'église. Il continuait et versifiait Chateaubriand avec une nuance plus douce et plus tendre. Épique chez l'auteur des *Martyrs*, la réaction poétique et chrétienne devenait, chez Lamartine, élégiaque, intime, passionnée; elle se rapprochait du cœur, elle donnait à l'amour un langage qu'il n'avait pas encore parlé, où la volupté se faisait chaste, où la chasteté laissait entrevoir de mystiques flammes, où perçait un vague accent de cette tristesse inséparable des affections et des félicités humaines. Tous ceux à qui les fadeurs érotiques de Parny et de ses imitateurs ne semblaient pas le dernier mot de l'amour et du bonheur, tous ceux qui savaient lire, rêver, prier, pleurer, aimer, dont le cœur battait et qui, en sentant leur cœur battre, refusaient d'y

reconnaitre les grossières suggestions du sensualisme, lurent, dévorèrent, savourèrent les *Méditations;* ils se les assimilèrent, et bientôt, grâce à cet échange magnétique qui est au fond des vrais succès de poëte, on eût pu croire que cette poésie, révélée à tous par un seul, avait été dictée à un seul par tous. Qu'on ne parle pas de mécomptes, de décadence, de jeunes promesses trahies par la maturité! Les mécomptes, avec Lamartine, sont arrivés beaucoup plus tard et ont été d'un tout autre genre. En nous reportant à ces radieuses années, nous reconnaitrons que les secondes *Méditations* étaient supérieures aux premières; que, dans les *Harmonies*, l'accent était plus ferme, l'idéal plus élevé, l'exécution plus parfaite. Le poëme de *Jocelyn*, qu'il ne s'agit pas de juger ici à des points de vue plus sérieux, annonçait, chez l'auteur, des facultés imprévues et le montrait sous de nouveaux aspects. L'élégie grandissait jusqu'à l'épopée domestique: le rêveur devenait créateur. Jocelyn et Laurence ajoutaient deux noms et deux figures à cette galerie où les imaginations poétiques vont chercher leurs sœurs. Même dans cette ébauche grossière, mais puissante, *la Chute d'un Ange*, bloc de marbre dégrossi plutôt que sculpté, il y avait aberration, il n'y avait pas déclin. C'était un grand poëte qui se trompait; ce n'était pas un talent épuisé et essoufflé qui tombait de lassitude. Bien des années après, dans cette phase qui dure encore et où les sujets de tristesse ne sont pas épargnés aux admirateurs de Lamartine, que de richesses! que d'indemnités! quelles charmantes surprises! quels filons d'or pur dans

cet inépuisable minerai; *Graziella, Geneviève,* les belles pages des *Confidences, Fior d'Aliza!* S'il est vrai que la littérature ait ses grands seigneurs comme l'ancien régime, Lamartine aurait le droit de s'appliquer le mot célèbre, dit par un Rohan lors de la faillite du prince de Guéménée: « Nous seuls étions capables de nous ruiner aussi magnifiquement! »

Je ne prétends pas avoir rien appris à mes lecteurs touchant ces quatre grandes renommées : mais il est bon parfois de rappeler les proportions et les mesures. Si l'on m'accorde qu'il y a des évidences indépendantes de toute preuve matérielle, de toute discussion raisonnable, de tout effort de logique, — des évidences que l'on pourrait qualifier d'instinctives,—il suffisait de nommer lord Byron et Gœthe, Victor Hugo et Lamartine, et d'énumérer brièvement leurs titres, pour réduire immédiatement à sa juste valeur cette épithète de premier poëte du siècle ou des temps modernes si imprudemment décernée à M. Alfred de Musset. Certaines impressions sont plus sûres que les jugements les mieux déduits. Oui, en passant de Gœthe, de Byron, de Lamartine, de Victor Hugo à M. de Musset, on se sent en présence de quelque chose de poétique et de délicieux encore, mais de moindre. Royer-Collard aurait dit : « Je ne le sais pas, mais je l'affirme. »

Moindre la figure : la statue olympique, le portrait en pied, se change en médaillon. Le profil élégant et raphaëlesque se dessine sur un fond un peu vague; le front n'a pas ces ampleurs et ces lueurs qui trahissent le voisinage du firmament et des étoiles. Moindre le souffle : cette

poésie est essentiellement prédestinée à un épuisement précoce; on la dirait *fragmentée* d'avance. Moindre la faculté inventive ou créatrice : où sont, dans le répertoire, dans le *personnel* d'Alfred de Musset, les équivalents de Marguerite, de Faust, de Mignon, de Manfred, de dona Julia, d'Haydée, de Parisina, de Jocelyn, de Laurence, de Graziella, d'Esmeralda, de Quasimodo, de don Ruy Gomez, de don César deBazan, de sœur Simplice, de Javert, d'Éponine, de Gavroche? Ses scènes les plus agréables, ses personnages les mieux réussis, manquent de consistance et de corps. Ils ne marchent pas sur la terre ferme. Ce ne sont point des créations, des créatures vivantes dont l'image se forme peu à peu dans l'âme du lecteur et devient aussi nette que si elles avaient réellement vécu : ce sont des fantaisies animées par un ravissant esprit, dirigées, suivant son caprice, dans de bizarres espaces qui ne sont ni la terre, ni le ciel, et où les figures se dérobent à tous moments dans une brume légère, sous des nuages irisés. Le poëte les fait mouvoir et parler; il les tient par un fil, et ce fil, si fin, si brillant et si soyeux qu'il puisse être, reste assez visible pour que les acteurs de ces petits drames y perdent leur réalité et leur vie. Ailes d'abeilles, bulles de savon teintes de toutes les couleurs du prisme, tissus brodés par des doigts de fée, perles répandues par une main prodigue le long des sentiers en fleurs, toutes les gracieuses métamorphoses auxquelles peut se prêter la langue française, tant qu'on voudra : Mais des preuves d'une faculté d'invention et de création, non. Moindre l'influence, la part prise au mouvement in-

tellectuel, poétique, social, littéraire, artistique, d'un temps ou d'un pays. Sans doute Rolla et Franck, Fantasio et Fortunio ont passionné bon nombre d'enfants du siècle qui se sont reconnus ou ont cru se reconnaître dans cet assemblage de rêverie mélancolique, de grâce cavalière, de scepticisme amoureux et de fougue sensuelle; mais qu'il y a loin de ces *reconnaissances* d'après coup, de ces parentés individuelles, proclamées entre un chagrin d'amour et une sortie de l'Opéra, à ces ivresses collectives, à ces affinités idéales, revendiquées tout à coup par des milliers d'imaginations et d'âmes en face d'une de ces œuvres qui ont amené l'usage et l'abus du mot *révélation;* œuvres inattendues la veille, et qui, le lendemain, semblent avoir répondu à une attente universelle! L'engouement de quelques aimables femmes du monde, qui, se croyant, — avec raison peut-être, — comédiennes de la force des sociétaires du Théâtre-Français, jouent à satiété *le Caprice* ou *Une porte ouverte*, et ont fait du volume de *Proverbes* le manuel de leurs coquetteries élégantes, n'a rien de commun avec ce sentiment immense, irrésistible, dont je ne veux pas discuter la valeur morale, mais qui donna, en un jour, à Byron et à Lamartine une foule d'Haydées ignorées et d'Elvires inconnues? Dans un genre moins romanesque, à quelle profondeur ou même à quelle surface de l'esthétique et de l'art moderne trouverait-on la trace d'Alfred de Musset; — quelque chose d'analogue à cette forte empreinte que Gœthe et Victor Hugo ont creusée à travers leur siècle?

Moindre enfin le travail d'artiste, le fini de l'exécution, ce mérite secondaire, mais réel, qui consiste à serrer de près son idée, à ne rien admettre de vague, de confus ou d'obscur, à augmenter les ressources de la langue poétique, à triompher des difficultés de la prosodie et de la rime, et à ne pas échapper à la gêne par la négligence. Ceci n'est qu'accessoire et nous servira d'ailleurs dans une autre partie de la discussion.

Cette première question résolue, l'infériorité relative de ce *premier poëte des temps modernes* bien et dûment démontrée, Gœthe, lord Byron, Lamartine et Victor Hugo rétablis à leur rang, et Alfred de Musset ramené à une place, bien belle encore, immédiatement au-dessous des quatre plus grands poëtes du siècle, notre tâche se simplifie ; il nous est permis de rechercher ce qu'il y a d'intempestif et de malavisé dans cette édition monumentale ; il nous est possible de prouver qu'une édition de ce genre ne pouvait être dangereuse pour personne plus que pour Alfred de Musset.

II

Sa carrière poétique, — si courte hélas ! et finie bien avant sa mort, — pourrait se diviser en trois phases à peu près égales, dont chacune comprend un espace d'environ huit ou dix années. La première com-

mence au collége, à ce juvénile début dont il a dit lui-même :

> Mes premiers vers sont d'un enfant,

et va jusqu'à la publication des *Nuits* et du *Caprice* dans la *Revue des Deux-Mondes*. La seconde finit au seuil de la République de février, époque où furent joués les deux *Proverbes* qui ont fait la fortune dramatique du poëte. La troisième s'écoule, ou plutôt se traîne entre l'éclatant succès des *Proverbes* et l'année 1857, date officielle de la mort, en passant comme un convoi funèbre par l'Académie française.

On a remarqué déjà quelle avait été la gradation singulière du succès et de la célébrité de M. de Musset, en sens inverse de son talent : nié ou renié, inconnu et méconnu quand il est en pleine floraison et en pleine séve ; contesté, mis au second rang, mais voyant s'accroître le groupe de ses admirateurs, quand il reste stationnaire et donne déjà des marques de fatigue ; applaudi, fêté, couronné, choyé, populaire, lorsque le déclin se fait chaque jour plus visible, lorsque la décadence se change en débâcle, lorsque la coupe vide n'exhale plus qu'un parfum éventé.

Quoi qu'il en soit, la première période (1829-1838) contient, à très-peu d'exceptions près, tout ce que le poëte a publié de beau, de vivace et de durable. C'est l'époque de progrès et de croissance ; car, malgré tout ce qu'offrait de merveilleux ce début d'adolescent, il faut bien avouer, à distance, qu'une bonne moitié des *Contes d'Espagne et d'Italie* ne méritait pas de survivre. Si nous la retrouvons

avec plaisir dans le volume de 1840, c'est uniquement comme souvenir, par complaisance pour notre propre jeunesse, et aussi parce que quelques-unes de ces pièces, la fameuse *Ballade à la Lune*, *l'Andalouse*, *Mardoche*, nous rappellent d'amusantes équipées et doivent, à ce titre, figurer dans l'histoire de la poésie d'alors. Au fond, ce recueil de 1829 se réduisait à peu de chose. *Portia* et *don Paez* sont d'heureux pastiches de lord Byron : dans *Mardoche* et les *Marrons du feu*, l'insolence cavalière de la forme, les espiègleries d'enfant terrible amené à tout oser par la certitude de plaire, obtiennent grâce pour le vide absolu de toute pensée, je ne dis pas sérieuse, mais poétique, pour le décousu, le sans-gêne des digressions, pour une sorte de défi permanent contre les lois les plus élémentaires de la versification. Quelques chansons fort bien tournées, popularisées par la musique, voilà tout ce qui reste. Franchement, sans même arriver à l'édition monumentale qui sera forcée de ramasser bien d'autres bribes, c'était déjà trop de rencontrer dans le volume définitif, — et immortel, — (on voit que je ne lésine pas), des vers tels que ceux-ci :

> Dans Venise *la rouge*
> Pas un bateau qui bouge,
> Pas un pêcheur dans *l'eau*.
> Pas un *falot*... ;

ou ceux-ci :

> Peut-être quand déchante
> Quelque pauvre *mari*,
> Méchante,
> De loin tu lui *souris*...,

et les suivants, où l'espièglerie devient une froide gravelure.

Que l'on compare, non pas à ces vers, mais aux meilleures pages des *Contes d'Espagne et d'Italie*, les poésies que Victor Hugo avait écrites au même âge, et qui faisaient dire par le secrétaire perpétuel de l'Académie : « Vos dix-sept ans n'ont trouvé ici que des incrédules. » — Qu'on leur compare les plus faibles des *Premières Méditations*, *l'Éloa* d'Alfred de Vigny, les *Consolations* de M. Sainte-Beuve, les *Iambes* d'Auguste Barbier : et que l'on dise si le public, les lettrés, les sages, le *Journal des Débats*, avaient absolument tort de ne pas prendre au sérieux ce brillant casseur d'assiettes qui préludait au succès par le tapage. Enfant charmant! disait-on dès lors : oui, enfant charmant. Chateaubriand avait appelé Victor Hugo un enfant sublime. Les deux adjectifs marquent suffisamment les distances, et résumeraient au besoin notre idée. Il y a des mots qui surnagent et qui classent. De même que l'on a, pendant un quart de siècle, decoré et finalement enterré ce pauvre Gustave Planche sous l'étiquette d'*éminent* critique, de même cette qualification de *charmant*, à propos de M. de Musset, revient toujours, se place sans cesse sur les lèvres et sous la plume, au point d'impatienter, je l'avoue, ceux qui l'admirent trop ou l'admirent mal. — Quel charmant esprit! entendions-nous dire dans les couloirs du Theâtre-Français, le soir de la première représentation du *Caprice*. Charmant poëte! répondent en chœur les lecteurs de *Namouna*, de *A quoi rêvent les jeunes filles*, de *Frédéric*

et Bernerette. Charmant poëte ! répétons-nous, et si l'on nous réplique : dites donc grand poëte ! nous répondons : non, encore une fois non ! poëte charmant qui a eu des inspirations de grand poëte.

Au reste, — et ceci est encore, quoique avec bien du charme, une condition d'infériorité, — si l'on s'en rapporte à Alfred de Musset lui-même, il ne paraît ni s'être bercé d'ambitions plus hautes, ni avoir eu cette foi dans son génie, qui est, même dans l'erreur, un signe de grandeur et de force. Il s'est moqué, dès 1831, de ceux qui avaient sérieusement récriminé contre les *Contes d'Espagne et d'Italie;* dans un alexandrin trop souvent répété pour que je le cite, il s'est vanté de boire dans son verre *qui n'est pas grand :* nous l'avons vu qualifier d'œuvre d'enfant ses premières poésies. Plus tard, en 1836, écrivant un article sur le salon, il disait à propos d'un peintre, M. Decaisne, je crois : « Nous qui avons été plus longtemps et plus complétement dans le faux... » Modestie vraie ou fausse, qui contraste agréablement avec l'orgueil d'Olympio ! Confession au moins bizarre chez un homme qui, à vingt-six ans, avait à peu près produit tout ce qui devait faire vivre son nom ! C'est là un symptôme. A cette date, M. de Musset semblait disposé à une amende honorable qu'on ne lui demandait pas. Il faisait des avances à Lamartine, et se posait devant lui comme un écolier devant son maître. Dans des lettres spirituelles, signées Dupuis et Cotonnet, il prenait parti pour les classiques, la sagesse bourgeoise, la langue vulgaire et le bon sens. On n'a pas assez remarqué ces ten-

dances éclectiques d'un talent qui s'était accusé d'abord avec des allures si vives et si tranchées. Ses idées sur la poésie et sur l'art n'eurent jamais rien de net : il rompait en détail avec le romantisme, qu'il avait eu, au début, l'air de conduire en chef d'avant-garde. Il se repliait peu à peu sur les gros bataillons, sur les salons et les gens du monde : son rêve, pendant ses dix dernières années, fut d'écrire une tragédie en cinq actes et en vers pour mademoiselle Rachel, et je crois même que le délit a eu un commencement d'exécution. Il salua avec enthousiasme le succès de la jeune tragédienne, et ne comprit pas que ce succès n'était qu'un accident fâcheux, qui, en galvanisant le vieux répertoire tragique pour le rejeter plus tard dans une ombre plus épaisse, achèverait de tuer le drame et détournerait le théâtre moderne de ses véritables voies. A dater de 1837, c'est-à-dire de la publication du *Caprice*, la fantaisie shakspearienne disparaît complétement. Dans ce *Caprice*, dans *Une porte ouverte*, il n'y a plus que de l'esprit, d'un grain assurément plus fin que celui de M. Scribe, d'une provenance plus poétique que celui de Marivaux, mais sans que les différences soient bien notables. *Louison*, petite comédie tombée, en 1849, au Théâtre-Français, annonçait un retour plus décidé aux idées communes, versifiées d'une main encore habile, mais qui, autrefois si légère, arrivait par la lassitude à l'emphase. Si nous indiquons ces détails d'une importance secondaire, c'est pour montrer d'abord qu'Alfred de Musset ne jugeait pas ses commencements si glorieux qu'ils lui rendissent toute transformation impos-

sible, toute récipiscence inutile ; c'est ensuite pour faire voir qu'il n'a pas eu cette volonté forte, ce *tout d'une pièce* qui révèle les artistes vraiment grands, cet idéal qui, une fois entrevu, s'empare d'une imagination et ne lâche plus prise.

Pour le moment, nous n'en sommes encore qu'aux années qui suivirent son premier volume. Ce furent les plus belles, les plus pleines. Loin de nous l'envie de contester l'éclat ou le charme des inspirations qui se succédèrent presque coup sur coup : le *Spectacle dans un Fauteuil* ; les premiers *Proverbes*, *Rolla* ; un peu plus tard les premières *Nouvelles* et la *Confession d'un Enfant du siècle* ; période glorieuse, glorieusement terminée et couronnée par les *Stances à la Malibran* et par *les Nuits !* On se tromperait étrangement si on nous attribuait une pensée de réaction dénigrante contre un homme que nous avions lu, aimé, admiré, appris par cœur, longtemps avant qu'il fût applaudi et mis à son rang. Ce serait là, de notre part, acte de mauvais goût et d'ingratitude : c'est assez, c'est trop, dans une vie de critique, de s'être montré une fois passionnément sévère, — sévère jusqu'à l'injustice, — envers un écrivain d'une autre ampleur, d'une autre puissance que M. de Musset, autrement capable que lui de porter sur ses robustes épaules le poids d'une édition monumentale. Non, rien n'est changé dans nos sentiments pour l'invocation au Tyrol, pour les belles scènes de *la Coupe et les Lèvres*, pour les fameuses strophes de *Namouna*, pour ces pages délicieuses ou splendides qui devinrent bientôt, dans nos petits groupes d'aspirants littéraires, ce que les refrains

de Béranger furent dans les ateliers de travail et dans les chambrettes d'étudiants. Sauf le refroidissement inévitable dont *les ans sont la cause*, ce qui me ravissait alors m'enchante encore; c'est la même admiration, si ce n'est plus la même ivresse. Le songe est fini, mais le souvenir reste; et le souvenir, c'est le songe encore, le songe après le réveil.

Mais enfin, maintenant qu'il s'agit d'un *avenir passé*, sous quelle forme, à trente ans de distance, nous apparaissent ces œuvres? Sous la forme de fragments, de morceaux détachés, ou, si l'on veut, d'admirables préludes. On ne saurait assez louer, assez admirer le début, les digressions si poétiquement éloquentes de *Rolla*: mais *Rolla* en lui-même, qu'en dire? C'est un magnifique péristyle sans temple; l'idée du poëme n'est rien; la sempiternelle légende de la passion retrouvée dans un bouge de courtisane; légende abrégée cette fois et brusquée au point de devenir inintelligible et impossible. Et les strophes de *Namouna?* Des variations merveilleuses sur un thème extravagant. Voici une tiède soirée d'avril; dans un gracieux réduit, plein de chansons et de fleurs, se réunissent des jeunes gens, artistes, poëtes, rêveurs, amants passionnés de l'idéal, sachant sur le bout du doigt Mozart, Byron et Hoffmann. Les dernières clartés du soir se glissent à travers les rideaux; du fond du jardin, par les fenêtres entr'ouvertes, montent de vagues harmonies, des gazouillements de fauvettes, des frémissements de feuillage, des senteurs de lilas et de tilleuls. Au dedans, un piano; sur le pupitre, les partitions des maîtres; Listz

est là, au milieu de cet auditoire admirablement préparé à l'écouter : il s'assied devant le clavier ; ses mains magiques courent sur les touches sonores. L'heure est propice, les cœurs palpitent : silence ! C'est un de ces moments que l'on voudrait arrêter au passage, où affluent toutes les poésies de l'art et de la jeunesse, et qui suffiraient à l'âme si ces rapides éclairs, en lui faisant entrevoir l'infini, le lui donnaient. Listz improvise : il est sûr de son public ; il est inspiré, il est sublime ; la mélodie ruisselle à torrents ; le ciel s'ouvre ; les voix du paradis et de l'enfer sortent des flancs de ce piano qui semble vivre de la vie de son seigneur et maître ; la sensation musicale atteint le plus haut degré d'enivrement et d'intensité... Oui, mais après ? Après, la *Symphonie pastorale*, l'ouverture de *Freyschütz*, le second acte de *Guillaume Tell*, le quatrième acte des *Huguenots*, restent les monuments de la musique.

Ce qué nous disons de *Rolla* et de *Namouna* peut s'appliquer à la plupart des productions qui signalèrent cette phase brillante. Dans *la Coupe et les Lèvres*, dans *A quoi rêvent les jeunes filles*, dans *Fantasio*, dans *les Caprices de Marianne*, le tissu n'est rien, la broderie est tout. Ces *Proverbes*, de 1833 à 1836, si supérieurs dans l'ordre poétique au *Caprice* et à *Une porte ouverte*, ne sont cependant que des scènes ; le poëte est dans la coulisse ; il souffle ses personnages, admirablement, j'en conviens, mais il les souffle ; dans ces pièces, ce qu'il y a de mieux réussi, c'est ce que j'appellerais les tirades, si ce mot, accaparé au profit ou aux dépens de la tragédie

classique, pouvait s'appliquer à ces petits chefs-d'œuvre de fantaisie et de grâce. Tout cela est bon à mettre dans un flacon, mais dans un tonneau!!... J'arrive à ce qu'Alfred de Musset a écrit de plus parfait, de plus *complet;* les élégies, en comprenant sous ce titre la belle *Épître à Lamartine*, où l'accent élégiaque est si pur et si pénétrant. Dans notre temps, ni dans aucun temps, la poésie intime, lyrique, personnelle, de quelque nom qu'on la désigne, n'a rien de préférable, je dirais presque de comparable, aux *Stances à la Malibran*, à *Lucie*, à *Pâle étoile du soir*, à *J'ai dit à mon cœur*, et surtout aux immortelles *Nuits*. Là les imperfections matérielles, les négligences de détail, les rimes insuffisantes, disparaissent dans le sentiment poétique, dans l'idéale beauté, comme des grains de poussière dans un rayon de soleil. *L'Espoir en Dieu* mérite un éloge plus rare et qu'il nous est permis de trouver plus précieux. Sceptique et goguenard dans les *Contes d'Espagne*, douloureusement incrédule dans *Rolla*, lestement accommodé à la gaudriole gauloise dans *le Chandelier*, Musset, dans ces beaux vers :

Je ne puis, malgré moi l'infini me tourmente, etc.

Et dans ces strophes :

O toi que nul n'a pu connaître,
Et n'a renié sans mentir, etc.

exprime, sinon une foi bien distincte, au moins une crise de nostalgie céleste, le plus émouvant spectacle que puisse offrir une âme poétique : et voyez si nous sommes

des rabâcheurs de sacristie en conseillant aux poëtes, aux artistes, d'élever sans cesse leur idéal jusqu'à ce qu'il touche au ciel ou qu'il y aspire : ici le *charmant* poëte est vraiment *grand*. Jamais il n'a touché de plus près à la vraie grandeur que dans cette page unique où il appelle avec de pathétiques accents et des larmes sincères ce qui a manqué au reste de son œuvre.

A présent, recueillez toutes ces perles; ajoutez-y, bien qu'il y ait du déchet, la *Confession d'un Enfant du siècle;* tous les *Proverbes* jusqu'à *Une porte ouverte*, toutes les nouvelles jusqu'au *Fils du Titien*, en m'accordant que ces nouvelles sont peu de chose si on les compare aux chefs-d'œuvre de George Sand, de Mérimée et de Balzac : vous aurez ce que l'auteur, sans se prodiguer, a publié dans l'espace de sept ans, ce qui tient à l'aise dans trois petits volumes.

Mais qu'est-ce à dire? Et depuis quand la valeur, l'immortalité d'un poëte se mesure-t-elle aux dimensions de son œuvre? Faudra-t-il donc préférer un ennuyeux poëme épique à une élégie exquise? Les tableaux d'apparat des galeries de Versailles passeront-ils avant les petites toiles de Metzu et de Gérard Dow? — Telle n'est pas, à Dieu ne plaise, notre pensée; telle n'est pas la question. La question était de savoir si la physionomie, les ouvrages, les beautés d'Alfred de Musset se prêtaient à une édition monumentale. Or il résulte de l'ensemble de nos souvenirs que, même dans cette période éclatante, suivie d'une éclipse si prompte, l'auteur de *Rolla* et de *Namouna*, essentiellement incomplet, se refuse à ce qui voudrait le

compléter. Cette vérité devient évidente si nous passons aux années stationnaires ou de déclin; elle devient accablante, si l'on songe à tout ce qu'il faudra ramasser de miettes, de découpures, de petits billets, d'impromptus, de vers d'album, d'autographes arrachés à une muse nonchalante et ennuyée, pour parvenir à ce fameux *complet*, une des manies, un des fléaux, un des ridicules de notre époque !

Glissons rapidement sur ces deux phases, — halte et décadence, — qui vont de 1841 à 1857. La première est enfermée presque en entier dans le volume de *Poésies nouvelles*, publié en 1850, au moment où Alfred de Musset, applaudi au théâtre, recherché dans les salons, révélé au public sans rien perdre auprès des lettres, cueillait d'une main déjà lasse tout un arriéré de gloire et essayait d'affirmer par un regain de talent cette vogue tardive. Ce volume est grêle; il contient encore des beautés; mais ces beautés clairsemées, fatiguées, grisonnantes, raisonnables, non plus la vivacité, la verve, l'originalité du début : on sent une veine appauvrie qui n'a plus de quoi faire des folies ; on devine que, pour composer ce mince in-18, l'auteur a fouillé tous ses cartons, repris son bien dans les *albums* de ses amis, fait flèche poétique de tout bois de rose ou de campêche. C'est là que l'on voit poindre ces titres désastreux, signes infaillibles de sécheresse et de pénurie, clochettes de vaches maigres : *Réponse à cette question..... Impromptu à Mademoiselle B..... A M. Sainte-Beuve sur un passage d'un article*, etc., etc. — Un défaut déjà sensible dans *Une porte ouverte* et même

dans *le Caprice*, l'afféterie, cette ride de la fantaisie et de la grâce, s'accuse dans plusieurs de ces morceaux, les *Conseils à une Parisienne*, par exemple, et *Trois marches de marbre rose*. Dans cette imagination ravissante, les fleurs hâtives, les fruits précoces ont subi une transmutation singulière : les uns semblent confits, les autres distillés.

C'est l'époque où *Louison*, comédie écrite exprès pour le théâtre, tombe aux Français, comme, trois ans plus tard, tombera *Bettine* au Gymnase. Ce qui reste beau dans ce volume de 1850, c'est une excellente satire sur la *Paresse ;* c'est, avec deux ou trois jolis sonnets, *le Souvenir*, l'élégie sur la *Mort du duc d'Orléans ;* ce sont trois ou quatre adorables petites pièces détachées des Nouvelles ou des Proverbes écrits avant 1840 : en tout, une trentaine de pages. Ajouter ces trente pages au premier recueil, en retrancher le tiers environ des *Contes d'Espagne et d'Italie*, composer, à l'aide de cette refonte, le petit volume définitif, délicieux, impérissable, c'eût été le fait d'une intelligente amitié et d'une admiration spirituelle. Par malheur, l'admiration et l'amitié se piquent rarement d'esprit : elles laissent ce superflu à l'indifférence.

Le succès, la mode, le bruit du théâtre, les représentations plus ou moins heureuses des *Caprices de Marianne*, du *Chandelier*, de *Il ne faut jurer de rien*, d'*Andréa del Sarto*, couvraient et dérobaient ce déclin qui n'était que trop réel, et qui ne tarda pas à devenir trop visible.

Nous n'avons pas à insister. Le tableau de ces dernières années n'ajouterait rien à nos preuves : il nous attriste-

rait, en rappelant aux amis de la poésie et du poëte un sujet de tristesse. Les *Contes*, qui avaient paru dans le *Constitutionnel* des petits jours, de ceux où on laissait reposer *le Juif Errant*, furent réunis en 1854, et donnèrent le signal d'une réaction trop justifiée par l'affaissement de cet aimable génie. Situation bizarre et poignante que celle de ce poëte encore jeune, mûr à vingt ans, vieilli à trente, agonisant à quarante, ayant dès l'abord mérité et longtemps attendu la gloire, la voyant arriver, frapper à sa porte, et n'étant plus capable de la recevoir! A tous moments, on annonçait quelque œuvre nouvelle; c'était tantôt une *Frédégonde*, tantôt *un Songe d'Auguste*, tantôt un nouveau proverbe, *l'Ane et le Ruisseau*, que sais-je? Les œuvres ne paraissaient pas ou attendaient pour paraître le *Magasin de Librairie* de cet excellent M. Charpentier, qui, à force d'admirer Voltaire et Alfred de Musset, s'est imaginé un jour les avoir découverts. La vie s'était retirée de tout cela, comme la mer se retire d'une de ses plages en y laissant des touffes d'algues et des débris. Tout cela pourtant, et non sans une foule d'annexions supplémentaires, figurera dans cette édition monumentale; c'est ainsi que nous sommes ramené au vrai sujet de notre étude.

Nous ne l'aurions pas entreprise, s'il ne s'était agi que de protester contre les exagérations pardonnables d'un éditeur enthousiaste, de reparler d'ouvrages présents à toutes les mémoires, de paraphraser le mot cruel de Henri Heine à propos de ce rapide passage d'un éclat si vif à un déclin si brusque, et enfin de fixer la place d'Alfred de

Musset dans la poésie contemporaine. Ce qui nous a frappé, c'est le contraste du caractère même de ces ouvrages, de la physionomie de ce poëte, des allures de cette muse avec les conditions et les exigences d'une édition complète et compacte. Ce qui nous afflige, c'est cette espèce d'épidémie morale, cette rage de persécuter les morts illustres, de fureter dans leurs papiers ou dans leurs poches, de regarder au fond de leurs assiettes et de leurs verres, de faire des volumes avec les broutilles de leur esprit et de n'avoir ni repos, ni trêve, jusqu'à ce que, par ce supplément de bagage, on ait alourdi et embarrassé leur départ pour la postérité, jusqu'à ce que, par ces titres illusoires, puérils, décevants, à la curiosité et à l'attention publiques, on ait compromis les véritables.

Voulait-on honorer la mémoire d'un délicieux poëte, contenter ses amis et ses admirateurs à l'aide d'une édition digne de lui? Rien de plus juste et de plus facile. Il y a des bijoux typographiques qui tiennent moins de place que nos pauvres petits volumes, fabriqués à la diable, voués à la dispersion et à l'oubli. Sans remonter à l'âge d'or des Aldes et des Elzévirs, nous avons vu des livres publiés par M. Techener ou sortis des ateliers du regrettable M. Perrin, de Lyon, qui avaient de quoi contenter les plus minutieux bibliophiles, de quoi chatouiller l'orgueilleuse faiblesse de l'auteur le plus superbe. Trois volumes de ce genre, imprimés avec tous les raffinements de l'art sur du papier impérissable, recommandés d'avance aux plus célèbres relieurs, voilà l'hommage à décerner à M. de

Musset, celui qui se fût admirablement accordé avec la nature de son talent et de ses œuvres, et les eût décidément consacrés. Notre admiration de vieux amis, fiers d'un pareil camarade, serait devenue de l'intimité. Les rangs se seraient serrés dans l'étagère favorite pour faire une place au nouveau-venu : Manon Lescaut et Virginie auraient accueilli Bernerette sans repousser Mimi Pinson : Sterne eût tendu la main à Fantasio : La Fontaine eût redoublé de bonhomie pour réciter à son voisin la fable de *l'Ours et le Pavé*. Horace eût reconnu son arrière-petit-fils, et ils auraient raillé ensemble, dans leurs sveltes proportions et leur mince format, ceux qui ont cru s'immortaliser en se multipliant, et qui, dès leur premier pas hors de leur siècle, tombent écrasés sous la masse de leurs écrits.

Mais vous figurez-vous *la Mouche*, *le Secret de Javotte*, *la Ballade à la lune*, la chanson de Fortunio ou de Mimi Pinson, lues dans un majestueux in-quarto ? Vous figurez-vous les délicats, les raffinés, c'est-à-dire le public définitif d'Alfred de Musset, ayant à retrouver dans dix gros volumes les quelques pages, les quelques stances, les quelques vers qui les ont charmés ? Vous figurez-vous une jeune femme, revenant du bal, voulant se donner, avant de s'endormir, un quart d'heure d'enchantement poétique et de rêverie, obligée de se livrer à un véritable déballage avant de remettre la main sur les strophes de *Namouna* ou sur les *Stances à la Malibran?* Et ne dites pas que ce sont là des détails matériels, des taquineries puériles ! Entre ces détails et le succès, le charme, la fortune d'un

livre, il existe de secrètes et étroites affinités, des affinités morales. Ceux que nous voyons, de nos jours, accumuler à plaisir les éditions de luxe, à grandes marges, à deux colonnes, monumentales, *illustrées*, ceux-là sacrifient l'idéal à la matière, l'esprit aux yeux et la gloire de *leurs* auteurs à une spéculation mal entendue. J'entends dire par des connaisseurs que M. Bida, l'artiste éminent, n'était pas l'interprète qui convenait à Alfred de Musset, et que ses dessins rendent mal la pensée du poëte : c'est possible; mais en dehors de ce fait particulier, les exemples et les preuves ne me manqueraient pas. Qui de nous ne se souvient des *Contes d'Hoffmann*, traduits par Loève-Veimars et publiés en 1829? Quatre in-18 à la couverture grisâtre, sur laquelle deux figures fantastiques, panache au chapeau, moustaches en croc, souliers à la poulaine, semblaient inviter les passants à venir prendre leur part de ces visions et de ces récits. Le succès fut immense... On voulut faire au conteur visionnaire les honneurs de l'édition et de l'*illustration* en grand; et voilà que le prestige, la terreur, le frisson, le charme, s'évanouirent comme des fantômes à la pâle clarté du matin. Qui a jamais pu lire *Gil Blas* dans le *monument* décoré par M. Gigoux, et n'est bien vite revenu à ces volumes portatifs où je déclare, pour ma part, avoir appris le peu de français que je sais? Ceci n'est que le côté extérieur et partiel de la question; tâchons de la généraliser et de l'élever.

Notre siècle commet un contre-sens bizarre : s'il y a au monde deux sentiments qui se contrarient et s'excluent,

c'est assurément l'admiration et la curiosité. L'admiration est essentiellement synthétique ; la curiosité est mère ou sœur de l'analyse : l'une procède par éblouissements ; l'autre a des yeux de lynx et fait profession de chercher, comme dit l'argot littéraire, *la petite bête*. Or, de nos jours, à propos des morts surtout, l'admiration prend la curiosité pour complice. On meurt : accident qui arrive à tout le monde, même aux immortels ! Aussitôt une émeute de curieux se précipite autour du cercueil. Cette postérité de contemporains, au lieu de lire les œuvres sérieusement belles du défunt, d'en faire le triage, de leur assigner une place dans le trésor des royautés intellectuelles, ne semble préoccupée que de savoir s'il y a de l'inédit, et, ce qui serait bien plus appétissant encore, du déshabillé et de l'intime. *Lara*, *René*, *le Roi d'Yvetot*, *le Lac*, *les Feuilles d'automne*, *Faust*, *Rolla*, bagatelles, vieilleries ! Si vous connaissiez les mémoires, les souvenirs personnels, les confidences, les confessions, l'autobiographie du grand homme ! Si vous pouviez lire les manuscrits restés dans les tiroirs ! et la correspondance ! Tenez, moi qui vous parle, j'ai une centaine de lettres qui, si on les publiait, montreraient sous un jour tout nouveau cette belle âme, ce prodigieux esprit. Et la vie privée ! le fin mot et le dernier mot de ces romans, de ces élégies, de ces poëmes qui ont été vivants avant d'être écrits ! Le plaisir de faire connaissance avec la vraie Charlotte, la vraie Amélie, la véritable Elvire ! C'est ce qui mérite de nous passionner, et non pas des ouvrages que tout le monde a lus, et où l'auteur, pour mille raisons de conve-

nance, a été obligé de défigurer ses souvenirs, de taire les noms propres, de multiplier les voiles!

C'est ainsi qu'admirateurs et curieux commencent, de compagnie, la chasse à l'inédit, à l'inconnu, aux petits vers, aux opuscules, aux parcelles d'idées, au menu épistolaire, aux morceaux de papier, aux œuvres tronquées, boiteuses, mal venues, ébauchées, que l'auteur avait prudemment retranchées de son répertoire, et qui, vieilles avant d'avoir vécu, sentent le renfermé. Rien ne leur paraît de valeur trop minime et de poids trop léger; l'acrostiche sollicité par madame de C..., le quatrain pour le jour de la fête de madame B..., le madrigal en réponse à une invitation de madame D.... Puis viennent les révélations sur la jeunesse, sur la vie intime; celles qui sont innocentes sont niaises; celles qui sont intéressantes sont coupables : n'importe! tout est bon; cela fait des volumes! On dirait que les chefs-d'œuvre ne valent que par ces insignifiants ou compromettants accessoires; que ces précieuses et suaves essences, étiquetées par l'auteur lui-même et renfermées dans des vases d'un travail exquis, ne peuvent avoir tout leur parfum et toute leur saveur que quand on les aura délayées dans un fleuve d'eau-de-vie ou dans des flots de tisane.

Qu'arrive-t-il? Comme le mal est épidémique, comme nos illustres savent ce que leur promet cette manie, la plupart jugent à propos de ne pas attendre, et d'escompter de leur vivant les bénéfices de la curiosité publique. Volontiers ils commanderaient, comme Charles-Quint, leurs obsèques préventives pour avoir le plaisir, non-seu-

lement d'entendre prononcer leur oraison funèbre, mais de se peindre en pied et en buste; de se raconter en détail, depuis les gentillesses de leur enfance jusqu'aux prouesses de leur virilité, depuis leur premier amour jusqu'à leur dernier rhumatisme. Oubliant que le talent doit avoir sa pudeur comme la beauté, et que le demi-jour lui sied comme à elle, ils font de leur célébrité une devanture, une vitrine derrière laquelle s'étalent à la fois l'auteur et l'œuvre, les commentaires de l'œuvre et les indiscrétions de l'auteur. Que dis-je? cet étalage est encore trop intérieur, trop éloigné du regard et de la main. Donnez au grand homme quatre planches à placer devant sa façade; il en fera un tréteau en plein air, surabondamment exposé aux yeux d'un public idolâtre. Hissé sur ce tréteau, avec accompagnement de cymbales et de trombones, il s'emparera d'un sujet quelconque, et, sous prétexte de parler des autres, il parlera de lui. On dit que le théâtre se meurt; non, il se déplace. Ce n'est plus le théâtre qui est vivant, c'est la vie qui est théâtrale. Ce penchant à se mettre en scène, ce perpétuel *en dehors* dans les habitudes et le langage, ces poses et ces attitudes arrangées en vue de la foule, ces phrases et ces mots qui semblent avoir passé par-dessus la rampe pour arriver dans le monde, cette manie de cacher l'homme sous le personnage, tout cela c'est du théâtre. Le théâtre est partout, excepté chez lui, où il nous afflige de sa stérilité sénile. Il teint de ses couleurs décevantes la société, l'art et les lettres, les physionomies, les intelligences et les âmes. Son atmosphère factice s'infiltre dans notre air

salubre; ses chimères empiètent sur nos réalités, ses trappes sur notre terrain ferme, ses mensonges sur nos vérités, ses libertés sur nos servitudes. On dirait que nos fortunes, nos maisons, nos consciences, nos finances, nos vertus, nos franchises, nos dépenses, nos amitiés, nos talents, nos lois, notre politique, soient toutes affaires de théâtre, destinées à vivre, comme ses œuvres, entre huit heures et minuit, et à disparaître avec le rideau qui tombe et le lustre qui s'éteint.

Sérieusement, il est fâcheux que les hommes qui avaient eu, pendant leur vie, le bonheur et le bon goût d'échapper à ces excès de publicité personnelle, à ces abus du *complet*, — hier Béranger, aujourd'hui Alfred de Musset, — soient, après leur mort, exposés à en subir les inconvénients par le zèle irréfléchi et l'aveugle empressement de leurs admirateurs et de leurs amis. On ne saurait croire tout ce que l'auteur si spirituel des *Souvenirs du peuple* et du *Sénateur* a perdu à toutes ces correspondances, à tous ces appendices explicatifs, commémoratifs, anecdotiques et biographiques, publiés par les Paul Boiteau et les Perrotin. Sa muse malicieuse et charmante s'est noyée dans ce déluge. Je pourrais citer une multitude d'autres exemples. Vous souvenez-vous d'une femme du monde, âme mélancolique, imagination romanesque préparée à la poésie par la souffrance, n'écrivant que pour elle et pour sa société intime, racontant, dans un style pâle et doux comme le sourire d'un malade, d'émouvantes histoires à l'usage des cœurs blessés dans les luttes de la vie ou effarouchés du grand jour? Ses personnages ressemblaient à des

morts aimés qu'on eût fait agir et parler : blanches et délicates figures sous un léger voile de mousseline noire. On s'arrachait ces touchants récits qui se cachaient dans l'ombre : une demi-publicité les trahit ; une *Revue* s'en empara, et *Résignation*, *le Médecin de village*, *Marie-Madeleine*, firent couler bien des larmes. L'auteur mourut. On crut pouvoir et devoir appeler sur ses ouvrages ce grand jour qu'elle avait redouté. Elle aussi, on la publia *complète*, en trois grands volumes in-8°, avec des poésies et des romans inédits. Le cadre était trop grand, le poids trop lourd, la lumière trop vive. Les trois in-8° écrasèrent ces frêles récits, ce suave talent, cette poétique mémoire. Récemment, un maître pour qui semble écrit le *Ne quid nimis*, M. de Sacy conseillait à M. Sainte-Beuve de donner à ses charmants *Lundis* une forme plus définitive, plus grandiose et plus durable ; de les élever à l'état de dictionnaire de la littérature du dix-neuvième siècle, commençant par la première lettre de l'alphabet et finissant par la dernière. C'était, je veux le croire, le conseil amical d'un collègue en exercice ou en expectative. Dans le fait, l'inimitié la plus habile ne pourrait tendre à l'ingénieux écrivain un piége plus dangereux. Des causeries grand format ! c'est un bon mot se changeant en discours ; c'est le gazouillement d'un homme d'esprit perdu sous une vaste nef ; c'est la *causeuse* métamorphosée en tribune. Si notre siècle littéraire échappe à l'anathème des gens de goût, s'il n'est pas trop inférieur aux trois siècles précédents, ce sera grâce aux petits livres ou plutôt aux livres qui n'en sont pas. On ne refait pas une hiérarchie

qui se déclasse, une substance qui se décompose, une littérature qui se morcelle, un festin qui s'émiette, un bloc qui se pulvérise ; il faut tâcher de tirer parti de ces morceaux, de ces miettes et de cette poussière.

Non ; quand un poëte illustre ou un grand écrivain meurt, la tâche de ses admirateurs et de ses amis ne devrait pas être de le compléter ou de le grossir, mais de le réduire : le véritable hommage à lui rendre, ce n'est pas de surfaire sa gloire, mais de l'assurer. Hommage, ai-je dit ? je ne m'en dédis pas, et c'est ce qui me tranquillise au moment où je termine ces pages, que je déchirerais si je les croyais dénigrantes ou agressives. Est-ce donc dénigrer Alfred de Musset que de le vouloir immortel? Est-ce lui faire tort que de protester contre des exagérations qui le compromettent et qu'il aurait désavouées? Est-ce méconnaître son génie, son charme, sa pensée intime, que de répudier ce qui diminue ce charme, de réclamer les conditions les plus favorables à ce génie, d'entrer dans cette pensée même, pour s'affliger de ce qui l'affligerait? Pauvre poëte que nous avons aimé, et que nous ne renierons pas! Dire qu'il était humble, ce serait peut-être se hasarder : on l'a tant adulé vers la fin ! mais son orgueil faisait si peu de bruit et tenait si peu de place ! Il se dérobait si bien, sinon à toutes les maladies morales de notre siècle, au moins à celle que nous avons essayé de décrire et qui consiste à faire la roue en public, à forcer le ton, à tout sacrifier au *paraître*, à confondre le bruit avec le succès et la curiosité avec l'estime, à affecter de remplir une mission sociale ou divine, à se créer tour à

tour un théâtre, un temple, un Olympe; tantôt comédien, tantôt pontife, tantôt dieu! Il haïssait tous ces charlatanismes, toutes ces emphases du talent; son imagination avait du goût, sa fantaisie avait du bon sens, son génie avait de l'esprit. L'odeur de l'encens ne lui déplaisait pas, — à qui déplaît-elle? — mais il fallait que la qualité fût exquise, et il ne fallait pas que l'on mît un pavé dans l'encensoir. Pauvre Musset! Je crois le voir, encore svelte et élégant dans sa lassitude, tourner d'un air indolent ces grandes pages, examiner ces grands dessins d'un artiste habitué à la gravité orientale, à la majesté biblique, et secouer sa blonde tête.— Est-ce bien moi? dirait-il. Non, ce n'est plus lui. Encore une fois, se plaindre de ne plus le reconnaître, demander qu'on nous le rende tel que nous l'avons connu, lu et admiré, ce n'est pas le diminuer ou le trahir; murmurer ce qu'il aurait dit lui-même, ce n'est pas être son détracteur; s'inquiéter de ce qui, en exigeant trop pour sa gloire, donne envie de lui trop refuser, c'est s'exposer peut-être aux récriminations de ses fanatiques; mais c'est lui donner une dernière marque d'admiration et d'amitié.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES

PARIS. — IMPRIMERIE SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES

PARIS. — IMPRIMERIE SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

